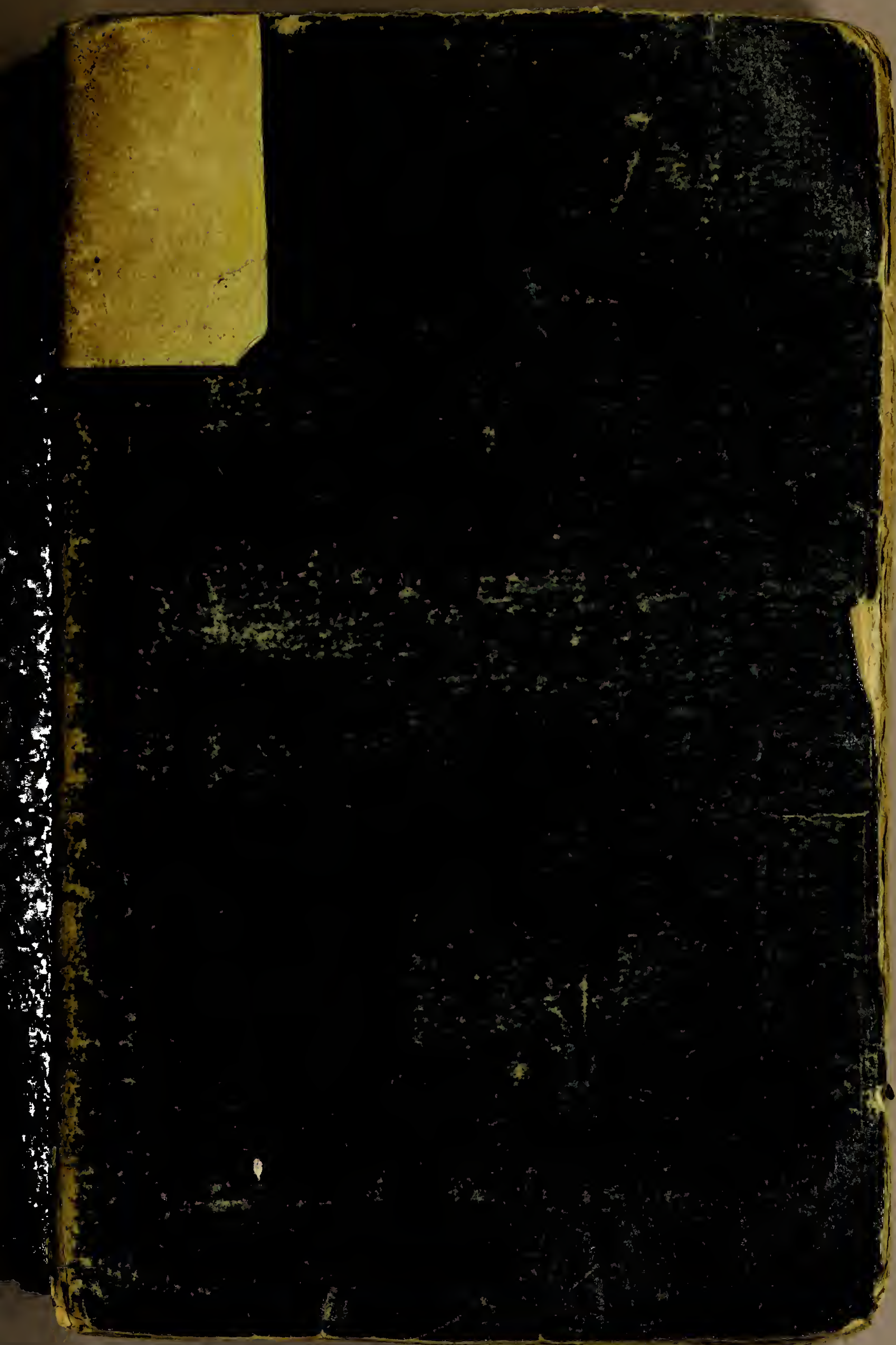


HISTOIRE
DE
L'AMÉRIQUE.

TOME TROISIEME.

HISTOIRE
DE
L'AMÉRIQUE.

Par M. ROBERTSON, *Docteur en Théologie, Principal de l'Université d'Edimbourg, & Historiographe de Sa Majesté Britannique pour l'Ecosse.*

NOUVELLE EDITION,

revue, corrigée & augmentée d'après la feconde Edition Angloife & enrichie des Cartes néceffaires.

TOME TROISIEME.



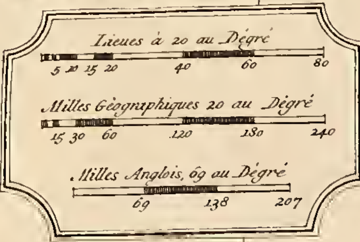
A AMSTERDAM,

Chez D. J. CHANGUION.

MDCCLXXIX.

Avec Privilege de N. S. les Etats de Hollande & de West-Frise.

Longitude à l'Ouest de l'Isle de Fer



CARTE DU MEXIQUE ou de la Nouvelle ESPAGNE,

ou l'on peut suivre les Mouvemens des Côtes.

Pour l'Histoire de *L'AMÉRIQUE.*

Par le Dr. ROBERTSON.

Supplement des Environs de MEXICO.

NOUVELLE ALBION

NOUVEAU MÉXIQUE

APACHERIA

GRAND ESPACE DE TERRE INCONNUE

LOUISIANE

CALIFORNIE

OCÉAN PACIFIQUE OU MER DU SUD

GOLFE DE MEXIQUE

Tropique du Cancer

Baye de Campeche

Baye de Tecoantepec

LAC DE MEXICO

Echelle de Milles Angl.



HISTOIRE
DE
L'AMÉRIQUE.

LIVRE CINQUIEME.

Liv. V. 1518. Préparatifs de Velasquès pour une expédition dans la nouvelle Espagne.

GRIJALVA étant retourné à Cuba trouva presqu'achevés les préparatifs de l'armement destiné à la conquête du riche pays qu'il avoit découvert. L'avidité & l'ambition avoient également poussé Velasquès à les hâter, & l'espérance de satisfaire ces deux passions l'avoit déterminé à prendre sur sa fortune des sommes considérables pour les avances de l'entreprise. Il s'étoit servi en même-tems du crédit que lui donnoit sa place pour engager les plus considérables à embrasser le service militaire (1). Comme la nation Espagnole, à cette époque,

(1) Voyez la NOTE I.

Liv. V. 1518.

étoit passionnée pour les entreprises périlleuses, on trouva bientôt un grand nombre de soldats brûlans de se signaler; mais il n'étoit pas aussi aisé de trouver un chef pour une entreprise de cette importance; & le caractere du gouverneur à qui il appartenoit de nommer ce chef, rendoit encore le choix beaucoup plus difficile. Quoique Velasquès eût une ambition excessive & qu'il ne fût pas destitué de talens pour gouverner, il n'avoit, ni le courage, ni la vigueur, ni l'activité d'esprit, nécessaires pour exécuter lui-même l'expédition qu'il préparoit. Dans cette position critique, il forma le projet chimérique non-seulement de faire cette grande conquête pour ainsi dire par un député, mais de se conserver la gloire d'un exploit qu'un autre auroit achevé par ses ordres. C'étoit se proposer deux objets impossibles à concilier. Il vouloit un commandant d'un courage intrépide & de talens supérieurs, parce qu'il savoit bien que sans ces qualités il n'y avoit point de succès à espérer; mais en même-tems, par la jalousie naturelle aux ames étroites, il le vouloit assez docile & assez complaisant pour demeurer soumis à toutes ses volontés. Mais quand

il vint à chercher parmi les officiers à qui on pouvoit confier le commandement, un homme qui réunît ces qualités, il reconnut bientôt qu'il étoit impossible de les trouver dans un même personnage. Tous ceux qui se distinguoient par le courage & les talens, avoient trop de hauteur pour consentir à n'être entre ses mains que des instrumens passifs; & ceux qui paroissoient plus doux & plus dociles, manquoient des autres qualités nécessaires pour conduire une si grande entreprise. Ces considérations augmentoient ses perplexités & ses alarmes. Il délibéroit encore & n'osoit fixer son choix, lorsqu'Amador de Lares, trésorier du roi à Cuba, & André Duero son secretaire, les deux personnes en qui il avoit le plus de confiance, furent encouragés par son irrésolution même à lui proposer un sujet auquel on n'avoit pas encore pensé; ils appuyerent leur recommandation avec tant d'adresse & de persévérance, que malheureusement pour Velasquès & fort heureusement pour leur patrie ils parvinrent à le déterminer (1). Liv. V. 1518.

(1) B. Diaz, *chap.* 19. Gomera, *Chron. chap.* 7. Herrera; *decad.* 2, *Lib. III*, *cap.* 2.

Liv. V. 1519.

Il choisit Cortès pour la commander.

L'homme qu'ils lui proposerent étoit Fernand Cortès. Il étoit né, en 1485, à Medellin petite ville de l'Estramadure, d'une famille noble, mais peu riche. Il avoit été destiné d'abord à l'étude des loix, carriere qu'on croyoit propre à le conduire à la fortune, & il fut envoyé à Salamanque où il prit quelque teinture des Sciences. Mais il se dégoûta bientôt de la vie académique, qui ne convenoit pas à son génie ardent & inquiet, & se retira à Medellin, où il s'adonna tout entier à la chasse & aux exercices militaires. Il se montra si impétueux, si dissipé, si emporté, que pour satisfaire l'inclination qui le portoit au métier de la guerre, son pere consentit à l'envoyer hors de sa patrie en qualité de volontaire dans quelqu'une des armées Espagnoles. Cette nation avoit alors deux théatres sur lesquels les jeunes gens qui cherchoient à se distinguer pouvoient déployer leur valeur: l'un étoit l'Italie où commandoit Gonsalve de Cordoue, surnommé le grand capitaine; l'autre étoit le nouveau monde. Cortès choisit le premier; mais une maladie l'empêcha de s'embarquer avec un corps de troupes qu'on envoyoit à Naples. Ce contre-tems lui fit

tourner ses vues du côté de l'Amérique où il étoit d'ailleurs attiré par l'espérance d'être protégé par Ovando gouverneur d'Hispaniola & son parent (1). A son arrivée à Saint Domingue, en 1504, il reçut un accueil conforme aux espérances brillantes qu'il avoit conçues, & le gouverneur l'employa dans plusieurs places honorables & lucratives ; mais c'étoit peu pour son ambition. En 1511, il sollicita la permission d'accompagner Diego Velasquès dans son expédition à l'isle de Cuba. Il s'y distingua tellement que, malgré quelques disputes violentes avec Velasquès, occasionnées par des causes trop peu importantes pour que nous en occupions nos lecteurs, il obtint à la fin ses bonnes graces & une ample concession de terres & d'Indiens, sorte de récompense qu'on accordoit alors ordinairement aux aventuriers du nouveau monde (2).

Liv. V. 1518.

Quoique Cortès n'eût pas jusques-là commandé en chef, les qualités qu'il avoit déployées en différentes occasions difficiles donnoient les plus grandes espérances & tour-

(1) Voyez la NOTE III.
(2) Gomera, *Chron. chap.* 1, 2, 3.

Liv. V. 1518. noient vers lui tous les yeux de ſes compatriotes, comme ſur un homme capable des plus grandes choſes. L'ardeur de la jeuneſſe, en trouvant des objets & des occupations propres à l'exercer, s'étoit calmée par degrés & s'étoit tournée en une activité infatigable. L'impétuoſité de ſon caractere, contenue par la diſcipline & adoucie par le commerce de ſes égaux n'étoit plus que la mâle franchiſe d'un ſoldat. Ces qualités étoient accompagnées d'une prudence calme dans ſes plans, d'une vigueur ſoutenue dans l'exécution, &, ce qui eſt le caractere des génies ſupérieurs, de l'art de gagner la confiance & de gouverner l'eſprit des hommes. Il joignoit enfin à tout cela les dons de la nature qui frappent le vulgaire & attirent le reſpect; une phyſionomie ſéduiſante, une adreſſe extraordinaire dans les exercices militaires, & une conſtitution robuſte capable de ſoutenir les plus grandes fatigues.

Auſſi-tôt que les deux confidens de Velaſquès lui eurent propoſé Cortès, le gouverneur crut avoir trouvé ce qu'il cherchoit envain depuis ſi long-tems, un homme doué du talent de commander, & qui ne fût pas pour lui un objet de jalouſie. Il ima-

ginoit que le rang & la fortune de Cortès ne lui permettroient pas d'aspirer à l'indépendance. Il avoit lieu de croire que la facilité avec laquelle il avoit oublié lui-même ses anciens différens avec Cortès & les graces récentes qu'il venoit de lui accorder lui avoient gagné sa bienveillance; il se flattoit enfin qu'une nouvelle marque de confiance aussi honorable & à laquelle Cortès ne pouvoit guere s'attendre, acheveroit de le lui attacher pour toujours. LIV. V. 1518.

Cortès reçut sa commission avec les plus vives expressions de respect & de reconnoissance pour le gouverneur. Il arbora sur-le-champ son drapeau à la porte de sa maison, se montra dans un appareil militaire, & prit toutes les marques de sa nouvelle dignité. Il employa ensuite toute son activité & tout son crédit à déterminer plusieurs de de ses amis à le suivre & à presser les préparatifs de son voyage. Tous ses fonds & tout l'argent qu'il put recueillir, en hypothéquant ses terres & ses Indiens, furent employés à acheter des munitions de guerre & des provisions, ou à fournir aux besoins de ceux de ses officiers qui ne pouvoient pas se former un équipage convenable à leur

Liv. V. 1518.

rang (1). Toute innocente & même louable que fût cette conduite, les concurrens auxquels il avoit été préféré parvinrent à y donner une tournure défavorable. Ils le repréfenterent comme travaillant fans beaucoup de déguifement à fe donner un empire abfolu fur les troupes, & cherchant à s'affurer leur refpect & leur dévouement par l'ostentation d'une libéralité intéreffée. Ils rappelerent à Velafquès fes anciens démêlés avec l'homme à qui il venoit imprudemment de montrer une fi grande confiance & lui prédirent que Cortès fe ferviroit de fon nouveau pouvoir bien plutôt pour venger les injures anciennes qu'il avoit effuyées, que pour reconnoître le bienfait qu'il venoit de recevoir. Ces infinuations firent des impreffions fi profondes fur l'efprit foupçonneux du gouverneur, que Cortès reconnut bientôt dans fa conduite les marques de la défiance & du refroidiffement, & d'après les confeils de fes amis Lares & Duero il hâta fon départ avant que les difpofitions du gouverneur achevaffent de fe confirmer & d'écla-

(1) Voyez la NOTE II.

ter avec violence. Connoiſſant tout le danger d'un retardement, il preſſa ſes préparatifs avec tant de promptitude qu'il mit à la voile de Sant-Jago de Cuba le 18 novembre. Velaſquès l'accompagna au rivage & prit congé de lui avec l'apparence de la confiance & de l'amitié, quoiqu'il eût chargé quelques-uns des officiers d'avoir toujours l'œil ouvert ſur la conduite de leur commandant (1).

Liv. V. 1518.

Cortès alla deſcendre à la Trinité, petit établiſſement ſur la même côte que Sant-Jago. Là il fut joint par pluſieurs aventuriers & reçut un renfort de munitions de guerre & de bouche dont il étoit aſſez mal pourvu. A peine avoit-il quitté Sant-Jago que la jalouſie dont l'ame de Velaſquès étoit devorée s'accrut au point de ne pouvoir plus ſe contenir. L'Armement n'étant plus ſous ſes yeux & à ſes ordres, il ſentoit que ſon pouvoir avoit ceſſé & que celui de Cortès devenoit plus abſolu. Son imagination groſſiſſoit toutes les circonſtances qui avoient auparavant excité ſes ſoupçons. Les rivaux de Cortès rame-

Il veut lui ôter ſa miſſion.

(1) Gomera, *Chron. chap.* 7. B. Diaz, *chap.* 20.

Liv. V. 1518.

noient avec adresse Velasquès sur toutes les réflexions qui pouvoient augmenter ses craintes; ils appelerent même la superstition à leur secours; & avec autant d'adresse que de méchanceté, ils surent faire servir les prédictions d'un astrologue à porter ses alarmes au plus haut degré. Le concours de tant de moyens produisit l'effet qu'on en attendoit. Velasquès se repentit amérement de la confiance imprudente qu'il avoit mise en un homme dont la fidélité lui paroissoit si suspecte, & dépêcha en hâte des instructions à Verdugo, principal magistrat à la Trinité, avec des ordres pour ôter à Cortès sa commission: mais celui-ci avoit déjà si bien gagné l'estime & la confiance de ses troupes & se trouva si assuré de leur zele qu'en employant tantôt la séduction & tantôt la menace, il obtint la permission de quitter la Trinité sans que les ordres de Velasquès fussent exécutés.

Et le faire arrêter.

De la Trinité, Cortès fit voile vers la Havane pour lever encore des soldats & achever d'approvisionner sa flotte. Là plusieurs Espagnols de distinction se déterminerent à le suivre & s'engagerent à fournir le reste des approvisionnemens qui lui manquoient.

Mais comme il leur falloit du tems pour remplir leurs engagemens, Velasquès, convaincu qu'il ne devoit plus compter sur un homme à qui il avoit fait connoître si ouvertement sa défiance, voulut profiter de l'intervalle que lui donnoit ce retardement pour tenter encore d'arracher le commandement à Cortès. Il se plaignit hautement de la conduite de Verdugo, l'accusant d'une foiblesse puérile ou d'une trahison manifeste pour avoir favorisé son évasion. Pour mieux s'assurer de l'exécution de son dessein, il envoya un homme de confiance à la Havane, chargé de remettre à Pedro Barba son lieutenant dans cette colonie, l'ordre positif d'arrêter sur le champ Cortès, de l'envoyer prisonnier à Sant-Jago sous une bonne escorte & de suspendre le départ de la flotte jusqu'à ce qu'il eût reçu des ordres ultérieurs. Il écrivit en même-tems aux principaux officiers pour leur commander d'assister Barba dans l'exécution des ordres qu'il lui envoyoit. Mais avant l'arrivée de son messager un moine de saint-François avoit fait passer la nouvelle de ce qui se tramoit, à Barthelemy d'Olmedo, religieux de son ordre, aumônier de la flotte de Cortès.

Liv. V. 1518.

Liv. V. 1518.

Cortès déconcerte les desseins de Velasquès & continue ses préparatifs.

Cortès, averti du danger, eut le tems de prendre ses précautions. La premiere fut d'éloigner de la Havane sous quelque prétexte Diego de Ordaz, officier d'un mérite distingué, mais que son attachement pour Velasquès devoit lui rendre respect dans une conjoncture aussi délicate. Il lui donna le commandement d'un vaisseau destiné à aller prendre quelques vivres dans un petit havre par-delà le cap Antoine, & fut ainsi l'éloigner sans paroître soupçonner sa fidélité. Après son départ Cortès ne cacha plus à ses troupes les desseins de Velasquès. Comme les officiers ainsi que les soldats avoient tous la plus grande impatience de commencer l'exécution d'une entreprise dans laquelle ils hasardoient toute leur fortune, ils furent étonnés & indignés de cette basse jalousie, à laquelle le gouverneur vouloit sacrifier non-seulement l'honneur de leur général, mais toutes les espérances de gloire & de richesses qu'eux-mêmes avoient conçues. Ils supplierent tout d'une voix Cortès de ne point abandonner la place à laquelle il avoit tant de droits, & de ne pas les priver d'un chef qu'ils avoient suivi avec une confiance si bien méritée. Enfin ils lui offrirent de ver-

ſer tout leur ſang pour le défendre contre Velaſquès. Cortès céda aiſément à des inſtances qui n'avoient pour objet que de le déterminer à faire ce qu'il deſiroit lui-même avec ardeur. Il jura de ne jamais abandonner des ſoldats qui lui avoient donné des preuves ſi éclatantes de leur attachement & leur promit de les conduire inceſſamment à cette riche contrée qui étoit depuis ſi long-tems l'objet de leurs penſées & de leurs deſirs. Cette déclaration fut applaudie avec tous les transports d'une joie militaire. Les menaces & les imprécations ne furent pas épargnées contre quiconque oſeroit révoquer en doute l'autorité de leur général ou s'oppoſer à l'exécution de ſes deſſeins.

Liv. V. 1518.

Tous les préparatifs étoient faits pour ſon départ; mais, quoique les Eſpagnols de Cuba euſſent raſſemblé toutes leurs reſſources pour cette expédition; quoique chaque établiſſement y eût fourni ſon contingent d'hommes & de proviſions; quoique le gouverneur eût dépenſé des ſommes conſidérables, & que chaque aventurier eût employé tous ſes fonds & tout ſon crédit, on ne peut s'empêcher d'être étonné de la foibleſſe de l'armement, bien peu proportionné en effet à un

Etat de ſes forces.

Liv. V. 1518. aussi grand objet que la conquête d'un vaste empire. La flotte consistoit en onze vaisseaux, dont le plus grand, décoré du titre d'amiral, n'étoit que de cent tonneaux; trois de soixante-dix ou quatre-vingt tonneaux, & sept petites barques sans ponts. Elle portoit six cents dix-sept hommes, dont cinq cents huit soldats & cent neuf matelots & ouvriers. Les soldats étoient partagés en onze compagnies, selon le nombre des vaisseaux, chacune commandée par un capitaine qui avoit en même-tems le commandement du vaisseau & celui des troupes quand elles seroient à terre (1). Comme l'usage des armes à feu parmi les nations de l'Europe n'étoit permis dans les armées qu'à un petit nombre de bataillons d'infanterie bien disciplinée, il n'y avoit dans la troupe de Cortès que treize soldats, armés de mousquets, trente-deux d'arquebuses & le reste d'épées & de piques; au lieu des armes défensives ordinaires, qui eussent été embarrassantes dans un pays chaud, les Espagnols avoient des cottes d'armes de coton piqué, qu'on

---

(1) Voyez la NOTE IV.

avoit reconnues être suffisantes pour garantir des fleches des Américains. Ils n'avoient que seize chevaux, dix petites pieces de campagne & quatre fauconneaux (1). Liv. V. 1519.

C'est avec ces foibles moyens que Cortès mit à la voile pour aller faire la guerre à un monarque dont les domaines étoient plus étendus que tous ceux de la couronne d'Espagne. Comme l'enthousiasme religieux se trouvoit mêlé avec l'esprit de découverte & de conquête, &, par une combinaison plus étrange, avec la cupidité même, dans toutes les entreprises des Espagnols, leurs étendards portoient une grande croix avec cette épigraphe, *suivons la croix, car sous ce signe nous vaincrons.* Les compagnons de Cortès, aussi avides de piller le riche pays qu'ils alloient chercher que zélés pour y établir la foi chrétienne, étoient tellement animés de ces deux passions qu'ils se mirent en mer non pas avec l'inquiétude que doit exciter naturellement une expédition si périlleuse, mais avec cette confiance qui naît de la certitude du succès & de l'assurance d'être protégée par le ciel. 10 Fév. 1519. Son départ de Cuba.

---

(1) B. Diaz, *c.* 19.

Liv. V. 1519. Il touche à Cozumel.

Cortès déterminé à mouiller dans tous les endroits que Grijalva avoit visités, porta directement à l'isle de Cozumel. Là il eut le bonheur de racheter des Indiens Jérôme d'Aguilar, espagnol qui avoit été huit ans prisonnier parmi eux. Cet homme qui avoit appris parfaitement une dialecte de la langue de cette partie de l'Amérique, répandue dans une grande étendue de pays, & qui avoit d'ailleurs de la prudence & de l'adresse, fut extrêmement utile à Cortès en qualité d'interprète. De Cozumel, Cortès s'avança à Tabasco dans l'espérance d'y être aussi bien reçu que Grijalva l'avoit été & d'en retirer une aussi grande quantité d'or. Mais la disposition des habitans étoit entierement changée pour des raisons qu'on ne connoît pas. Après beaucoup de tentatives pour les gagner, il fut obligé d'employer la violence. Quoique les Indiens fussent nombreux & qu'ils attaquassent avec beaucoup de courage, ils furent battus avec un grand carnage en différentes actions. Les pertes qu'ils firent, l'étonnement & la terreur que leur inspirerent les effets destructeurs des armes à feu, enfin l'aspect effrayant des chevaux dans le combat, déconcerterent leur

courage & les forcerent à demander la paix. Ils reconnurent le roi de Castille pour leur souverain, & donnerent à Cortès, des provisions, des habits de coton, un peu d'or & vingt femmes esclaves (1). Liv. V. 1519.

Cortès continua sa course à l'ouest sans perdre, autant qu'il le pouvoit, le rivage de vue, afin d'observer le pays; mais il ne put trouver aucune place propre au débarquement jusqu'à ce qu'il fût arrivé à Saint-Jean d'Ulloa (2). Comme il entroit dans le havre, un grand canot rempli d'Indiens, parmi lesquels deux sembloient être des personnes de distinction, s'approcha de son vaisseau avec des signes de paix & d'amitié. Les Indiens vinrent à son bord sans crainte & sans défiance & lui adresserent d'un air très-respectueux un discours qu'Aguilar n'entendit point. Cortès se trouva dans le dernier embarras sur un incident dont il prévit toutes les conséquences. Il commença à craindre pour le grand projet qu'il méditoit, les lenteurs & l'incertitude que causeroit

(1) Voyez la NOTE V.

(2) B. Diaz, *chap.* 31, 36. Gomera, *Chron. c.* 18, 23. Herrera, *decad.* 1, *Lib. IV*, *c.* 11, *&c.*

Liv. V. 1519. néceſſairement l'impoſſibilité de communiquer ſes idées autrement que par le ſecours imparfait des ſignes & des geſtes ; mais il ne demeura pas long-tems dans cette inquiétude. Un heureux hazard ſuppléa à ce qu'il n'eût pu exécuter avec toute ſa ſagacité. Une des femmes eſclaves qu'il avoit eues du Cacique de Tabaſco ſe trouvant préſente à l'entrevue de Cortès & de ſes nouveaux hôtes, apperçut ſon embarras & la confuſion d'Aguilar, & comme elle entendoit parfaitement la langue Mexicaine, elle expliqua dans la langue Yucata qu'Aguilar entendoit, ce que diſoient les Indiens. Cette femme, connue dans la ſuite ſous le nom de Dona Marina, & qui fait une ſi brillante figure dans l'hiſtoire du nouveau monde où les plus grands événemens ſont preſque toujours l'effet de petite cauſes & de foibles inſtrumens, étoit née dans une des provinces de l'empire du Mexique. Après avoir été faite eſclave dans une guerre & avoir éprouvé diverſes aventures, elle étoit tombée entre les mains des peuples de Tabaſco & avoit vécu aſſez long-tems parmi eux pour apprendre leur langue ſans oublier la ſienne. Quoique cette maniere de converſer par l'entremiſe de

deux interprètes fût très-fatiguante & très-ennuyeuſe, Cortès fut ravi d'avoir découvert ce moyen de communiquer avec les habitans d'un pays où il vouloit pénétrer, & dans les transports de ſa joie il regarda cet événement comme une marque éclatante des ſecours de la providence en ſa faveur (1). Liv. V. 1519.

Il apprit alors que les deux perſonnes qu'il avoit reçues à ſon bord étoient des députés de Pilpatöe & de Teutilé, l'un gouverneur de la province à laquelle il abordoit & qui étoit ſoumiſe à un grand monarque appelé Montezuma, l'autre commandant de ſes troupes: ces députés étoient envoyés pour s'informer des intentions de Cortès en viſitant leur côte & pour lui offrir les ſecours dont il pouvoit avoir beſoin pour continuer ſa route. L'air de ces Indiens & les intentions exprimées dans leur meſſage frapperent Cortès. Il les aſſura dans les termes les plus reſpectueux qu'il abordoit chez eux avec des ſentimens d'amitié, qu'il venoit faire des propoſitions d'une grande importance pour l'intérêt du prince & de ſon royaume, & qu'il

(1) B. Diaz, *c.* 37, 38, 39. Gomera, *Chron. c.* 25, 26. Herrera, *decad.* 2, *Lib. V*, *c.* 4.

Liv. V. 1519.

les exposeroit en personne au gouverneur & au général. Le lendemain matin, sans attendre de réponse, il débarqua ses troupes, ses chevaux & son artillerie, & ayant choisi un terrein convenable, il commença à y élever des baraques & à en faire un camp fortifié. Les Indiens au lieu de s'opposer à l'entrée de ces hôtes qui devoient être un jour les destructeurs de leur pays, les aiderent dans toutes les opérations de leur débarquement, avec un empressement dont ils ont eu depuis tant de raison de se repentir.

Sa premiere entrevue avec les Mexicains.

Le jour suivant Pilpatoë & Teutilé vinrent au camp avec une nombreuse suite, & Cortès les regardant comme les ministres d'un grand roi les reçut avec beaucoup plus d'égards que les Espagnols n'avoient coutume d'en marquer aux petits Caciques avec lesquels ils traitoient. Il leur apprit qu'il venoit en qualité d'ambassadeur de Don Charles d'Autriche, roi de Castille & le plus puissant monarque de l'Est, & qu'il étoit chargé de propositions d'une telle importance qu'il ne pouvoit les communiquer qu'à Montézuma lui-même; & il leur demanda de le conduire en sa présence sans perdre de tems. Les officiers Maxicains ne purent ca-

cher l'embarras que leur causoit une demande de qu'ils prévoyoient devoir être fort mal reçue de leur souverain, dont l'esprit étoit déjà rempli d'inquiétudes & de craintes depuis les premieres nouvelles qu'il avoit apprises de l'apparition des Espagnols sur les côtes de son empire. Mais avant d'entreprendre de dissuader Cortès de son projet ils s'efforcerent de gagner sa bienveillance en le pressant d'accepter des présens qu'ils vouloient mettre à ses pieds en qualité d'humbles esclaves de Montézuma. On les lui offrit avec beaucoup d'appareil. Ils consistoient en étoffes de coton fort belles, en plumes de différentes couleurs & en ornemens d'or & d'argent d'une valeur considérable & d'un travail curieux. La vue de ces présens produisit un effet bien différent de celui que se proposoient les Mexicains. Elle accrut l'avidité des Espagnols loin de la satisfaire, & leur inspira une si vive impatience de devenir maîtres d'un pays qui produisoit ces richesses, que Cortès se donnant à peine le tems d'écouter les raisons par lesquelles Pilpatoë & Teutilé cherchoient à le détourner d'aller à la capitale, & prenant un ton fier & décidé, il leur répéta qu'il vouloit

LIV. V. 1519.

Liv. V. 1519.

avoir une audience du roi lui-même. Pendant cette entrevue quelques peintres à la suite des chefs des Maxicains, avoient été occupés à dessiner sur des étoffes de coton blanches, les vaisseaux, les chevaux, l'artillerie, les soldats Espagnols & tout ce qui avoit frappé davantage leurs regards. Cortès qui s'en apperçut & qui apprit que ces dessins devoient être envoyés à Montézuma, voulut donner à ce prince une idée plus vraie & plus imposante des objets étonnans qui se présentoient pour la premiere fois à la vue des Indiens, & qu'aucun mot de leur langue ne pouvoit rendre; pour cet effet, il résolut de les rendre témoins d'un spectacle qui pût leur mieux donner une idée imposante de la bravoure de ses soldats & de la force irrésistible de leurs armes. Il fit sonner l'alarme par les trompettes. En un instant les troupes se mirent en bataille. L'infanterie exécuta plusieurs mouvemens dans lesquels elle fit usage de ses différentes armes, & la cavalerie fit différentes évolutions pour montrer sa force & son agilité. L'artillerie enfin, dirigée sur les bois épais, voisins du camp, fit un grand dégât dans les arbres. Les Mexicains virent d'abord les exercices

militaires avec le ſilence & l'étonnement qui ſont naturels lorſque l'eſprit eſt frappé d'objets nouveaux qui paroiſſent redoutables; mais au bruit du canon pluſieurs s'enfuirent, d'autres tomberent de frayeur, & tous furent ſi épouvantés en voyant des hommes dont le pouvoir leur parut reſſembler à celui des Dieux, que Cortès eut beaucoup de peine à les calmer & à les raſſurer. Leurs peintres employerent tout leur art à repréſenter ces nouveaux objets, & leur imagination à inventer des figures & des caracteres qui puſſent rendre les choſes extraordinaires dont ils venoient d'être les témoins.

LIV. V. 1519.

On dépêcha ſur le champ des couriers à Montézuma, chargés de lui remetre ces tableaux, & de lui faire le récit de ce qui s'étoit paſſé depuis l'arrivée des Eſpagnols. Cortès envoyoit en même-tems au monarque quelques curioſités d'Europe de peu de valeur, mais qu'il crut pouvoir lui être agréables par leur nouveauté. Les rois du Mexique, pour être inſtruits promptement de tout ce qui ſe paſſoit dans les parties les plus éloignées de leur vaſte empire, avoient établi une police recherchée que l'Europe

Négociations avec Montézuma.

Liv. V. 1519.

même ne connoiſſoit pas encore. Ils avoient en différens endroits, ſur les principales routes, des couriers qui formés par l'éducation à une grande agilité, & ſe relayant les uns les autres à de médiocres diſtances, portoient les avis avec une célérité étonnante. Quoique la capitale où le monarque faiſoit ſa réſidence fût diſtante de cent quatre-vingt milles de Saint-Jean d'Ulloa, les préſens de Cortès furent portés à l'empereur & ſa réponſe rapportée en peu de jours. Les mêmes officiers qui avoient juſques-là traité avec les Eſpagnols furent chargés de la réponſe du monarque, mais comme ils ſavoient combien les projets & les deſirs du général étoient oppoſés aux réſolutions que venoit de prendre Montézuma, ils ne crurent pas devoir les notifier à Cortès ſans avoir auparavant fait de nouveaux efforts pour l'adoucir. Afin de renouer la négociation, ils offrirent donc les préſens qu'envoyoit Montézuma & qui étoient portés par cent Indiens. La magnificence de ces dons répondoit à la grandeur du monarque & paſſoit de beaucoup toutes les idées que les Eſpagnols s'étoient faites juſqu'alors des richeſſes du Mexique. On les plaça ſur des nattes étendues

Les préſens.

dues à terre dans un ordre qui les faisoit paroître avec plus d'avantage. Cortès & ses gens virent avec admiration les différentes productions de l'industrie du pays; des étoffes de coton si belles & d'un tissu si fin qu'elles égaloient les soieries; des tableaux représentant des animaux, des arbres & d'autres objets qui n'étoient formés que de plumes de différentes couleurs employées avec assez d'adresse & d'élégance pour le disputer aux ouvrages du pinceau pour la vérité & la beauté de l'imitation. Mais ce qui attira surtout leurs regards ce furent deux grandes plaques de forme circulaire, l'une d'or massif représentant le soleil, l'autre d'argent, emblême de la lune (1). Il y avoit en outre des bracelets, des coliers, des anneaux, & d'autres bijoux d'or, & afin que les Espagnols pussent prendre une idée complette de toutes les richesses que fournissoit le pays, des boîtes remplies de perles, de pierres précieuses, de grains d'or non travaillés & tels qu'on les trouvoit dans

(1) Voyez la NOTE VI.

Liv. V. 1519.

les mines & les rivieres. Cortès reçut ces préfens avec les démonftrations d'un refpect profond pour le prince qui les lui envoyoit. Mais quand les Mexicains, croyant déformais leur négociation plus facile, lui firent favoir que quoique l'empereur lui eût envoyé ces préfens comme une marque des égards qu'il avoit pour le prince que Cortès repréfentoit, il ne confentoit point à ce que des troupes étrangeres approchaffent davantage de fa capitale, ou même demeuraffent plus long-tems dans fes domaines, le général Efpagnol déclara plus pofitivement encore qu'auparavant qu'il ne fe relâcheroit point de fa premiere demande & qu'il ne pourroit fans honte retourner auprès de fon fouverain, s'il n'avoit été admis en la préfence du prince qu'il étoit venu vifiter de fa part. Les Mexicains étonnés de voir un homme qui ofoit s'oppofer à une volonté qu'ils étoient accoutumés à regarder comme irréfiftible, effrayés en même-tems du danger de précipter leur pays dans une guerre ouverte avec de fi terribles ennemis, demanderent & obtinrent de Cortès la promeffe qu'il refteroit dans fon camp jufqu'au retour d'un meffager qu'ils envoyoient à

Montézuma pour recevoir de nouveaux ordres (1). Liv. V. 1519.

La fermeté avec laquelle Cortès persistoit dans sa résolution devoit naturellement conduire la négociation entre lui & l'empereur à une prompte issue, puisqu'elle ne laissoit à celui-ci d'autre parti que de recevoir les Espagnols avec une confiance entiere ou de les traiter ouvertement en ennemis. Ce dernier parti étoit celui auquel il y avoit lieu de s'attendre de la part d'un monarque hautain & puissant. L'empire du Mexique étoit alors à un point de grandeur auquel n'a peut-être atteint aucune grande société policée en si peu de tems. Quoiqu'il ne subsistât que depuis cent trente ans, sa domination s'étendoit du nord à la mer du sud, sur un territoire de plus de cinq cens lieues de l'est à l'ouest, & de plus de deux cens lieues du sud au nord, & comprenoit des provinces qui, en fertilité, en population, en richesses, ne le cédoient à aucun des pays de la Zone torride. La nation étoit guerriere & entreprenante, l'autorité du monarque

(1) B. Diaz, *c.* 39. Gomera *Chron. c.* 27. Herrera, *Decad.* 2, *Lib. V*, *cap.* 5, 6.

Liv. V. 1519.

illimitée & ses revenus considérables. Si avec les forces qu'on pouvoit réunir en un moment dans un tel empire, Montézuma fût tombé sur les Espagnols lorsqu'ils étoient encore campés sur une côte stérile & malsaine, sans aucun allié dans le pays, sans place de retraite, sans provisions, malgré tous les avantages de leur discipline & de leurs armes, ils n'auroient pu résister à un pareil choc; ou ils auroient péri dans un combat si inégal, ou ils auroient abandonné leur entreprise.

Caractere du Monarque.

La puissance de Montézuma le mettoit en état de prendre ce parti vigoureux, & son caractere même sembloit l'y porter. De tous les princes qui avoient tenu le sceptre du Mexique il étoit le plus haut, le plus violent & le plus éloigné de souffrir la moindre résistance à ses volontés. Ses sujets le voyoient avec crainte & ses ennemis avec terreur. Il gouvernoit les premiers avec une sévérité jusqu'alors inouie; mais ils avoient une si grande opinion de son habileté qu'ils étoient forcés à le respecter, & les victoires nombreuses qu'il avoit remportées sur ses ennemis avoient répandu au loin la terreur de ses armes & avoit ajouté plusieurs gran-

des provinces à son empire. Mais quoiqu'il eût peut-être assez de talens pour gouverner le Mexique dans l'état de civilisation imparfaite où étoit cet empire & dans le cours ordinaire des choses, ces talens étoient bien insuffisans pour une conjoncture si extraordinaire & ne le mettoient pas en état de se décider avec la justesse & la promptitude nécessaires dans un moment si critique.

Liv. V. 1519.

Sa perplexité & ses terreurs à l'arrivée des Espagnols sur les côtes.

Depuis que les Espagnols avoient paru sur la côte il avoit laissé voir tous les symptômes de l'embarras & de la crainte. Au lieu de prendre les résolutions que devoient lui inspirer le sentiment de son pouvoir & le souvenir de ses premiers exploits, il avoit mis dans toutes ses délibérations une inquiétude & une indécision qui n'échapperent pas aux derniers de ses courtisans. La perplexité & le trouble de Montézuma aussi-bien que le découragement de ses sujets n'étoient pas seulement l'effet de la présence des Espagnols & de la terreur de leurs armes. On les attribue à des causes plus éloignées. Si l'on en croit les premiers historiens Espagnols & les plus estimés, il y avoit parmi les Américains une opinion presque universelle que quelque grande calamité les menaçoit &

Liv. V. 1519.

leur feroit apportée par une race de conquérans redoutables venant des régions de l'eſt pour envahir & dévaſter leur contrée. On ne peut pas ſavoir ſi cette crainte étoit l'effet du ſouvenir de quelque grand bouleverſement de cette partie du globe qui auroit frappé l'eſprit de ſes habitans de craintes ſuperſtieuſes ſur l'avenir, ou ſeulement l'effet de l'étonnement que cauſoit la premiere vue de cette race d'hommes nouveaux qui ſe montroient aux Mexicains. Quoi qu'il en ſoit, comme cette nation étoit plus ſuperſtitieuſe qu'aucune autre du nouveau monde, on y fut fortement frappé de l'apparition des Eſpagnols. On ſe les repréſenta comme les inſtrumens deſtinés à accomplir la fatale révolution qui menaçoit le Mexique. Dans de pareilles circonſtances on conçoit plus facilement comment une poignée d'aventuriers put porter l'alarme au cœur du monarque d'un grand empire & de tous ſes ſujets (1).

Il continue à négocier.

Cependant lorſque le meſſager arrivé du

(1) Cortès *Relatione ſecunda*, *ap.* Ramus *III*, 234, 235. Herrera *décad.* 2, *Lib. III*, *cap.* 1, *Lib. V*, *c.* 11, *Lib. VII.*, *cap.* 6. Gomera *Chron. c.* 66, 92, 144.

camp Espagnol apporte la nouvelle que Cortès persistant dans sa premiere demande refusoit d'obéir à l'ordre qui lui enjoignoit de quitter le pays, Montézuma malgré ses terreurs montra un moment de résolution, & dans un transport de colere naturel à un prince orgueilleux qui n'avoit jamais rencontré d'obstacle à ses volontés, il menaça de sacrifier à ses Dieux ces insolens étrangers. Mais ses incertitudes & ses craintes revinrent bientôt & au lieu de donner des ordres pour mettre ses menaces à exécution, il appela encore ses ministres pour consulter & prendre leur avis. Des hommes assemblés pour délibérer dans un moment où il faudroit agir ne prennent jamais que des mesures lentes & foibles. Le résultat du conseil ne fut point d'employer sur le champ les moyens efficaces de repousser l'ennemi; on se contenta d'envoyer à Cortès des ordres plus positifs de quitter le pays, accompagnés fort imprudemment sans doute d'un présent assez considérable pour offrir aux Espagnols un nouveau motif de s'y établir.

Ceux-ci étoient cependant inquiets & incertains sur le parti qu'ils avoient à prendre. D'après ce qu'ils avoient déjà vu de la ri- Incertitudes & craintes des Espagnols.

Liv. V. 1519.

cheſſe du pays, pluſieurs d'entr'eux s'en formoient des idées ſi exagérées qu'ils étoient déterminés à braver toutes les difficultés & tous les dangers pour achever une conquête qui devoit les mettre en poſſeſſion de tréſors inépuiſables. D'autres jugeant de la force de l'empire du Mexique par ſes richeſſes mêmes, aſſurés par pluſieurs obſervations que ce pays avoit une forme réguliere de gouvernement, prétendoient que c'étoit le comble du délire que d'attaquer un ſi grand état avec une poignée d'hommes, manquant de proviſions, affoiblis déjà par les maladies particulieres au climat qui en avoient fait périr pluſieurs, & ſans avoir d'ailleurs l'appui d'aucune alliance dans le pays (1). Cortès applaudiſſoit ſecretement à ceux qui tenoient pour les réſolutions hardies; il encourageoit des eſpérances romaneſques qui lui étoient communes avec eux & qui concouroient à l'exécution des plans qu'il avoit concertés.

Plan de Cortès.

Depuis le moment ou les ſoupçons de Velasquès avoient éclaté & où il avoit tenté de dépouiller Cortès de l'autorité qu'il lui

(1) B. Diaz, c. 40.

avoit confiée, celui-ci avoit senti la nécessi- Liv. V.
té de n'avoir plus avec le gouverneur de 1519.
Cuba aucune liaison, dans la juste crainte de voir traverser toutes ses opérations; il ne demandoit même qu'une occasion d'en venir à une rupture ouverte. Dans cette vue il n'avoit rien négligé pour s'assurer de ses soldats. Ses talens pour le commandement lui mériterent aisément leur estime & il ne lui fut pas plus difficile de se concilier leur affection. Parmi des aventuriers de même rang, faisant la guerre à leurs dépens, la dignité de chef n'élevoit pas un général assez au-dessus de ceux qui étoient sous ses ordres, pour ne pas établir entre eux un commerce continuel. Cortès sut profiter de cette circonstance pour s'insinuer dans leur esprit par des manieres affables & par des préférences adroites, en permettant à quelques-uns de commercer pour leur compte avec les Indiens (1); enfin en enflammant les espérances de tous, il s'attacha tellement la plus grande partie de ses soldats qu'ils oublierent presque que l'armement avoit été

(1) Voyez la Note VII.

Liv. V. 1519.

fait sous l'autorité & aux dépens d'un autre que Cortès.

Son adresse à l'exécuter.

Pendant que le général Espagnol conduisoit ainsi ses projets. Teutilé arriva avec le présent de Montézuma & un nouvel ordre pour que les étrangers eussent à quitter sur le champ les états. Mais lorsque le général renouvela la demande d'une audience de l'empereur, le Mexicain le quitta brusquement & sortit de son camp avec des regards & des gestes qui exprimoient toute sa surprise & tout son ressentiment. Le lendemain au matin il ne parut aucun des Indiens qui avoient coutume de fréquenter le camp en grand nombre & d'y apporter des provisions qu'ils échangeoient avec les soldats. Tout commerce parut cesser & on s'attendoit à tout moment à voir commencer les hostilités. Cet événement, quoiqu'on eût dû le prévoir, causa parmi les Espagnols une consternation subite qui enhardit les partisans de Velasquès non-seulement à murmurer & à cabaler contre le général, mais à charger l'un d'entr'eux de lui faire des remontrances sur l'imprudence qu'il y avoit à tenter la conquête d'un grand empire avec des forces si insuffisantes & de le presser de

retourner à Cuba pour y ravitailler ſa flotte & y augmenter ſon armée. Diego de Ordaz, un de ſes principaux officiers, chargé de cette commiſſion par les mécontens, s'en acquitta avec toute la liberté & l'audace farouche d'un ſoldat, en lui aſſurant qu'il exprimoit le ſentiment de toute l'armée. Cortès l'écouta ſans la moindre apparence d'émotion, & comme il connoiſſoit fort bien les diſpoſitions & le caractere de ſes ſoldats & qu'il prévoyoit la maniere dont ils recevroient une propoſition qui renverſoit en un inſtant toutes les brillantes eſpérances qu'ils avoient jusques-là nourries, il porta la diſſimulation juſqu'à paroître abandonner ſes propres meſures pour ſe prêter aux repréſentations d'Ordaz & il donna des ordres pour que l'armée ſe tînt prête le jour ſuivant à ſe rembarquer pour Cuba. Dès que cette réſolution fut connue, les aventuriers fruſtrés de leurs eſpérances éclaterent en plaintes & en menaces. Les émiſſaires de Cortès ſe joignant à eux enflammerent leur dépit. La fermentation devint générale. Tout le camp étoit prêt à ſe mutiner; tous demandoient avec empreſſement à voir le général. Cortès ne ſe fit pas preſſer long-tems. A ſa vue

LIV. V. 1519.

Liv. V. 1519.

ils exprimerent tout d'une voix l'étonnement & l'indignation que leur causoient les ordres qu'ils venoient de recevoir. Il étoit honteux, disoient-ils, à de braves Castillans, de s'effrayer au premier aspect du danger & infâme de fuir avant que l'ennemi se fût même montré. Quant à eux ils étoient déterminés à ne pas abandonner une entreprise qui avoit été heureuse jusqu'à ce moment & qui tendoit si manifestement à répandre la connoissance de la vraie religion & à procurer à leur patrie tant de gloire & d'avantages. Heureux de marcher sous les ordres de Cortès, il étoient dispofés à le suivre au travers de tous les dangers pour former un établissement & recueillir les trésors qui faisoient depuis si long-tems l'objet de leurs desirs; mais s'il vouloit retourner à Cuba & céder honteusement toute sa gloire & ses espérances à un rival envieux, ils se choisiroient dans le moment même un autre général qui les guideroit dans le chemin de la gloire qu'il n'avoit pas le courage de suivre.

Cortès enchanté de leur ardeur ne s'offensa point de la hardiesse avec laquelle ils énonçoient des sentimens que lui-même avoit inspirés & dont à la chaleur de leurs

expressions il voyoit combien ils étoient pénétrés. Il affecta cependant d'être surpris de ce qu'il entendoit. Il déclara qu'il n'avoit donné l'ordre pour le rembarquement que d'après la persuasion que c'étoit-là le desir général des troupes; qu'il avoit sacrifié en cela sa propre opinion par déférence pour celle qu'il croyoit être la leur; qu'il avoit toujours eu le dessein de former un établissement sur la côte pour pénétrer ensuite dans l'intérieur du pays; qu'on l'avoit trompé en lui persuadant que leurs vues étoient différentes des siennes; qu'il les voyoit avec une grande satisfaction pleins de ce courage qui devoit animer tout véritable Espagnol; que cette certitude alloit lui faire reprendre son premier plan avec une ardeur nouvelle & qu'il étoit très-assuré de les conduire par le chemin de la victoire à la fortune que leur valeur méritoit. A cette déclaration de Cortès on répondit par des applaudissemens & des cris de joie. La résolution parut unanime & prise d'un consentement universel, car ceux qui la condamnoient secrètement furent obligés de se réunir au plus grand nombre dans les acclamations, tant pour cacher leur opposition au général que

Liv. V. 1519. Cortès établit une forme de gouvernement civil.

pour ne pas s'attirer de la part de leurs compagnons le reproche de lâcheté (1).

Sans laisser à ses gens le tems de se refroidir ou de réfléchir sur le parti qu'on venoit de prendre, Cortès s'occupa sur le champ de l'exécution. Pour commencer l'établissement d'une colonie, il assembla les principaux de son armée, & d'après leur suffrage il forma un conseil & nomma des magistrats qu'il revêtit de la plus grande autorité. Comme les hommes transportent naturellement les institutions de leurs gouvernemens dans les nouveaux établissemens qu'ils forment, la colonie fut établie sur le modele de l'administration espagnole. Les magistrats furent distingués par les mêmes noms & les mêmes marques de dignité & eurent les mêmes emplois. On ne choisit pour remplir les places que ceux des compagnons de Cortès qui lui étoient entierement dévoués, & les actes de leur élection & de leur nomination furent dressés au nom du roi sans y faire mention d'aucune dépendance de Velasquès. Les deux mobiles des Espagnols dans

(1) B. Diaz, *c.* 40, 41, 42. Herrera, *decad.* 2, *Lib.* V, *cap.* 6, 7.

toutes leurs entreprifes au nouveau monde, l'avidité & l'enthoufiasme religieux, femblent avoir fuggéré à Cortès le nom qu'il donna à fon établiffement. Il l'appela la riche ville de la vraie croix: *Villa rica de la Vera-Cruz.*

Liv. V. 1519.

Cortès réfigne fa commiffion.

La premiere affemblée du nouveau confeil fut remarquable par un acte très-important. Dès qu'elle fut formée, Cortès fit demander la permiffion de s'y préfenter & s'approchant avec une contenance refpectueufe propre à élever la dignité du tribunal & à donner un exemple de foumiffion à fon autorité, il commença un long difcours dans lequel il employa beaucoup d'art & dit les chofes les plus flatteufes aux magiftrats qui entroient dans leurs nouvelles fonctions. Il fit d'abord obferver qu'étant revêtus de l'autorité fuprême fur la colonie, il les confidéroit comme exerçant toute celle du fouverain & comme repréfentant fa perfonne; qu'il fe croiroit déformais obligé de leur communiquer tout ce qu'il regarderoit comme intéreffant le bien public, avec la même fidélité & le même zele que s'il s'adreffoit à fon maître même; que la fûreté d'une colonie qui s'établiffoit dans un grand empire,

Liv. V. 1519.

dont le monarque montroit déjà des dispositions ennemies, dépendoit des armes & par conséquent de la subordination & de la bonne discipline parmi les troupes; qu'il avoit tenu d'abord son droit au commandement du gouverneur de Cuba, mais que comme Velasquès avoit depuis long-tems révoqué sa commission, on pouvoit contester la légitimité de son pouvoir & qu'il craignoit lui-même d'exercer une autorité qui ne seroit fondée que sur un titre vicieux ou du moins équivoque; que la colonie ne pouvoit confier sa défense à des troupes autorisées à mettre en question le pouvoir du général dans un moment critique où l'obéissance implicite à ses ordres étoit absolument nécessaire; que toutes ces considérations le déterminoient à se démettre entre leurs mains de toute l'autorité qu'il pouvoit avoir, afin qu'ayant le droit de la conférer toute entiere à celui qu'ils choisiroient, ils donnassent à l'armée, au nom du roi, un général qui pût désormais la commander; que quant à lui son dévouement à sa patrie étoit tel qu'il se réduiroit, s'il étoit nécessaire, à n'être qu'un simple officier, qu'il serviroit avec le même zele en cette

qualité qu'en celle de général, & prouve- Liv. V. 1519.
roit à ses compagnons de guerre que quoiqu'accoutumé à commander, il savoit aussi obéir. Son discours fini, il déposa sur la table du conseil la commission de Velasquès & après avoir baisé son bâton de commandement, le remit entre les mains du président & se retira.

La délibération ne fut pas longue. Cortès avoit concerté toutes ses mesures avec ses partisans les plus fideles & préparé avec beaucoup d'adresse les autres membres du conseil à prendre la résolution qu'il desiroit. On accepta sa démission, & comme la prospérité continue qui avoit jusques-là couronné son expédition, étoit une preuve incontestable de son talent pour le commandement, ils le nommerent d'une voix unanime premier magistrat de la colonie & général de l'armée, en ordonnant que sa commission lui seroit expédiée au nom du roi avec les pouvoirs les plus étendus & qu'il les exerceroit jusqu'à ce que les volontés du roi fussent connues. Afin que ces dispositions ne pussent pas être regardées comme une intrigue du conseil, on communiqua aux troupes la résolution qu'on venoit de pren-

Liv. V. 1519.

dre; les foldats ratifierent le choix du général avec de grands applaudiffemens. On proclama le nom de Cortès, & tous lui jurerent de verfer leur fang pour la défenfe de fon autorité.

Cortès ayant heureufement accompli fes deffeins & fecoué la dépendance mortifiante dans laquelle il fembloit être à l'égard du gouverneur de Cuba, accepta, avec beaucoup de marques de refpect pour le confeil & de reconnoiffance pour l'armée, la commiffion qu'on lui donnoit & fe trouva revêtu de l'autorité fuprême tant au civil qu'au militaire fur la colonie. Il prit avec fa nouvelle autorité un air de dignité plus impofant & commença à exercer les pouvoirs prefque illimités qu'il venoit de recevoir. Il ne s'étoit regardé jufques à ce moment que comme le député d'un fimple fujet du roi d'Efpagne: il commença à agir comme le repréfentant de fon fouverain. Les partifans de Velasquès prévoyant toutes les fuites de ce changement, ne purent demeurer plus longtems fpectateurs oififs de ce qui fe paffoit. Ils fe récrierent ouvertement contre le procédé du confeil, qu'ils regardoient comme illégal, & contre la conduite de l'armée

qu'ils traitoient de désobéissance. Cortès sentant la nécessité de prévenir de bonne heure par un acte de vigueur les effets de ces discours séditeux, fit arrêter Ordaz, Escudero & Velasquès de Leon, les chefs de cette faction, & les envoya sur la flotte chargés de chaînes. Leurs partisans effrayés & confondus resterent tranquilles, & Cortès qui avoit plus d'envie de rappeler à lui que de punir ces officiers dont il connoissoit le mérite, sollicita leur amitié avec tant d'assiduité & d'adresse qu'il se fit entre eux une sincere réconciliation; tellement que dans les occasions les plus délicates ni leur liaison avec le gouverneur de Cuba ni le souvenir du traitement qu'ils avoient essuyé ne purent les détacher de ses intérêts (1). Dans cette occasion; ainsi que dans d'autres également critiques pour sa fortune & sa renommée, Cortès dut en grande partie ses succès à l'or du Mexique qu'il distribuoit avec profusion à ses amis & à ses ennemis (2).

Liv. V. 1519.

Cortés ayant ainsi consolidé l'attachement de son armée pour lui, pensa qu'il pouvoit

Les *Zempoallans* recherchent son amitié.

(1) B. Diaz, *c.* 42, 43. Gomera *Cron. c.* 30, 31. Herrera, *decad.* 2, *Lib. V*, *c.* 7.

(2) B. Diaz, *c.* 44.

Liv. V. 1519.

quitter déformais fon camp & s'avancer dans le pays. Il fut encouragé dans ce projet par un événement auffi heureux en lui-même que par la circonftance dans laquelle il arrivoit. Quelques Indiens s'approcherent de fon camp & furent fecretement admis en fa préfence. Ils étoient envoyés avec des propofitions d'alliance & d'amitié par le Cacique de Zempoalla, ville confidérable & peu éloignée. Par leurs réponfes à un grand nombre de queftions qu'il leur fit, felon fon ufage ordinaire dans fes entrevues avec les Indiens, il apprit que leur maître, quoique fujet de l'empire du Mexique, fouffroit impatiemment le joug, & craignoit & haïffoit fi fortement Montézuma que rien ne pouvoit lui être plus agréable que l'efpérance de fe délivrer de l'oppreffion fous laquelle il gémiffoit. Cet avis fit luire à l'efprit de Cortès un rayon de lumiere & d'efpérance. Il vit que le grand empire qu'il fe propofoit d'attaquer étoit défuni & que le fouverain n'y étoit pas aimé. Il conjectura que les caufes du mécontentement ne pouvoient pas être bornées à une feule province & qu'il fe trouveroit en d'autres parties de l'empire des mécontens, las de la foumiffion ou defi-

rant un changement, & prêts à fuivre les drapeaux du premier libérateur qui fe montreroit. Plein de ces idées & commençant dès-lors à fe tracer un plan que le tems & une connoiffance plus exacte de l'état du pays devoient le mettre bientôt en état de fuivre & d'exécuter, il reçut très-bien les Zempoallans & leur promit d'aller inceffamment vifiter leur Cacique (1).

Liv. V. 1519.

Il marche à Zempoalla.

Pour remplir fa promeffe, il n'étoit pas néceffaire qu'il s'écartât de la route qu'il s'étoit déjà propofé de fuivre en s'avançant dans le pays. Quelques officiers employés à vifiter la côte ayant reconnu un village nommé Quiabiflan, à environ quarante milles au nord, qui à raifon de la fertilité du fol & de la bonté de fon havre, fembloit être un pofte plus commode que celui que les Efpagnols avoient jufqu'alors occupé, Cortès étoit déterminé à y tranfporter fon camp. Zempoalla fe trouvoit fur fon chemin. Le Cacique le reçut auffi bien que Cortès pouvoit l'efpérer. Il lui fit des préfens & des careffes qui montroient un extrême defir de gagner fa bienveillance,

(1) B. Diaz. c, 41. Gomera, *Cron.* c. 28.

Liv. V. 1519.

le traita comme un libérateur & lui montra un respect qui tenoit de l'adoration. Cortès apprit de lui plusieurs particularités du caractere de Montézuma & les causes de la haine de ses sujets pour lui. Ce cacique lui dit en pleurant que Montézuma étoit un tyran hautain, cruel & soupçonneux, qui traitoit ses sujets avec une arrogance extrême, ruinoit les provinces conquises par des exactions; enlevoit les enfans aux peres & aux meres, les garçons pour les immoler à ses dieux, les filles pour en faire ses concubines ou celles de ses favoris. Cortès, dans sa réponse au Cacique, lui insinua adroitement qu'un des principaux objets des Espagnols en visitant des pays si éloignés de leur patrie, étoit de redresser les torts & de délivrer les hommes de l'oppression; & lui ayant fait espérer ses secours quand il en seroit tems, il continua sa marche vers Quiabislan.

Le lieu que ses officiers lui avoient indiqué lui parut si favorablement situé & si bien choisi qu'il y traça sur-le-champ le plan d'une ville. Les maisons ne devoient être que des hûtes, mais enceintes de remparts assez forts pour résister à l'attaque d'une armée d'Indiens. Comme ces fortifications

étoient néceſſaires, tant à l'établiſſement & à la conſervation de la colonie qu'à l'exécution du deſſein que le général & les ſoldats avoient de s'avancer dans le pays, ſoit pour ſe ménager un lieu de retraite, ſoit pour conſerver leur communication avec la mer, toute l'armée, officiers & ſoldats, mirent la main à l'œuvre; Cortès lui-même leur donnoit l'exemple de l'activité & de la conſtance dans le travail. Les Indiens de Zempoalla & de Quiabiſlan les aiderent, & ce petit poſte par lequel commencerent des établiſſemens nombreux & puiſſans, fut bientôt en état de défenſe (1).

Cortès fait un traité avec différens Caciques.

Pendant que ces travaux eſſentiels s'exécutoient, Cortès avoit des entrevues avec les Caciques de Zempoalla & de Quiabiſlan, & profitant de leur étonnement & de leur admiration à la vue des objets nouveaux qu'on préſentoit à leurs yeux, il leur inſpira par degrés une ſi haute opinion des Eſpagnols, il leur perſuada ſi bien que leurs hôtes étoient des êtres d'un ordre ſupérieur à qui rien ne pouvoit réſiſter, que comptant

(1) B. Diaz, *c.* 45, 46, 48. Gomera *Cron. c.* 32, 33, 37. Herrera, *decad.* 2, *Lib. V*, *cap.* 8, 9.

Liv. V. 1519.

fur la protection de ces étrangers ils oferent braver le pouvoir de l'empereur au nom duquel ils étoient accoutumés de trembler.

Quelques-uns des officiers de Montézuma fe préfenterent pour lever le tribut ordinaire & pour demander un certain nombre de victimes humaines pour l'expiation de la faute que ces deux nations venoient de commettre en entretenant quelque commerce avec des étrangers à qui l'empereur avoit ordonné de fortir de fes domaines. Au lieu d'obéir à fes ordres, les Caciques fe faifirent des envoyés du monarque, les traiterent avec indignité, & comme leur fuperftition n'étoit pas moins atroce que celle des Mexicains, ils fe difpofoient à les facrifier à leurs dieux. Cortès les en empêcha en leur montrant la plus grande horreur pour cette abominable pratique. Les deux Caciques s'étant jetés dans une rébellion ouverte & ne voyant pour eux aucun falut s'ils ne s'attachoient inviolablement aux Efpagnols, conclurent bientôt une alliance avec eux en fe reconnoiffant vaffaux du roi d'Efpagne. Leur exemple fut fuivi par les Totonaques, nation courageufe qui habitoit les montagnes voifines; & tous s'étant foumis volontaire-

taircment à la couronne de Caſtille offrirent d'accompagner Cortès avec toutes leurs forces à Mexico (1).

LIV. V. 1519.

Ses meſures pour obtenir du Roi la confirmation de ſon autorité.

Il y avoit à cette époque trois mois que Cortès étoit dans la nouvelle Eſpagne; & quoique tout ce tems n'eût pas été marqué par des entrepriſes militaires, chaque moment avoit été conſacré à des opérations qui, moins brillantes peut-être, étoient d'une plus grande importance. Par ſon adreſſe à s'attacher ſon armée & à conduire ſes négociations avec les Indiens, il jetoit les fondemens de ſes ſuccès futurs. Mais quelque bien concerté que fût ſon plan, il ne pouvoit ſe diſſimuler que ſon droit au commandement étant émané d'une autorité qu'on pouvoit conteſter, la ſienne étoit elle-même chancelante & précaire. Vélaſquès ne pouvoit manquer de ſe plaindre au roi des inſultes qu'il avoit reçues de Cortès & pouvoit préſenter la conduite d'un officier ſubalterne qui s'étoit joué de ſes ordres, de maniere à lui attirer une prompte diſtitution & une punition ſévere. Avant de ſe mettre en marche, le Général crut devoir prévenir ce

(1) B. Diaz, *chap.* 47. Gomera *Chron.* 35, 26. Herrera, *decad.* 2. *Lib. V*, *c.* 9, 10, 11.

Liv. V. 1519.

coup. Dans cette vue, il perfuada aux magiftrats de la colonie d'adreffer au roi une lettre contenant un long détail de leurs fervices; une defcription pompeufe du pays qu'ils avoient dévouvert, de fes richeffes, de fa population, de fa civilifation & de fes arts; un tableau des progrès qu'ils y avoient déjà faits en foumettant plufieurs provinces à la couronne de Caftille, & des moyens qu'ils fe propofoient d'employer pour en achever la conquête; enfin un long expofé des motifs qui les avoient déterminés à renoncer à toute liaifon avec Vélafquès pour établir une colonie dépendante immédiatement du roi lui-même, & d'en confier à Cortès le gouvernement, tant civil que militaire: ils finiffoient par fupplier humblement le roi de ratifier par fon autorité tout ce qu'ils avoient fait. Cortès écrivit dans les mêmes vues; & comme il favoit fort bien que la cour d'Efpagne, accoutumée à voir exagérer les richeffes des pays nouveaux par ceux qui les découvroient, n'accorderoit que peu de croyance à la defcription merveilleufe qu'on lui faifoit de la nouvelle Efpagne, fi l'on n'y joignoit des échantillons des riches productions qu'elle fourniffoit, il pres-

sa ses soldats d'abandonner ce qu'ils pouvoient réclamer pour leur part des trésors qu'on avoit jusques-là rassemblés, afin qu'on pût les envoyer en entier au roi. Tel étoit l'ascendant de Cortès sur son armée, & telles étoient les espérances romanesques que les Espagnols se formoient de la richesse des pays qu'ils alloient conquérir, qu'une troupe d'aventuriers indigens & avides fut capable de ce généreux effort, & fit à son souverain le plus riche présent que le nouveau monde ait fait à l'Espagne (1). Porto-Carrero & Montéjo, principaux magistrats de la colonie, furent nommés pour aller porter le présent, avec défenses expresses de toucher à Cuba dans leur route en Europe (2). Liv. V. 1519.

Tandis qu'on armoit le vaisseau qui devoit les conduire, un événement inattendu causa une alarme générale. Quelques soldats & quelques matelots, partisans cachés de Vélasquès ou effrayés à la vue des dangers inséparables d'une expédition où il s'agissoit de pénétrer avec une poignée d'hommes jusques dans le cœur d'un grand empire, avoient formé le dessein de s'emparer d'un brigantin Conspiration contre Cortès.

(1) Voyez la NOTE VIII.

(2) B. Diaz, c. 54. Gomera, c. 40.

Liv. V. 1519.

& de gagner Cuba pour donner avis au gouverneur de ce qui se passoit & le mettre en état d'intercepter les trésors & les dépêches que Cortès envoyoit en Espagne. La conspiration, quoique formée par de simples matelots, fut conduite avec un profond secret; mais au moment où tout étoit prêt pour l'exécution, ils furent trahis par un de leurs camarades.

Quoique Cortès pût compter peut-être sur sa bonne fortune, qui l'avoit servi si à propos dans cette occasion, la découverte de ce complot remplit son esprit de vives inquiétudes, & le porta à exécuter un projet qu'il méditoit depuis long-tems. Il voyoit encore dans son armée quelques restes cachés d'un mécontentement qui, jusqu'alors étouffé par ses succès ou contenu par son autorité, pouvoit éclater tout à coup. Il remarquoit que plusieurs de ses soldats, las du service, desiroient de revoir leurs établissemens de Cuba, & qu'au premier danger ou au premier revers il lui seroit impossible de les retenir. Il sentoit que si ses forces, déjà trop peu considérables, diminuoient encore par la désertion d'une partie de son armée, il seroit forcé d'abandonner son entreprise.

Après avoir pesé souvent avec la plus grande sollicitude toutes ces circonstances, il se persuada qu'il n'y avoit point de succès à espérer pour lui, s'il n'ôtoit à ses soldats jusqu'à la possibilité de quitter le pays, & s'il ne les réduisoit à la nécessité de prendre comme lui la résolution de vaincre ou de périr. Dans cette vue il se détermina à détruire sa flotte; mais comme il n'osoit exécuter une résolution si hardie par sa seule autorité, il travailla à convaincre ses soldats de la nécessité de cette mesure. Il falloit toute son adresse pour venir à bout d'un projet si difficile. Il persuada aux uns que les navires avoient tellement souffert par un long sejour à la mer, qu'ils étoient absolument incapables de servir davantage; à d'autres il fit valoir l'augmentation de forces qu'apporteroient à l'armée cent hommes de plus employés inutilement sur les vaisseaux, & à tous il représenta la nécessité de fixer leurs regards & toutes leurs espérances sur le pays qui s'ouvroit devant eux & d'éloigner toute idée d'une retraite. Ses exhortations produisirent tout l'effet qu'il en attendoit: d'un consentement général, les vaisseaux furent tirés à terre & mis en pieces

Liv. V. 1519.

Liv. V. 1519.

après qu'on en eut ôté les voiles, les cordages, les fers & tout ce qui pouvoit être de quelqu'utilité. C'est ainsi que par un effort de courage, auquel l'histoire n'offre rien qu'on puisse comparer, cinq cens hommes consentirent de plein gré à s'enfermer dans un pays ennemi, peuplé de nations puissantes & inconnues, en s'ôtant tous les moyens d'échapper au danger par la fuite & ne se réservant d'autre ressource que leur constance & leur valeur (1).

Rien alors ne retarda plus Cortès. L'ardeur de ses troupes & les dispositions de ses alliés étoient deux circonstances également favorables. Mais tous les avantages de cette derniere, quoique ménagés avec beaucoup d'adresse & de soins, furent sur le point de lui échapper par une saillie de ce zele religieux, qui en plusieurs occasions poussa Cortès à des actions inconsidérées, bien contraires à la prudence qui distinguoit son caractere. Quoique jusques-là il n'eût eu ni le tems ni la facilité de prouver aux Indiens l'absurdité de leurs superstitions & de leur faire connoître les principes de la foi chré-

(1) Relat. de Cortès. Ramus III., 225. B. Diaz, *c.* 57, 58. Herrera, *decad.* 2, *Lib. IV*, *c.* 15.

tienne, il ordonna à ſes ſoldats de renverſer les autels, de détruire les idoles du principal temple de Zempoalla, & d'élever à la place un crucifix & une image de la vierge Marie. Cette violence inſpira aux Indiens autant d'étonnement que d'horreur. Les prêtres les firent courir aux armes; mais l'autorité de Cortès étoit ſi grande & l'aſcendant des Eſpagnols ſur ces peuples déjà ſi puiſſant, que ce mouvement fut appaiſé ſans effuſion de ſang & que la concorde fut bientôt parfaitement rétablie (1).

Liv. V. 1519.

Cortès commença ſa marche & partit de Zempoalla le 16 d'août, avec cinq cens hommes, quinze chevaux & ſix pieces de canon de campagne. Le reſte de ſes troupes composé principalement de ceux que l'âge ou la maladie rendoit moins propres à un ſervice fatiguant, fut laiſſé en garniſon à Villa-rica, ſous les ordres d'Ecalante, officier de mérite & très-attaché à Cortès. Le Cacique de Zempoalla fournit à l'armée des proviſions & deux cens Indiens appelés *Tamemès*, chargés de porter les fardeaux deſtinés à tous les travaux ſerviles. Ils furent d'un grand ſecours aux Eſpagnols, qui, dans un pays dé-

(1) B. Diaz, *c.* 41, 42. Herrera, *decad* 2, *Lib.* 5, *c.* 3, 4.

Liv. V.
1519.

pourvu d'animaux domeſtiques, avoient été juſqu'alors obligés de porter leur bagage & même de tirer à bras leur artillerie. Le Cacique offrit auſſi à Cortès un corps conſidérable de ſes Indiens; mais le Général ſe contenta d'en prendre quatre cens des plus diſtingués parmi eux, afin qu'ils puſſent lui ſervir d'ôtages qui lui répondroient de la fidélité de leur maître. Il ne lui arriva rien de remarquable dans ſa route juſqu'à ce qu'il eut atteint les frontieres du pays de Tlaſcala. Les habitans de cette province, peuples belliqueux, étoient ennemis implacables des Mexicains & avoient été anciennement alliés des Zempoallans. Quoique moins civiliſés que les Mexicains, ils étoient bien plus avancès dans les arts que les autres nations groſſieres de l'Amérique dont nous avons tracé le portrait. Ils avoient fait de grands progrès dans l'agriculture; ils habitoient de grandes villes & avoient une forte de commerce; & ſi nous en croyons les relations imparfaites des premiers hiſtoriens Eſpagnols, on découvroit dans leurs inſtitutions & leurs loix quelques traces d'une juſtice diſtributive & d'une juriſprudence criminelle. Cependant, comme avec cette civiliſation

tion incomplette l'agriculture feule ne fuf- Liv. V. 1519.
fifoit pas à leur fubfiftance & qu'ils étoient obligés d'y joindre la chaffe, ils confervoient en partie les mœurs & le caractere des peuples chaffeurs. Ils étoient féroces & paffionnés pour la vengeance, courageux, altiers & indépendans, en guerre continuelle & prefque fans communication avec les états voifins. Ils abhorroient tellement la fervitude que non-feulement ils avoient constamment repouffé toute domination étrangere & maintenu leur liberté contre toute la puiffance de l'empire du Mexique, mais qu'ils s'étoient encore défendus contre toute tyrannie domeftique; ne reconnoiffant aucun maître; ils vivoient fous l'autorité douce & limitée d'un confeil choifi par leurs différentes tribus.

Cortès, quoiqu'inftruit du caractere guerrier de cette nation, fe flatta que fon intention connue de délivrer les Indiens de la tyrannie de Montézuma, la haine que les Tlascalans eux-mêmes portoient aux Mexicains & l'exemple de leurs anciens alliés les Zempoallans, pourroient les engager à le bien recevoir. Pour les y difpofer, quatre Zempoallans des plus diftingués de ceux qui l'ac-

Liv. V. 1519.

compagnoient furent envoyés aux Tlascalans pour demander au nom de Cortès & de leur Cacique le passage sur les terres des Tlascala. Mais au lieu de répondre favorablement à cette requête, les Tlascalans saisirent les ambassadeurs, & sans égard pour leur caractere, se disposerent à les sacrifier à leurs dieux. En même tems ils assemblerent leurs troupes pour s'opposer à l'invasion de ces inconnus, s'ils tentoient de se faire un passage par force. Plusieurs motifs poussoient les habitans à cette résolution. Un peuple féroce, renfermé dans son pays & presque sans communication au dehors, est disposé à considérer tout étranger comme ennemi & court facilement aux armes. Le projet de Cortès de faire une visite à Montézuma dans sa capitale leur faisoit croire, malgré toutes les protestations de l'étranger, qu'il recherchoit l'amitié d'un monarque, objet de leur haine & de leur crainte. Le zele imprudent que Cortès avoit montré en profanant les temples de Zempoalla remplissoit les Tlascalans d'horreur; & comme ils n'étoient pas moins superstitieux que les autres nations de la nouvelle Espagne, ils avoient la plus grande impatience de venger les insultes faites à leurs

dieux, & de se faire auprès de leurs idoles un mérite d'immoler ces hommes impies qui avoient osé profaner les autels. Ils méprisoient les Espagnols à raison de leur petit nombre, parce qu'ils ne s'étoient pas encore mesurés avec ces étrangers & qu'ils n'avoient aucune idée de l'avantage que peut donner la supériorité des armes & de la discipline. Liv. V. 1519.

Cortès après avoir attendu quelques jours inutilement le retour de ses envoyés, s'avança sur le territoire des Tlascalans. Les résolutions de ce peuple guerrier s'éxécutoient avec la même promptitude qu'elles se formoient. Les Espagnols trouverent devant eux un corps de troupes destiné à les arrêter dans leur marche. Les Indiens attaquerent avec une grande intrépidité, & dans la premiere action blesserent quelques Espagnols & leur tuerent deux chevaux, perte fort considérable parce qu'elle ne pouvoit pas se réparer. Cet évenement fit sentir à Cortès la néceſſité de s'avancer avec précaution au milieu d'ennemis si courageux. L'armée marcha en bon ordre. On choisit des postes, on s'arrêta à propos, on se fortifia dans chaque camp avec les plus grandes précautions. Durant quatorze jours les Espagnols essuyerent

Liv. V. 1519.

des attaques preſque continuelles, renouvelées ſous diverſes formes & par des corps nombreux, avec une bravoure & une perſévérance dont ils n'avoient point encore vu d'exemples dans le nouveau Monde. Leurs hiſtoriens décrivent toutes ces actions avec pompe, en entrant dans les détails les plus minutieux & en mêlant aux faits étonnans & réels beaucoup de circonſtances incroyables & exagérées (1). Mais toutes les reſſources du langage ne peuvent rendre intéreſſant un combat où le danger eſt ſi inégal des deux côtés. Les deſcriptions les plus ſoignées d'un plan de bataille ou des viciſſitudes d'un combat ne peuvent exciter ni l'attention ni l'intérêt, lorſqu'elles ſe terminent conſtamment à préſenter d'une part des milliers de morts, tandis que de l'autre on ne perd pas un ſeul homme.

Circonſtances remarquables dans la maniere de faire la guerre chez les Tlaſcalans.

On peut cependant recueillir de leurs récits quelques circonſtances remarquables, en ce qu'elles font connoître en même tems le caractere des habitans de la nouvelle Eſpagne & celui de leurs vainqueurs. Quoique les Tlaſcalans ſe miſſent en campagne avec

(1) Voyez la NOTE IX.

des armées nombreufes qui fembloient devoir écrafer les Efpagnols, il ne purent jamais entamer le petit bataillon des Européens. Ce fait tout fingulier qu'il eft, n'eft pas inexplicable. Les Tlafcalans, quoique continuellement en guerre, ne connoiffoient, comme toutes les nations barbares, aucun ordre, aucune difcipline militaire. Ils perdoient tout l'avantage qu'ils auroient pu retirer de leur nombre & de l'impétuofité de leur attaque, par le foin conftant qu'ils avoient au milieu de l'action d'emporter les bleffés & les morts. Ce point d'honneur, fondé fur une fenfibilité naturelle à l'homme & fortifié par le defir de dérober les corps de leurs compatriotes à des ennemis qui les dévoroient, étoit univerfel parmi les peuples de la nouvelle Efpagne. Ce pieux devoir les occupant pendant la chaleur du combat (1), les défuniffoit & diminuoit la force de l'impreffion qu'ils auroient pu produire en fe tenant plus ferrés.

Liv. V. 1519.

Non-feulement ils ne tiroient aucun avantage de leur nombre, mais l'imperfection de leurs armes rendoit encore leur valeur fans effet. Après trois batailles & un grand nom-

(1) B. Diaz, c. 65.

Liv. V. 1519. bre d'escarmouches, il n'y avoit pas encore eu un Espagnol de tué: leurs fleches & leurs lances, armées de pierres pointues ou d'os de poissons, leurs piques faites d'un bois aiguisé & durci au feu, leurs épées de bois étoient des armes redoutables pour des Indiens nuds; mais ne pouvoient pénétrer ni les boucliers des Espagnols, ni leurs corselets piqués, appelés *escaupiles*. Les Tlascalans s'avançoient courageusemeut à la charge & combattoient souvent en corps. Beaucoup d'Espagnols furent blessés, mais tous légerement; ce qu'il ne faut pas attribuer au défaut de courage de leurs ennemis, mais à l'inégalité des armes dont ils se servoient.

Malgré la furie avec laquelle les Tlascalans combattoient les Espagnols, ils se conduisoient envers eux avec une sorte de générosité barbare. Ils les avertissoient quelquefois qu'ils alloient les attaquer; & comme ils savoient que ces étrangers manquoient de vivres, & qu'ils imaginoient peut-être comme les autres Américains, que ces Européens n'avoient quitté leur pays que parce qu'ils n'y trouvoient pas assez de subsistance, ils envoyoient à leur camp de grandes quantités de volailles & de maïs, en leur fai-

ſant dire qu'ils ſe nourriſſent bien, parce qu'ils dédaignoient d'attaquer des ennemis affoiblis par la faim; qu'ils croiroient manquer de reſpect à leurs divinités en leur offrant des victimes affamées, & qu'ils craignoient que les Eſpagnols devenus trop maigres ne fuſſent plus bons à manger (1). Liv. V. 1519.

Cependant lorſque dans les combats multipliés qu'ils livrerent aux Eſpagnols, ils s'apperçurent qu'il n'étoit pas aiſé d'exécuter ces menaces, & que malgré toute leur valeur, dont ils avoient une très-haute opinion, il n'y avoit pas un Eſpagnol de tué ou de pris, ils commencerent à croire qu'ils avoient affaire à des êtres d'une nature ſupérieure, contre leſquels les forces humaines ne pouvoient rien. Dans cette extrémité ils eurent recours à leurs prêtres, qu'ils preſſerent de leur expliquer les cauſes miſtérieuſes de tant d'événemens extraordinaires & de leur enſeigner quelque moyen de repouſſer ces terribles conquérans. Les prêtres, après des ſacrifices & des cérémonies magiques, répondirent que ces étrangers étoient enfans du ſoleil & produits par la vive énergie de cet aſtre dans les régions de l'eſt;

(1) Herrera, *decad.* 2, *Lib. VI*, *c.* 6. Gomera, *Chron. c.* 47.

Liv. V. 1519.

que de jour, soutenus par l'influence de ses rayons paternels, ils étoient invincibles; mais que la nuit, privés de sa chaleur vivifiante, leur force déclinoit, qu'ils se flétrissoient comme les plantes dans les champs, & s'affoiblissoient jusqu'à devenir semblables aux autres hommes (1).

Des théories bien moins plausibles ont souvent pris du crédit chez des nations plus éclairées & ont dirigé leur conduite. En conséquence de la réponse des prêtres, les Tlascalans, pleins d'une confiance aveugle en des hommes qu'ils regardoient comme éclairés par le ciel, s'écarterent d'une de leurs maximes les plus constantes en guerre, & se disposerent à attaquer leurs ennemis pendant la nuit, espérant de les détruire en les surprenant dans un tems où ils croyoient les trouver affoiblis. Mais Cortès avoit trop de vigilance & de discernement pour être trompé par les stratagêmes grossiers d'une armée d'Indiens. Les sentinelles avancées, observant quelque mouvement extraordinaire parmi les Tlascalans donnerent l'alarme. En un moment les troupes furent prêtes à mar-

(1) B. Diaz, c. 66.

cher, & fortant de leur camp difperferent les Indiens avec un grand carnage, avant même qu'ils euffent pu s'approcher. Convaincus par cette malheureufe expérience que leurs prêtres les avoient trompés, & qu'ils tenteroient inutilement de furprendre ou de vaincre leurs ennemis, les Tlafcalans fentirent leur courage abattu & commencerent à defirer férieufement la paix. LIV. V. 1519.

Les Tlafcalans confentent à faire la paix

Ils étoient pourtant embarraffés fur la maniere dont ils traiteroient avec ces étrangers. Ils ne favoient quelle idée fe former de leur caractere, ni s'ils devoient les regarder comme des êtres bons ou malfaifans. La conduite des Efpagnols en différentes circonstances pouvoit donner d'eux ces opinions oppofées; d'un côté ils avoient prefque toujours renvoyé libres les prifonniers qu'ils avoient faits avec quelque préfent des bagatelles d'Europe, & renouvelé leurs propofitions de paix après chaque victoire. Cette douceur étonnoit des peuples accoutumés à la maniere cruelle de faire la guerre, établie parmi les Américains, qui facrifioient ou dévoroient fans pitié tous les prifonniers. Les Indiens pouvoient avoir pris de-là une idée affez favorable de l'humanité de leurs vain-

Liv. V. 1519.

queurs. D'un autre côté, Cortès ayant foupçonné des Tlafcalans qui apportoient des provifions à fon camp, d'être des efpions, en avoit faifi cinquante & leur avoit fait couper les mains. (1). L'impreffion qu'avoit fait fur les Indiens le fpectacle de ces malheureux, jointe à la terreur que leur caufoient les armes à feu & les chevaux, leur faifoient regarder les Efpagnols comme des êtres féroces (2.) Leur incertitude fe montra dans la harangue que leurs députés firent aux Efpagnols. „ Si vous êtes, dirent-ils, „ des divinités d'une nature cruelle & fau-„ vage, nous vous offrons cinq éfclaves afin „ que vous buviez leur fang & que vous „ mangiez leur chair. Si vous êtes des di-„ vinités plus douces, acceptez ces préfens „ de parfums & de plumes. Si vous êtes des „ hommes, voilà des viandes, du pain & „ des fruits pour vous nourrir". (3). La paix que les deux partis defiroient également fut bientôt conclue. Les Tlafcalans fe recon-

(1) Cortes, *relat.* Ramus III, 228. Gomera, *Cron. c.* 48.

(2) Voyez la NOTE X.

(3) B. Diaz, *c.* 70, Gomera, *Chron. c.* 47. Herrera, *decad.* 2, *Lib.* VI, *c.* 7.

nurent vaſſaux de la couronne de Caſtille & s'engagerent à ſecourir Cortès dans toutes ſes expéditions. Il prit la république ſous ſa protection & promit de défendre leurs perſonnes & leurs biens.

Liv. V. 1519.

Ce traité fut conclu très-à propos pour les Epagnols. Les fatigues du ſervice, pour un petit corps de troupes environné d'une multitude nombreuſe d'ennemis, étoient exceſſives. La moitié des ſoldats étoient debout chaque nuit & même ceux qui prenoient quelque repos dormoient tout armés, afin d'être prêts à courir à leur poſte au premier ſignal. Pluſieurs étoient bleſſés, & beaucoup d'autres, parmi leſquels on comptoit Cortès lui-même, étoient attaqués de la maladie particuliere au climat, qui en avoit fait périr un grand nombre depuis le départ de la Vera-cruz. Malgré les proviſions qu'ils recevoient des Tlaſcalans, ils manquoient ſouvent de vivres & ſe trouvoient dans un beſoin ſi grand des choſes les plus néceſſaires pour un ſervice ſi dangereux, qu'ils étoients réduits à panſer leurs plaies avec un onguent fait de la graiſſe des Indiens (1).

Avantage qu'en retirent les Eſpagnols.

(1) B. Diaz, c. 62, 65. Gomera, *Chron. chap.* 51.
(2) Cortès, *relat.* Ramus, III, 229. B. Diaz, c. 69.

Liv. V. 1519.

Excédés de tant de fatigues & de souffrances, les Espagnols commençoient à murmurer & lorsqu'ils réfléchissoient sur la multitude & le courage de leurs ennemis, ils étoient près de tomber dans le désespoir. Il falloit toute l'autorité & toute l'adresse de Cortès pour empêcher les progrès de ce découragement & pour ranimer dans ses compagnons le sentiment de leur supériorité sur les hommes qu'ils avoient à combattre (2). La soumission des Tlascalans & l'entrée triomphante des Espagnols dans la capitale de la république, où ils furent reçus comme des êtres au-dessus de l'homme, bannit de leur mémoire le souvenir de leurs souffrances passées, dissipa leurs inquiétudes sur l'avenir, & leur persuada qu'aucune force en Amérique ne pouvoit désormais résister à leurs armes (2).

Cortès s'occupe de gagner la confiance des Indiens.

Cortès demeura vingt jours à Tlascala pour donner à ses troupes quelque repos après tant de fatigues. Pendant ce tems-là il s'occupa de soins importans au succès de ses projets. Par ses entretiens suivis avec les chefs des Tlascalans, ils s'instruisit de l'état de l'empire du Mexique, du caractere

(2) Cortès, *relat.* Ramus III, 230. B. Diaz, *c.* 72.

du fouverain & de tous les détails qui pouvoient régler fa conduite & le déterminer à agir en ami ou ennemi. Comme il reconnut que l'antipathie de fes nouveaux alliés pour les Mexicains étoit auffi forte qu'on le lui avoit dit, & qu'il vit qu'il en pouvoit tirer de puiffans fecours, il employa toute fon adreffe à gagner leur confiance, & il y réuffit facilement; car les Tlafcalans avec la légereté d'efprit naturelle à des hommes peu civilifés, étoient d'eux-mêmes difpofés à paffer en peu de tems de l'excès de la haine à la plus grande affection. Tout ce qu'ils voyoient des Efpagnols excitoit leur étonnement & leur admiration (1); & perfuadés que ces étrangers avoient une origine célefte, ils s'emprefferent non feulement de fatisfaire à toutes leurs demandes, mais même d'aller au-devant de leurs defirs. Ils offrirent donc à Cortès de l'accompagner à Mexico avec toutes les forces de la république, fous les ordres de leurs capitaines les plus expérimentés. Mais Cortès, après s'être donné tant de peines pour établir cette union entre les Indiens & lui, fut fur le

LIV. V. 1519.

Il eft fur le point de la perdre par un zele inconfidéré.

(1) Voyez la NOTE XI.

Liv. V. 1519. point d'en perdre tous les avantages par une nouvelle faillie du zele iuconfidéré dont il étoit animé. Tous les aventuriers Efpagnols de ce fiecle fe regardoient comme deftinés par Dieu même à étendre la foi chrétienne, & moins ils étoient capables de s'acquiter d'vn tel emploi par leur ignorance & le déreglement de leurs mœurs, plus ils avoient d'ardeur à remplir leur prétendue miffion. La profonde vénération des Tlafcalans pour les Efpagnols ayant encouragé Cortès à expliquer à quelques-uns des principaux d'entr'eux la doctrine chrétienne, il leur propofa avec inftance d'abandonuer leurs fuperftitions & d'embraffer la religion de leurs nouveaux amis. Les Indiens d'après une idée généralement établie chez les nations barbares, convinrent de la vérité & de l'excellence de la doctrine qu'il leur enfeignoit; mais ils foutinrent que les *Teulés* de Tlafcala étoient des divinités, non moins dignes de leurs hommages que le dieu de Cortès; & que comme celui-ci avoit droit aux adorations des Efpagnols, les Tlafcalans étoient obligés de conferver le culte des mêmes puiffances qu'avoient honoré leurs ancêtres. Cortès infifta avec un ton d'autorité, mêlant

les menaces aux argumens. Les Tlafcalans fatigués & mécontens le conjurerent de ne plus leur parler fur ce fujet; dans la crainte que leurs dieux ne vengeaffent fur leurs têtes, le crime d'avoir écouté une pareille propofition. Cortès furpris & indigné de leur obftination fe prépara à exécuter par la force ce qu'il ne pouvoit obtenir par la perfuafion. Il alloit détruire leurs autels & renverfer leurs Idoles avec la même violence qu'a Zempoalla, fi le pere Barthelemi d'Olmedo, aumônier de l'armée, n'avoit arrêté l'impétuofité de fon zele. Ce religieux lui repréfenta l'imprudence d'une telle démarche dans une grande ville, remplie d'un peuple également fuperftitieux & guerrier, avec lequel les Efpagnols venoient de s'allier. Il déclara que ce qui s'étoit fait à Zempoalla lui avoit toujours paru auffi injufte qu'imprudent; que la religion ne devoit pas être prêchée le fer à la main, ni les Infideles convertis par violence; qu'il falloit employer d'autres armes pour cette conquête, l'inftruction patiente qui éclaire les efprits, & les bons exemples qui captivent les cœurs; que ce n'étoit que par ces moyens qu'on pouvoit engager les hommes à renoncer à leurs erreurs & à

LIV. V. 1519.

LIV. V. 1519.

embraſſer la vérité (1). Parmi les ſcenes d'horreur que préſente l'hiſtoire de ce ſiecle, & dans leſquelles on voit le fanatiſme abſurde ſeconder ſi ſouvent l'oppreſſion & la cruauté, des ſentimens ſi humains font éprouver un plaiſir auſſi doux qu'inattendu. Au ſeizieme ſiecle, dans un tems où les droits de la conſcience étoient ſi mal connus dans le monde chrétien, où le nom de tolérance étoit même ignoré, on eſt étonné de trouver un moine Eſpagnol au nombre des premiers défenſeurs de la liberté religieuſe & des premiers improbateurs de la perſécution. Les remontrances de cet eccléſiaſtique, auſſi vertueux que ſage, firent impreſſion ſur l'eſprit de Cortès. Il laiſſa les Tlaſcalans continuer l'exercice libre de leur culte religieux, en exigeant ſeulement qu'ils renonçaſſent à ſacrifier des victimes humaines.

Il s'avance vers Cholula.

Dès que les troupes furent en état de reprendre le ſervice, Cortès ſe détermina à marcher à Mexico, malgré les repréſentations les plus preſſantes des Tlaſcalans, qui l'as-

(1) B. Diaz, *chap.* 77, *p.* 54, *c.* 83, *p.* 61.

l'assuroient que sa perte étoit inévitable, s'il se mettoit au pouvoir d'un prince aussi cruel que Montézuma & aussi infidele à ses paroles. Comme il étoit accompagné de six mille Tlascalans, il se trouvoit à la tête d'une espece d'armée réguliere. Il s'avança d'abord vers Cholula. Montézuma avoit à la fin consenti à admettre les Espagnols en sa présence & avoit fait dire à Cortès qu'il seroit reçu avec amitié par les Cholulans. Cholula étoit une ville considérable qui, quoique distante de cinq lieues seulement de Tlascala, avoit été la capitale d'un état indépendant & n'étoit soumise à l'empire du Mexique que depuis peu de tems. Elle étoit regardée par tous les habitans de ce qu'on appelle aujourd'hui la nouvelle Espagne, comme une ville sainte, le sanctuaire & la résidence chérie de leurs dieux. On y venoit en pélerinage de toutes les provinces, & on immoloit plus de victimes humaines dans son temple que dans celui de Mexico (1). On peut croire que Montézuma avoit invité les Espagnols à s'y rendre, soit dans l'espérance su-

Liv. V. 1519.

13 Oct.

(1) Torquemada *Monar. ind. I*, 281, 282. II, 291. Gomera, *Cron. c.* 61. Herrera, *decad.* 2. *Lib. VII*, *c.* 2.

Liv. V. 1519.

perstitieuse que ses dieux ne souffriroient pas que leurs demeures sacrées fussent profanées, sans faire éclater leur colere sur ces impies qui venoient les braver jusque dans leur sanctuaire le plus respecté; soit dans la persuasion qu'il pourroit lui-même réussir plus facilement à les exterminer, en les attaquant sous les yeux & sous la protection immédiate de ses divinités.

Conspiration des Cholulans, cruellement punie.

Cortès avant de se mettre en marche avoit été averti par les Tlascalans de se défier des Cholulans. Lui-même, quoique reçu dans la ville avec beaucoup de témoignages de respect & de cordialité, avoit observé diverses circonstances qui excitoient ses soupçons. Les Tlascalans étoient campés à quelque distance de la ville, parce que les Cholulans avoient refusé d'admettre dans leurs murs leurs anciens ennemis. Deux Tlascalans trouverent le moyen d'y entrer déguisés, & instruisirent Cortès qu'ils avoient remarqué qu'on faisoit sortir toutes les nuits beaucoup de femmes & d'enfans des principaux citoyens, & qu'on avoit sacrifié six enfans dans le principal temple, pratique ordinaire à ces peuples lorsqu'ils se préparoient à quelqu'expédition militaire. En même-tems l'in-

terprète Marina apprit d'une femme Indienne de distinction dont il avoit gagné la confiance, qu'on concertoit la perte des Espagnols; qu'un corps de troupes Mexicaines étoit caché à peu de distance de la ville; qu'on barricadoit les rues, qu'on creusoit des fossés & des trous légèrement recouverts pour y faire tomber les chevaux; que, pour les écraser, on faisoit au haut des temples des amas de pierres & de traits; que l'heure fatale aux Espagnols s'approchoit, qu'enfin leur destruction étoit inévitable. Cortès alarmé par le concours de ces témoignages fit arrêter secretement trois des principaux prêtres & tira d'eux une confession qui confirma les informations qu'il avoit reçues. Il n'y avoit pas un moment à perdre. Il résolut de prévenir ses ennemis & d'exercer une vengeance si terrible qu'elle effrayât à jamais Montézuma & ses sujets. Pour exécuter son projet, il assembla les Espagnols & & les Zempoallans dans une cour ou place vers le milieu de la ville où ses quartiers étoient établis. Les Tlascalans eurent ordre de s'avancer. Il envoya chercher sous divers prétextes les Magistrats & plusieurs des principaux citoyens. A un signal donné,

Liv. V. 1519.

les troupes s'élancerent & tomberent ſur la multitude, qui demeurée ſans chefs & ſurpriſe d'une attaque ſi imprévue, laiſſa tomber les armes de ſes mains & reſta ſans déſenſe & ſans mouvement. Tandis que les Eſpagnols les preſſoient de front, les Tlaſcalans les attaquoient par derriere. Les rues furent remplies de ſang & de morts; on mit le feu aux temples où s'étoient retirés les prêtres & quelques-uns des chefs, qui périrent ſous les ruines & dans les flammes. Cette ſcene de carnage dura deux jours, pendant leſquels les malheureux habitans de Cholula ſouffrirent tous les maux que purent inventer la rage des Eſpagnols & la vengeance implacable des Indiens, alliés de ces étrangers. A la fin le carnage ceſſa, après le maſſacre de ſix mille Cholulans ſans la perte d'un ſeul Eſpagnol. Cortès alors relâcha les magiſtrats, leur reprochant amerement la trahiſon qu'ils avoient préparée, & leur déclarant que comme ſa juſtice étoit ſatisfaite, il pardonnoit l'offenſe à condition qu'ils rappelleroient les citoyens qui s'étoient enfuis & rétabliroient l'ordre dans la ville. Tel étoit l'aſcendant des Eſpagnols ſur ce peuple ſuperſtitieux, & la perſuaſion que

ces étrangers étoient plus puiſſans & plus éclairés qu'eux; que pour obéir aux ordres de Cortès la ville ſe remplit en peu de jours d'habitans, qui parmi les ruines de leurs temples rendirent les ſervices les plus vils à ces mêmes hommes, dont les mains étoient encore teintes du ſang de leurs freres & de leurs concitoyens (1).

Liv. V. 1519.

De Cholula Cortès s'avança directement à Mexico qui n'en eſt éloignée que de vingt lieues. Partout où les Eſpagnols paſſoient, ils étoient reçus comme des libérateurs puiſſans qui venoient ſoulager les peuples de l'oppreſſion, & comme des êtres d'une nature au-deſſus de l'humanité. Les Caciques mêmes & les chefs des Indiens firent connoître à Cortès tous les ſujets qu'ils avoient de déteſter la tyrannie de Montézuma. Lorsque Cortès s'apperçut pour la premiere fois qu'il y avoit du mécontentement dans les provinces éloignées, une lueur d'eſpérance ſe gliſſa dans ſon cœur; mais lorſqu'il vit que le ſouverain étoit haï de ſes ſujets juſques dans le cœur de ſes états, il ſe regarda com-

(1) Cortès, *Relat.* Ramus, III, 231. B. Diaz, *c.* 83. Gomera, *Cron. c.* 64. Herrera, *decad.* 2, *Lib. VII*, *c.* 1, 2. Voyez la Note XII.

LIV. V. 1519.

me sûr de renverser un empire dont la constitution, attaquée dans ses principes mêmes, étoit d'ailleurs affoiblie par la division de ses forces. Tandis que ces réflexions soutenoient le courage du Général dans une entreprise si hasardeuse, les soldats n'avoient besoin pour être animés, que des objets qui frappoient leurs sens. A mesure qu'ils descendoient des montagnes de Chalco, la vaste plaine de Mexico se découvroit par dégrés à leurs yeux. A l'aspect de cette campagne, une des plus pittoresques du monde, des champs cultivés & fertiles qui s'étendoient à perte de vue, d'un lac qui ressembloit à une mer par son étendue, & qui étoit environné de grandes villes, enfin en voyant la capitale s'élever sur une isle au milieu de ce lac, ornée de temples & de tours, ce spectacle frappa tellement leur imagination que quelques-uns crurent voir les descriptions de romans réalisées; ces palais, ces tours dorées leur parurent autant d'enchantemens. D'autres croyant rêver, prenoient pour les fantômes d'un songe ce qui s'offroit à leurs yeux (1). A mesure qu'ils avançoient, leurs doutes se dissipoient; mais

(1) Voyez la NOTE XIII.

leur étonnement ne faifoit que croître. Ils furent alors perfuadés que le pays étoit encore plus riche qu'ils ne l'avoient imaginé & fe flatterent qu'à la fin ils alloient recueillir le fruit de leurs travaux. Liv. V. 1519.

Irrésolution de Montezuma.

Nul ennemi jufques-là ne s'étoit oppofé à leur marche, quoique plufieurs circonftances leur fiffent foupçonner qu'on avoit deffein de les furprendre & de les couper dans leur marche. Des meffagers arrivoient fucceffivement de la part de Montézuma, leur permettant un jour d'avancer, & le jour fuivant les preffant de fe retirer, felon que fes efpérances ou fes craintes prévaloient alternativement. Son trouble étoit fi grand qu'on ne peut l'expliquer qu'en le regardant comme l'effet de la fuperftition qui lui faifoit craindre les Efpagnols comme des êtres d'une nature fupérieure à celle de l'homme. Enfin Cortès étoit prefqu'aux portes de la capitale avant que le monarque eût décidé s'il recevroit ces étrangers en amis ou en ennemis. Mais comme on n'éprouvoit de la part des Mexicains aucun acte d'hoftilité, Cortès, fans s'embarraffer des incertitudes de Montézuma & fans paroître foupçonner fes intentions, continua fa route le long de la

Liv. V. 1519.

chaussée qui conduit à Mexico au travers du lac, marchant avec la plus grande circonspection & faisant observer la plus exacte discipline dans son armée, quoique sans paroître avoir le moindre soupçon sur le Prince auquel il alloit rendre visite.

Sa premiere entrevue avec les Espagnols.

Lorsqu'il fut près de la ville, environ un millier d'Indiens qui lui paroissoient d'un rang distingué, parés avec des plumes & vêtus d'étoffes de coton très-belles, vinrent à sa rencontre, & défilerent devant lui en le saluant avec le plus grand respect à la maniere de leur pays. Ils annonçoient la venue de Montézuma lui même & bientôt après ses coureurs parurent. Ils étoient au nombre de deux cens, en habits uniformes marchant deux à deux en un profond silence, nuds pieds & les yeux fixés en terre. Ceux-ci furent suivis d'une troupe plus distinguée & plus richement vêtue, au milieu de laquelle étoit Montézuma dans une espece de fauteuil ou de litiere resplendissante d'or & ornée de plumes de diverses couleurs. Quatre de ses principaux favoris le portoient sur leurs épaules, tandis que d'autres soutenoient sur sa tête un pavillon d'un travail curieux. Devant lui marchoient trois of-

officiers tenant à la main des baguettes d'or qu'ils élevoient de tems en tems, & à ce signal les Indiens baissoient la tête & cachoient leur visage comme indignes de regarder un si grand monarque. Lorsqu'il fut près des Espagnols, Cortès descendit de cheval, & s'avança vers lui avec empressement & d'un air respectueux. En même tems Montézuma descendit de sa litiere, & s'appuyant sur les bras de deux de ses parens, s'approcha lui-même d'un pas lent & majestueux, tandis que ses gens étendoient devant lui des étoffes de coton, afin que ses pieds ne touchassent pas la terre. Cortès l'aborda avec une profonde révérence à la maniere Européenne. Le monarque lui rendit son salut à la mode de son pays, en touchant la terre avec sa main & la baisant ensuite. Cette cérémonie qui étoit au Mexique l'expression ordinaire du respect des inférieurs envers leurs supérieurs, parut aux Mexicains une condescendance si étonnante de la part d'un monarque orgueilleux qui daignoit à peine croire que les autres hommes fussent de la même espece que lui, qu'ils crurent fermement que ces étrangers devant qui leur souverain s'humilioit ainsi, étoient

LIV. V. 1519.

Liv. V. 1519.

des êtres d'une nature supérieure. Les Espagnols marchant au milieu de la foule du peuple furent flattés de s'entendre appeler *Teüles*, c'est-à-dire divinités. Il ne se passa rien de bien remarquable dans cette premiere entrevue. Montézuma conduisit Cortès & ses soldats dans les quartiers qui leur avoient été préparés & prit congé d'eux avec une politesse digne d'une cour Européenne. Vous êtes maintenant, leur dit-il, parmi vos freres & chez vous; reposez-vous de vos fatigues & réjouissez vous jusqu'à ce que je revienne vous voir (1). Le palais donné aux Espagnols pour leur logement étoit un édifice bâti par le pere de Montézuma. Il étoit environné d'une muraille de pierre avec des tours de distance en distance, qui servoient en même-tems de défense & d'ornement; les appartemens & les cours étoient assez vastes pour loger les Espagnols & les Indiens leurs alliés. Le premier soin de Cortès fut de pourvoir à sa sûreté dans ce nouveau poste en plaçant son artillerie en face des différentes avenues; en ordonnant qu'une grande

(1) Cortès, *relat.* Ramus III, 232 135. B. Diaz. C. 83 84. Gomera, *Cron.* c. 64, 65. *Dec.* 2, Lib. VII. c. 3, 4, 5.

division de ses troupes seroit toujours sous les armes ; en plaçant des sentinelles, en un mot en faisant observer une discipline aussi exacte & aussi vigilante que si l'on eût été à la vue d'une armée ennemie. Liv. V. 1519.

Le soir Montézuma retourna visiter ses hôtes avec la même pompe qu'à la premiere entrevue, & porta non-seulement au Général, mais aux soldats, des présens dont la magnificence attestoit la libéralité du souverain & l'opulence de son royaume. Il eut avec Cortès un long entretien, dans lequel celui-ci apprit l'opinion que le monarque s'étoit faite des Espagnols. L'empereur lui dit que selon une tradition ancienne parmi les Mexicains, leurs ancêtres étoient venus originairement d'un pays éloigné & avoient conquis l'empire du Mexique ; qu'après y avoir formé un établissement, le grand capitaine qui avoit amené cette colonie étoit retourné dans son pays, en promettant que dans un tems à venir ses descendans reviendroient les visiter, reprendre les rênes du gouvernement & réformer leur constitution & leurs loix ; que par tout ce qu'il avoit appris & vu des Espagnols, il étoit convaincu qu'ils étoient les descendans de ces premiers

Opinion de Monté-zuma sur les Espagnols.

Liv. V. 1519.

conquérans, dont la venue leur étoit annoncée par leurs traditions & leurs prophéties; que dans cette persuasion il les avoit reçus non comme des étrangers, mais comme des parens formés du même sang & qu'il les prioit de se regarder comme maîtres de ses états; que ses sujets & lui-même seroient toujours prêts à exécuter leurs volontés & même à prévenir leurs desirs. Cortès répliqua avec le ton du plus grand respect pour la dignité & le pouvoir de son souverain le roi d'Espagne: il parla des vues qu'avoit eu ce prince en l'envoyant, s'efforçant autant qu'il le pouvoit de concilier son discours avec l'idée que Montézuma avoit des Espagnols. Le lendemain au matin Cortès & ses principaux officiers furent admis à une audience publique de l'empereur. Les trois jours suivans furent employés à parcourir la ville, que les Espagnols ne purent voir sans admiration, & qu'ils trouverent supérieure à tout ce qu'ils avoient vu en Amérique, tant par le nombre de ses habitans que par la beauté de ses édifices, & par des particularités qui la rendoient absolument différente de toutes les villes d'Europe.

Mexico, appelé anciennement par les In-

diens *Tenuchtitlan*, eſt ſitué dans une gran- LIV. V.
de plaine environnée de montagnes, aſſez 1519.
hautes pour que ſon climat ſoit doux & ſain, quoique ſous la zone torride. Toutes les les eaux qui deſcendent des hauteurs ſe raſſemblent dans différens lacs communiquant les uns aux autres. Le plus grand a environ neuf milles de circuit; l'eau d'un de ces lacs eſt douce, celle des autres eſt ſaumache. C'étoit ſur les bords d'un de ceux-ci & ſur quelques iſles voiſines qu'étoit bâtie la capitale du Mexique. On arrivoit à la ville par des chauſſées de pierre & de terre, d'environ trente pieds de largeur. Comme les eaux des lacs inondoient la plaine dans la ſaiſon des pluies, ces chauſſées s'étendoient très-loin. Celle de Tacuba à l'oueſt étoit d'un mille & demi, celle de Texeuco au nord-oueſt de trois milles, celle de Cuoyacan au ſud de ſix milles. Du côté de l'eſt il n'y avoit point de chauſſée, & on ne pouvoit arriver à la ville qu'en canot (1); à chaque chauſſée il y avoit des ouvertures de diſtance en diſtance, par leſquelles les eaux communiquoient d'un côté à l'autre, & ſur ces

(1) Torribio, MS.

LIV. V. 1519. ouvertures des madriers recouverts de terre & qui servoient de ponts. La construction de la ville n'étoit pas moins remarquable que les avenues en étoient singulieres. Non-seulement les temples, mais les maisons appartenant au monarque & aux personnes de distinction, pouvoient être appelés magnifiques en comparaison des édifices qu'on avoit trouvés dans le reste de l'Amérique. Les habitations du peuple étoient mal-propres, ressemblant aux hûtes des autres Indiens; mais elles étoient placées avec régularité sur les bords des canaux qui passoient dans la ville en certains quartiers, ou le long des rues qui la partageoient. On y trouvoit de grandes places, parmi lesquelles on dit que celle du grand marché pouvoit contenir quarante ou cinquante mille personnes. Ceux des Espagnols qui ont mis le plus de modération dans leurs calculs comptoient à Mexico au moins soixante mille habitans; l'industrie humaine privée du fer & du secours de tout animal domestique n'a jamais élevé un plus grand monument que cette ville, l'orgueil du nouveau monde (1).

(1) Cortès, *relat.* Ram. III, 239. D. *relat. della. gran.*

Situation dangereuse des Espagnols.

La nouveauté de ces objets pouvoit amuser & étonner les Espagnols ; mais ils n'en éprouvoient pas moins une grande inquiétude sur le danger de leur situation. Un concours de circonstances inattendues & favorables leur avoit permis de pénétrer jusques au centre d'un grand empire, & ils s'étoient établis dans la capitale sans aucune opposition ouverte de la part du monarque ; les Tlascalans les avoient constamment détournés d'entrer dans une ville telle que Mexico, dont la situation singuliere les livreroit à la merci de Montézuma en qui ils ne pouvoient avoir aucune confiance, & d'où il leur seroit impossible d'échapper. Ils avoient averti Cortès que si l'empereur s'étoit déterminé à les recevoir dans sa capitale, c'étoit par le conseil des prêtres qui lui avoient indiqué au nom de leurs dieux ce moyen de détruire en un coup & sans risque tous les Espagnols (1). Le Général voyoit alors clairement que les craintes de ses alliés n'étoient pas sans fondement ; qu'en rompant les ponts placés de distance en distance sur les chaus-

cita de Mexico, da un gentilhuomo del Cortès, Ram. *ibid.* 304, E. Herrera *decad.* 2, *Lib. VII*, *c.* 14, *&c.*

(1) B. Diaz, *c.* 85, 86.

Liv. V. 1519. sées, ou en détruisant des parties entieres des chaussées mêmes, sa retraite deviendroit impraticable, & qu'il demeureroit enfermé au milieu d'une ville ennemie, environné d'une multitude qui pouvoit l'accabler sans qu'il pût recevoir aucun secours de ses alliés. A la vérité Montézuma l'avoit reçu avec de grandes marques de respect; mais pouvoient-elles être regardées comme sinceres? quand elles l'auroient été, qui pouvoit leur répondre qu'elles se soutiendroient? Leur salut dépendoit de la volonté d'un prince sur l'attachement duquel ils n'avoient aucune raison de compter, & dont un ordre donné par caprice, ou un seul mot échappé dans la colere pouvoit décider irrévocablement leur perte (1).

Inquiétude & perplexité de Cortès. Ces réflexions qui se présentoient au dernier des soldats n'échappoient pas à l'attentive sagacité du Général. Avant de partir de Cholula il avoit appris des Espagnols de Villarica (2) que Qualpopoca, un des généraux Mexicains, commandant sur la frontiere, avoit assemblé un armée, dans le dessein d'attaquer quelques-unes des provinces que les

(1) B. Diaz, c. 94.
(2) Cortès, *Relat.* Ramus III, 235, C.

Efpagnols avoient engagées à fecouer le joug, Liv. V. 1519.
& qu'Efcalante avoit marché au fecours de fes alliés avec une partie de fa garnifon; que dans un combat où les Efpagnols étoient demeurés victorieux, Efcalante avoit été blessé à mort avec fept Efpagnols, que fon cheval avoit été tué fous lui & qu'un de fes foldats avoit été enveloppé par les ennemis & pris vivant; que fa tête avoit été portée en triomphe dans différentes villes, pour faire voir aux Indiens que leurs ennemis n'étoient pas immortels, & envoyée enfuite à Mexico (1). Cortès, quoiqu'alarmé de cet avis qui lui faifoit connoître les intentions de Montézuma, avoit continué fa marche; mais il ne fut pas plutôt dans Mexico qu'il s'apperçut de la faute où l'avoient jeté un excès de confiance dans la valeur & la difcipline de fes troupes, & le défaut de guide dans un pays inconnu, où il ne pouvoit communiquer fes idées que d'une maniere très-imparfaite. Il reconnut qu'il s'étoit engagé dans une fituation où il étoit auffi dangereux pour lui de refter, qu'il lui étoit difficile d'en fortir. Tenter une retraite c'étoit s'expofer à

(1) B. Diaz, c. 93, 94. Herrera, *decad.* 2, *Lib. VIII*, *cap.* 1.

Liv. V. 1519.

tout perdre. Le ſuccès de ſon entrepriſe dépendoit de l'opinion que les peuples de la nouvelle Eſpagne s'étoient formée de la force invincible des Eſpagnols. Au premier ſigne de crainte que ceux-ci laiſſeroient appercevoir, Montézuma, qui n'étoit retenu lui-même que par la crainte, armeroit contre eux tout ſon empire. Cortès étoit en même tems perſuadé qu'il n'y avoit qu'une ſuite non interrompue de victoires, & des ſuccès complets & extraordinaires qui puſſent le faire avouer de ſon ſouverain & couvrir les fautes & l'irrégularité de ſa conduite. Toutes ces conſidérations lui firent ſentir la néceſſité de garder le poſte qu'il avoit pris, & il vit que pour ſe tirer de l'embarras où l'avoit jeté une démarche hardie, il falloit en riſquer une autre plus hardie encore. Le danger étoit grand, mais les reſſources de ſon eſprit étoient plus grandes encore. Après avoir peſé la matiere avec une profonde attention, il s'arrêta à une idée auſſi étrange qu'audacieuſe. Il imagina d'aller ſaiſir Montézuma dans ſon palais & de le conduire priſonnier au quartier des Eſpagnols. Il eſpéroit qu'en ſe rendant maître de la perſonne de l'empereur, le reſpect ſuperſtitieux

Il ſe détermine à ſe rendre maître de Montézuma.

des Mexicains pour leur monarque & leur soumission aveugle à toutes ses volontés mettroient bientôt entre ses mains tout le pouvoir du gouvernement, ou qu'au moins ayant en sa puissance un otage si sacré, lui & les siens seroient à couvert de toute violence.

Liv. V. 1519.

Comment il exécute ce projet.

Il proposa sur le champ ce projet audacieux à ses officiers. Les plus timides furent épouvantés & firent des objections. Les plus éclairés & les plus hardis, persuadés que c'étoit le seul moyen qui pût les tirer du danger qui les menaçoit, l'approuverent hautement & entraînerent leurs compagnons, de maniere qu'on convint d'en tenter sur le champ l'exécution. A l'heure ordinaire de la visite que Cortès faisoit tous les jours à Montézuma, il se rendit au palais accompagné d'Alvarado, Sandoval, Lugo, Velasquès de Leon & Davila, cinq de ses principaux officiers, & de plusieurs soldats de confiance. Trente hommes choisis le suivoient sans ordre, séparés & paroissant guidés par la seule curiosité. De petites troupes furent postées de distance en distance dans toutes les rues qui conduisoient du quartier des Espagnols à la cour; & le reste des Espagnols avec les Tlascalans étoient sous les armes

LIV. V. 1519. prêts à sortir au premier signal. Cortès & sa suite furent admis sans difficulté en présence du monarque & les Mexicains se retirerent par respect comme ils avoient coutume de faire. Le Général s'adressa alors au monarque d'un ton tout-a-fait différent de celui qu'il avoit employé dans les conférences précédentes. Il lui reprocha amerement d'être l'auteur de l'attentat commis par un de ses officiers contre les Espagnols, & lui demanda une réparation publique pour la mort de quelques-uns de ses compagnons, ainsi que pour l'insulte faite au grand prince dont ils étoient les serviteurs. Montézuma confondu de cette accusation inattendue & changeant de couleur, soit qu'il fût coupable, soit qu'il ressentît vivement l'indignité avec laquelle on le traitoit, protesta de son innocence avec une grande vivacité, & pour en fournir une preuve, ordonna sur le champ qu'on allât saisir Qualpopoca & ses complices & qu'on les conduisît à Mexico. Cortès répliqua, avec une complaisance affectée, qu'une assurance aussi respectable que celle que lui donnoit l'empereur le persuadoit entiérement, mais qu'il falloit quelque chose de plus pour rassurer ses compagnons, qui per-

siſteroient à regarder Montézuma comme leur ennemi s'il ne leur donnoit une preuve de ſa confiance & de ſon attachement, en quittant ſon palais & en venant faire ſa réſidence au milieu des Eſpagnols, où il ſeroit ſervi avec tous les égards dus à un ſi grand monarque. A cette étrange propoſition Montézuma demeura muet & preſque ſans mouvement. Enfin ranimé par l'indignation, il répondit avec hauteur que les perſonnes de ſon rang n'étoient pas accoutumées à ſe rendre elles mêmes priſonnieres, & que quand même il auroit la foibleſſe d'y conſentir, ſes ſujets ne ſouffriroient pas qu'on fît un pareil affront à leur ſouverain. Cortès voulant éviter les moyens de violence s'efforça tour à-tour de l'adoucir & de l'intimider. La diſpute devint vive; il y avoit plus de trois heures qu'elle duroit, lorſque Velaſquès de Leon, jeune homme brave & impétueux s'écria: pourquoi perdre le tems en vaines paroles! Qu'il ſe laiſſe conduire ou je lui perce le cœur. La voix menaçante dont l'Eſpagnol prononça ces mots & le geſte terrible dont il les accompagna frapperent Montézuma de terreur. Il voyoit bien que les Eſpagnols s'étoient trop avancés pour reculer. Le

LIV. V.
1519.

Liv. V. 1519.

danger qui le menaçoit étoit grand ; la nécessité de prendre un parti étoit pressante ; il sentit la force de ces circonstances, & s'abandonnant à sa destinée il céda à la volonté des Espagnols.

Montézuma est conduit au quartier des Espagnols.

Ses officiers furent appelés. Il leur communiqua sa résolution. Malgré l'étonnement & la douleur dont ils étoient pénétrés, aucun d'eux n'osa faire une question à l'empereur. Ils le conduisirent en silence & baignés de larmes au quartier des Espagnols. A peine fut-on dans la ville que les étrangers emmenoient l'empereur, que le peuple s'abandonnant à tous les transports de la douleur & de la rage, menaça d'exterminer sur le champ les Espagnols pour les punir de leur audace impie. Mais lorsqu'ils virent Montézuma paroître avec l'air de la gaieté sur le visage, & leur faire signe de la main en leur déclarant que c'étoit de son propre choix qu'il alloit résider pour quelque tems au milieu de ses amis, le tumulte s'appaisa ; la multitude accoutumée à respecter les moindres signes de la volonté de son souverain se dispersa tranquillement (1).

Ce fut ainsi qu'un monarque puissant se

(1) B. Diaz, *c.* 95. Gomera, *Cron. c.* 83. Cortès, *Re-*

vit, au milieu de sa capitale, en plein jour, saisi par une poignée d'étrangers, & emmené prisonnier, sans résistance & sans combat. L'histoire ne présente rien qu'on puisse comparer à cet événement, soit pour la témérité de l'entreprise, soit pour le succès de l'exécution; & si toutes les circonstances de ce fait extraordinaire n'étoient pas constatées par les témoignages les plus authentiques, elles paroîtroient si extravagantes & si incroyables qu'on n'y trouveroit pas même le degré de vraisemblance nécessaire pour les admettre dans un roman.

LIV. V. 1519.

Montézuma fut reçu dans le quartier des Espagnols avec toutes les marques de respect qu'avoit promis Cortès. Ses domestiques vinrent l'y servir à la maniere accoutumée. Ses principaux officiers eurent un libre accès auprès de sa personne, & il exerça toutes les fonctions du gouvernement comme s'il eût été en parfaite liberté. Les Espagnols le gardoient cependant avec toute la vigilance que méritoit un prisonnier de cette importance (1), en s'efforçant d'ailleurs d'adoucir

lat. Ramus III, *pag.* 235, 236; Herrera *decad.* 2, *Lib. VIII*, *c.* 2, 3.

(1) Voyez la NOTE XIV.

Liv. V. 1519.

l'amertume de sa situation par toutes les marques extérieures de respect & d'attachement; mais l'heure de l'humiliation & de la douleur n'est jamais bien loin d'un prince captif. Qualpopoca, son fils & cinq des principaux officiers qui servoient sous lui, furent amenés dans la capitale en conséquence des ordres donnés par l'empereur. Montézuma les livra à Cortès, afin qu'il pût constater leur crime & en prononcer la punition. Ils furent jugés par un conseil de guerre Espagnol, & quoiqu'ils n'eussent fait que remplir le devoir de fideles sujets & de braves gens, en obéissant aux ordres de leur légitime souverain & en combattant les ennemis de la patrie, ils furent condamnés à être brûlés vifs. L'exécution de pareils actes de cruauté est rarement suspendue. Les malheureuses victimes furent envoyées sur le champ au supplice. On forma leur bûcher de toutes les armes amassées dans les arsenaux du roi pour la défense publique. Un peuple innombrable vit avec un muet étonnement la double insulte faite à la majesté de son empire; un de ses généraux livré aux flammes par une autorité étrangere pour avoir rempli son devoir envers son souverain,

Ensuite exposé à de cruelles insultes.

&

& le même feu consumer à ses yeux les armes assemblées par la prévoyance de ses ancêtres pour la défense publique. Liv. V. 1519.

Mais une insulte plus cruelle encore étoit réservée au malheureux Montézuma. Convaincu que Qualpopoca n'eût jamais osé attaquer Escalante s'il n'en avoit eu l'ordre de son maître, Cortès ne fut pas satisfait de la vengeance qu'il venoit de tirer de celui qui avoit été l'instrument du crime & n'en voulut pas laisser le premier auteur impuni. Un moment avant d'envoyer Qualpopoca au supplice, il entra dans l'appartement de Montézuma suivi de quelques officiers & d'un soldat qui portoit des fers, & s'approchant du monarque avec un air sévere, il lui dit, que les criminels qui alloient subir leur supplice l'avoient accusé d'être le premier auteur de leur attentat, qu'il étoit nécessaire qu'il expiât sa faute, & sans attendre de réplique il ordonna au soldat de mettre l'empereur aux fers. L'ordre fut exécuté sur-le-champ. Le monarque nourri dans l'idée que sa personne étoit inviolable & sacrée, & considérant cette profanation comme un avant-coureur de sa mort prochaine, exhala sa douleur en plaintes & en gémissemens. Ses courtisans, muets

Liv. V. 1519.

d'horreur tomberent à ses pieds, les baignerent de larmes, & soutenant ses fers, s'efforçoient avec une tendresse respectueuse d'en rendre le poids plus léger. Leur douleur & leur désespoir ne se calmerent que lorsque Cortès, revenu de l'exécution de Qualpopoca avec une contenance satisfaite, ordonna qu'on ôtât les fers à Montézuma. Ce prince qui d'abord avoit montré une foiblesse indigne d'un homme, se livra sur-le-champ à une joie indécente, & passa sans intervalle de l'excès du désespoir aux transports de la reconnoissance & de la tendresse envers ses libérateurs.

Raisons de la conduite de Cortès.

Ces faits, tels qu'ils sont racontés par les historiens Espagnols eux-mêmes, s'accordent peu sans doute avec les qualités qui distinguent Cortès dans d'autres parties de sa conduite. Exercer un droit qui ne peut appartenir à un étranger, lequel ne se donnoit lui-même que comme l'envoyé d'un souverain étranger; infliger une peine capitale & un supplice cruel à des hommes dont la conduite méritoit son estime, est une atrocité sans exemple: mettre aux fers le monarque d'un grand royaume, & après lui avoir fait essuyer un traitement si ignominieux lui ren-

dre la liberté, c'eſt faire du pouvoir un abus auſſi étrange qu'imprudent. Liv. V. 1519.

On n'explique cette conduite qu'en diſant que Cortès, enivré de ſes ſuccès & préſumant tout de l'aſcendant qu'il avoit pris ſur les Mexicains, ne trouvoit rien de trop hardi à entreprendre ni de trop dangereux à exécuter. Mais à voir la choſe d'un certain côté, ſes procédés quoique contraires à la juſtice & à l'humanité, peuvent avoir été dictés par la même politique artificieuſe que le général ſemble avoir conſtamment ſuivie. Aux yeux des Mexicains les Eſpagnols avoient paru des êtres au-deſſus de l'homme. Il étoit de la plus grande importance pour Cortès de nourrir cette erreur & de maintenir le reſpect qui en étoit la ſuite. Cortès vouloit perſuader aux Indiens que le meurtre d'un Eſpagnol étoit le plus grand des crimes, & rien ne lui paroiſſoit plus propre à établir cette opinion, que de condamner à une mort cruelle les premiers Mexicains qui avoient oſé le commettre & d'obliger leur ſouverain lui-même à ſe ſoumettre à une punition honteuſe pour expier la part qu'il avoit eue au crime de ſes ſujets (1).

(1) Voyez la Note XV.

Liv. V. 1519.

Augmentation du pouvoir de Cortès.

La rigueur avec laquelle Cortès traita les malheureux Mexicains qui avoient osé porter des mains violentes sur les Espagnols, paroît avoir produit l'effet qu'en attendoit Cortès. Montézuma ne fut pas seulement abattu : il fut soumis. Durant six mois que Cortès passa à Mexico, le monarque continua de rester dans le quartier des Espagnols, avec l'apparence de la tranquillité & de la satisfaction, comme si ce séjour eût été de son choix & non pas l'effet de la violence. Ses ministres & ses domestiques le servoient à leur maniere accoutumée. Il prenoit connoissance de toutes les affaires. Tous les ordres se donnoient en son nom. L'aspect du gouvernement paroissoit le même, & comme toutes les formes anciennes subsistoient, la nation qui ne s'appercevoit d'aucun changement continuoit d'obéir au monarque avec la même soumission & le même respect. Les Espagnols avoient inspiré à Montézuma & à ses sujets tant de crainte ou de respect qu'il ne se fit pas une seule tentative pour délivrer le souverain de sa prison ; Cortès même se confiant sur l'ascendant qu'il avoit pris permettoit à Montézuma non-seulement d'aller aux temples, mais même de chasser au-

delà des lacs, accompagné d'une garde d'un petit nombre d'Espagnols qui suffisoient pour en imposer à la multitude & s'assurer du roi prisonnier (1).

Liv. V. 1520.

Ainsi Cortès s'étant rendu maître de la personne de Montézuma, son heureuse témérité valut tout d'un coup aux Espagnols une autorité plus étendue dans l'empire du Mexique qu'il ne leur eût été possible de l'acquérir avec beaucoup de tems à force ouverte ; & ils exercerent, sous le nom de l'empereur, un pouvoir bien plus absolu que celui dont ils auroient pu faire usage en leur propre nom. Les moyens employés par les nations civilisées pour soumettre celles qui le sont moins ont été à peu près les mêmes dans tous les tems. Le systême de cacher une usurpation étrangere en empruntant le nom des souverains naturels d'un pays, d'employer les magistrats & les formes établies pour introduire une domination nouvelle, artifices que nous sommes disposés à regarder comme des inventions subtiles de la politique moderne, ce systême, dis-je, est bien plus ancien qu'on ne pense, & a été

(1) Cortès, *relat.* pag. 236. E. Diaz, *c.* 97, 98, 99.

Liv. V. 1520.

mis en usage avec succès dans l'Occident long-tems avant qu'il ait été pratiqué en Orient.

Usage qu'il en fait.

Cortès mit à profit tous les avantages que lui donnoit le pouvoir qu'il avoit obtenu par les moyens qu'on vient d'exposer. Il choisit quelques Espagnols propres à cette commission, & les chargea de visiter différentes parties de l'Empire, accompagnés de Mexicains de la premiere qualité nommés par l'empereur pour leur servir en même-tems de guides & de défenseurs. Ils parcoururent un grand nombre de provinces, en examinerent le sol & les productions, observerent avec plus de soin les districts qui pouvoient fournir de l'or & de l'argent, reconnurent différens endroits propres à recevoir des colonies de leur nation, & s'efforcerent de préparer les esprits au joug de l'Espagne, tandis que Cortès au nom & par l'autorité de Montézuma ôtoit les emplois aux principaux officiers de l'empire, dont les talens ou l'esprit d'indépendance lui faisoient craindre quelque résistance à ses volontés, & mettoit à leur place des hommes qui avoient moins de capacité pour les affaires ou plus de répugnance à la soumission.

Une autre précaution lui étoit encore nécessaire pour son entiere sûreté. Il falloit qu'il fût maître des lacs pour assurer sa retraite dans le cas où les Mexicains, soit par impatience du joug, soit simplement par légereté, prendroient les armes contre lui & romproient les ponts ou les chaussées. Son adresse ou la facilité de Montézuma le mirent en état d'exécuter ce dessein. En entretenant souvent son prisonnier de la marine Européenne & de l'art merveilleux de la navigation, il excita sa curiosité & lui fit desirer de voir ces palais mouvans, qui sans le secours des rames marchent & se dirigent sur les eaux. Pour cet effet, Cortès lui persuada d'envoyer chercher une partie des agrets de sa flotte déposés à la Vera-cruz, & de faire couper & préparer des bois. Les charpentiers Espagnols eurent bien-tôt construit deux brigantins qui furent pour Montézuma un frivole amusement & pour Cortès une ressource assurée s'il étoit obligé de se retirer.

Liv. V. 1520.

Montézuma se déclare Vassal du Roi d'Espagne.

Enhardi par tant de preuves de la soumission servile du monarque à toutes ses volontés, Cortès osa le mettre à une épreuve encore plus forte. Il pressa Montézuma de se

Liv. V. 1520.

reconnoître vaſſal du roi de Caſtille, tenant ſa couronne de lui, & de lui payer un tribut annuel. Montézuma ſe ſoumit encore à ce ſacrifice, le plus humiliant qu'on pût exiger d'un ſouverain abſolu. Les grands de l'Empire furent appelés. Montézuma dans une harangue leur rappela les traditions & les prophéties qui annonçoient depuis long-tems l'arrivée d'un peuple de la même race qu'eux & qui devoit prendre poſſeſſion du pouvoir ſuprême; il leur déclara qu'il croyoit que les Eſpagnols étoient ce peuple, qu'il reconnoiſſoit les droits de leur ſouverain ſur l'empire du Mexique, qu'il vouloit mettre ſa couronne à ſes pieds & être déſormais ſon tributaire. En prononçant ſon diſcours, le malheureux prince laiſſa voir combien il étoit douloureuſement affecté du ſacrifice qu'on le forçoit de faire. Les ſoupirs & les larmes lui couperent ſouvent la parole. Malgré l'abattement de ſon eſprit & de ſon courage, il conſervoit encore aſſez du ſentiment de ſa dignité pour éprouver les angoiſſes qui déchirent le cœur d'un ſouverain forcé de ſe dépouiller du pouvoir ſuprême. Aux premiers mots qui firent connoître ſa réſolution, l'aſſemblée fut frappé d'un muet étonne-

nement, & bientôt après il s'éleva un murmure confus qui exprimoit à la fois la douleur & l'indignation. Les Mexicains parurent vouloir se porter à quelque mouvement de violence. Cortès le prévint à propos en déclarant que les intentions de son maître n'étoient point de priver Montézuma de sa couronne, ni d'apporter aucune innovation dans la constitution & les loix de l'Empire. Cette assurance, soutenue de la crainte qu'inspiroient les Espagnols & de l'exemple de soumission que donnoit l'empereur lui-même, arracha à l'assemblée un consentement forcé (1). Cet acte de foi & hommage envers la couronne d'Espagne fut accompagné de toutes les solemnités qu'il plut aux Espagnols de prescrire (2).

Trésors amassés par les Espagnols.

Montézuma, sur la demande de Cortès, joignit à cet hommage un présent magnifique pour son nouveau suzerain, & ses sujets, à son exemple, fournirent aussi très-libéralement à une contribution. Les Espagnols rassemblerent tout ce que leur avoit donné volontairement Montézuma & tout

(1) Voyez la NOTE XVI.

(2) Cortès, *relat.* 238. B. Diaz, *c.* 101. Gomera *Cron.* c. 92. Herrera, *decad.* 2, *Lib.* X. *c.* 4.

Liv. V. 1520.

ce qu'ils avoient extorqué des Mexicains sous divers prétextes. On fondit l'or & l'argent; & ces métaux, sans parler des bijoux & ornemens de diverses especes qu'on conserva comme ils étoient pour la beauté du travail, monterent ensemble à six cens mille pesos (1). Les soldats attendoient avec impatience qu'on en fît le partage. Cortès voulut les satisfaire. On mit à part un cinquieme comme le droit du roi d'Espagne; un autre cinquieme fut réservé à Cortès comme commandant en chef. On reprit encore sur la masse les sommes avancées par Velasquès, Cortès & quelques autres officiers, pour les frais de l'armement. Le reste fut partagé entre les troupes, y compris la garnison de la Vera-cruz, officiers & soldats en proportion de leur rang. Après tant de déductions la part de chaque soldat ne passa pas cent pesos. Cette somme étoit si fort au-dessous des espérances brillantes qu'ils avoient formées, que quelques soldats la refuserent avec dédain; d'autres murmurerent si hautement qu'il fallut pour les appaiser que Cortès joignît l'adresse à des libéralités considérables. Ces

Mécontentement occasionné par le partage.

(1) Environ 2,500,000 liv. le pesos valant à peu près 4 liv. & quelques sous de la monoie de France.

plaintes n'étoient pas tout-à-fait sans fondement : la couronne n'ayant point contribué aux frais de l'armement, les soldats voyoient avec peine qu'on lui abandonnoit une partie si considérable des trésors qu'ils avoient achetés par leurs travaux & leur sang. La part du général, eu égard aux idées qu'on se faisoit de la richesse dans le seizieme siecle, étoit une somme énorme. Quelques-uns des favoris de Cortès s'étoient secrettement approprié différens bijoux d'or qui ne payerent pas le quint du roi & ne furent point mis dans la masse commune. Il faut croire pourtant que les objets qui avoient été détournés n'étoient pas d'une grande valeur ; car dans ces circonstances l'intérêt de Cortès étoit que la portion du roi fût très-considérable.

Liv. V. 1520.

Raisons pour lesquelles les Espagnols ne trouvent au Mexique qu'une si petite quantité d'or.

La somme amassée par les Espagnols ne répond point aux idées qu'on se fait communément des richesses du Mexique d'aprés les descriptions que les historiens nous font de son ancienne splendeur & d'après les produits actuels de ses mines. Mais il faut considérer que parmi les anciens Mexicains l'or & l'argent n'étoient pas la mesure de la valeur des autres marchandises, & que cette circonstance n'influant par sur leur prix ils

Liv. V. 1520.

n'étoient recherchés que comme ornemens ou bijoux. Ils étoient consacrés aux dieux dans les temples ou employés comme des marques de distinction par les princes & les personnes du plus haut rang. La destruction que souffroient l'or & l'argent par l'usage, étant peu considérable, la demande n'en étoit pas assez grande pour exciter l'industrie des Mexicains à en augmenter la quantité par le travail des mines dont leur pays abonde, & cet art leur étoit entierement inconnu. Tout ce qu'ils possédoient d'or étoit ou ramassé dans le lit des rivieres, ou natif & recueilli dans l'état où la mine le donne (1). Le plus grand effort de leur industrie dans la recherche de ce métal étoit de laver les terres détachées des montagnes par les torrens, pour en séparer les grains d'or; & même cette opération si simple étoit exécutée très-mal-adroitement, selon le rapport des Espagnols envoyés par Cortès pour examiner l'état des provinces où l'on pouvoit espérer de trouver des mines (2). Par ces différentes causes l'effet de la masse d'or exist-

(1) Cortès, *relat.* p. 236. F. B. Diaz, *c.* 102, 103. Gomera, *Cron. c.* 90.

(2) B. Diaz, *c.* 103.

tante alors au Mexique ne devoit pas être fort grand. La quantité d'argent étoit encore moindre, parce qu'on trouve rarement ce métal dans un état de pureté, & que des Indiens n'avoient pas encore assez d'industrie pour suivre les procédés nécessaires pour l'extraire de sa mine & le purifier (1). Ainsi quoique les Espagnols eussent mis en usage tout leur pouvoir & se fussent abandonnés à toute leur avidité pour satisfaire la plus grande de leurs passions, la soif de l'or, & que Montézuma eût épuisé ses trésors pour la rassasier, le produit de ces deux sources, qui formoient la plus grande partie des métaux précieux de l'Empire, ne monta pas au-delà de ce que nous avons dit ci-dessus (2).

Liv. V. 1520.

Mais quelque facile que se fût montré Montézuma pour tout ce que Cortès avoit exigé de lui, il fut inflexible sur un point. En vain le Général le pressa avec tout le zele importun d'un missionnaire, de renoncer à ses faux dieux & d'embrasser la foi chrétienne, il rejeta la proposition avec horreur.

Montézuma montre une résistance invincible au sujet de la religion.

(1) Herrera *decad.* 2, *Lib.* IX, *c.* 4.

(2) Voyez la NOTE XVII.

Liv. V. 1520.

La ſuperſtition étoit profondément gravée dans l'eſprit des Mexicains, parce qu'elle y étoit établie ſur un ſyſtême complet & régulier; & tandis que les peuples groſſiers des autres parties de l'Amérique abandonnoient aiſément un petit nombre de notions & de cérémonies religieuſes, trop peu fixes pour mériter le nom de religion nationale, les Mexicains reſtoient obſtinément attachés à leur culte, quelque barbare qu'il fût, parce qu'il étoit accompagné d'une ſolemnité & pratiqué avec une régularité, qui le rendoient reſpectable à leurs yeux. Cortès voyant tous ſes efforts inutiles pour ébranler la fermeté de Montézuma, fut ſi furieux de ſon obſtination, que dans un tranſport de zele il ſe mit à la tête de ſes ſoldats pour aller renverſer les idoles dans le grand temple de Mexico. Mais les prêtres prenant les armes & le peuple accourant en foule pour défendre leurs autels, le général modéra enfin ſon ardeur & il ſe détermina à renoncer à cette entrepriſe téméraire, après avoir ôté ſeulement une idole de ſa niche & y avoir placé une image de la Vierge Marie (1).

(1) Voyez la NOTE XVIII.

Liv. V. 1520.

Projet des Mexicains pour exterminer les Espagnols.

Dès ce moment, les Mexicains qui avoient souffert l'emprisonnement de leur souverain & les exactions de ces étrangers presque sans résistance, commencerent à méditer les moyens de chasser ou d'exterminer les Espagnols & se crurent obligés de venger leurs divinités insultées. Les Prêtres & les principaux Mexicains eurent de fréquens entretiens avec Montézuma sur ce sujet. Mais ce prince pouvant être lui-même victime d'une entreprise violente tentée contre les Espagnols tant qu'il seroit en leur pouvoir, voulut essayer d'abord des moyens plus doux. Il fit appeler Cortès & lui dit que les vues que les Espagnols s'étoient proposées en venant au Mexique, députés par leur souverain, étant entierement remplies, c'étoit la volonté des dieux & le desir des peuples qu'ils quitassent sur le champ le pays, qu'il le prioit de se préparer à partir, sans quoi il craignoit tout pour eux de la part de la nation. Cette proposition & le ton déterminé dont elle fut faite ne permirent pas à Cortès de douter qu'elle ne fût le résultat de quelque grand projet concerté entre Montézuma & ses sujets. Il comprit sur le champ qu'il seroit plus avantageux de paroître cé-

Liv. V. 1520.

der au desir du monarque que de tenter mal-à-propos de le combattre. Il répondit sans hésiter & sans se troubler qu'il s'étoit déjà occupé de son retour; mais que comme il avoit détruit les vaisseaux dans lesquels il étoit arrivé, il lui falloit du tems pour en construire d'autres. On trouva la réponse raisonnable. L'empereur envoya à la Vera-cruz des ouvriers Mexicains pour couper des bois sous la direction de quelques charpentiers Espagnols & Cortès se flatta que dans cet intervalle il pourroit trouver des moyens de détourner le danger ou de recevoir des renforts qui le mettroient en état de le braver.

Inquiétude & danger de Cortès.

Près de neuf mois s'étoient écoulés depuis que Porto-Carrero & Montejo avoient fait voile pour l'Espagne chargés de ses dépêches & de ses présens. Il attendoit tous les jours leur retour & par eux la confirmation de son autorité des mains du roi. Sans cela son état demeuroit incertain & précaire; & après avoir exécuté tant de grandes choses, sa destinée pouvoit être de se voir donner les noms de rébelle & de traître & & d'en subir le châtiment. Quelqu'étendus & rapides qu'eussent été ses progrès, il ne

pouvoit pas efpérer d'achever la conquête d'un grand empire avec le peu de troupes qui lui reftoit, réduit à un bien petit nombre par les travaux & les maladies, ni de recevoir aucun renfort des établiffemens Efpagnols des isles, fans avoir préalablement obtenu du roi l'approbation de tout ce qu'il avoit fait jufques-là.

Liv. V. 1520.

Arrivée d'un nouvel armement Efpagnol au Mexique.

Tandis qu'il étoit dans cette cruelle fituation, inquiet fur le paffé, incertain fur l'avenir, & que fes craintes s'augmentoient encore par la derniere déclaration de Montézuma, la nouvelle arriva à Mexico que quelques vaiffeaux paroiffoient fur la côte. Cortès fe flatta fur le champ que Porto-Carrero étoit de retour d'Efpagne & que fes fouhaits étoient enfin accomplis. Il fit part de ces heureufes nouvelles à fes compagnons qui les reçurent avec tranfport. Mais leur joie ne fut pas longue. Un courier de Sandoval qui avoit fuccédé à Efcalante dans fon commandement à la Vera-cruz, vint inftruire Cortès que l'armement avoit été fait par Velafqués gouverneur de Cuba, & qu'au lieu de lui apporter les fecours qu'il attendoit, il étoit deftiné contre lui-même.

Liv. V. 1520.

Envoyé par Velasquès.

Les motifs qui portoient Velasquès à ce parti violent étoient évidens. Dès l'instant du départ de Cortès le gouverneur de Cuba avoit pu soupçonner en lui le projet de secouer toute dépendance. Ses soupçons se fortifierent lorsqu'il vit qu'on ne lui rendoit aucun compte des opérations, & ils se changerent en conviction par l'indiscrétion des officiers envoyés par Cortès à la cour d'Espagne. Porto-Carrero & Montejo, par des motifs que les historiens contemporains ne nous font pas assez clairement connoître, avoient touché à l'isle de Cuba contre les ordres positifs de leur général (1). Velasquès apprit d'eux que Cortès & ses compagnons, après avoir renoncé formellement à toute liaison avec lui, avoient établi une colonie indépendante dans la nouvelle Espagne & qu'ils demandoient au roi une confirmation de tout ce qu'ils avoient fait. Ils l'instruisirent aussi de la richesse du pays, des magnifiques présens que Cortès avoit reçus & des espérances que ce général avoit encore d'étendre & d'affermir son pouvoir dans ces nouvelles contrées.

(1) B. Diaz, *c.* 54, 55. Herrera, *decad.* 2, *Lib. V*, *c.* 14. Gomera, *Chron. c.* 9.

Toutes les paſſions qui peuvent agiter un eſprit ambitieux, la honte d'avoir été ſi groſſierement trompé; l'indignation d'avoir été trahi par un homme qu'il avoit lui-même choiſi & en qui il avoit placé ſa confiance; la douleur d'avoir employé une partie de ſa fortune à l'agrandiſſement d'un ennemi, & le déſeſpoir de trouver jamais une ſi belle occaſion d'établir ſa fortune & d'étendre ſon autorité; tous ces motifs réunis excitoient le gouverneur à faire les plus grands efforts pour tirer une vengeance éclatante de ſon ennemi & pour enlever à la fois à Cortès ſes conquêtes & l'autorité qu'il avoit uſurpée. Il ne manquoit pas de raiſons plauſibles pour juſtifier cette tentative. Le député qu'il avoit fait paſſer en Eſpagne pour rendre compte du voyage de Grijalva avoit été reçu très-favorablement. Sur les échantillons qu'il avoit envoyés des productions & des richeſſes de la nouvelle Eſpagne, on avoit conçu à la Cour une haute idée de cette contrée. Velaſquès avoit été autoriſé à en pourſuivre la découverte & en avoit été fait gouverneur ſa vie durant, avec des pouvoirs & des priviléges plus étendus que ceux qu'on avoit accordés à aucun

LIV. V. 1520.

Liv. V. 1520. aventurier depuis Colomb (1). Fier de ces marques d'une faveur diſtinguée, & autoriſé à regarder Cortès, non-ſeulement comme empiétant ſur ſon gouvernement, mais comme rébelle aux ordres du roi, il ſe détermina à venger par la force des armes les droits & l'autorité de ſon ſouverain (2). Il preſſa les préparatifs de ſon expédition avec toute l'ardeur qu'on pouvoit attendre des paſſions violentes dont il étoit animé, & en peu de tems il mit ſur pied un armement conſiſtant en dix-huit vaiſſeaux, quatre-vingt hommes de cavalerie, huit cens hommes d'infanterie dont quatre-vingt mouſquetaires, cent vingt arbalêtriers & douze pieces de canon. Velaſquès avoit déjà éprouvé le danger de confier à un autre l'expédition qu'il auroit dû conduire lui-même; mais cette expérience ne l'avoit pas rendu plus entreprenant. Il donna le commandement de ce corps formidable, qui dans l'enfance de l'établiſſement des Eſpagnols en Amérique méritoit le nom d'armée, à Pamphilo de Narvaès, avec ordre de ſe ſaiſir de Cortès & de ſes principaux officiers, de les lui envoyer priſon-

Sous le commandement de Narvaès.

(1) Herrera, *decad.* 2, *Lib. III*, *c.* 11.

(2) Voyez la NOTE XIX.

niers & d'achever enfuite en fon nom la dé-couverte & la conquête du pays. Liv. V. 1520.

Conduite de Narvaès. Avril.

Après un voyage heureux Narvaès débarqua fes troupes fans oppofition près de Saint-Jean d'Ulloa. Trois foldats envoyés à la recherche des mines de ce diftrict le joignirent. Non-feulement ils lui firent connoître la fituation de Cortès; mais comme ils avoient fait quelques progrès dans la connoiffance de la langue Mexicaine, il trouva en eux des interprètes qui le mirent en état d'avoir quelque communication avec les naturels du pays. Il eft vrai que felon l'artifice bas & groffier des déferteurs, ceux-ci chercherent plutôt à flatter Narvaès par des efpérances agréables qu'à lui dire l'exacte vérité. Ils lui repréfenterent la fituation de Cortès fi défefpérée & le mécontement de fes troupes fi général, que la préfomption naturelle de Narvaès en prit une nouvelle force. Sa premiere opération auroit dû cependant lui infpirer quelque défiance fur les relations de fes efpions; car ayant envoyé fommer le gouverneur de la Vera-cruz de fe rendre, Guevara, eccléfiaftique chargé de cette commiffion, s'en acquitta avec une telle infolence que Sandoval, homme de courage &

très-attaché à Cortès, loin d'obéir, fe faifit de lui & de ceux qui l'accompagnoient, & les envoya prifonniers & enchaînés à Mexico.

Alarmes de Cortès.

Cortès les reçut non pas en ennemis, mais en amis, & condamnant la févérité de Sandoval, les remit fur le champ en liberté. Cet acte de clémence placé à propos & accompagné de careffes & de préfens, lui gagna leur confiance, & il en obtint des instructions fur les forces & les projets de Narvaès, d'après lefquelles il conçut toute l'étendue du danger qui le menaçoit. Ce n'étoient plus des Indiens demi-nuds qu'il avoit à combattre, mais une armée qui ne le cédoit à la fienne ni en courage ni en difcipline, & qui l'emportoit de beaucoup par le nombre, agiffant au nom & par l'autorité du monarque & commandée par un officier d'une bravoure reconnue. Il avoit appris que Narvaès plus occupé de feconder le reffentiment de Velafquès que jaloux de maintenir la gloire du nom Efpagnol & l'intérêt même de fa patrie dans fon commerce avec les Indiens, l'avoit repréfenté lui & fes compagnons comme des profcrits, coupables de révolte envers leur propre fouverain & d'in-

justice envers les Mexicains, en envahissant leur pays: Narvaès avoit ajouté que son unique objet étoit de punir leurs oppresseurs & de délivrer le Mexique de leur tyrannie. Cortès vit bien-tôt que Montézuma avoit reçu toutes ces impressions défavorables; il sut que Narvaès avoit trouvé le moyen de faire assurer l'empereur que la conduite des Espagnols qui le retenoient prisonnier étoit désaprouvée du roi son maître, & qu'il étoit chargé de lui rendre, non-seulement sa liberté, mais encore son ancienne autorité & toute son indépendance. Les provinces espérant dès-lors de pouvoir secouer bientôt le joug de ces étrangers, commencerent à se révolter ouvertement contre Cortès & à regarder Narvaès comme ayant & le pouvoir & la volonté de les arracher à l'oppression. Montézuma lui-même entretenoit une correspondance secrete avec le nouveau commandant, & sembloit avoir recours à lui & le regarder comme supérieur en pouvoir & en dignité aux Espagnols, qu'il avoit jusques-là respectés comme les premiers des hommes (1).

Liv. V. 1519.

(1) Voyez la Note XX.

Liv. V. 1519.

Cortès délibere fur la conduite qu'il doit tenir.

Tels étoient l'embarras & le danger où fe trouvoit Cortès. Il eft impoffible d'imaginer une fituation qui pût mettre fon habileté & fon courage à une épreuve plus critique, & dans laquelle il fût plus difficile de prendre un parti. S'il attendoit à Mexico l'arrivée de Narvaès, fa perte paroiffoit inévitable; car tandis que les Efpagnols le prefferoient du dehors, les habitans, que malgré toute fon autorité & tous fes foins il avoit déjà beaucoup de peine à retenir dans la foumiffion, faifiroient avec ardeur cette occafion de fe venger de tout ce qu'il leur avoit fait fouffrir. S'il abandonnoit la capitale en rendant la liberté au monarque captif & en allant au-devant de l'ennemi, il perdroit tout à la fois le fruit de fes travaux & de fes victoires, & renonçoit à des avantages qu'il ne pourroit plus recouvrer fans des efforts extraordinaires & des dangers infinis. Enfin, fi au lieu de combattre, il tentoit un accommodement avec Narvaès, la hauteur naturelle de cet officier, encouragée par la démarche même de Cortès, feroit un obftacle infurmontable au fuccès de fa négociation. Après avoir pefé & comparé ces différens projets avec la plus grande attention, Cor-

Cortès s'arrêta à celui dont l'exécution étoit le plus difficile, mais qui devoit être le plus avantageux à sa patrie s'il étoit suivi du succès : il s'arma de la résolution & de l'intrépidité nécessaires dans les situations qui ne laissent qu'un seul objet d'espérance, & il se détermina à faire un dernier & courageux effort en risquant de combattre, malgré tous ses désavantages, plutôt que de sacrifier ses conquêtes & les intérêts de l'Espagne dans le Mexique.

Quoique Cortès prévît bien qu'il en faudroit toujours venir à décider ses différens avec Narvaès par le sort des armes, il pensa qu'il seroit non-seulement indécent mais criminel d'attaquer ses compatriotes sans avoir auparavant tenté la voie de la négociation. Il employa pour cela son aumônier Olmedo, que son caractere rendoit très-propre à cet emploi & qui avoit d'ailleurs l'adresse & la prudence nécessaires pour bien conduire les intrigues secretes que Cortès avoit le projet de se ménager parmi les troupes de Narvaès, & dans lesquelles il mettoit sa plus grande confiance. Narvaès rejeta avec dédain toutes les propositions d'accommodement que lui fit Olmedo, & ce ne fut qu'a-

Il négocie secretement avec les soldats de Narvaès.

Liv. V. 1520.

vec beaucoup de peine qu'on l'empêcha de maltraiter cet eccléſiaſtique & ceux qui l'accompagnoient ; mais les envoyés de Cortès trouverent un accès plus favorable parmi les troupes. Ils avoient apporté diverſes lettres de leur chef & de ſes officiers à leurs anciens amis & compagnons. Les lettres étoient accompagnées de préſens, comme d'anneaux, de chaînes d'or & d'autres bijoux précieux, propres à donner à ces aventuriers de grandes idées de la richeſſe de Cortès, & à leur faire envier le bonheur de ceux de leurs compatriotes qui étoient engagés à ſon ſervice. Quelques-uns eſpérant dès-lors une part dans ces tréſors, ſe déclarerent pour un accommodement avec Cortès. D'autres, par amour du bien public, vouloient qu'on prévînt une guerre civile qui ne manqueroit pas, quelque parti qui l'emportât, d'ébranler & peut-être de renverſer entierement la puiſſance des Eſpagnols dans un pays où elle étoit encore ſi imparfaitement établie. Narvaès ne daigna écouter aucun de ces avis & déclara par un acte public Cortès & ſes compagnons rébelles & ennemis de leur pays. Il eſt probable que Cortès, connoiſſant l'arrogance de Narvaès, s'attendoit à cette réponſe. Après

avoir donné une preuve de ses dispositions pour la paix, & justifié ainsi la nécessité où il seroit de recourir à d'autres moyens, il se détermina à marcher contre un ennemi qu'il avoit inutilement tenté de fléchir. Liv. V. 1520.

Il laissa en partant cent cinquante hommes dans la capitale sous le commandement de Pedro d'Alvarado, officier d'un grand courage, & pour lequel les Mexicains mêmes avoient conçu beaucoup de respect. C'est à cette foible garnison qu'il confia la garde d'une grande ville, de tous les trésors qu'il avoit amassés, & ce qui est plus important encore, du monarque prisonnier. Il employa toute son adresse à cacher à Montézuma la véritable cause de son départ. Il s'efforça de lui persuader que les étrangers, nouvellement arrivés, étoient ses amis, sujets du même souverain, & qu'après une courte entrevue ils partiroient tous ensemble pour retourner dans leur patrie. Montézuma ne pouvant pénétrer les desseins des Espagnols ni concilier ce qu'on lui disoit avec les déclarations de Narvaès, craignant d'ailleurs de laisser voir aucune marque de soupçon ou de défiance à l'égard de Cortès, lui promit de rester tranquille au milieu des Espagnols

Il marche contre lui. Mai.

Liv. V. 1520.

& d'avoir pour Alvarado la même amitié qu'il avoit pour Cortès lui-même. Le général paroiſſant ſe confier à cette promeſſe, mais comptant bien plus ſur les ordres qu'il laiſſoit à Alvarado de garder ſon priſonnier avec la plus grande vigilance, partit de Mexico.

Nombre de ſes troupes.

Ses troupes après leur jonction avec Sandoval & la garniſon de la Vera-cruz ne formoient pas enſemble plus de deux cens cinquante hommes. Comme il mettoit ſa principale confiance dans la célérité de ſes mouvemens, il n'avoit pris avec lui que fort peu de bagage & d'artillerie; mais il craignoit beaucoup la cavalerie de l'ennemi, & il s'étoit précautionné contre ce déſavantage avec la ſagacité d'un grand homme de guerre. Il avoit obſervé que les Indiens de la province de Chinantla ſe ſervoient de piques très-longues & très-fortes. Il donna à ſes ſoldats cette arme, la meilleure qu'on pût employer contre de la cavalerie, & les accoutuma à ſe tenir ſerrés pour en faire l'uſage le plus avantageux.

Il continue de négocier & de s'avancer.

Avec ſon petit corps, Cortès s'avança vers Zempoalla dont Narvaès s'étoit emparé. Pendant ſa marche il réitéra ſes propoſitions d'accomodemment; mais Narvaès exi-

geant que Cortès & ses compagnons le reconnussent sur-le-champ comme gouverneur de la nouvelle Espagne, en vertu des pouvoirs qu'il tenoit de Velasquès, & Cortès refusant de se soumettre à toute autorité qui ne seroit pas émanée immédiatement du roi d'Espagne (devenu empereur), sous la protection duquel sa colonie naissante s'étoit mise; toutes les négociations ne produisirent aucun effet; seulement la communication qui s'établit a cette occasion entre les deux armées donna de grands avantages à Cortès, en lui fournissant des occasions de gagner quelques officiers de Narvaès par des présens, d'en adoucir d'autres par l'air de modération qu'il se donnoit, & de les éblouir tous par les richesses dont ses soldats faisoient parade, en se montrant avec des bracelets, des chaînes & d'autres bijoux d'or. Toute l'armée de Narvaès, excepté lui-même & un petit nombre de ses créatures, penchoit vers un accommodement avec leurs compatriotes. Cette disposition irrita ce caractere violent jusqu'à la fureur. Il mit à prix la tête de Cortès & de ses principaux officiers, & ayant appris que leur petite troupe s'étoit avancée jusqu'à une lieue de Zempoalla, il regarda

Liv. V. 1520.

Liv. V. 1520.

cette hardiesse comme une insulte qu'il falloit châtier sur le champ, & marcha pour lui offrir la bataille.

Cortès attaque Narvaès pendant la nuit.

Mais Cortès avoit trop de talens & d'expérience pour combattre un ennemi si supérieur en nombre, sans se donner l'avantage de la situation. Il laissa entre lui & Narvaès la riviere de Canoas & vit de-là l'approche de l'ennemi sans inquiétude & ses vaines bravades avec mépris. On étoit au commencement de la saison des pluies, qui tomboient déjà avec toute la violence qu'elles ont sous la zone torride. Les soldats de Narvaès, peu accoutumés aux travaux du service militaire, murmurerent si hautement de ce qu'on les y exposoit, à leur avis sans nécessité, que leur général cédant à leur impatience & méprisant d'ailleurs ses ennemis, consentit à se retirer à Zempoalla. Les mêmes circonstances qui le déterminoient à cette démarche encouragerent Cortès à tenter une entreprise par laquelle il espéroit de terminer la guerre d'un seul coup. Il observa que ses soldats endurcis aux fatigues, quoiqu'exposés sans tentes & sans aucun abri aux torrens de pluie qui ne cessoient de tomber, loin d'être découragés, conservoient toute

leur bonne volonté & toute leur activité. Il prévoyoit que ceux de Narvaès se livreroient naturellement au repos, & que jugeant de leurs ennemis par leur propre molesse, ils se croiroient à l'abri d'être attaqués dans un tems si peu propre à toute action. D'après ces observations, il se détermina à profiter de l'obscurité de la nuit, lorsque la surprise & la terreur compenseroient avantageusement pour lui l'infériorité du nombre. Ses soldats convaincus qu'il ne leur restoit de ressource que dans quelqu'effort extraordinaire de courage, approuverent sa resolution avec tant de chaleur, que Cortès, dans un discours qu'il leur fit avant de se mettre en marche, fut plus occupé de modérer leur ardeur que de l'enflammer. Il forma trois petits corps, & donna le commandement du premier à Sandoval, qui eut la commission aussi périlleuse qu'importante de s'emparer de l'artillerie, placée au devant de la principale tour du temple où Narvaès avoit établi son quartier. Cristoval d'Olid, qui commandoit la seconde division, fut chargé d'attaquer la tour & de soutenir Sandoval. Cortès conduisoit la troisieme division qui étoit la moins considérable, formant un corps de ré-

Liv. V. 1520.

Liv. V. 1520.

ferve deftiné à fe porter aux endroits où l'on auroit befoin de fon fecours. Il fallut d'abord paffer la riviere de Canoas, ce qui ne fe fit pas fans difficulté. Elle étoit groffie par les pluies & les foldats avoient de l'eau prefque jufqu'au cou. On s'avança enfuite dans un profond filence, fans tambour & fans bruit d'aucun inftrument militaire: chaque homme étoit armé d'une épée, d'un poignard & d'une pique de Chinantla. Narvaès, dont la négligence étoit proportionnée à fa confiance, n'avoit laiffé que deux fentinelles pour veiller fur les mouvemens d'un ennemi qu'il avoit tant de raifon de craindre. L'une fut faifie par l'avant-garde de Cortès, l'autre s'échappa avec la précipitation que la crainte & fon devoir lui infpiroient, & arriva à la ville affez à tems pour donner à Narvaès tout le loifir de fe préparer à recevoir l'ennemi. Mais l'aveuglement & la préfomption de ce général lui firent perdre des momens fi précieux. Il taxa la fentinelle de lâcheté & traita de chimere l'avis qu'on lui donnoit, n'imaginant pas que Cortès pût l'attaquer avec des forces fi inégales. Les cris des affaillans le convainquirent enfin que le danger qu'il avoit méprifé

étoit

étoit réel. La promptitude de l'attaque fut telle que la diviſion de Sandoval, après avoir eſſuyé un ſeul coup de canon, s'empara de l'artillerie & commença à s'avancer vers la tour. Narvaès, dont la bravoure égaloit la préſomption, s'arme en hâte, & par ſes paroles & ſon exemple anime ſes ſoldats au combat. Olid s'avance pour ſoutenir ſes compagnons, & Cortès lui-même gagnant les devans conduit & preſſe l'attaque avec une nouvelle vigueur. Ce petit corps ſerrant ſes rangs & préſentant avec ſes longues piques un front impénétrable renverſe tout devant lui. Il eut bien-tôt gagné les portes & il combattoit pour s'en rendre maître lorſqu'un ſoldat ayant mis le feu aux roſeaux dont la tour étoit couverte, Narvaès ſe vit obligé d'en ſortir. Au premier choc il fut bleſſé à l'œil d'un coup de pique, renverſé par terre & mis aux fers.

Liv. V. 1520.

Victoire de Cortès.

Des cris de victoire ſe firent entendre auſſi-tôt. Ceux qui avoient accompagné Narvaès dans ſa ſortie ſoutenoient le combat foiblement ou commençoient à ſe rendre. La terreur & la confuſion gagnerent ceux qui ſe défendoient encore dans deux petites tours du temple. L'obſcurité étoit ſi grande qu'ils

Liv. V. 1520. ne pouvoient diſtinguer les amis des ennemis. Leur propre artellerie étoit tournée contre eux. De quelque côté qu'ils jetaſſent les yeux, les inſectes lumineux qui abondent dans les climats chauds & humides, & qui brilloient dans la nuit, paroiſſoient à leur imagination effrayée autant d'ennemis qui s'avançoient avec les mêches de leurs arquebuſes allumées. Après une courte réſistance les ſoldats forcerent leurs chefs à capituler & avant le jour tous avoient mis bas les armes & s'étoient ſoumis au vainqueur.

Suites de cette victoire. Une victoire ſi complette étoit d'autant plus heureuſe qu'elle n'avoit preſque point coûté de ſang. Cortès n'avoit eu que deux hommes tués, & du côté de Narvaès on n'avoit perdu que deux officiers & quinze ſoldats. Le vainqueur traita les vaincus en amis & en compatriotes; il leur donna le choix ou d'être renvoyés directement à Cuba ou d'entrer à ſon ſervice pour partager ſa fortune aux mêmes conditions que ſes anciens ſoldats. Cette derniere offre, ſecondée de quelques préſens & de beaucoup de promeſſes, flatta tellement les eſpérances romaneſques qui avoient déterminé ces aventuriers à s'engager au ſervice, qu'elle fut

acceptée par tous les soldats de Narvaès, à l'exception d'un petit nombre de ses plus zelés partisans, & que tous à l'envi les uns des autres firent des protestations d'un attachement inviolable à un général qui venoit de donner des preuves si éclatantes de son talent pour commander. C'est ainsi que par une suite de circonstances aussi extraordinaires qu'heureuses, Cortès échappa à sa perte qui paroissoit inévitable, & se vit, au moment où il pouvoit s'y attendre le moins, à la tête de mille Espagnols prêts à le suivre par-tout où il voudroit les conduire. En considérant la facilité avec laquelle il obtint cette grande victoire, ainsi que la promptitude & l'unanimité avec lesquelles les soldats de Narvaès se rangerent sous les étendards de son rival, on ne peut guere s'empêcher d'attribuer ces évenemens aux intrigues de Cortès autant qu'à ses armes, & à la trahison des campagnons de Narvaès autant qu'à la valeur de son ennemi (1).

On reconnoît également le bonheur & l'habileté de Cortès dans les évenemens qui sui-

Les Mexicains prennent les armes contre les Espagnols.

(1) Cortès, *Relat.* 242. B. Diaz, c. 110, 125. Herrera, *decad.* 2, *Lib.* IX, c. 18, &c. Gomera, *Cron.* c. 97, &c.

LIV. V. 1520. virent. Si, depuis son départ de Mexico, il n'eût pas mis dans ses marches & dans ses opérations toute la célérité que nous venons de décrire, sa victoire, quelque décisive qu'elle fût, n'eût pas sauvé les Espagnols qu'il avoit laissés dans la capitale. Peu de jours après la défaite de Narvaès, il reçut avis que les Mexicains avoient pris les armes & détruit les deux brigantins qu'il avoit fait construire pour s'assurer des lacs; qu'ils avoient attaqué les Espagnols dans leurs quartiers, qu'après en avoir tué plusieurs & blessé un plus grand nombre, ils avoient réduit leurs magasins en cendres & poussé leur attaque avec une telle furie que quoiqu'Alvarado & les siens se défendissent avec le plus grand courage, ils étoient à la veille de périr par la famine ou d'être accablés sous la multitude de leurs ennemis. Les motifs qui avoient excité cette révolte la rendoient encore plus alarmante. Au départ de Cortès pour Zempoalla, les Mexicains s'étoient flattés que l'occasion si long-tems attendue de rendre à leur monarque sa liberté & de délivrer leur pays de la tyrannie des étrangers étoit enfin arrivée, & que tandis que les forces de leurs oppresseurs étoient ainsi

divifées & leurs armes tournées contre eux-mêmes, il feroit facile de détruire l'un & l'autre parti. Dans cette vue les Indiens tenoient des confeils & formoient des plans. Les Efpagnols reftés à Mexico, connoiffant leur propre foibleffe, étoient remplis de foupçons & de craintes. Alvarado, quoique bon officier, n'avoit ni la capacité ni la dignité qui avoient donné à Cortès un fi grand afcendant fur l'efprit des Mexicains & qui les avoient empêchés de fe former une idée jufte de leur force & de fa foibleffe. Ce commandant ne connoiffoit d'autre moyen que la rigueur. Au lieu d'employer quelqu'adreffe pour déconcerter les projets ou adoucir l'efprit des Mexicains, il attendit l'occafion d'une de leurs fêtes folemnelles, & tandis que felon l'ufage les citoyens les plus diftingués de l'empire étoient affemblés pour danfer dans la cour du grand temple, il s'empara de toutes les avenues qui y conduifoient, & tenté par la richeffe des ornemens dont les Mexicains étoient parés en l'honneur de leurs dieux, & par la facilité de fe défaire d'un feul coup des auteurs de la confpiration qu'il craignoit, il les avoit attaqués défarmés & fans aucune défiance, &

Liv. V. 1520.

en avoit maſſacré un grand nombre; de ſorte qu'il ne s'étoit ſauvé que ceux qui avoient pu s'échapper par les toits des bâtimens voiſins du temple. Tant de perfidie & de cruauté avoit allumé l'indignation & la rage des Mexicains, non-ſeulement dans la capitale, mais dans tout l'empire. Tous s'excitoient mutuellement à la vengeance, & bravant le danger qui menaçoit leur ſouverain tant qu'il ſeroit entre les mains des Eſpagnols & celui auquel ils s'expoſoient eux-mêmes en attaquant un ennemi qui leur inſpiroit depuis ſi long-tems une ſi grande terreur, ils avoient commencé contre les Eſpagnols l'attaque vigoureuſe dont Cortès recevoit la nouvelle.

Cortès revient à Mexico.

Le danger parut aſſez preſſant au général pour ne permettre ni délibération ni délai. Il partit ſur le champ de Zempoalla avec toutes ſes forces & avec la même promptitude qu'il avoit mis à s'y rendre pour attaquer Narvaès. A Tlaſcala, il fut joint par deux mille ſoldats Indiens choiſis. En entrant ſur le territoire des Mexicains il reconnut que la haine qu'on portoit aux Eſpagnols n'étoit pas bornée à la ſeule capitale. Les principaux habitans des villes par leſquelles il paſſoit les avoient abandonnées; aucune perſonne de

marque ne se présentoit pour le recevoir Liv. V. 1520.
avec les témoignages de respect qu'il avoit reçus jusqu'alors. Ses troupes ne trouvoient aucunes provisions préparées, & quoique rien ne s'opposât à sa marche, la solitude & le silence qui régnoient par-tout, & l'horreur avec laquelle le peuple paroissoit éviter tout commerce avec les Espagnols, étoient bien propres à l'alarmer. Mais les Mexicains malgré la haine dont ils étoient animés étoient si ignorans dans l'art de la guerre qu'ils ne savoient prendre aucune mesure efficace pour leur propre sûreté ou contre leurs ennemis. L'expérience même ne les avoit pas éclairés sur la grandeur de la faute qu'ils avoient faite en admettant les Espagnols dans leur capitale: & au lieu de rompre les chaussées & les ponts pour enfermer Alvarado & arrêter Cortès lui-même dans sa marche, ils le laisserent rentrer dans la ville sans aucun obstacle & prendre paisiblement possession de son ancien poste. 24 Juin.

Conduite peu sage de Cortès.

Les transports de joie avec lesquels Alvarado & ses soldats reçurent leurs compatriotes ne peuvent s'exprimer. Les premiers se voyoient délivrés d'un danger pressant; ceux-ci venoient d'obtenir une victoire

Liv. V. 1520.

signalée. Ce succès enfla tellement le cœur des uns & des autres, que Cortès même se laissa éblouir & oublia en cette occasion & la prudence & l'attention qui lui étoient ordinaires. Non-seulement il négligea de rendre visite à Montézuma, mais il ajouta à cette insulte les expressions du plus grand mépris pour ce malheureux prince & pour toute sa nation. Les forces dont il avoit le commandement lui paroissoient invincibles. Il se crut en état de prendre un ton plus haut & de quitter le masque de modération sous lequel il avoit jusqu'alors caché ses desseins. Quelques Mexicains qui avoient appris un peu d'Espagnol entendirent le langage insultant de Cortès & exciterent l'indignation de leurs compatriotes en le leur rapportant. Ils furent alors convaincus que les intentions du général étoient aussi sanguinaires que celles d'Alvarado, & que son projet, en venant dans leur pays, n'avoit pas été, comme il l'avoit toujours dit, de faire une alliance avec leur souverain, mais de conquérir le Mexique. Dans cette idée, ils reprirent les armes avec plus de fureur que jamais, & attaquant un corps assez considérable d'Espagnols dans sa marche, vers la grande place

Nouvelles hostilités des Mexicains.

du marché, ils le forcerent à se retirer avec quelque perte. Enhardis par ce succès & persuadés dès-lors que leurs oppresseurs n'étoient pas invincibles, ils allerent le jour suivant avec toute leur pompe guerriere attaquer les Espagnols dans leur quartier. Leur multitude & leur courage étoient bien capables d'inspirer de l'effroi. Quoique l'artillerie pointée contre l'avenue des rues qu'ils remplissoient en emportât un grand nombre à chaque décharge, & que pour des hommes nuds chaque coup porté par les Espagnols fût mortel, l'impétuosité de l'attaque ne se ralentissoit point. De nouveaux assaillans se précipitoient pour occuper la place des morts & périssant à leur tour ils étoient remplacés par d'autres aussi intrépides & aussi avides de vengeance. Cortès, malgré tous ses efforts & toute son habileté, malgré la valeur & la discipline de ses troupes, eut beaucoup de peine à défendre les fortifications qui entouroient le poste des Espagnols & l'ennemi fut souvent sur le point d'y pénétrer.

Fâcheuse situation des Espagnols.

Ce général vit avec surprise ce peuple qui paroissoit accoutumé au joug & qui l'avoit supporté si long tems sans résistance, devenu féroce & implacable envers ses vainqueurs.

Liv. V. 1520.

Les soldats de Narvaès, qui s'étoient imaginé trop légerement qu'ils suivoient Cortès au partage des dépouilles d'un empire déja conquis, furent étonnés de se voir engagés dans une guerre dangereuse avec un ennemi dont la vigueur n'étoit pas encore affoiblie & se reprocherent hautement leur crédule confiance dans les promesses trompeuses de leur nouveau chef (1). Mais la surprise & les plaintes étoient désormais inutiles. Il falloit un effort extraordinaire & prompt pour les tirer de cette périlleuse situation. Dès que les Mexicains selon leur coutume eurent cessé les hostilités aux approches de la nuit, Cortès se prépara à une sortie qui pût ou forcer l'ennemi d'abandonner son entreprise ou l'obliger d'en venir à quelqu'accommodement.

Cortès fait une sortie sans succès.

Il se mit lui-même à la tête des troupes qui devoient faire la sortie. Il mit en œuvre toutes les ressources de l'art de la guerre alors connues en Europe & toutes celles que pouvoit lui fournir l'expérience qu'il avoit de la maniere de combattre des Indiens; mais il trouva les Mexicains préparés & en état de lui opposer toutes leurs forces. Des

(1) B. Diaz, c. 126.

troupes fraîches arrivoient continuellement aux Mexicains de toutes les provinces & leur courage se soutenoit. Conduits par leurs nobles & enflammés par les exhortations de leurs prêtres, ils combattoient pour la défense de leurs temples & de leurs familles, sous les yeux de leurs divinités, de leurs femmes & de leurs enfans. Malgré leur nombre & le mépris de la mort que l'enthousiasme leur inspiroit, par-tout où les Espagnols pouvoient les joindre, ils ne résistoient pas à la supériorité de la discipline & des armes Européennes; mais dans les rues étroites & dans les endroits où les ponts de communication étoient rompus, les Espagnols se trouvoient exposés à des grêles de fleches & de pierres lancées du haut des maisons. Le combat avoit duré une journée entiere; un nombre prodigieux de Mexicains avoient été tués & une partie de la ville brûlée, lorsque les Espagnols las de meurtres & pressés sans relâche par de nouveaux assaillans qui remplaçoient les premiers, furent enfin obligés de se retirer avec la douleur de n'avoir rien fait d'assez décisif pour compenser le désavantage peu ordinaire d'avoir eu douze soldats tués & soixante blessés. Une autre sortie avec

LIV. V. 1520. de plus grandes forces ne fut pas plus heureuse, & dans cette derniere le général lui-même fut blessé à la main.

Montézuma est tué. Cortès apperçut alors, mais trop tard, l'erreur où l'avoit jeté son mépris pour les Mexicains; il fut convaincu qu'il ne pouvoit ni maintenir le poste qu'il avoit pris au milieu d'une ville ennemie ni se retirer sans courir le plus grand danger. Il lui restoit une ressource: Montézuma pouvoit calmer les Mexicains par sa médiation ou par son autorité. Le lendemain au matin, lorsque l'assaut recommença, ce malheureux prince à la merci des Espagnols & réduit à la triste nécessité d'être l'instrument de sa honte & de l'esclavage de sa nation (1), parut sur la muraille vêtu de ses habits royaux & avec toute la pompe qu'il avoit coutume d'étaler dans les occasions solemnelles. A la vue de leur souverain, qu'ils honoroient & respectoient presque comme une divinité, les Mexicains laisserent tomber les armes de leurs mains & garderent un profond silence, tous en inclinant leur tête & plusieurs en se prosternant. Montézuma leur adressa un discours où il s'efforçoit de calmer leur fureur & de

(1) Voyez la NOTE XXI.

les engager à cesser les hostilités. A peine eut-il fini qu'un murmure de mécontentement se fit entendre & fut suivi de reproches & de menaces. Bientôt leur fureur s'accrut au point de leur faire oublier le respect qu'ils avoient montré d'abord pour leur empereur. Les fleches & les pierres recommencerent à voler en si grand nombre & avec tant de violence, qu'avant que les soldats Espagnols, chargés de couvrir Montézuma de leurs boucliers, eussent eu le tems de les élever, le malheureux monarque fut blessé de deux fleches & atteint à la tempe d'une pierre qui le renversa. En le voyant tomber, les Mexicains furent si effrayés que par un de ces changemens subits, assez ordinaires dans les mouvemens populaires, ils passerent subitement d'une extrémité à l'autre. Le remords succéda à l'insulte: ils s'enfuirent, tous épouvantés du crime qu'ils venoient de commettre & persuadés que la vengeance du ciel alloit tomber sur eux. Les Espagnols porterent Montézuma à son appartement, & Cortès s'empressa d'aller le consoler dans son infortune; mais ce prince voyant alors dans quelle abîme d'humiliation il étoit tombé & reprenant la hauteur d'ame qui paroissoit l'a-

Liv. V. 1520.

voir abandonné depuis si long-tems, dédaigna de survivre à ce dernier affront & de prolonger une vie honteuse depuis qu'il étoit devenu non-seulement le prisonnier des Espagnols & l'instrument de la servitude de son peuple entre leurs mains, mais encore l'objet du mépris & de la haine de ses propres sujets. Transporté de rage, il déchira l'appareil qu'on avoit mis à ses blessures, & refusa si obstinément de prendre aucune nourriture qu'il termina bientôt ses jours, rejetant avec dédain toutes les sollicitations des Espagnols pour embrasser la religion chrétienne.

Nouveaux combats.

La mort de Montézuma fit perdre à Cortès toute espérance d'accommodement avec les Mexicains. Il ne vit plus de salut que dans la retraite & il commença à s'y disposer. Mais un nouveau mouvement des Mexicains l'engagea dans de nouveaux combats. Ils prirent possession d'une haute tour du grand temple qui commandoit le quartier des Espagnols & y placerent une troupe de leurs principaux guerriers. Aucun Espagnol ne pouvoit se montrer sans être exposé à leurs traits. Il étoit nécessaire de déloger à quelque prix que ce fût, les Indiens de ce poste;

& Jean d'Efcobar avec un nombreux détachement de foldats choifis fut chargé de cette attaque; mais Efcobar, quoique brave lui-même & à la tête d'hommes accoutumés à vaincre & combattant fous les yeux de leurs compatriotes, fut trois fois repouffé. Cortès qui vit bien que le falut de fon armée dépendoit du fuccès de cet âffaut, fe fit attacher au bras fon bouclier, que fa bleffure l'empêchoit de tenir de la main, & fe jeta au plus fort de la mêlée. Encouragés par la préfence de leur général, les Efpagnols retournerent à la charge avec une telle vigueur qu'ils parvinrent par degrés jufqu'au haut de la tour & repoufferent les Mexicains jufques fur la plate-forme qui en couronnoit le faîte. Là commença un terrible carnage. Deux jeunes Mexicains, reconnoiffant Cortès qui animoit fes foldats de fa voix & de fon exemple, réfolurent de facrifier leur vie pour faire périr l'auteur des calamités de leur patrie. Ils s'approcherent de lui dans une pofture fuppliante, comme s'ils avoient voulu mettre bas les armes, & le faififfant au corps, ils le tirerent vers les crénaux par lefquels ils fe précipiterent, efpérant l'entraîner avec eux. Mais la force & l'agilité

Liv. V. 1520.

de Cortès le délivrerent de leurs mains, & ces braves Mexicains périrent dans cette tentative généreuse & inutile pour le salut de leur pays. Dès que les Espagnols furent maîtres de la tour, ils y mirent le feu & continuerent les préparatifs pour leur retraite.

Les Espagnols abandonnent la ville.

Elle devenoit d'autant plus nécessaire que les Mexicains étonnés de ce dernier effort de valeur des Espagnols commençoient à changer de plan, & au lieu de continuer leurs attaques barricadoient les rues & rompoient les chaussées pour couper la communication avec le continent, & affamer un ennemi qu'ils ne pouvoient forcer. Les Espagnols eurent d'abord à délibérer s'ils se mettroient en marche en plein jour afin de pouvoir reconnoître tous les dangers, régler leurs mouvemens & opposer une résistance mieux concertée aux attaques de l'ennemi, où s'ils tenteroient de s'échapper pendant la nuit. On préféra le dernier parti, tant par l'espérance que la superstition ordinaire des Mexicains les empêcheroit d'agir pendant la nuit, que par un effet de la confiance des troupes dans les prédictions d'un soldat qui, ayant pris un grand crédit sur ses compagnons par quelques connoissances super-

perficielles & par ſon ſavoir en aſtrologie, leur promettoit un ſuccès aſſuré s'ils choiſiſſoient ce tems pour leur retraite. On ſe mit donc en marche vers minuit en trois diviſions. Sandoval commandoit l'avant-garde, Alvarado & Velaſquès de Leon l'arriere-garde & Cortès le centre, où étoient placés les priſonniers, parmi leſquels étoient un fils & deux filles de Montézuma & quelques Mexicains de diſtinction. On y avoit placé auſſi l'artillerie, le bagage, & on avoit un pont volant de bois pour traverſer les parties de chauſſées rompues. On ſuivit dans un profond ſilence la chauſſée qui conduiſoit à Tacuba, parce qu'il y avoit par-là moins de diſtance de la ville au continent, & qu'étant plus éloignée de la route de Tlaſcala & de la mer, les Mexicains l'avoient moins endommagée que les autres. Les Eſpagnols la ſuivirent ſans être inquiétés juſqu'au premier endroit où elle étoit rompue, ſe flattant que l'ennemi ne s'étoit pas apperçu de leur retraite.

LIV V. 1520.

Mais les Mexicains ſans ſe montrer avoient non-ſeulement ſuivi tous les mouvemens des Eſpagnols, mais préparé une attaque terrible. Tandis que ceux-ci s'occupoient à éta-

Ils ſont attaqués par les Mexicains.

Liv. V. 1520.

blir leur pont & à faire paſſer leurs chevaux & leur artillerie, ils furent tout-à-coup alarmés par le ſon d'un grand nombre d'inſtrumens guerriers & par les cris d'une multitude innombrable d'ennemis. Le lac fut couvert de canots. Les fleches & les pierres pleuvoient de tous les côtés. Les Mexicains ſe précipitoient ſur eux avec furie dans l'eſpérance de ſe venger enfin de tout ce qu'ils avoient ſouffert. Le pont de bois s'enfonça tellement par le poids de l'artillerie qu'il fut impoſſible de le dégager. Troublés par cet accident, les Eſpagnols s'avancerent avec précipitation vers la ſeconde breche faite à la chauſſée; mais quoiqu'ils ſe défendiſſent avec leur courage ordinaire, reſſerrés ſur une chauſſée étroite, leur diſcipline & leur adreſſe leur étoient d'un foible ſecours, tandis que l'obſcurité de la nuit leur faiſoit perdre en grande partie l'avantage que leur donnoit la ſupériorité de leurs armes.

Tous les habitans de Mexico s'étoient mis à la pourſuite de leurs oppreſſeurs, & avec une telle ardeur que ceux qui ne pouvoient s'approcher pouſſoient leurs compatriotes ſur l'ennemi avec une violence terrible. De nouveaux ſoldats ſuccédoient ſans ceſſe à ceux

qui tomboient. Les Espagnols las du carnage & ne pouvant plus soutenir l'effort du torrent qui fondoit sur eux commencerent à céder. En un moment le désordre fut général, cavaliers & gens de pieds, officiers & soldats, amis & ennemis se trouverent mêlés ensemble & tous combattant; ceux qui périssoient pouvoient à peine distinguer par quelles mains ils étoient frappés.

LIV V. 1520.

Cortès avec environ cent hommes de son infanterie & quelques cavaliers vint à bout de franchir les deux dernieres breches faites à la chaussée à l'aide des corps morts qui les combloient & mit enfin le pied sur la terre ferme. Il rangea ses soldats en bataille à mesure qu'ils arrivoient, & retourna avec ceux qui étoient encore en état de combattre pour favoriser la retraite de ceux qui étoient restés en arriere & les encouragea par sa présence & son exemple. Il reçut ainsi une partie des siens qui s'étoient fait jour au travers de l'ennemi. Le reste avoit été accablé par le nombre ou noyé dans le lac. Il entendit les cris lamentables de ceux qui, pris vivans, étoient emmenés en triomphe pour être sacrifiés au dieu des Mexicains. Avant le jour tout ce qui étoit échappé se

Liv. V. 1520.

trouva réuni à Tacuba; mais lorsque l'aube vint montrer aux yeux de Cortès les tristes débris de ses troupes, diminuées de plus de moitié, découragées, le plus grand nombre de ce qui restoit couvert de blessures, la pensée de ce qu'ils avoient souffert & le souvenir des braves amis & des fideles compagnons qu'il venoit de perdre dans cette nuit de douleurs (1) pénétrerent son ame de si vives douleurs qu'en faisant ses dispositions & en donnant quelques ordres nécessaires, les larmes tomboient de ses yeux. Ses soldats virent avec une grande satisfaction que Cortès, sans se relâcher des devoirs d'un général, n'étoit pas étranger à la sensibilité d'un homme.

Leurs pertes.

Cette fatale retraite coûta la vie à plusieurs officiers de distinction (2) & entr'autres à Velasquès de Leon qui, ayant abandonné le parti de son parent le gouverneur de Cuba pour suivre la fortune de ses compagnons, étoit regardé comme la seconde personne de l'armée, tant pour le sacrifice qu'il avoit fait que pour son mérite supérieur. Tou-

(1) *Noche-triste*, est le nom qu'on donne encore à cette nuit dans la nouvelle Espagne.

(2) Voyez la NOTE XXII.

te l'artillerie fut perdue ainſi que les munitions & le bagage. Preſque tous les chevaux, & plus de deux mille Tlaſcalans furent tués. Les Eſpagnols ne ſauverent qu'une très-petite portion de leurs tréſors, amaſſés par tant de travaux. Ces richeſſes mêmes, le but preſqu'unique de leur expédition, avoient été la principale cauſe de leur malheur; car pluſieurs ſoldats s'étoient tellement chargés d'or, qu'il leur avoit été impoſſible de combattre, & que, retardés dans leur fuite, ils avoient péri victimes d'une avidité auſſi inconſidérée que honteuſe. Parmi ces déſaſtres, ce fut pour les Eſpagnols une conſolation qu'Aguilar & Marina qui leur étoient ſi néceſſaires comme interprètes, euſſent échappé à tant de dangers (1). Liv. V. 1519.

Le premier ſoin de Cortès fut de chercher un aſyle pour ſes troupes excédées de fatigues, car il ne pouvoit plus tenir où il étoit: les Mexicains le preſſoient de tous les côtés & les habitans de la province de Tacuba commençoient à prendre les armes. Il dirigea ſa marche vers un terrain élevé, & y ayant apperçu heureuſement un temple il Retraite des Eſpagnols difficile.

(1) Cortès *relat.* p. 248. B. Diaz, *c.* 128. Gomera, *Cron.* *c.* 109. Herrera, *decad.* 2, *Lib.* X, 11, 12.

LIV. V. 1519.

s'en mit en possession. Il y trouva non-seulement l'abri qu'il cherchoit, mais quelques provisions de bouche qui ne lui étoient pas moins nécessaires; l'ennemi continua de l'attaquer pendant toute la journée, mais il ne reçut aucun échec. Cependant il consultoit avec ses officiers sur le choix de la route qu'il devoit prendre. Les Espagnols se trouvoient alors à l'ouest du lac. Tlascala, le seul endroit où ils pussent espérer d'être bien reçus, étoit à soixante-quatre milles à l'est de Mexico (1); de sorte qu'il leur falloit tourner tout autour de l'extrémité nord du lac pour joindre la route qui conduit à cette ville. Un soldat Tlascalan entreprit d'être leur guide, & les conduisit par un pays tantôt marécageux, tantôt montagneux, mal peuplé & mal cultivé. Ils marcherent six jours presque sans s'arrêter & dans de continuelles alarmes. Des corps nombreux de Mexicains les harceloient sans cesse, tantôt de loin avec leurs traits & quelquefois se formant en corps & les attaquant de front, en flanc & à leur arriere-garde avec une grande audace, parce qu'ils venoient de voir que ces étrangers n'étoient pas invincibles. Tant de fatigues

(1) Villa Segnor *Theatro Americano*, *Lib. II*, c. 11.

& de dangers n'étoient pas même les plus grands des maux qu'eussent à souffrir les Espagnols. Le pays qu'ils traversoient ne leur fournissoit aucune ressource; ils étoient réduits à vivre de bayes sauvages, de racines & de tiges du maïs encore verd. La faim abattoit leur ame & diminuoit leurs forces, tandis que leur situation demandoit les plus grands efforts de courage & d'activité. Au milieu de toutes leurs détresses, ils étoient soutenus & animés par l'inaltérable fermeté de leur chef. Sa présence d'esprit ne l'abandonna jamais. Il prévoyoit tout avec une étonnante sagacité & sa vigilance faisoit face à tout. Il étoit le premier à s'exposer au danger & supportoit les fatigues avec sérénité. Les difficultés sembloient développer en lui de nouveaux talens, & ses soldats qui, sans lui, eussent désespéré de leur salut, continuoient de le suivre avec une confiance qui ne faisoit qu'augmenter.

Liv. V. 1520.

Le sixieme jour de leur marche ils arriverent à Otumba, non loin de la route qui conduit de Mexico à Tlascala. Dès la pointe du jour ils se mirent en marche, les ennemis inquiétant toujours leur arriere-garde. Parmi les insultes dont ceux-ci accompa-

Bataille d'Otumba.

Liv. v. 1520. gnoient leurs hostilités, Marina remarqua qu'ils répétoient souvent, *allez, brigands, allez, au lieu où vous trouverez bientôt la punition due à vos crimes.* Les Espagnols ne comprirent le sens de cette menace qu'en arrivant sur une hauteur qui étoit sur le chemin. Delà ils découvrirent une vaste plaine couverte d'une armée immense qui s'étendoit autant que la vue pouvoit porter. Les Mexicains, pendant qu'un corps de leurs troupes fatiguoit les Espagnols dans leur retraite, avoient assemblé leurs principales forces de l'autre côté du lac, & suivant directement la route de Mexico à Tlascala s'étoient postés dans la plaine d'Otumba par où Cortès devoit nécessairement passer. A la vue de cette multitude effrayante d'ennemis, que l'élévation du terrein leur permettoit de découvrir tout entiere, les Espagnols furent saisis d'étonnement & même les plus courageux commencerent à perdre tout espoir. Mais Cortès, sans donner à leurs craintes le tems de se fortifier par la réflexion, après les avoir avertis en peu de mots qu'ils étoient dans la nécessité de vaincre ou de périr, les mena à la charge. Les Mexicains les attendirent avec une fermeté extraor-

ordinaire. Telle étoit cependant la fupériorité de la difcipline & des armes des Efpagnols que l'impulfion de leur petite troupe renverfoit tout devant elle, & que par-tout où elle fe portoit, elle perçoit & diffipoit les plus nombreux bataillons. Mais tandis que les uns fe difperfoient, d'autres leur fuccédoient fans relâche, & les Efpagnols, quoique victorieux dans chacun de ces petits combats étoient prêts à fuccomber fous la fatigue que leur caufoient tant d'efforts répétés fans prévoir la fin de leurs travaux & fans efpérer de remporter une victoire générale. Dans cet inftant critique, Cortès vit s'avancer le grand étendard de l'Empire qu'on portoit devant le général Mexicain, & fe fouvenant heureufement d'avoir entendu dire que la deftinée des batailles chez cette nation dépendoit de celle de cet étendard, il affemble un petit nombre de fes plus braves officiers dont les chevaux étoient encore capables de fervice; il fe met à leur tête & renverfe avec impétuofité tout ce qu'il rencontre devant lui. Une troupe choifie de nobles qui gardoient l'étendard fit quelque réfiftance, mais elle fut bientôt rompue. Cortès d'un coup de lance bleffa le général

Liv. V. 1520.

Liv. V. 1520.

Mexicain & le renversa par terre; un Espagnol descendant de cheval l'acheva & se saisit de l'étendard impérial. Dès que le général fut tué & que l'étendard, vers lequel tous les yeux étoient dirigés, cessa de paroître, une terreur panique frappa tous les Mexicains, & comme si le lien qui les tenoit réunis eût été rompu, toutes les enseignes s'abattirent, chaque soldat jeta ses armes & tous s'enfuirent avec précipitation vers les montagnes. Les Espagnols trop fatigués pour être en état de les poursuivre bien loin, retournerent pour recueillir les dépouilles sur le champ de bataille. L'armée étant formée des principaux guerriers de la nation, qui s'étoient parés de leurs plus riches ornemens comme s'ils alloient à une victoire assurée, le butin fut assez considérable pour dédommager en partie Cortès & ses gens de la perte qu'ils avoient faite dans leur retraite de Mexico. Le lendemain, à leur grande satisfaction, ils entrerent sur le territoire des Tlascalans (1).

8 Juillet

Accueil que reçoivent les Espagnols chez les Tlascalans.

Mais au milieu de la joie qu'ils ressentoient d'être sortis d'un pays où ils se voyoient en-

(1) Cortès *relat.* p. 219. B. Diaz, *c.* 128. Gomera, *Cron. c.* 110. Herrera, *decad.* 2, *Lib.* X, *c.* 12, 13.

vironnés d'ennemis, ils n'étoient pas fans inquiétude fur la maniere dont ils alloient être reçus de leurs anciens alliés chez lefquels ils retournoient dans un état bien différent de celui où ils étoient en les quittant peu de tems auparavant. Heureufement pour eux la haine des Tlafcalans pour le nom Mexicain étoit fi invétérée, le defir de venger la mort de leurs compatriotes fi ardent, & l'afcendant que Cortès avoit acquis fur les chefs de la république fi abfolu, que loin d'avoir la penfée de prendre avantage de la malheureufe fituation où ils voyoient les Efpagnols, ils les reçurent avec une tendreffe & une cordialité qui diffiperent promptement toutes les craintes.

Liv. V. 1520.

Nouvelles délibérations de Cortès.

Les Efpagnols avoient le plus preffant befoin de prendre du repos & de trouver du fecours non-feulement pour la guérifon de leurs bleffures trop long-tems négligées, mais encore pour recouvrer leurs forces épuifés par tant de fatigues & de fouffrances. Cortès apprit alors que fes troupes n'étoient pas les feules qui euffent éprouvé le reffentiment des Mexicains. Un détachement confidérable allant de Zempoalla à la capitale avoit été détruit par les peuples de Tepeaca. Un parti

Liv. V. 1520.

moins nombreux qui retournoit de Tlafcala à la Vera-cruz avec la portion de butin tombée en partage à la garnifon, avoit été furpris & maffacré dans les montagnes. Dans un moment où les Efpagnols étoient déjà réduits à un fi petit nombre, ces pertes étoient vivement fenties. Cortès en étoit fur-tout affecté, parce qu'elles rendoient plus difficile l'exécution des plans qu'il méditoit. Les ennemis qu'il avoit dans fon armée, & même plufieurs des Efpagnols qui lui étoient encore attachés, regardoient les défaftres qu'il venoit d'effuyer comme devant arrêter abfolument les progrès de fes armes & ne croyoient pas qu'il lui reftât d'autre parti à prendre que de quitter inceffamment un pays dont il avoit entrepris la conquête avec des forces infuffifantes; mais auffi perfévérant à exécuter qu'ardent à entreprendre, il demeuroit fermement attaché à fon premier & grand projet de foumettre l'empire du Mexique à la couronne de Caftille. Quelque rude & inattendu que fût l'échec qu'il venoit de recevoir, il n'y voyoit pas un motif fuffifant pour abandonner les conquêtes qu'il avoit déjà faites & pour renoncer à reprendre fes opérations avec des efpérances d'un plus heu-

reux ſuccès. La colonie de la Vera-cruz n'avoit pas été entamée ni même attaquée. Les peuples de Zempoalla & des diſtricts voiſins n'avoient laiſſé appercevoir aucune diſpoſition à ſe détacher de lui. Les Tlaſcalans lui demeuroient fideles. Il pouvoit eſpérer de puiſſans ſecours de ce peuple, ennemi implacable des Mexicains & dont l'eſprit guerrier pouvoit être mis aiſément en activité. Il avoit encore ſous ſes ordres un corps d'Eſpagnols auſſi nombreux que celui avec lequel il s'étoit ouvert un chemin juſqu'au centre de l'Empire & s'étoit rendu maître de la capitale; enfin avec les avantages que lui donnoit une plus grande expérience & une plus parfaite connoiſſance du pays, il ne déſeſpéroit pas de recouvrer promptement tout ce qu'il venoit de perdre par des événemens malheureux.

Mesures qu'il prend.

Plein de ces idées, il montra aux chefs des Tlaſcalans tant d'égards & répandit entr'eux ſi libéralement le riche butin d'Otumba qu'il fut bientôt ſûr d'obtenir de la république tout ce qu'il demanderoit. Il tira de ſes magaſins de la Vera-cruz quelques munitions & deux ou trois pieces de campagne. Il dépêcha un officier de confiance avec qua-

Liv. V. 1520. tre vaisseaux de la flotte de Narvaès à Hispaniola & à la Jamaïque, pour engager de nouveaux aventuriers à venir le joindre & pour y acheter des chevaux, de la poudre & d'autres munitions de guerre. Enfin, comme il étoit convaincu qu'il tenteroit inutilement de soumettre & de garder Mexico, s'il ne se rendoit maître du lac, il donna ordre de préparer dans les montagnes de Tlascala des bois pour la construction de douze brigantins qui pussent être portés sur les bords du lac par morceaux, assemblés & mis à l'eau lorsqu'il en auroit besoin (1).

Esprit de mutinerie parmi ses troupes.

Mais tandis qu'il prenoit de si sages précautions pour l'exécution de ses projets, il vit s'élever devant lui un obstacle formidable auquel il ne s'attendoit pas. L'esprit de mutinerie & de mécontentement éclata de toutes parts dans son armée. Plusieurs des compagnons de Narvaès étoient planteurs plutôt que soldats, & n'avoient suivi cet officier à la nouvelle Espagne que dans l'espérance d'y former des établissemens & sans penser à s'exposer aux fatigues & aux dangers de la guerre. Comme ils ne s'étoient attachés à Cortès que dans les mêmes vues,

(1) Cortès *relat.* p. 253, B. Gomera, *Cron.* p. 117.

ils n'eurent pas plutôt essayé l'espece de service qu'on exigeoit d'eux qu'ils se repentirent amérement du parti qu'ils avoient pris. Liv. V. 1520. Ceux qui avoient eu le bonheur d'échapper aux dangers auxquels leur imprudence les avoit exposés, frémissoient à la pensée de les affronter une seconde fois. Dès qu'ils connurent les intentions de Cortès ils commencerent à murmurer & à cabaler secrettement, & devenant de moment en moment plus audacieux, ils firent des représentations sur l'imprudence qu'il y auroit à attaquer un empire puissant avec les foibles moyens qui lui restoient & demanderent hautement de retourner sur le champ à Cuba. Cortès, quelque talent qu'il eût pour conduire les hommes, employa inutilement les raisons, les prieres & les présens pour les persuader ou les adoucir. Ses anciens soldats animés de l'esprit de leurs chefs seconderent en vain ses efforts avec la plus grande chaleur. Les craintes étoient trop violentes & trop profondément enracinées, & tout ce qu'on put obtenir des mutins fut de différer leur départ de quelque-tems en leur promettant de les renvoyer dès que les circonstances le permettroient.

LIV. V. 1520.

Moyens qu'il emploie pour les calmer.

Pour ne pas laiſſer le mécontement fermenter & ſe nourrir dans l'oiſiveté, il ſe détermina à mettre ſes troupes en mouvement. Il leur propoſa de punir ſur les peuples de Tepeaca l'audace qu'ils avoient eue d'attaquer & de détruire un détachement Eſpagnol, ainſi qu'on l'a dit plus haut; & comme ce détachement étoit compoſé en grande partie des ſoldats de Narvaès, leurs compagnons ſe déterminerent plus volontiers à cette expédition pour les venger. Il ſe mit à leur tête accompagné d'un corps nombreux de Tlaſcalans, & en quelques ſemaines, après différens combats & un grand carnage des Tepeacans, il les réduiſit entiérement. Il employa de même pluſieurs mois pendant leſquels il attendoit des isles un ſecours d'hommes & de munitions, à avancer les préparatifs de la conſtruction de ſes brigantins & à faire différentes incurſions dans les provinces adjacentes, toujours avec un ſuccès égal. Par ces moyens ſes gens ſe familiariſerent de nouveau avec la victoire & reprirent le ſentiment de leur ancienne ſupériorité. Les Mexicains s'affoiblirent. Les Tlaſcalans acquirent l'habitude d'agir de concert avec les Eſpagnols & les chefs de la ré-

Août.

publique charmés de voir leur pays s'enrichir des dépouilles des provinces voisines, & étonnés des preuves journalieres qu'ils acquéroient de la force invincible de leurs alliés, ils se prêterent à tout ce que Cortès demandoit d'eux.

Liv. V. 1520.

Il est renforcé par plusieurs détachemens.

Toutes ces précautions, les plus sages que la situation de Cortès lui permît de prendre, ne lui auroient pas suffi sans un renfort de troupes Espagnoles. Il sentoit si bien la nécessité absolue de ce secours que c'étoit-là le principal objet de toutes ses pensées & de tous ses desirs, & cependant ses espérances sur le retour de l'officier qu'il avoit envoyé dans les isles pour y faire une recrue étoient encore incertaines & éloignées ; mais une suite d'événemens heureux & imprévus fit pour lui ce que toute sa sagacité & tous ses talens n'auroient pu faire. Le gouverneur de Cuba qui avoit regardé le succès de l'expédition de Narvaès comme infaillible, ayant envoyé après lui deux petits vaisseaux avec de nouvelles instructions, un renfort d'hommes & des munitions de guerre, l'officier à qui Cortès avoit confié le commandement de la côte eut l'adresse de les attirer dans le havre de la Vera-cruz, se saisit des vaisseaux &

Liv. V. 1520. persuada aisément aux soldats de suivre les drapeaux d'un chef plus habile que celui auquel on les envoyoit (1). Peu de tems après, trois vaisseaux plus forts entrerent séparément dans le même havre. Ils faisoient partie d'une escadre armée par François de Garay, gouverneur de la Jamaïque qui, possédé de la fureur des découvertes & des conquêtes, comme tous les Espagnols alors établis en Amérique, avoit cherché long-tems à pénétrer dans quelque partie de la nouvelle Espagne & à partager avec Cortès la gloire & les avantages que pouvoit attendre celui qui soumettroit cet empire à la couronne de Castille. Ces aventuriers avoient fait imprudemment leur descente dans une province où le pays étoit pauvre & le peuple féroce & guerrier; & après une longue & cruelle suite de malheurs la famine les avoit forcés à se hasarder d'entrer à la Vera-
28 Oct. cruz & à se mettre à la merci de leurs compatriotes. Leur fidélité ne tint pas contre les espérances flatteuses & les grandes promesses qui avoient séduit d'autres aventuriers avant eux, & comme si l'esprit de révolte fût alors contagieux dans la nouvelle Espa-

(1) B. Diaz, c. 131.

gne, ils quitterent aussi le service du chef qui les avoit engagés & se donnerent à Cortès (1). L'Amérique même ne fut pas la seule partie du monde qui lui fournit ces secours inattendus. Un vaisseau frété par quelques négocians toucha à la nouvelle Espagne. Il étoit chargé de munitions de guerre qu'ils envoyoient vendre dans l'espérance de faire de grands profits dans un pays dont la richesse commençoit à être connue en Europe. Cortès acheta avec beaucoup d'empressement une cargaison qui étoit pour lui sans prix, & l'équipage, suivant l'exemple des autres, alla le joindre à Tlascala (2). LIV. V. 1520.

Par tous ces événemens l'armée de Cortès se trouva augmentée de cent quatre-vingt hommes & de vingt chevaux, forces trop peu considérables pour mériter qu'on en fît mention dans l'histoire d'aucune autre partie du globe; mais dans celle de l'Amérique, où l'on voit constamment de grandes révolutions opérées par des causes qui semblent n'avoir aucune proportion avec les effets qu'elles produisent, ces petites circonstances prennent de l'importance parce qu'elles décident de la destinée des royaumes. Il est

(1) Cortès *relat.* 255. F. B. Diaz, *c.* 133.
(2) *Ibid. c.* 136.

Liv. V. 1520. fur-tout à remarquer que les deux hommes qui ont le plus contribué au fuccès de Cortès, en lui fourniffant fi à propos ces fecours, étoient, l'un fon ennemi déclaré qui travailloit de toutes fes forces à le perdre, & l'autre un rival envieux qui cherchoit à le fupplanter. L'hiftoire de Cortès ne préfente aucun exemple plus frappant du bonheur fingulier qui accompagna toutes fes entreprifes.

Etat de fes forces. Le premier avantage que tira Cortès de ces renforts fut de pouvoir renvoyer ceux des foldats de Narvaès qui demeuroient contre leur gré à fon fervice. Après leur départ, il fe trouva encore à la tête de cinq cens cinquante hommes d'infanterie, dont quatre vingt étoient armés de moufquets ou d'arquebufes & de quarante cavaliers. Il avoit avec cela neuf pieces de canon de campagne (1). A la tête de cette petite armée & de dix mille Tlafcalans & autres Indiens, il commença fa marche vers Mexico le vingt-huit décembre, fix mois après la fatale retraite à laquelle les Mexicains l'avoient forcé (2).

---

(1) Cortès. *relat.* p. 255. E.

(2) *Relat.* 255. A. B. Diaz, c. 137.

L'ennemi se préparoit de son côté à le recevoir. Après la mort de Montézuma les principaux Méxicains à qui appartenoit le droit d'élire un empereur avoient élevé au trône son frere Quetlavaca. Sa haine connue & invétérée pour les Espagnols eût été un titre suffisant auprès d'eux, quand même il eût été moins digne de leur choix par son courage & ses grandes qualités. Il eut immédiatement après son élection une occasion de montrer ses talens en dirigeant en personne les vives attaques qui avoient forcé les Espagnols à abandonner la capitale. Dès que leur retraite lui donna le tems de respirer, il prit des mesures pour prévenir leur retour à Mexico avec autant de prudence qu'il en avoit mis à les en chasser. La proximité de Tlascala lui donnoit la facilité d'être instruit des mouvemens & des intentions de Cortès. Il vit l'orage qui se formoit & se prépara de bonne heure à le repousser. Il répara les parties de la ville que les Espagnols avoient détruites, & y ajouta de nouvelles fortifications, telles que l'art des Mexicains étoit capable de les élever. Après avoir rempli ses magasins des armes en usage parmi les Indiens, il fit faire de longues piques, armées

Liv. V. 1520.

Liv. V. 1520.

des épées & des poignards pris sur les Espagnols, dans le dessein de les employer contre la cavalerie. Il exhorta les peuples de toutes les provinces à prendre les armes contre leurs oppresseurs; & pour les encourager à une vigoureuse résistance il leur promit l'exemption de toutes les taxes que ses prédécesseurs avoient imposées (1).

Mais le principal objet de son attention fut d'enlever aux Espagnols les avantages qu'ils retiroient de l'amitié des Tlascalans. Il tâcha d'engager ces républicains à renoncer à toute liaison avec des hommes ennemis déclarés des dieux des Indiens, & qui ne manqueroient pas de les soumettre eux-mêmes au joug qu'on les aidoit si imprudemment à imposer au reste de la nation. Ces raisons étoient si frappantes & elles furent présentées avec tant de force, que Cortès eut besoin de toute son adresse pour effacer les impressions qu'elles avoient faites sur les chefs des Tlascalans (2).

Mais tandis que Quetlavaca préparoit sa défense avec une prévoyance rare dans un

(1) Cortès, *relat.* p. 253. E, 254. A. B. Diaz, *c.* 140.
(2) B. Diaz, *c.* 129. Herrera, *decad.* 2, *Lib.* X, *c.* 14, 19.

Américain, il fut emporté par la petite vé- Liv. V.
role. Cette maladie qui venoit de se mon- 1520.
trer dans la nouvelle Espagne avec toute sa malignité, étoit inconnue en Amérique avant que les Européens y eussent pénétré, & doit être regardée comme une des plus grandes calamités que l'ancien monde ait répandues sur le nouveau. Les Mexicains éleverent au trône Guatimosin, neveu & gendre de Montézuma, jeune homme d'une si grande réputation pour les talens & la valeur qu'il fut choisi tout d'une voix dans la circonstance critique où l'Empire se trouvoit (1).

Cortès à son entrée sur les terres de l'en- 1521.
nemi trouva par-tout des dispositions faites Cortès
pour arrêter ses progrès. Mais ses troupes s'avance
surmonterent facilement ces obstacles & s'em- vers Mexico.
parerent de Tezeuco, la seconde ville de l'empire, située sur les bords du lac à environ vingt milles de Mexico (2). C'est-là qu'il établit son principal quartier, tant parce qu'il étoit le lieu le plus propre à mettre à l'eau ses brigantins, que pour faire delà ses approches vers la capitale avec plus de facilité. Persuadé qu'il importoit à sa sûreté de

(1) B. Diaz, c. 130.

(2) Villa Senor, *Teatro Americano*, I, 156.

Liv. V. 1520.

disposer du cacique ou chef qui commandoit dans la ville, il trouva un prétexte de le déposer & mit à sa place un Indien plus qualifié, qu'un parti de nobles lui désignoit comme ayant plus de droits à cette place. Attachés par ce nouveau bienfait, le cacique & ses partisans servirent les Espagnols avec une inviolable fidélité (1).

Lenteur & circonspection de Cortès.

La construction des brigantins, exécutée en grande partie par des soldats & des Indiens ignorans que Cortès étoit obligé d'employer à aider trois ou quatre charpentiers qui s'étoient heureusement trouvés dans son armée, ne se faisoit qu'avec beaucoup de lenteur. Il ne recevoit point le renfort qu'il attendoit d'Hispaniola. Toutes ces circonstances l'empêchoient de porter ses armes vers la capitale aussi promptement qu'il auroit voulu. Attaquer sans de nouvelles forces une ville si peuplée, si bien préparée à se défendre & si avantageusement située, c'eût été exposer ses troupes à une destruction inévitable. Trois mois s'écoulerent avant que les matériaux de ses brigantins fussent prêts &

(1) Cortès, *relat.* p. 250, *&c.* B. Diaz, *c.* 137. Gomera, *Cron. c.* 121. Herrera, *decad.* 3, *c.* 1.

& qu'il eût aucune nouvelle des effets de sa négociation à Hispaniola; cependant il ne resta pas dans l'inaction. Il attaqua successivement différentes villes situées sur le lac & les soumit ou les détruisit, quoique les Mexicains eussent employé toutes leurs forces pour les défendre. Il n'en usa pas de même avec quelques autres villes. Il employa des moyens plus doux. Quoiqu'il ne pût traiter avec les habitans que par l'intervention des interprètes, il n'avoit pas laissé d'acquérir, par cette maniere de communiquer avec eux, toute imparfaite & pénible qu'elle étoit, une grande connoissance de l'état du pays & des dispositions des peuples; en sorte qu'il conduisit ses négociations & ses intrigues avec une dextérité merveilleuse & un succès étonnant. Plusieurs de ces villes voisines de Mexico avoient été autrefois les capitales de petits états indépendans. Quelques-unes n'étant soumises que depuis peu de tems à l'empire, conservoient encore le souvenir de leur ancienne liberté & portoient avec impatience le joug de leurs nouveaux maîtres. Les marques de leur mécontement n'échapperent pas à Cortès qui sut mettre à profit cette découverte pour ga-

Liv. V. 1521.

Liv. V. 1521. gner leur confiance & leur amitié. En leur promettant de les délivrer de la domination des Mexicains & de les traiter avec plus de douceur s'ils vouloient se réunir aux Espagnols contre leurs oppresseurs, il engagea les peuples de plusieurs districts non-seulement à reconnoître le roi de Castille comme leur souverain, mais à fournir à son camp des provisions en abondance & à fortifier son armée de troupes auxiliaires. A peine Guatimosin se fut-il apperçu de cette défection parmi ses sujets, qu'il mit tous ses soins à la prévenir. Mais malgré tous ses efforts l'esprit de révolte fit des progrès. Les Espagnols acquirent de nouveaux alliés & le monarque Indien vit avec douleur Cortès, armant contre l'empire les mêmes mains qui auroient dû le défendre, s'avancer contre Mexico à la tête d'un corps nombreux de ses propres sujets (1).

Cortès préparoit ainsi la destruction de l'empire du Mexique en resserrant par degrés les limites de sa puissance; l'exécution de ses grands desseins ne paroissoit plus ni

(1) Cortès, *relat.* 256, 260. B. Diaz, *c.* 137, 140. Gomera *Crón.* *c.* 122, 123. Herrera, *decad.* 3, *Lib.* *I*, *c.* 1, 2.

incertaine ni éloignée, lorsqu'il faillit à les voir renversés par une conspiration aussi dangereuse qu'inattendue. Les soldats de Narvaès n'avoient jamais été fort unis avec les premiers soldats de Cortès, & il s'en falloit bien qu'ils secondassent avec le même zele que ceux-ci les projets du général. Ils se laissoient facilement abattre dans toutes les occasions où il falloit quelqu'effort extraordinaire de patience & de courage. Les plus anciens compagnons de Cortès, ceux mêmes qui lui étoient restés fideles quand tous les autres l'avoient abandonné, s'effrayoient à la vue des dangers auxquels il falloit s'exposer pour réduire une ville aussi avantageusement située que l'étoit Mexico, & défendue par une armée nombreuse. La crainte les conduisoit à discuter avec une présomption & une liberté peu convenables à de simples soldats les plans de leur général & la difficulté du succès. Delà ils passerent à la censure & aux déclamations, & enfin ils se déterminerent à pourvoir à leur sûreté, que Cortès leur paroissoit négliger entierement. Antonio Villefagna, simple soldat, mais audacieux, intriguant & fortement attaché à Velasquès, nourrissoit avec adresse ce mé- LIV. V. 1521.

Liv. V. 1521.

contentement. La maison qu'il habitoit devint le rendez-vous des séditieux. Ils ne trouverent d'autre moyen d'arrêter Cortès dans sa carriere que de l'assassiner lui & ceux des officiers les plus considérables qui lui étoient attachés, & de donner le commandement à un autre officier, lequel abandonnant des projets qui leur paroissoient extravagans, prendroit de meilleures mesures pour le salut commun. Le désespoir les encourageoit au crime. Au moment fixé pour l'exécution de ce complot, les officiers qui devoient périr, ceux qui leur devoient succéder, tout étoit désigné. Les conspirateurs avoient signé un acte d'association & s'étoient liés entre eux par les sermens les plus solemnels. Mais le soir du jour qui précédoit celui de l'exécution, un des anciens compagnons de Cortès qui s'étoit laissé séduire par les conjurés, touché de repentir à la vue du danger dont étoit menacé un homme qu'il étoit depuis long-tems accoutumé à respecter, ou frappé d'horreur à la pensée de sa propre trahison, se rendit en secret auprès du général & lui découvrit tout le complot. Cortès, quoique vivement alarmé, ne laissa pas de démêler sur le champ ce qu'il avoit à faire

dans une situation si critique. Il se rend sur le champ à la maison de Villefagna, accompagné de quelques-uns de ses officiers en qui il avoit le plus de confiance. L'étonnement & la confusion du coupable à cette visite inattendue furent bientôt suivis de l'aveu du complot. Tandis que les officiers de Cortès se saisissoient de ce traître, le général arracha de son sein un papier contenant l'acte d'association signé par les conspirateurs. Impatient de connoître toute l'étendue du danger qu'il avoit couru il se retira chez lui pour le lire & y trouva des noms qu'il n'y put voir sans être pénétré de surprise & de douleur; mais il sentit que dans cette circonstance il pouvoit y avoir du danger à faire des recherches trop rigoureuses & prit le parti de ne poursuivre que le seul Villefagna. Comme la preuve de son crime n'étoit pas équivoque, son procès fut court. Il fut condamné & pendu le jour suivant, à la porte de la maison où il étoit logé. Cortès assembla ensuite ses troupes & leur ayant exposé d'abord l'atrocité du crime & la justice de la punition, il ajouta avec un air de satisfaction que les détails de cet abominable complot lui étoient entiérement inconnus,

Liv. V.
152.

Liv. V. 1521.

parce que Villefagna au moment où il s'étoit vu arrêté avoit déchiré un papier qui vraisemblablement contenoit son plan & les noms de ses complices, qu'il en avoit avalé les morceaux & que malgré la rigueur des tourmens il n'avoit rien avoué. Cette artificieuse déclaration tranquillisa les complices, que tourmentoient la conscience de leur crime & plus encore la crainte de le voir découvert. Cortès retira de cet événement l'avantage de connoître ceux de ses compatriotes qui étoient ses ennemis, & de pouvoir observer leurs démarches avec plus d'attention, tandis que sa modération leur laissant croire que la conspiration ne lui étoit pas connue, ils s'efforcerent de détourner d'eux tous les soupçons en redoublant de zele & d'activité pour son service (1).

Ses préparatifs singuliers pour la construction de ses brigantins.

Cortès ne laissa pas à ses troupes le tems de réfléchir beaucoup sur ce qui venoit d'arriver, il les mit sur le champ en action pour empêcher plus efficacement le retour de l'esprit de mutinerie. Une circonstance heureuse lui en offrit le moyen sans qu'il eût

(1) Cortès, *relat.* 283. B. Diaz, *c.* 146. Herrera *decad.* 3, *Lib. I, c.* 1.

paru le chercher. On lui donna avis que les matériaux de ses brigantins étoient enfin prêts & qu'on n'attendoit pour les conduire à Tezeuco qu'un corps d'Espagnols qui les escortât. Le commandement de cette troupe, composée de deux cens fantassins & quinze cavaliers, ayant avec eux deux pieces de canon, fut confié à Sandoval, qui acquéroit tous les jours de plus en plus l'estime & la confiance des soldats par sa vigilance, son activité & son courage. L'expédition étoit aussi difficile qu'importante. Il falloit conduire les pieces de bois, les planches, les mâts, les cordages, les voiles, les fers & tout ce qui étoit nécessaire à la construction de treize brigantins, par une route de soixante milles à travers un pays de montagnes, & avec l'aide des Indiens qui n'avoient aucun animal domestique & ne connoissoient l'usage d'aucune de ces machines qui facilitent les grands travaux. Les Tlascalans fournirent huit mille *Tamenes*, classe d'hommes destinés parmi eux aux travaux domestiques, & qui devoient être accompagnés & protégés par quinze mille guerriers de la même nation. Sandoval régla l'ordre de leur marche avec beaucoup d'intelligence. Les Ta-

LIV. V. 1521.

Liv. V. 1521.

menes furent placés au centre, ayant un corps de Tlascalans à leur tête, un second à leur arriere-garde & des partis considérables sur les flancs. A chacun de ces corps se joignit un certain nombre d'Espagnols, non-seulement pour les aider à repousser l'ennemi, mais pour les accoutumer à l'ordre & à l'obéissance. Ce corps si nombreux & si embarrassé dans sa marche n'avançoit qu'avec beaucoup de lenteur, mais en très-bon ordre. Dans les endroits resserrés par les bois ou les montagnes, la ligne s'étendoit au-delà de six milles. Des partis de Mexicains paroissoient souvent sur les hauteurs voisines; mais ne voyant aucune espérance de succès contre un ennemi sans cesse sur ses gardes & préparé à les recevoir, ils n'oserent tenter aucune attaque & Sandoval eut la gloire de conduire sans aucun échec à Tezeuco un convoi d'où dépendoit désormais le sort de toutes les opérations des Espagnols (1).

Il reçoit de nouveaux secours.

Cet heureux succès fut suivi d'un événement non moins important pour Cortès. Quatre vaisseaux arriverent d'Hispaniola à la Vera-cruz avec deux cens soldats, quatre-vingt-

(1) Cortès, *relat.* 260. C. E. B. Diaz, c. 140.

vingt chevaux, deux pieces de canon de siege & une grande quantité d'armes & de munitions (1). Cortès encouragé par la réussite de tous les projets qu'il avoit tentés, soit pour affoiblir ses ennemis, soit pour se fortifier lui-même, impatient d'ailleurs de commencer le siege de Mexico, hâta la construction de ses brigantins & le moment de les lancer à l'eau. Pour faciliter cette derniere opération, il avoit employé pendant deux mois un grand nombre d'Indiens à creuser le lit d'un petit ruisseau qui coule de Tezeuco dans le lac, & à en former un canal de près de deux milles de long (2). L'ouvrage étoit enfin terminé, malgré tous les efforts des Mexicains pour interrompre les travailleurs ou pour brûler les brigantins (3).

LIV. V. 1521.

Les Brigantins sont lancés à l'eau.

Le vingt-huit avril toutes les troupes Espagnoles & tous les Indiens auxiliaires furent rangés sur les bords du canal & les brigantins lancés à l'eau; ce qui se fit avec la plus grande pompe militaire, consacrée & rendue plus solemnelle par la célébration des

(1) Cortès, *relat.* 259. F, 262, D. Gomera, *Cron.* c. 129.

(2) Voyez la NOTE XXIII.

(3) B. Diaz, c. 140.

Liv. V. 1521.

mysteres les plus respectés de la religion romaine. A mesure qu'ils entroient dans le canal, le P. Olmedo les bénissoit & les nommoit. Les spectateurs pénétrés d'admiration & animés par l'espérance, les suivoient des yeux jusqu'à leur entrée dans le lac. Dès que les brigantins déployerent leurs voiles & prirent le vent, un cri général de joie s'éleva dans les airs; ils admiroient tous le génie hardi & entreprenant qui, par des moyens si extraordinaires que le succès en paroissoit même incroyable, avoit su se créer une flotte, sans le secours de laquelle les Espagnols ne pouvoient espérer de se rendre maîtres de Mexico (1).

Dispositions pour le siége.

Cortès se détermina à former le siege par trois différens côtés; à l'est du lac vis-à-vis de Tezeuco, à l'ouest vis-à-vis de Tacuba, & au sud vis-à-vis de Cuyocan. Ces villes, situées sur les principales chaussées qui conduisent à la capitale, avoient été placées ainsi pour la garde des chaussées. Sandoval commandoit la premiere attaque, Pedro de Alvarado la seconde & Christoval de Olid la troisieme, chacun d'eux avec un nombre é-

(2) Cortès, *relat.* 266, C. Herrera, *decad.* 5, *Lib.* 1, 5. Gomera, *Cron.* c. 129.

gal d'Efpagnols & un corps nombreux d'Indiens auxiliaires. Les Efpagnols, depuis l'arrivée du renfort d'Hifpaniola, étoient au nombre de huit cens dix-huit fantaffins, dont cent dix-huit étoient armés de moufquets ou arquebufes & quatre-vingt-fix étoient à cheval. Leur artillerie confiftoit en trois canons de fiege & quinze pieces de campagne (1). Cortès fe réferva à lui-même la conduite des brigantins, comme l'opération la plus importante & la plus dangereufe. Chaque brigantin étoit armé d'un petit canon & monté par vingt-cinq Efpagnols.

Liv. V. 1521.

Alvarado & Olid en s'avançant aux poftes qui leur avoient été affignés, rompirent les aqueducs qui portoient les eaux à Mexico, prélude des calamités que les habitans auroient à fouffrir (2). Ils trouverent les villes dont ils devoient prendre poffeffion abandonnées par leurs habitans, qui s'étoient réfugiés dans la capitale où Guatimofin avoit raffemblé les principales forces de fon empire, le feul endroit en effet où il pût efpérer

(1) Cortès, *relat.* 266, C.

(2) Cortès, *relat.* 267. B. Diaz, Herrera, *decad.* 3. *Lib.* 3, *Lib. I*, c. 13.

Liv. V. 1521. avec quelque vraiſemblance de réſiſter à l'ennemi qui le menaçoit.

Les Mexicains attaquent les Brigantins. Le premier effort des Mexicains fut dirigé contre les brigantins dont ils prévoyoient & redoutoient avec raiſon les terribles effets. Quelque peine que ſe fût donné Cortès & quelque talent qu'il eût montré à les faire conſtruire, ces bâtimens étoient fort petits, groſſiérement faits & montés preſqu'uniquement de ſoldats qui n'entendoient pas l'art de les conduire. Mais tout imparfaits qu'ils étoient, on conçoit qu'ils devoient être encore des objets d'admiration & de terreur pour un peuple qui n'avoit que des canots & ne connoiſſoit d'autre navigation que celle de ſes lacs. La néceſſité força cependant Guatimoſin à tenter de les attaquer. Il eſpéra de ſuppléer par le nombre de ſes canots à ce qui leur manquoit en force. Il en aſſembla une ſi grande multitude qu'ils couvroient la ſurface du lac. Ils s'avancerent hardiment contre les brigantins qui retenus par un calme, ne pouvoient venir à leur recontre. Mais lorſque les Mexicains ſe trouverent près des bâtimens Eſpagnols un petit vent s'éleva. En un mot les voiles furent déployées & les brigantins ſe portant au milieu de leurs

Ils ſont repouſſés.

foibles ennemis avec une impétuosité à laquelle ceux-ci ne pouvoient résister, renverserent un grand nombre de canots & dissiperent tout le reste. La perte des Mexicains fut considérable; ils crurent que les progrès des Européens dans les connoissances & les arts leur donnoient sur ce nouvel élément une supériorité sur les Indiens plus grande encore que celle qu'ils avoient montré jusqu'alors sur terre (1). Liv. V. 1521.

Dès ce moment Cortès demeura maître du lac & non-seulement les brigantins conserverent la communication entre les différens postes occupés par les Espagnols, quoique très éloignés les uns des autres, mais ils furent occupés à défendre les chaussées que les Indiens auroient voulu rompre & à en éloigner les canots lorsqu'ils tentoient d'en approcher pour inquiéter les troupes à mesure qu'elles s'avançoient vers la ville. On fit trois divisions des brigantins & chacune fut employée à une des trois attaques, avec ordre de seconder les opérations de l'officier qui la commandoit. Les attaques furent alors poussées des trois côtés avec une égale vi- Plan singulier pour la conduite du siège.

(1) Cortès, *relat.* 267, *c.* 150. Gomera, *Cron.* *c.* 141. Herrera, *decad.* 3, *Lib.* 1, *c.* 17.

gueur, mais d'une maniere si différente de celle qui se pratique dans les sieges ordinaires que Cortès dans sa relation paroît craindre qu'elle ne soit mal entendue ou désaprouvée par les personnes qui ne connoissent pas la situation de Mexico (1). Chaque jour au matin ses troupes attaquoient les barricades sur les chaussées, passoient les tranchées croisées par les Mexicains, ou le canal lui-même lorsque les ponts étoient rompus. On s'efforçoit ainsi de pénétrer jusqu'au cœur de la ville dans l'espérance de remporter quelqu'avantage décisif qui pût forcer l'ennemi à se rendre & terminer la guerre d'un seul coup. Mais lorsque la valeur opiniâtre des Mexicains rendoit les travaux de la journée sans effet, les Espagnols se retiroient dans leurs premiers quartiers. Ainsi la fatigue & le danger se renouveloient en quelque maniere chaque jour, les Mexicains réparant pendant la nuit ce que les Espagnols avoient détruit dans le jour & reprenant les postes dont ils avoient été chassés. Mais la nécessité prescrivoit cette marche ennuyeuse & lente. Les troupes de Cortès étoient en si petit nombre qu'il n'osoit tenter de s'établir avec cet-

(1) Cortès, *relat.* 270. F.

te poignée d'hommes dans une ville où il pouvoit être environné par une si grande multitude d'ennemis. Le souvenir de ce que lui avoit déja coûté l'excès de confiance avec lequel il s'étoit mis dans cette dangereuse situation, étoit présent à son esprit. Les Espagnols épuisés par la fatigue étoient dans l'impuissance de conserver les postes qu'ils gagnoient chaque jour, & quoique leur camp fût rempli d'Indiens auxiliaires, ils n'osoient confier ce soin à des gens si peu accoutumés à la discipline militaire & sur la vigilance desquels il eût été imprudent de compter. Cortès vouloit aussi conserver la ville autant qu'il lui seroit possible, comme la capitale des grands pays qu'il alloit conquérir & un monument durable de sa gloire. Toutes ces considérations l'engagerent à suivre opiniatrément pendant un mois entier le systême de siege qu'il avoit adopté. Les Mexicains montrerent à se défendre presqu'autant de valeur que les Espagnols à les attaquer. Par terre & par eau, la nuit & le jour, un combat furieux succédoit à un autre. Quelques Espagnols furent tués, un plus grand nombre blessés & tous prêts de succomber sous les travaux d'un service qui ne leur laissoit aucun

Liv. V. 1521. repos & qui devint encore plus difficile à l'arrivée de la saison des pluies qui commençoient à tomber avec leur violence ordinaire (1).

Cortès tente de prendre la ville d'assaut. Cortès étonné & déconcerté de la longueur & des difficultés du siege se détermina à faire un grand effort pour se rendre maître de la ville avant d'abandonner le plan qu'il avoit suivi jusques-là & d'embrasser un nouveau systême d'attaque. Il envoya ordre à Alvarado & à Sandoval de s'avancer avec leurs divisions pour un assaut général & se mit à la tête du corps posté sur la chaussée de Cuyocan. 3 Juillet. Animés par sa présence & par l'espoir de quelqu'événement décisif, les Espagnols attaquerent avec une impétuosité à laquelle rien ne résista: ils renverserent toutes les barricades les unes après les autres, franchirent les fossés & les canaux & arriverent à la ville, où ils gagnerent du terrein par degrés malgré la multitude & le courage féroce des Mexicains. Cortès au milieu de la satisfaction que lui donnoit la rapidité de ses progrès n'avoit pas oublié de prendre des précautions pour la sûreté de sa retraite au cas qu'il y fût forcé, & avoit chargé Julien de Alderete, officier estimé qui lui étoit venu

(1) B. Diaz, c. 151.

avec le renfort d'Hispaniola, de combler les canaux & de défendre les passages aux endroits rompus de la chaussée à mesure que les corps s'avanceroient. Cet officier jugea cet emploi trop indigne de lui, & tandis que ses compagnons étoient au plus fort du combat & dans le chemin de la victoire, il abandonna le soin important dont il étoit chargé & vint se mêler parmi les combattans. Les Mexicains qui faisoient insensiblement des progrès dans l'art de la guerre ayant observé cette négligence, en instruisirent Guatimosin. Liv. V. 1521.

Ce prince vit sur le champ les conséquences de la faute que commettoient les Espagnols, & avec une grande présence d'esprit se disposa à en profiter. Il donna ordre aux troupes qui combattoient les Espagnols de front de céder peu à peu du terrain pour les attirer plus avant dans la ville & envoya en même-tems un corps nombreux de guerriers d'élite par différentes rues, les uns par terre, les autres par eau, vers la grande breche faite à la chaussée. A un signal qu'il donna, les prêtres du principal temple frapperent le grand tambour consacré au Dieu de la guerre. Aussitôt que les Mexicains entendirent ces sons lugubres & solemnels, Il est repoussé.

Liv. V. 1521.

propres à leur inſpirer l'enthouſiaſme & le mépris de la mort, ils ſe précipiterent ſur l'ennemi avec une nouvelle furie, allumée par le fanatiſme & par l'eſpérance du ſuccès. Les Eſpagnols ne pouvant tenir contre des hommes animés par de ſi puiſſans motifs, commencerent à ſe retirer d'abord lentement & en bon ordre. Mais l'ennemi les preſſant toujours & la retraite devenant de moment en moment plus néceſſaire, la terreur & la confuſion ſe mirent parmi eux; de ſorte qu'en arrivant à la grande breche de la chauſſée, Eſpagnols & Tlaſcalans, infanterie & cavalerie y tomboient pêle mêle, & y étoient accablés par les Mexicains, qui fondoient ſur eux de toutes parts & dont les petits canots s'approchoient de la chauſſée plus près que les brigantins ne pouvoient le faire. Cortès s'efforça inutilement d'arrêter & de rallier ſes ſoldats. La crainte les rendoit ſourds à ſes ordres & à ſes prieres. Enfin ne pouvant les ramener au combat, il s'occupa de ſauver quelques-uns de ceux qui étoient tombés dans le canal. Mais tandis qu'il étoit tout entier à ce ſoin & qu'il négligeoit ſa propre ſûreté, ſix officiers Mexicains ſe ſaiſirent de lui & l'emmenoient en triomphe. Heureuſement

Avec une perte conſidérable.

deux de ses officiers l'arracherent à ce danger aux dépens de leur vie; mais il reçut plusieurs blessures dangereuses avant de pouvoir se dégager. Les Espagnols perdirent plus de soixante des leurs, & ce qui rendit cette perte encore plus cruelle, dans ce nombre quarante tomberent vivans entre les mains d'un ennemi qui ne faisoit point de quartier à ses prisonniers (1).

Liv. V. 1521.

Les Espagnols prisonniers sont sacrifiés au Dieu de la guerre.

Les approches de la nuit en éloignant les Mexicains amenerent pour les Espagnols une situation presqu'aussi cruelle que celle dont ils sortoient. Ils entendoient les cris de triomphe & le tumulte de l'horrible fête par laquelle les Mexicains célébroient leur victoire. Toute la ville étoit illuminée & le grand temple étoit si brillant de clarté qu'on pouvoit distinguer de loin les environs remplis du peuple en mouvement & les prêtres empressés à faire les préparatifs pour la mort des prisonniers. Au milieu de l'obscurité de la nuit, les Espagnols s'imaginoient reconnoître leurs compagnons à la blancheur de leur peau & les voir dépouillés & contraints de danser devant la statue du dieu à qui ils

(1) Cortès, *relat.* p. 273. B. Diaz, c. 152. Gomera, *Cron.* c. 138. Herrera, *decad.* 3, *Lib.* 1. c. 20.

Liv. V. 1521. alloient être immolés. Ils entendoient leurs cris & croyoient diſtinguer chaque victime par le ſon de ſa voix. L'imagination augmentoit l'horreur de ces tableaux; les plus inſenſibles fondoient en larmes & les plus courageux frémiſſoient à la vue de ce terrible ſpectacle (r).

Nouveaux efforts des Mexicains.

Cortès en partageant avec ſes ſoldats les ſentimens que ce cruel événement leur inſpiroit, avoit à ſupporter encore les accablantes réflexions, naturelles à un général après un malheur ſi inattendu, & ne pouvoit ſe ſoulager comme eux en le montrant dans toute ſon étendue. Pour ſoutenir ou ranimer le courage & les eſpérances de ſes compagnons, il étoit obligé d'affecter une tranquillité qu'il n'avoit point. La conjoncture demandoit en effet de ſa part la plus grande fermeté. Les Mexicains encouragés par leur ſuccès l'attaquerent le lendemain dans ſes quartiers, mais il ne s'en tinrent pas uniquement à cette attaque. Ils envoyerent les têtes des Eſpagnols qu'ils avoient immolés, aux gouverneurs des provinces voiſines, en les aſſurant que le Dieu de la guerre, appaiſé par le ſang de leurs ennemis verſé abondamment ſur ſes autels, a-

(r) Voyez la Note XXIV.

voit fait entendre sa voix & déclaré que dans huit jours, leurs ennemis seroient entierement détruits & la paix & le bonheur rétablis dans tout l'Empire.

Liv. V. 1521.

Cortès est abandonné par plusieurs tributs d'Indiens alliés.

Une prédiction énoncée avec tant de confiance & en termes si précis, fut universellement adoptée par un peuple superstitieux. Le zele des provinces qui s'étoient déja déclarées contre les Espagnols en devint plus ardent; & d'autres qui s'étoient jusqu'alors tenues dans l'inaction, échauffées par l'enthousiasme religieux, prirent les armes pour exécuter les décrets des dieux. Les Indiens auxiliaires qui s'étoient joints à Cortès, adorateurs des mêmes divinités que les Mexicains & accoutumés à croire aussi aveuglément qu'eux aux réponses de leurs prêtres, abandonnerent les Espagnols comme des hommes dévoués à une destruction certaine. La fidélité des Tlascalans eux-mêmes fut ébranlée & les Espagnols demeurerent presque seuls dans leurs quartiers. Cortès ayant essayé en vain de dissiper par des raisonnemens les craintes superstitieuses de ses alliés se servit avantageusement de l'imprudence que les fabricateurs de la prophétie avoient eue d'en fixer l'accomplissement à un terme si prochain. Pour

Liv. V. 1521.

donner une preuve frappante de leur imposture, il suspendit toutes ses opérations militaires jusqu'à ce que le tems fixé par l'oracle fût écoulé, & se couvrant de ses brigantins qui écartoient l'ennemi, ses troupes passerent tout ce tems sans être inquiétées, & le terme fatal expira sans aucun désastre pour lui (1).

Il regagne leur amitié.

Ses alliés honteux alors de leur crédulité revinrent à leurs postes. D'autres tribus, jugeant que les dieux qui venoient de tromper ainsi les Mexicains avoient abandonné cet empire, se joignirent aux Espagnols; & telle fut la légereté de ce peuple que fort peu de tems après une défection générale de tous ses alliés, Cortès, si nous l'en croyons lui-même, se vit à la tête de cent cinquante mille Indiens.

Il adopte un nouveau systême d'attaque.

Quoique maître d'une armée si nombreuse il crut devoir former un nouveau systême d'attaque qui seroit conduit avec plus de circonspection. Au lieu de tenter encore de s'emparer brusquement de la ville par la bravoure de ses troupes, il prit le parti de s'en approcher par degrés & avec toutes les précautions possibles pour ne pas exposer ses gens

(1) B. Diaz, c. 153, Gomera *Cron.* c. 138.

aux malheurs qu'ils avoient déja éprouvés. A mesure que les Espagnols avançoient, les Indiens leurs alliés réparoient en les suivant les chaussées; dès qu'ils se rendoient maîtres de quelques parties de la ville ils faisoient raser les maisons. Peu à peu les Mexicains forcés de se replier à mesure que leurs ennemis gagnoient du terrain, se trouverent resserrés dans un plus petit espace. Guatimosin ne pouvant empêcher entiérement les progrès de ses ennemis, continuoit de défendre sa capitale avec le plus grand courage & disputoit le terrain pied à pied. Cependant les Espagnols avoient non-seulement changé leur systême d'attaque, mais les armes mêmes avec lesquelles ils combattoient. Cortès leur avoit fait prendre les longues piques de Chinantlan, qu'il avoit employées avec tant de succès contre Narvaès. Cette arme leur donnant la facilité de combattre serrés, ils repoussoient presque sans danger des ennemis qui les attaquoient sans ordre. Il périt un nombre prodigieux de Mexicains dans ces combats chaque jour renouvelés (1). La ville dévastée ainsi par la guerre étoit en même-tems en proie à toutes les horreurs de la famine. Les

(1) Cortès, *relat*, p. 275. c. 276, F. B. Diaz, c. 153.

Liv. V. 1521.

brigantins Eſpagnols maîtres du lac empêchoient l'abord de toutes les proviſions qui pouvoient leur venir par eau. Le grand nombre des Indiens auxiliaires fermoit toutes les avenues de la ville par terre. Les magaſins formés par Guatimoſin étoient épuiſés par le nombre d'hommes réunis dans la capitale pour défendre leur ſouverain & les temples de leurs dieux. Non-ſeulement le peuple, mais les premiers des citoyens étoient réduits aux plus cruelles extrémités. Les maladies mortelles & contagieuſes, la derniere des calamités qu'éprouvent les villes aſſiégées, combloient enfin la meſure de leurs maux (1).

Conſtance & courage de Guatimoſin.

Le courage de Guatimoſin ſe ſoutenoit cependant au milieu de tant de malheurs, & ſon ame n'étoit point abattue. Il rejetoit avec mépris toutes les ouvertures de paix que lui propoſoit Cortès & ne pouvant ſupporter l'idée de ſe ſoumettre aux oppreſſeurs de ſon pays, il étoit déterminé à ne pas ſurvivre à ſa ruine. Les Eſpagnols avançoient toujours.

27 Juillet. Enfin les trois diviſions à la fois pénétrerent jus-

(1) Cortès, *Relat.* 276, E. 277, F. B. Diaz, 155. Gomara *Cron. c.* 141.

jusqu'à la grande place qui étoit au milieu de la ville & s'y logerent. Les trois quarts de la ville se trouvoient en leur puissance & n'offroient que des monceaux de ruine; le reste étoit si pressé que les Méxicains désespérerent de pouvoir résister à des ennemis qui les attaqueroient désormais avec plus d'avantages encore & plus de moyens de succès. Les nobles, empressés de sauver la vie d'un monarque qu'ils respectoient, obtinrent de Guatamosin qu'il quitteroit une ville qu'on ne pouvoit plus défendre & qu'il se retireroit dans les provinces éloignées de l'Empire, où il pourroit encore exciter les peuples à la défense commune & combattre avec moins de désavantage. Pour faciliter l'exécution de ce projet, ils tâcherent d'amuser Cortès par des propositions de paix, afin que Guatimosin pût s'échapper pendant le cours de la négociation. Mais Cortès avoit trop de discernement & de sagacité pour se laisser tromper par leurs artifices. Il soupçonna leur dessein, &, persuadé qu'il lui étoit très-important d'en empêcher l'exécution, il avoit confié à Sandoval, sur la vigilance duquel il pouvoit le plus compter, le commandement des brigantins,

Liv. V. 1521.

avec ordre de veiller sur les moindres mouvemens de l'ennemi. Sandoval, attentif à exécuter ces ordres, observant quelques grands canots remplis d'Indiens qui traversoient le lac avec une extrême rapidité donna le signal de la chasse; Garcia Holguin qui commandoit le brigantin le plus léger, les ayant bientôt atteints, étoit prêt a faire feu sur le plus avancé qui sembloit porter un homme auquel le reste obéissoit. A l'instant les rameurs éleverent leurs rames & tous ceux qui étoient dans le canot renonçant à faire aucune résistance le conjurerent avec des pleurs & des cris d'arrêter ses gens, parce que l'empereur étoit parmi eux. Holguin se saisit sur le champ de sa proie. Guatimosin se remettant entre ses mains le pria avec dignité d'épargner les insultes à sa femme & à ses enfans. Le malheureux prince conduit devant Cortès ne montra ni la férocité sombre d'un barbare ni l'abattement d'un suppliant. *J'ai rempli*, dit-il à l'Espagnol, *le devoir d'un roi; j'ai défendu mon peuple jusqu'à la derniere extrémité. Il ne me reste qu'à mourir. Prends ce poignard*, continua-t-il en mettant la main sur celui de Cortès, *enfonce-le dans mon*

Il est fait prisonnier.

sein & termine une vie qui ne peut plus être utile (1).

Liv. V. 1521.

Aussitôt que le sort du monarque fut connu, la résistance des Mexicains cessa & Cortès prit possession de la partie de la capitale qui n'étoit pas encore détruite. Ainsi fut terminé le siege de Mexico, le plus mémorable événement de la conquête de l'Amérique. Il avoit duré soixante quinze jours, dont presqu'aucun ne s'étoit passé sans quelqu'effort extraordinaire de la part des assaillans ou des assiégés pour l'attaque ou la défense d'une ville, du destin de laquelle les uns & les autres savoient que celui de l'Empire entier dépendoit. La défense avoit été plus vigoureuse qu'en aucune autre action entre les habitans de l'ancien monde & ceux du nouveau. Le talent de Guatimosin, le nombre de ses troupes, la situation avantageuse de sa capitale avoient balancé la grande supériorité de la discipline & des armes des Espagnols, qui se seroient vus forcés d'abandonner leur entreprise s'ils n'eussent pas été secondés par des secours étrangers. Mais Mexico fut perdu par la jalousie des villes voisines qui re-

13 Août. La ville se rend.

(1) Cortès, *relat.* 279. B. Diaz, *c.* 156. Gomera *Cron.* *c.* 142. Herrera, *dec.* 3, *Lib.* II, *c.* 7.

Liv. V. 1521.

doutoient sa puissance & par la révolte des sujets de l'Empire, las du joug qu'ils portoient. Leurs secours mirent Cortès en état d'exécuter un projet qu'il n'eût peut-être pas osé tenter s'il eût été réduit à ses propres forces. Si le compte que nous venons de rendre de la réduction de Mexico fait disparoître le merveilleux dont les historiens Espagnols ont embelli le récit de cet événement, en montrant des causes simples & naturelles où ils ne voient que faits & prouesses romanesques de leurs compatriotes, on y trouve d'un autre côté des motifs d'admirer encore plus les grands talens de Cortès qui, avec toutes sortes de désavantages, eut l'art d'acquérir sur des nations qui n'entendoient pas sa langue un ascendant assez puissant pour les faire servir d'instrumens à l'exécution de ses desseins (1).

Espérances des Espagnols trompées par la médiocrité du butin.

La joie que ressentirent les Espagnols du succès de cette périlleuse entreprise fut d'abord excessive ; mais elle se calma bientôt lorsqu'ils se virent frustrés des espérances chimériques qui les avoient animés à braver tant de difficultés & de dangers. Au lieu de ces richesses immenses & inépuisables sur lesquel-

(1) Voyez la NOTE XXV.

les ils comptoient en devenant maîtres des trésors de Montézuma & de l'or de tant de temples, toute leur avidité ne put rassembler du milieu des ruines & de la désolation d'une ville immense qu'un butin fort peu considérable. Guatimosin, prévoyant sa destinée, avoit rassemblé toutes les richesses laissées par ses ancêtres, & les avoit fait jeter dans le lac. Les Indiens auxiliaires s'étoient emparés de la meilleure partie du reste, tandis que les Espagnols combattoient. Ce qu'en purent rassembler les conquérans eux-mêmes étoit si peu de chose, que plusieurs d'entre eux dédaignerent d'accepter la part qui leur en revenoit. Les plaintes & les murmures s'éleverent d'abord contre Cortès & ses favoris, qu'on soupçonnoit de s'être approprié une plus grande part que celle qui devoit leur échéoir dans un partage équitable, & ensuite contre Guatimosin qui les irritoit par un refus obstiné de découvrir le lieu où il avoit, disoit-on, caché ses trésors (1).

Liv. V. 1521.

Guatimosin mis à la torture.

Les raisons, les prieres & les promesses furent inutilement mises en usage pour cal-

(1) L'or & l'argent, selon la relation de Cortès, 280, A, ne monterent qu'à 120 mille pezos, valeur bien inférieure à celle que les Espagnols avoient partagée entre eux à Mexico.

Liv. V. 1521.

mer les mécontens, & il faut croire que cette inutilité même & la crainte de voir le mécontentement s'augmenter, pousserent Cortès à une action qui ternit la gloire de ce qu'il avoit fait jusques-là de grand. Sans égard pour le rang qu'avoit occupé Guatimosin, sans respect pour les vertus qu'avoit déployé ce malheureux monarque, il le fit mettre à la torture, ainsi que son premier favori, pour les forcer à découvrir l'endroit où l'on supposoit qu'il avoit caché le trésor de l'Empire. Guatimosin supporta tout ce que l'ingénieuse cruauté de ses bourreaux put imaginer de tourmens avec le courage indomptable d'un guerrier Américain. Le compagnon de ses souffrances, cédant à la violence de la douleur, sembloit demander à son maître par un regard languissant la permission de révéler ce qu'il savoit; mais le courageux monarque jetant sur lui un coup-d'œil où se peignoient à la fois l'autorité & le dédain, releva sa foiblesse en lui disant, *& moi suis-je sur un lit de roses?* Terrassé par ce reproche, le favori persévéra dans le silence & expira dans les tourmens. Cortès honteux enfin de cette horrible scene tira la victime des mains de ses bourreaux & prolon-

gea une vie réservée à de nouvelles indignités & à de nouvelles souffrances (1).

Toutes les provinces de l'Empire se soumettent.

Le sort de la capitale entraîna celui de tout l'Empire, ainsi que les deux partis l'avoient prévu. Les provinces se soumirent les unes après les autres aux vainqueurs. De petits détachemens d'Espagnols pénétrerent dans tout le pays sans obstable & jusqu'à la grande mer du sud, par laquelle ils espéroient toujours, selon les idées de Colomb, s'ouvrir aux Indes orientales un passage court & facile, & assurer à la couronne de Castille les richesses si enviées de ces belles régions (2).

Cortès forme des plans pour de novelles découvertes qui sont faites par Magellan.

L'esprit actif de Cortès commença dès-lors à s'occuper de ce projet (3). Il ignoroit que pendant le cours de ses victoires au Mexique ce même plan avoit été exécuté. Cet événement étant un des plus intéressans dans l'histoire des découvertes des Espagnols, & ayant beaucoup influé sur l'état du pays que Cortès venoit de soumettre, nous devons en tracer une esquisse à nos lecteurs.

Ferdinand Magalhaens ou Magellan, Por-

(1) B. Diaz, *c.* 157. Gomera *Cron. c.* 146. Herrera, *decad* 3, *Lib. II*, *c.* 8. Torquemada, *mond. ind.* 1. 574.
(2) Cortès, *relat.* 280. D. *&c.* B. Diaz, *c.* 157.
(3) Herrera, *decad.* 3, *Lib. II*, *c.* 17. Gomera *Cron*, *c.* 149.

Liv. V. 1521. tugais, d'une naiſſance honorable, ayant ſervi pluſieurs années dans les Indes orientales avec une grande valeur ſous le fameux Albuquerque, demanda les récompenſes qu'il croyoit lui être dues avec la hauteur naturelle à un homme de courage; mais, pour des raiſons qu'on ignore, ſon général & ſon ſouverain rejeterent ſes demandes avec dédain. Magellan ſe rendant témoignage de ce qu'il avoit fait & de ce qu'il méritoit ne put ſupporter ce refus. Dans ſon reſſentiment il ſe crut dégagé du ſerment de fidélité qu'il avoit fait à un maître ingrat, & ſe préſenta à la cour de Caſtille, où il eſpéroit qu'on rendroit plus de juſtice à ſes talens. Pour commencer à s'y faire connoître avantageuſement, il propoſa un projet dont l'exécution devoit bleſſer à l'endroit le plus ſenſible le monarque dont il avoit à ſe plaindre: c'étoit le plan favori de Colomb, la découverte d'un paſſage aux Indes orientales par l'oueſt, ſans empiéter ſur la partie du globe attribuée aux Portugais par la ligne de démarcation qu'avoit tracé Alexandre VI. Il fondoit ſes eſpérances ſur les idées de ce grand navigateur, confirmées par beaucoup d'obſervations, fruit de ſa propre expérience

1517.

&

& de celle que ses compatriotes avoient acquise par leur commerce avec l'orient. L'entreprise étoit difficile & dispendieuse, il en convenoit; il lui falloit une escadre assez forte & pourvue de vivres pour deux années. Heureusement il s'adressoit à un ministre qui ne se laissoit effrayer ni par les difficultés ni par la dépense. Le cardinal Ximenès, qui gouvernoit alors l'Espagne, voyant à la fois dans le succès de cette entreprise un accroissement de richesses & de gloire pour son pays, écouta favorablement les propositions de Magellan. Charles-quint à son arrivée dans son nouveau royaume, adopta les mesures de Ximenès avec la même chaleur & donna ses ordres pour un armement aux dépens de la couronne, dont le commandement fut donné à Magellan avec les titres de chevalier de saint-Jacques & de capitaine général (1).

Liv. V. 1521.

Le dixieme d'août 1519, Magellan fit voile de Séville avec cinq vaisseaux, armement considérable pour l'état de la navigation dans ces tems-là, quoique le plus grand de ses navires n'excédât pas cent vingt tonneaux. Les

Voyage de Magellan.

(1) Herrera, *decad.* 2, *Lib. II*, *c.* 19, *Lib. IV*, *c.* 9; Gomera, *hist. c.* 91.

Liv. V. 1521. équipages montoient en tout à deux cents trente-quarante hommes, parmi lesquels se trouvoient quelques-uns des meilleurs pilotes d'Espagne & plusieurs Portugais en qui Magellan avoit encore une plus grande confiance. Après avoir touché aux Canaries, il prit
1520. sa route directement au sud vers la ligne, le long de la côte de l'Amérique. Il fut arrêté par des calmes si longs; il employa tant de tems à reconnoître toutes les baies & tous les golfes qui lui sembloient pouvoir former une communication avec la mer qu'il comptoit découvrir au sud, qu'au douze de janvier il ne se trouva qu'à la riviere de la Plata. En voyant la large embouchure de ce fleuve qui porte une si grande abondance d'eau à l'océan Atlantique, il se persuada qu'il pourroit trouver par là le passage qu'il cherchoit, mais après l'avoir remonté pendant quelques jours & avoir observé que le canal se rétrécissoit & que les eaux devenoient douces, il reprit sa route vers le sud. Le 31 de Mars il toucha au port de saint-Julien, à quarante-huit degrés au sud de l'équateur, où il se détermina à passer l'hiver. Il y perdit un de ses vaisseaux, & les Espagnols y souffrirent tant de l'excessive rigueur du climat, que les équi-

pages de trois des vaisseaux, leurs officiers à leur tête, se mutinerent ouvertement & demanderent qu'on abandonnât le projet d'un aventurier inconsidéré & qu'on retournât en Espagne. Magellan réprima cette révolte dangéreuse avec autant de promptitude que d'intrépidité, en punissant les chefs. Avec le reste de ses gens, subjugués par sa fermeté, sans être reconciliés avec son entreprise, il continua son voyage au sud & découvrit enfin au cinquante-troisieme degré de latitude l'entrée d'un détroit où il se jeta, malgré les murmures & les remontrances de tous ceux qui étoient sous ses ordres. Après avoir navigué vingt jours dans ce canal tortueux & dangereux, auquel il donna son nom & où il fut abandonné par un de ses vaisseaux, il vit enfin se découvrir à ses yeux la grande mer du sud & remercia le ciel en répandant des larmes de joie de l'heureux succès de son entreprise (1).

Liv. V. 1521.

Mais il se trouvoit à une plus grande distance qu'il ne l'imaginoit du but de son voyage. Il navigua trois mois & vingt jours

(1) Herrare, *decad.* 2, *Lib.* IV, *c.* 10, *Lib.* IX, *c.* 17. Gomera, *hist. c.* 92. Pigafetta *Viagg. apud.* Ramus. ii, *pag.* 52 *&c.*

Liv. V. 1521. portant constamment au nord-ouest sans découvrir aucune terre. Dans cette route, la plus longue qui eût jamais été faite, sur un océan dont on ne connoissoit point les bornes, il eut beaucoup à souffrir. Ses provisions étoient presque épuisées. L'eau douce se corrompit; ses gens furent réduits à la plus petite ration nécessaire pour ne pas mourir de faim, & le scorbut, la plus terrible des maladies auxquelles sont exposés les navigateurs, commença à se manifester. Une circonstance seule leur donna quelque consolation. Ils eurent un beau tems soutenu & des vents si favorables que Magellan donna à cet océan le nom de pacifique qu'il conserve encore. Enfin lorsqu'ils étoient réduits aux Mars. dernieres extrémités, ils tomberent sur un groupe de petites isles très-fertiles où ils trouverent des rafraîchissemens en si grande abondance qu'ils recouvrerent bientôt la santé. De ces isles, auxquelles ils donnerent le nom *d'isles des Larrons*, Magellan s'avança encore plus à l'est & découvrit celles qu'on nomme aujourd'hui *Philippines*. Il y eut malheureusement une querelle avec les naturels du pays qui l'attaquerent avec un corps nombreux & des troupes bien armées,

& Magellan périt, ainsi que plusieurs de ses principaux officiers, en combattant ces barbares avec sa valeur ordinaire. Liv. V. 1520. 26 Avril.

L'expédition se continua sous d'autres commandans. Après avoir visité plusieurs isles répandues dans la partie orientale de l'océan Indien, ils touchèrent à la grande isle de Borneo & ensuite à Tidor, une des Moluques, où ils prirent terre au grand étonnement des Portugais qui ne pouvoient comprendre comment les Espagnols, en naviguant à l'ouest, étoient arrivés à cet établissement reculé de leur commerce, auquel eux-mêmes se rendoient en faisant route dans une direction opposée. Les Espagnols trouverent dans ces isles & dans les isles voisines, des peuples instruits des avantages du commerce & disposés à trafiquer avec une nation inconnue. Ils y prirent une cargaison de ces épices précieuses qui sont une des productions les plus recherchées de ces climats. Avec ces trésors & des échantillons des riches marchandises qu'ils avoient trouvées dans les autres contrées qu'ils avoient visitées, la *Victoire*, celui des deux vaisseaux restans de toute l'escadre, qui étoit le plus en état de soutenir encore un long 8 Nov.

Liv. V. 1521. Janvier 1522.

voyage, fit voile pour l'Europe ſous le commandement de Jean Sébaſtien del Cano. Il ſuivit la route des Portugais par le cap de Bonne-Eſpérance, & après avoir beaucoup ſouffert il arriva à Saint-Lucar le 7 ſeptembre 1522, ayant fait le tour du globe en trois ans & vingt-huit jours (1).

Quoiqu'une deſtinée malheureuſe ait privé Magellan de la ſatisfaction de terminer lui-même ſa grande entrepriſe, ſes contemporains, rendant juſtice à ſa mémoire & à ſes grands talens, lui ont conſervé non-ſeulement la gloire d'en avoir formé le plan, mais encore celle d'avoir ſurmonté preſque tous les obſtacles qui en traverſoient l'exécution; & il eſt encore aujourd'hui au rang des plus habiles & des plus heureux navigateurs. La gloire des navigateurs Eſpagnols éclipſa à cette époque celle de toutes les autres nations, &, dans le cours d'un petit nombre d'années, ils eurent le rare bonheur de découvrir un nouveau continent preſqu'auſſi étendu que l'ancien monde & celle de conſtater par l'expérience la figure & l'étendue du globe terreſtre.

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib. I*, *c.* 3, 9, *Lib. IV*, *c.* 1. Gomera *Cron.* *c.* 93, *&c.* Pigafetta *ap.* Ramuſi II, *pag.* 361, *&c.*

Les Espagnols ne se contentoient pas cependant de la gloire d'avoir les premiers fait le tour du monde; ils prétendoient recueillir de grands avantages pour leur commerce de cet effort hardi de leur habileté dans l'art de la navigation. Les savans parmi eux croyoient que les isles qui produisent les épiceries & plusieurs des pays les plus riches de l'est étoient situés dans les limites de la partie du globe attribuée à la couronne de Castille par le partage d'Alexandre VI. Les négocians sans s'embarrasser de cette discussion se livrerent avec empressement à ce que le commerce avec ces nouveaux pays leur offroit d'avantageux & de séduisant. Les Portugais, alarmés de la concurrence de rivaux si dangereux, s'efforcerent de leur susciter des ennemis en Europe par les négociations, tandis qu'ils les traversoient en Asie à force ouverte. Charles, peu instruit de l'importance de cet objet ou distrait par ses autres projets & par l'étendue de ses autres opérations, ne donna pas à ses commerçans d'Asie la protection dont ils avoient besoin. Enfin le mauvais état de ses finances, épuisées par ses guerres dans toutes les parties de l'Europe, & la crainte de s'en-

Liv. V. 1521.

Liv. V. 1521.

susciter une nouvelle avec les Portugais, le déterminerent à céder à ceux-ci toutes ses prétentions sur les Moluques pour la somme de trois cent cinqante mille ducats. Il réserva cependant à la couronne de Castille le droit de rentrer dans ses droits en remboursant cette somme. Mais d'autres objets détournerent toute son attention & celle de ses successeurs, & l'Espagne perdit tout-à-fait un commerce qu'elle avoit travaillé si long-tems à s'ouvrir & dont elle espéroit tirer le plus grand bénéfice (1).

Quoique le commerce avec les Moluques fût abandonné, le voyage de Magellan eut d'abord des suites fort avantageuses pour l'Espagne. Philippe II, en 1564, soumit à sa couronne les isles découvertes dans l'océan oriental & y forma des établissemens avec lesquels la nouvelle Espagne établit une communication réguliere dont nous parlerons dans la suite. Je reviens à présent à ce qui se passoit dans la nouvelle Espagne.

Cortès rappelé par le roi d'Espagne.

Tandis que Cortès acquéroit à sa patrie de si vastes possessions & préparoit encore d'autres conquêtes, sa destinée singuliere étoit

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib. VII*, *c.* 5, *decad.* 4, *Lib. V*, *c.* 7, *&c.*

non-feulement d'être dépouillé de toute autorité par le fouverain qu'il fervoit avec tant de zele & de fuccès, mais d'être regardé comme un fujet rébelle. Par les intrigues de Fonzeca, evêque de Burgos, fa conduite, lorfqu'il prit le gouvernement de la nouvelle Efpagne, fut déclarée une ufurpation contraire à l'autorité royale; & Chriftoval de Tapia fut revêtu d'une commiffion qui l'autorifoit à deftituer Cortès, à fe faifir de fa perfonne, à confifquer fes biens & à rechercher tout ce qu'il avoit fait jufqu'alors pour en rendre compte au confeil des Indes dont l'évêque de Burgos étoit préfident. Quelques femaines après la réduction de Mexico, Tapia débarqua à la Vera-cruz, y portant l'ordre du fouverain de dépouiller le conquérant de toute autorité & de le traiter en criminel. Mais Fonzeca avoit choifi un homme peu propre à feconder fon inimitié pour Cortès. Tapia n'avoit ni la réputation, ni les talens néceffaires pour exécuter la commiffion importante dont il étoit chargé. Cortès, en témoignant publiquement le plus grand refpect pour l'autorité de l'empereur, prit fecrétement des mefures pour rendre inutiles les ordres dont Tapia étoit chargé.

Liv. V.

1522.

Liv. V. 1521. Il entama avec lui une négociation si compliquée, il multiplia tellement les conférences, il employa tour à tour & les menaces & les promesses & les présens d'une maniere si adroite, qu'il détermina enfin cet homme foible à abandonner un pays qu'il n'étoit pas digne de gouverner (1).

Il s'adresse de nouveau à la cour. 15 Mai 1522. Cependant, malgré l'adresse avec laquelle il venoit de parer ce coup, Cortès étoit si persuadé qu'il ne tenoit pas son pouvoir d'une autorité légitime & suffisante qu'il se détermina à envoyer en Espagne des députés pour y faire une description pompeuse du succès de ses armes, pour y porter des échantillons des productions du pays & de riches présens pour l'empereur, comme des gages des grands revenus que la couronne pourroit tirer dans la suite de ses nouvelles conquêtes, & pour demander en récompense de tous ses services l'approbation de tout ce qu'il avoit fait & le gouvernement des pays que sa conduite & la valeur de ses compagnons avoient soumis à la couronne de Castille. Le moment où les députés se présen-

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib. III*, *c.* 16, *decad.* 4, *c.* 1. Cortès, *relat.* 281, E. B. Diaz., *c.* 158.

terent à la cour étoit favorable. Les mouvemens qui avoient troublé l'Espagne à l'avénement de ce prince au trône, achevoient de se calmer (1). Les ministres avoient le tems de s'occuper des affaires du déhors; les récits qu'on publioit des victoires de Cortès remplissoient ses compatriotes d'admiration; l'étendue & les richesses des pays conquis étoient pour eux un objet d'espérances flatteuses & sans bornes. Ce qu'il pouvoit y avoir d'irrigulier dans la maniere dont Cortès s'étoit élevé au pouvoir, étoit couvert par l'éclat & le mérite des grandes actions qu'il n'avoit faites qu'à l'aide de ce pouvoir même. Tous les esprits se révoltoient à la pensée de punir un homme dont les services méritoient plutôt les plus grandes marques de distinction. La voix publique s'élevoit hautement en sa faveur, & Charles, arrivant en Espagne dans le même tems, adopta les sentimens de ses sujets avec l'ardeur de son âge. Malgré les réclamations de Velasquès & la résistance de l'évêque de Burgos, il nomma Cortès capitaine-général & gouverneur de la nouvelle Espagne, jugeant que

Liv. V. 1522.

Il est nommé capitaine-général & gouverneur de la nouvelle Espagne.

(1) Histoire de Charles V, *Tom. II.*

Liv. V. 1522. personne n'étoit aussi capable de maintenir l'autorité royale ou d'établir un bon gouvernement parmi ses sujets Espagnols & Indiens de la nouvelle Espagne, que le même commandant à qui les premiers s'étoient volontairement soumis & que les derniers étoient accoutumés à craindre & à respecter depuis si long-tems (1).

Ses plans & ses dispositions. Cortès, même avant d'avoir obtenu de son souverain la confirmation légale de son autorité, ne craignoit pas d'en exercer les droits pour assurer sa conquête & la rendre utile à sa patrie. Il résolut d'établir le chef-lieu de son gouvernement au même endroit où étoit situé l'ancien, & il entreprit de relever Mexico de ses ruines. Comme il se faisoit une brillante idée de la future grandeur de l'état qu'il fondoit, il commença à rebâtir sa capitale sur un plan dont l'exécution en a fait peu à peu la plus belle ville du nouveau monde. Il employa en même-tems dans différentes provinces des personnes instruites pour rechercher les mines, & il en ouvrit quelques-unes, les plus riches de celles que les Espagnols eussent jusques-là dé-

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib. IV*. 3. Gomera *Cron.* 164, 165. B. Diaz, 167, 168.

couvertes en Amérique. Il détacha ses principaux officiers dans les provinces éloignées & les encouragea à s'y établir, non-seulement en leur donnant de grandes concessions de terre, mais encore en leur accordant sur les Indiens la même autorité & les mêmes droits d'en exiger des services que les Espagnols s'étoient attribués dans les isles.

Révoltes des Mexicains & cruautés des Espagnols.

Ce ne fut pas cependant sans difficulté que l'empire du Mexique fut réduit à former une colonie Espagnole. Ce peuple, poussé à bout par l'oppression, oublia souvent la supériorité des Espagnols & courut aux armes pour recouvrer sa liberté; mais la discipline & la valeur des Européens l'emporterent par-tout. Malheureusement pour la gloire de l'Espagne, les vainqueurs souillerent leur victoire par la maniere dont ils traiterent le peuple vaincu. Aussitôt qu'ils furent maîtres de la capitale & de la personne de Guatimosin, ils supposerent que le roi de Castille entroit dès ce moment en possession de tous les droits du monarque prisonnier & affecterent de considérer les moindres efforts des Mexicains pour assurer leur indépendance, comme une rébellion de vassaux contre leur souverain, ou une révolte

Liv. V. 1522.

d'esclaves contre leur maître. Sur le prétexte de ces maximes arbitraires, ils violèrent tous les droits de la guerre entre les nations. A chaque mouvement d'une province ils y réduisoient le peuple à la plus humiliante des conditions, la servitude personnelle. Les chefs, regardés comme plus criminels, étoient mis à mort par les supplices les plus honteux & les plus cruels que pussent imaginer l'insolence & la férocité du vainqueur. Dans presque toutes les parties de l'empire, les progrès des Espagnols étoient marqués par des traces de sang & par des actions d'une atrocité révoltante. Dans celle de Panuco soixante Caciques ou chefs & quatre cens nobles furent brûlés vifs à la fois, & cette exécrable barbarie ne fut pas commise dans un moment d'emportement, ni par un subalterne. Elle fut l'ouvrage de Sandoval, officier dont le nom tient le premier rang après celui de Cortès dans les annales de la nouvelle Espagne, & elle avoit été concertée avec Cortès lui-même. Pour mettre le comble à l'horreur de cette scene, on assembla les parens & les enfans de ces malheureuses victimes & on les força d'ê-

tre témoins de leurs supplices (1). Il paroît impossible d'ajouter à ces excès : ils furent cependant suivis d'une atrocité qui révolta les Mexicains plus fortement encore, en leur faisant sentir tout leur avilissement & le mépris insultant de leurs vainqueurs pour l'ancienne dignité de leur empire. Sur un léger soupçon, appuyé sur des témoignages sans force, que Guatimosin avoit formé le projet de secouer le joug & d'exciter ses anciens sujets à prendre les armes, Cortès, sans forme de procès, fit pendre le malheureux monarque & les Caciques de Tazeuco & de Tacuba, les deux personnes les plus qualifiées de l'Empire. Les Mexicains virent avec horreur & étonnement ce supplice honteux infligé à des hommes qu'ils respectoient presqu'à l'égal de leurs dieux (1). L'exemple de Cortès & de ses principaux officiers encouragea les moindres Espagnols à commettre les plus grands excès. Nuno de Gusman en particulier, dans plusieurs expéditions qu'il commanda, deshonora un nom illustre par un grand nombre

(1) Cortès, *relat.* 291. C. Gomera *Cron. c.* 155.

(2) Gomera *Cron. cap.* 170. B. Diaz, *cap.* 177. Herrera, *decad.* 3, *lib. VIII*, *cap.* 9. Voyez la NOTE XXVI.

Liv. V. 1522.

d'actions d'une barbarie & d'une atrocité particuliere (1).

Premier objet formé par l'industrie des conquérans.

Une circonstance paroît avoir sauvé les Mexicains de l'entiere destruction que les Espagnols avoient portée dans les isles. Les premiers conquérans du Mexique n'entreprirent pas d'y fouiller les mines. Ils n'avoient ni les fonds pour les avances des grands travaux, nécessaires pour pénétrer jusqu'à ces profondeurs où la nature a caché les métaux précieux, ni les connoissances des procédés de métallurgie par lesquels on sépare le métal de sa mine. Ils se contenterent de la méthode plus simple pratiquée par les Indiens de laver les terres entraînées des montagnes par les rivieres & les torrens & d'en retirer les grains d'or qu'on y trouve. Les riches mines de la nouvelle Espagne, qui ont depuis versé tant de richesses sur le globe, ne furent découvertes que plusieurs années après la conquête, vers 1552 &c. (2), & à cette époque l'Espagne avoit déja établi au Mexique un gouvernement mieux réglé & plus humain. L'expérience, fruit des premieres fautes, avoit suggéré aux conqué-

(1) Herrera, *decad.* 4 & 5 *Passim.*
(2) Herrera, *decad.* 8, *lib.* X, *c.* 21.

rans beaucoup de loix utiles & douces en faveur des Indiens, & quoiqu'on augmentât le nombre de ceux qui travailloient aux mines, espece de travail le plus funeste à l'homme, ils souffrirent moins de maux & moins de dépopulation que les isles n'en avoient souffert des exploitations moins étendues, mais plus mal réglées des premiers conquérans. Liv. V. 1521.

La grande mortalité des Indiens fit évanouir aussi les espérances de leurs nouveaux maîtres. Les travaux des mines mal conduits rapporterent peu de richesses aux entrepreneurs; & comme on le remarque dans les nouveaux établissemens, les dangers & les difficultés furent pour les premiers Colons, tandis que les fruits de leurs travaux & de leurs succès, réservés à des tems plus tranquilles, furent recueillis par des successeurs qui avoient plus d'industrie avec moins de mérite. Les premiers historiens de l'Amérique nous parlent sans cesse des maux qu'eurent à souffrir ses conquérans & de leur extrême (1) pauvreté. Dans la nouvelle Espagne, leur condition devint encore

Leur pauvreté.

(1) Cortès, *relat. pag.* 283. F. B. Diaz, C. 209.

LIV. V. 1522. plus fâcheuſe par des arrangemens particuliers à cette colonie.

Charles V, en nommant Cortès gouverneur, établit en même-tems des commiſſaires indépendans de lui pour y recevoir & adminiſtrer ſes revenus (1). Ces gens, pris dans des emplois ſubalternes à Madrid, ſe laiſſerent ſi fort enivrer par cette élévation ſoudaine, qu'ils ſe crurent appelés à un rôle de la plus grande importance. Accoutumés aux formalités minutieuſes des bureaux & remplis des idées étroites qu'ils avoient priſes dans la ſphere où ils s'étoient exercés juſqu'alors, ils furent très-étonnés de l'autorité dont Cortès y jouiſſoit & ne conçurent
1524. pas combien la maniere de gouverner un pays nouvellement conquis eſt différente de celle qu'on peut employer dans un état où un gouvernement tranquille & régulier eſt établi depuis long-tems. Ils répréſenterent Cortès à la Cour d'Eſpagne comme un ambitieux & comme un tyran, qui, ſe donnant un pouvoir ſupérieur à la loi même, aſpiroit à l'indépendance, & qui, par ſes richeſſes exceſſives & par l'influence qu'elles lui don-

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib. IV*, *c.* 3.

noient, étoit en état d'exécuter les projets criminels qu'il paroiffoit méditer (1). Ces infinuations firent des impreffions fi fortes fur les miniftres Efpagnols, prefque tous formés aux affaires fous l'adminiftration févere & jaloufe de Ferdinand, qu'ils oublierent tous les fervices de Cortès & les travaux exceffifs auxquels il venoit de fe livrer, en conduifant lui-même une expédition dans laquelle il s'étoit avancé du lac de Mexico à l'extrémité occidentale du pays de Honduras (2). Ils firent bientôt paffer leurs foupçons dans l'efprit de leur maître, & déterminerent Charles-quint à envoyer au Mexique le licentié Paul de Léon, pourvu d'amples pouvoirs, pour rechercher la conduite de Cortès & même pour le faire arrêter & l'envoyer prifonnier en Efpagne, s'il le trouvoit coupable.

Liv. V. 1522.

Cortès retourne en Efpagne.

La mort foudaine de Paul de Leon, peu de jours après fon arrivée dans la nouvelle Efpagne, empêcha l'exécution de ces ordres; mais, comme ils étoient connus, Cortès fut vivement bleffé de cette ingratitude pour des

(1) Herrera, *decad.* 3, *lib.* V, *cap.* 14.

(2) Voyez la Note XXVII.

LIV. V. 1525. ſervices les plus grands qu'un roi d'Eſpagne eût jamais reçus d'aucun de ſes ſujets.

Il travailla cependant à regagner la confiance de ſon ſouverain & à conſerver ſa place. Mais tous les Eſpagnols employés par le gouvernement dans la nouvelle Eſpagne étoient autant d'eſpions de ſa conduite & donnoient les interprétations les plus malignes & les plus déſavorables à toutes ſes actions.
1528. Les craintes de Charles & de ſes miniſtres redoublerent. On forma une nouvelle commiſſion revêtue de pouvoirs plus étendus, & l'on prit différentes précautions pour prévenir ou punir la réſiſtance de Cortès s'il avoit l'audace de manquer à la fidélité d'un ſujet (1). Cortès, en voyant ſe former l'orage qui le menaçoit, éprouva toutes les émotions violentes, naturelles à un homme qui a l'ame fiere, & qui, au lieu de la reconnoiſſance qu'on lui doit, reçoit un indigne traitement. Mais, quoique quelques-uns de ſes compagnons les plus déterminés le preſſaſſent de faire valoir la juſtice de ſa cauſe contre une patrie ingrate & de ſaiſir d'une

(1) Herrera, *decad.* 3, *lib. VIII*, *cap.* 15, *decad.* 4, *lib. II*, *cap.* 1, *lib. IV*, *cap.* 9, 10. B. Diaz, *cap.* 172, 196. Gomera *Cron. cap.* 162.

main hardie le pouvoir que de bas courtifans l'accufoient de convoiter (1), il demeura fi bien maître de lui-même, ou fut retenu fi fortement par des fentimens de fidélité pour fon fouverain, qu'il rejeta ces dangereux confeils & prit le feul moyen qui lui reftât pour conferver fa dignité fans s'écarter de fon devoir. Il réfolut de ne pas s'expofer à la honte de fe voir appelé en jugement dans un pays qui avoit été le théatre de fa gloire & de fes triomphes; &, au lieu d'attendre l'arrivée des juges qu'on envoyoit, il fe rendit fans délai en Efpagne pour y confier fa caufe & fa perfonne à la justice & à la générofité de fon fouverain (2). Liv. V. 1528.

Cortès parut dans fa patrie avec un éclat convenable au conquérant d'un royaume. Il avoit apporté avec lui une grande partie de fes richeffes, beaucoup de bijoux & d'ornemens de grand prix, & différentes productions de la nouvelle Efpagne (3). Il étoit accompagné par quelques Mexicains du premier rang & par les plus confidérables de fes Sa réception.

(1) B. Diaz, *cap.* 194.
(2) Herrera, *decad.* 3, *lib. IV*, *cap.* 8.
(3) Voyez la Note XXVIII.

Liv. V. 1528.

officiers. Son arrivée dissipa en un moment tous les soupçons & toutes les craintes. L'empereur, ne voyant plus rien à redouter des desseins qu'on prêtoit à Cortès, le reçut comme un sujet fidele qui se présentoit à son maître, en se reposant sur son innocence, & à qui la grandeur de ses services donnoit des droits aux plus hautes distinctions. On lui accorda l'ordre de St. Jaques, le titre de marquis del Valle de Guaxaca & la propriété d'un grand territoire dans la nouvelle Espagne; &, comme ses manieres étoient polies, quoiqu'il eût passé sa vie au milieu d'aventuriers grossiers & sans éducation, l'empereur l'admit dans sa familiarité comme ses courtisans les plus élevés par leur naissance ou leur rang (1).

Gouvernement établi dans la nouvelle Espagne.

Cependant, au milieu de ces marques de considération, les traces de la défiance se laissoient appercevoir encore. Quoique Cortès sollicitât vivement son rétablissement dans le gouvernement de la nouvelle Espagne, Charles, trop sage pour confier un emploi si important à un homme qu'il avoit soupçonné, refusa de lui donner de nouveau un pouvoir

(1) Herrera, *decad.* 3, *lib.* IV, *cap.* 1, *lib.* IV, *cap.* 4. B. Diaz, *cap.* 196. Gomera *Cron. cap.* 182.

qu'il craignoit de ne pouvoir plus borner ou réprimer. Cortès, quoiqu'honoré de nouveaux titres, ne remporta à Mexico qu'une autorité diminuée. On lui laiſſa le commandement des troupes avec le droit de tenter de nouvelles découvertes; mais toute l'adminiſtration civile fut confiée à un conſeil, appelé Audience de la nouvelle Eſpagne. Dans des tems poſtérieurs, lorſque l'accroiſſement de la colonie y rendit néceſſaire une autorité unique & plus étendue, Antoine de Mendoza, de la premiere nobleſſe d'Eſpagne, y fut envoyé en qualité de vice-roi & réunit dans ſa perſonne les deux pouvoirs qu'on avoit ſéparés du tems de Cortès. Liv. V. 1528. 1530.

Cette ſéparation même devint la ſource de diſſenſions continuelles, de chagrins pour Cortès & d'obſtacles à tous ſes projets. Comme il n'avoit plus d'occaſions de déployer ſes talens & d'exercer ſon activité qu'en tentant de nouvelles découvertes, il forma différens plans d'entrepriſes de ce genre, qui toutes portent le caractere d'un génie hardi & porté au grand. Il avoit toujours cru qu'en s'avançant dans le golfe de la Floride, le long de la côte orientale de l'Amérique ſeptentrionale, on trouveroit quelque dé- Nouveaux projets de Cortès.

Liv. V. 1536.

troit conduifant à l'océan occidental, ou que, dans l'ifthme de Darien mieux connu, on découvriroit quelque communication entre la mer du nord & celle du fud (1). Mais fes efpérances ayant été trompées dans l'une & l'autre tentative, il fe borna aux expéditions qu'on pouvoit faire des ports de la nouvelle Efpagne fur la mer du fud. Il y arma fucceffivement différentes petites efcadres, dont les unes périrent & les autres revinrent fans avoir fait aucune découverte importante. Las de confier à d'autres la conduite de fes opérations, il fe mit lui-même à la tête d'un nouvel armement, & après avoir beaucoup fouffert & effuyé des dangers de toute efpece, il découvrit la grande péninfule de la Californie & reconnut la plus grande partie du golfe qui la fépare de la nouvelle Efpagne. La découverte d'un pays fi étendu auroit fait honneur à tout autre qu'à lui; mais elle n'ajouta rien à la gloire de Cortès & ne fatisfit pas les grandes efpérances qu'il avoit conçues (2). Dégoûté par de mauvais fuccès

aux

(1) Cortès, *relat.* Ramus III, 294. B.

(2) Herrera, *decad.* 5, *lib.* *VIII*, *c.* 9, 10, *decad.* 8, *lib.* *VI*, *cap.* 14. Venegas, *hift. of Californ.* I, 125. Lorenzana, *hift. pag.* 322, &c,

auxquels il n'étoit pas accoutumé, & las de trouver toujours des oppofitions à fes vues, de la part de gens avec lefquels il trouvoit honteux pour lui d'être obligé de contefter, il retourna une feconde fois en Efpagne pour demander ce qu'il croyoit lui être dû. LIV. V. 1540.

Il n'y reçut pas l'accueil que fes fervices & même la décence feule le mettoient en droit d'efpérer. La gloire de fes anciens exploits étoit déjà en partie oubliée ou éclipfée par celle des nouvelles conquêtes, plus récentes & plus importantes, faites en d'autres parties de l'Amérique. On n'attendoit plus rien d'un homme déjà avancé en âge, & qui commençoit à être malheureux. L'empereur le reçut poliment, mais froidement. Les miniftres le traiterent tantôt avec légereté & tantôt avec infolence. Ses plaintes ne furent pas écoutées. Il fit valoir inutilement fes droits. Après avoir perdu plufieurs années à folliciter inutilement les miniftres & les magiftrats, occupation auffi ennuyeufe que mortifiante pour un homme d'un caractere altier, qui jufques-là avoit prefque toujours commandé, Cortès finit fes jours le deux décembre mil cinq cent quarante-fept, dans la foixante-deuxieme Sa mort.

Liv. V. 1540. année de son âge. Sa destinée fut semblable à celle de tous ceux qui se sont illustrés par des découvertes ou des conquêtes dans le nouveau monde. Envié par ses contemporains & mal récompensé par le souverain qu'il avoit servi, il a été admiré & célébré par les siecles suivans. Pour se former une idée de son caractere, il suffit de considérer avec impartialité toute la suite de ses actions.

Fin du Livre cinquieme.



HISTOIRE

DE

L'AMERIQUE.

LIVRE SIXIEME.

DEPUIS que Nugnès de Balboa, en partant des côtes occidentales de l'Amérique, avoit découvert la mer du sud & acquis quelques notions imparfaites des riches contrées auxquelles elle pouvoit conduire, tous les yeux & tous les projets des aventuriers Espagnols, établis dans les colonies de Darien & de Panama, se tournoient vers ces pays inconnus. Dans un siecle où l'esprit aventurier étoit assez ardent pour engager un grand nombre d'hommes à hasarder toute leur fortune & à braver les plus grands dangers pour tenter une découverte simplement possible, le moindre rayon d'espérance étoit saisi avec ardeur, & sur des informations

Liv. VI.
1523.
Entreprises pour la découverte du Pérou.

Liv. VI. 1523.

légeres on entreprenoit les plus périlleuſes expéditions (1).

Leurs mauvais ſuccès.

C'eſt ainſi que différens armemens furent faits pour prendre poſſeſſion des pays ſitués à l'eſt de Panama. Mais ces entrepriſes confiées à des chefs, dont les talens étoient au-deſſous des difficultés, n'eurent aucun ſuccès (2). Comme ces excurſions ne s'étendoient pas au-delà des limites de la province à laquelle les Eſpagnols ont donné le nom de *Tierra-firme*, pays couvert de bois, peu peuplé & très-mal-ſain, les aventuriers à leur retour firent des rapports décourageans des maux qu'ils avoient ſoufferts & du peu d'eſpérances qu'offroient les lieux qu'ils avoient viſités. Ces récits calmerent un peu la fureur des découvertes de ce côté, & il s'établit une opinion générale que Balboa s'étoit laiſſé ſéduire par quelqu'Indien ignorant, qui avoit voulu le tromper, ou qui avoit été mal entendu.

Mais il y avoit alors à Panama trois hommes ſur leſquels les circonſtances qui décourageoient tous les autres faiſoient ſi peu d'impreſſions, qu'au moment même où tous

(1) Voyez la NOTE XXIX.
(2) Calancha *Cronica*, *pag.* 100.

regardoient comme chimérique l'espoir de découvrir à l'est le riche pays qu'avoit annoncé Balboa, ils se déterminerent à entreprendre l'exécution de son projet. Ces hommes extraordinaires étoient François Pizarre, Diego d'Almagro & Fernand de Luque. Pizarre étoit fils naturel d'un gentilhomme de bonne famille & d'une femme de basse naissance; &, comme il arrive malheureusement aux enfans illégitimes, son éducation avoit été entierement négligée. Son pere, ne le croyant pas destiné à s'élever au-dessus de la condition de sa mere, l'employa dans sa jeunesse au métier humiliant de porcher. Mais le jeune Pizarre dédaignant cette vile occupation se fit soldat; &, après avoir servi quelques années en Italie, s'embarqua pour l'Amérique où une carriere sans bornes ouverte aux talens, attiroit tout aventurier ambitieux qui prétendoit égaler sa fortune à ses desirs. Sur ce théatre Pizarre se distingua promptement. Né avec un caractere aussi entrepenant que son corps étoit robuste, il étoit le premier à tous les dangers, toujours infatigable & d'une patience à toute épreuve. Quoiqu'ignorant jusqu'à ne savoir pas lire, on le regarda bientôt comme

LIV. VI. 1524. un homme né pour commander. Il réussit dans toutes les opérations dont il fut chargé, unissant en sa personne des qualités qui se trouvent rarement ensemble, la persévérance & l'ardeur, la hardiesse dans la combinaison de ses plans & la prudence dans leur exécution. En se jetant de bonne heure dans les affaires sans autres moyens que ses talens & son adresse, & en ne comptant que sur lui-même pour se tirer de l'obscurité, il acquit une si grande connoissance des affaires & des hommes, qu'il se rendit bientôt propre à conduire les unes & à gouverner les autres (1).

La naissance d'Almagro n'étoit pas plus relevée que celle de Pizarre. Celui-ci étoit bâtard, l'autre étoit un enfant trouvé. Almagro, élevé dès sa jeunesse dans le métier des armes, comme son compagnon, ne lui cédoit en aucune des vertus militaires. Il avoit comme lui une valeur intrépide, une activité infatigable & une constance à l'épreuve de toutes les fatigues que la guerre pouvoit entraîner après elle dans le nouveau monde ; mais ces qualités dans Almagro

(1) Herrera, *decad.* 1 & 2, *Passim*, *decad.* 4, *lib.* VI, *c.* 107. Gomera, *Hist. c.* 144. Zarate, V*lib. I, c.* 9.

étoient accompagnées de la franchise & de la générosité d'un soldat. Dans Pizarre elles étoient unies avec l'adresse, la ruse & la dissimulation d'un politique, l'art de cacher ses desseins & la sagacité qui demêle ceux des autres.

Fernand de Luque étoit un prêtre, maître d'école à Panama, qui, par des moyens que les historiens ne nous ont pas fait connoître, avoit amassé des richesses qui lui firent concevoir l'espérance de s'élever aux plus hauts emplois.

Conditions de leur association.

Tels étoient les hommes destinés à renverser un des plus grands empires du monde. Leur association fut autorisée par Pedrarias gouverneur de Panama. Chacun mit toute sa fortune pour former le capital de l'entreprise. Pizarre, le moins riche des trois, ne pouvant fournir autant de fonds que les autres, prit sur lui la plus grande partie de la fatigue & du danger en se chargeant de commander en personne l'armement destiné au premier voyage & à la premiere découverte. Almagro devoit conduire les renforts de troupes & de provisions dont Pizarre pourroit avoir besoin. Luque devoit rester à Panama pour traiter avec le gouverneur &

Liv. VI. 1524.

veiller aux intérêts communs. L'enthousiasme religieux se trouve encore ici, comme chez tous les aventuriers qui se sont signalés dans le nouveau monde, uni avec la passion des découvertes, union étrange qui fortifioit l'un & l'autre sentiment. Cette confédération, formée par l'avidité & l'ambition, fut confirmée par les cérémonies les plus solemnelles de la religion. Luque célébra la messe, partagea l'hostie consacrée en trois parties pour lui & ses deux associés, & un contrat, qui avoit pour objet le pillage & le meurtre, fut ratifié au nom du Dieu de paix (1).

Leur premiere expédition. 14 Nov.

La force de leur premier armement ne répondoit pas à la grandeur de l'entreprise. Pizarre partit de Panama avec un seul vaisseau de peu de port & cent douze hommes. Les Espagnols connoissoient encore si peu les mers de cette partie de l'Amérique, que le tems pris pour le départ se trouva être le moins favorable de toute l'année, les vents réglés qui souffloient alors étant directement contraires à la route qu'ils avoient à tenir

(1) Herrera, *decad.* 3, *Lib. VI*, *c.* 13. Zarate, *lib.* I, *c.* I.

(1). Après avoir louvoyé pendant soixante-dix jours avec beaucoup de danger & de fatigue, Pizarre n'avoit pas fait plus de chemin vers le sud-est que n'en feroit aujourd'hui un bon navigateur en trois jours. Il toucha en beaucoup d'endroits de la côte de terre-ferme; mais il trouva par-tout le pays désagréable que les premiers navigateurs avoient décrit; les terrains bas inondés par les rivieres, les plus hauts couverts de bois impénétrables; peu d'habitans, mais féroces & courageux. La faim, la fatigue, les combats fréquens avec les naturels du pays &, par-dessus tout, les maladies propres aux pays humides concoururent à affoiblir sa petite armée. Le courage du chef soutint quelque-tems celui de sa troupe, quoiqu'on n'apperçût rien qui pût faire découvrir ces pays abondans en or, où il leur promettoit de les conduire. A la fin il fut obligé d'abandonner cette côte sauvage & de se retirer à Cuchama vis-à-vis des isles des perles, où il espéroit recevoir de Panama un renfort & des provisions.

Suivie de peu de succès.

Almagro, de son côté, ayant fait voile de ce

(1) Herrera, *dec.* 4, *lib.* II, *c.* 8. Xerès, pag. 179.

Liv. VI. 1525. port avec soixante-dix hommes, s'étoit porté en droiture à la partie du continent où il espéroit trouver son associé. Il avoit débarqué ses soldats qui, en cherchant leurs compagnons, coururent les mêmes dangers & essuyerent les mêmes souffrances qui avoient forcé la troupe de Pizarre de quitter ce pays. Repoussés à la fin dans un combat opiniâtre avec les Indiens, dans lequel Almagro perdit un œil par un coup de fleche, ils furent aussi forcés de se rembarquer. Le hasard les conduisit au lieu où Pizarre s'étoit retiré. Ils se consolerent mutuellement en se contant leurs aventures & en comparant leurs souffrances. Comme Almagro s'étoit avancé jusqu'à la riviére de Saint-Jean, dans le Popayan, où l'aspect du pays & des habitans lui avoit paru moins décourageant, ce rayon d'espérance fut suffisant pour déterminer ces hommes ardens à ne pas abandonner leur projet malgré tout ce qu'ils avoient déjà souffert en voulant en suivre l'exécution (1).

24 Juin.

Ils reprennent leur entreprise.

Almagro retourna à Panama pour y recruter quelques troupes. Mais ce que Pizarre

(1) Herrera *decad.* 3, *lib.* VIII, *cap.* 11, 12.

& lui avoient fouffert donna à fes compatriotes une fi mauvaife opinion de fon entreprife, que ce fut avec beaucoup de difficulté qu'il parvint à lever quatre-vingt hommes (1). Tout foible que fût ce renfort, ils n'héfiterent pas à reprendre leurs opérations. Après avoir effuyé les mêmes calamités que dans leur premiere expédition, une partie de l'armement toucha à la baie de Saint-Mathieu fur la côte de Quito, & débarquant à Tacames, au fud de la riviere des Emeraudes, ils reconnurent une contrée plus unie & plus fertile qu'aucune de celles qu'ils avoient vues jufques-là fur les côtes de la mer du fud, & trouverent les habitans vêtus d'étoffes de laine & de coton & parés de différens ornemens d'or & d'argent. Liv. VI. 1526.

Cependant, malgré ces apparences favorables, exagérées encore par la vanité de ceux qui en rendoient compte & par l'imagination de ceux à qui on les préfentoit, Pizarre & Almagro n'oferent tenter d'envahir un pays fi peuplé avec une poignée d'hommes affoiblis par la fatigue & les maladies. Ils fe retirerent à la petite ifle Gallo où Pizarre de-

(1) Voyez la NOTE XXX. Zarate, *Lib. I, c.* 1.

Liv. VI. 1526.

meura avec une partie des troupes, tandis que son associé retourna à Panama dans l'espérance d'en ramener un renfort assez considérable pour prendre possession des riches pays dont l'existence n'étoit plus douteuse à leurs yeux. (1).

Pizarre est rappelé par le gouverneur de Panama.

Quelques-uns des aventuriers, moins entreprenans & moins hardis que leurs chefs, avoient envoyé secrétement à leurs amis de Panama des relations lamentables de leurs souffrances & de leurs pertes. Almagro fut mal reçu de Pedro de Los-Rios qui avoit succédé à Pedrarias. Après avoir pesé la chose avec cette prudence froide & phlegmatique, qui paroît la premiere des vertus aux hommes incapables de concevoir & d'exécuter de grands desseins, il conclut qu'une expédition qui entraînoit une perte si grande d'hommes ne pouvoit être que funeste à une colonie naissante & foible. Non-seulement il défendit qu'on fît de nouvelles levées, mais il dépêcha un bâtiment pour ramener Pizarre & ses compagnons de l'isle Gallo. Almagro & de Luque, très-mécontens de ces mesures qu'ils n'avoient pu pré-

(1) Xeres, 181. Herrera, *decad.* 5, *Lib. VIII*, c. 13.

venir & auxquelles ils n'osoient s'opposer, trouverent moyen de faire savoir à Pizarre leurs sentimens & l'exhorterent à ne point abandonner une entreprise sur laquelle toutes leurs espérances étoient fondées & qui étoit leur unique ressource pour rétablir leur réputation & leur fortune, qui avoient déjà reçu l'une & l'autre une fâcheuse atteinte. Pizarre, avec l'inflexible obstination qui faisoit son caractere, n'avoit pas besoin d'être excité à persévérer dans l'exécution de son projet. Il refusa nettement d'obéir aux ordres du gouverneur de Panama & employa toute son adresse & toute son éloquence pour engager ses compagnons à ne pas le quitter. Mais le souvenir des maux qu'ils avoient soufferts étoit si récent dans leur mémoire, & la pensée de revoir leur famille & leurs amis après une si longue absence se présentoit d'une maniere si séduisante à leur esprit, que Pizarre ayant tiré avec son épée une ligne au-delà de laquelle ceux qui voudroient retourner à Panama devoient passer, ils n'y eut que treize de ses anciens soldats qui eurent le courage de rester avec lui (1).

Liv. VI. 1526.

Il refuse de revenir.

(1) Herrera, *décad.* 3, *lib.* X, *cap.* 2, 3. Zurate, *lib.* I, *c.* 2. Xeres, 181. Gomera, *Hist. c.* 109.

Liv. VI. 1526.

Ce petit nombre d'hommes déterminés, dont les historiens Espagnols ont conservé les noms avec les éloges qu'ils méritent, & à qui l'Espagne est redevable de ses plus belles possessions en Amérique, s'établirent dans l'isle de la Gorgonne. Cette isle, plus éloignée de la côte que l'isle Gallo & tout-à-fait inhabitée, leur parut une retraite sûre où ils pourroient attendre avec plus de tranquillité les secours que leurs associés devoient leur procurer. Almagro & de Luque ne les servirent pas avec négligence & avec froideur, & leurs importunités furent secondées par la voix de toute la colonie. On crioit qu'il étoit honteux d'abandonner de braves gens, engagés dans une entreprise utile & glorieuse à la nation & à qui on ne pouvoit reprocher que l'excès de leur zele & de leur courage, & de les laisser périr comme des criminels dans une isle déserte. Vaincu par les plaintes & les sollicitations, le gouverneur consentit enfin à envoyer un petit vaisseau à la Gorgonne; mais, afin qu'il ne semblât pas encourager Pizarre à aucune entreprise nouvelle, il ne laissa passer dans ce bâtiment que des hommes de mer.

Pizarre & ſes compagnons avoient paſſé cinq mois dans cette iſle, connue pour l'endroit le plus mal-ſain de cette partie de l'Amérique (1). Pendant tout ce tems leurs yeux avoient été tournés vers Panama, d'où ils eſpéroient que leurs compatriotes leur enverroient quelques ſecours. Mais, laſſés enfin d'une attente inutile & excédés de ſouffrances auxquelles ils ne voyoient plus de terme, ils venoient de prendre la réſolution de s'abandonner ſur l'océan avec un radeau, plutôt que de reſter plus long-tems dans cet horrible ſéjour. A l'arrivée du vaiſſeau de Panama les tranſports de leur joie furent ſi vifs, qu'ils oublierent tout ce qu'ils avoient ſouffert. Leurs eſpérances ſe ranimerent, & par un changement rapide, aſſez naturel à des hommes accoutumés par leur genre de vie aux viciſſitudes les plus ſoudaines de la fortune, ils paſſerent de l'excès de l'abbattement à l'excès de la confiance. Pizarre les détermina aiſément à reprendre leur premier projet avec une nouvelle ardeur. Au lieu de retourner à Panama, ils porterent au ſud-eſt, &, plus heureux que dans leurs ten- Liv. VI. 1526.

(1) Voyez la NOTE XXXI.

Liv. VI. 1526. tatives précédentes, le vingtieme jour après leur départ de l'isle de la Gorgonne, ils découvrirent la côte du Pérou. Après avoir touché à différens endroits peu considérables, ils prirent terre à Tumbés, ville assez grande, située au-delà du troisieme degré au sud de l'équateur & où se trouvoient un grand temple & un palais des Incas, souverains du pays (1). Là les Espagnols eurent pour la premiere fois le spectacle de l'opulence & de la civilisation de l'empire Péruvien. Ils virent une contrée bien peuplée & cultivée avec quelqu'industrie, & les Naturels décemment vêtus & ayant sur les autres habitans du nouveau monde l'avantage de connoître l'usage des animaux domestiques. Mais ce qui attira plus vivement leur attention fut une quantité d'or & d'argent si grande, que ces métaux étoient employés non-seulement à la parure de ces peuples & à l'ornement de leurs temples, mais encore à faire des vases & des ustensiles communs, ce qui ne laissoit plus douter qu'il n'y en eût une prodigieuse abondance dans le pays.

Il découvre le Pérou.

Pizarre

(1) Calancha, *pag.* 103.

Pizarre & ſes compagnons crurent dès-lors qu'ils alloient voir leurs eſpérances réaliſées & ſe trouver en poſſeſſion de vaſtes domaines & de tréſors inépuiſables. Liv. VI. 1527.

Cependant, avec le peu de monde qu'il avoit ſous ſes ordres, Pizarre ne pouvoit faire que reconnoître le riche pays dont il eſpéroit devenir bientôt le maître. Il ſuivit quelque-tems la côte & communiqua paiſiblement avec les naturels, auſſi ſurpris à la vue de ces étrangers, que les Eſpagnols eux-mêmes l'étoient des marques d'opulence & de civiliſation qu'ils appercevoient par-tout. Pizarre reconnut le pays autant qu'il étoit néceſſaire pour conſtater l'importance de ſa découverte. Il obtint des habitans quelques Lamas, eſpece d'animal domeſtique, auquel les Eſpagnols donnerent le nom de brebis, quelques vaſes d'or & d'argent, de petits ouvrages de leur induſtrie & deux jeunes gens à qui il ſe propoſoit d'enſeigner la langue Eſpagnole pour en faire ſes interprètes dans l'expédition qu'il méditoit. Il arriva à Panama vers la fin de la troiſieme année qui s'étoit écoulée depuis qu'il en étoit parti (1).

Il retourne à Panama.

1527.

(1) Herrera, *decad.* 3, *lib.* X, *c.* 3, 6, *decad.* 4, *lib. II*, *c.* 7, 8. Vega, 2, *lib.* 1, *c.* 10, 14. Zarate, *lib.* 1, *cap.* 2. Benzo. *hiſt. Novi orbis*, *lib.* 3, *c.* 2.

Liv. VI. 1527. Aucun aventurier de ce ſiecle n'a éprouvé autant de malheurs & n'a été expoſé à de ſi grands dangers que Pizarre durant ces trois années. La patience avec laquelle il ſupporta les uns, & le courage qu'il montra contre les autres, ſurpaſſe tout ce que l'hiſtoire du nouveau monde nous préſente dans le même genre, quoiqu'on y trouve ces vertus pouſſées juſqu'à l'héroïſme.

1528. Nouveaux projets des aſſociés. Ni les relations que fit Pizarre de l'opulence des pays qu'il avoit découverts, ni ſes plaintes ameres ſur le rappel de ſes troupes dans un tems où elles lui étoient néceſſaires pour former un établiſſement, ne purent engager le gouverneur de Panama à s'écarter de ſon premier plan. Il ſoutint toujours que la colonie n'étoit pas en état d'envahir un ſi puiſſant empire & refuſa d'autoriſer une expédition qui pouvoit ruiner la province confiée à ſes ſoins, en lui faiſant faire des efforts au-delà de ſes moyens. Mais toute ſa froideur ne put ralentir l'ardeur des trois aſſociés. Ils virent ſeulement qu'il leur falloit pourſuivre l'exécution de leur projet ſans le ſecours du gouverneur, ou ſolliciter auprès de leur ſouverain la permiſſion qu'ils ne pouvoient obtenir de l'adminiſtrateur de

la province. Dans cette vue, après être convenus entr'eux que Pizarre demanderoit pour lui la place de gouverneur, Almagro celle de lieutenant-gouverneur & de Luque la dignité d'évêque, dans le pays qu'ils se proposoient de conquérir, Pizarre partit pour l'Espagne chargé de leurs intérêts communs. La fortune de tous les trois étoit tellement épuisée par les dépenses qu'ils avoient déjà faites, qu'ils eurent beaucoup de peine à se procurer par un emprunt la petite somme nécessaire pour les frais de ce voyage (1).

Pizarre se rend en Espagne pour y négocier.

Pizarre se rendit à la cour sans perdre de tems. Quelque nouveau que fût pour lui le théatre sur lequel il se produisoit, il parut devant l'empereur sans embarras & avec la dignité d'un homme qui se rend à lui-même témoignage des services qu'il a rendus. Il conduisit sa négociation avec une adresse insinuante qu'on ne devoit attendre, ni de son éducation, ni du genre de vie qu'il avoit mené jusqu'alors. Les récits touchans de ses souffrances & les descriptions pompeuses des pays qu'il avoit découverts, confirmées par

(1) Herrera, *decad.* 4, *Lib. III*, *c.* 1, Vega, *lib.* 1, *c.* 14.

Liv. VI. 1528. les échantillons de leurs productions qu'il apportoit, firent une telle impreſſion ſur Charles & ſur ſes miniſtres, que non-ſeulement ils approuverent le projet d'une nouvelle expédition, mais qu'ils parurent encore s'intéreſſer aux ſuccès du chef. Pizarre, abuſant de ces diſpoſitions favorables, négligea beaucoup les intérêts de ſes aſſociés. Comme de Luque ne couroit pas la même carriere que lui, il obtint pour cet eccléſiaſtique la dignité à laquelle il aſpiroit; mais il ne demanda pour Almagro que le commandement de la fortereſſe qu'on devoit bâtir à Tumbès. Quant à lui-même, il ſe fit accorder tous les titres & toute l'autorité que ſon ambition pouvoit deſirer. Il fut fait gouverneur, capitaine-général & adelantade de toute la contrée qu'il avoit découverte & de celles qu'il eſpéroit conquérir, avec une autorité abſolue, tant pour le militaire que pour le civil, ainſi que tous les privileges juſqu'alors accordés aux conquérans du nouveau monde. Sa juriſdiction, indépendante du gouverneur de Panama, devoit s'étendre dans l'eſpace de deux cens lieues le long de la côte, au ſud de la riviere de Saint-Jago; & il avoit le pouvoir de nommer tous les of-

Il obtient le gouvernement pour lui-même. 26 Juillet.

ficiers qui devoient servir sous lui. Pour ces concessions, qui ne coûtoient rien à la cour d'Espagne, puisque c'étoit à Pizarre lui même à s'en mettre en possession par la conquête, le nouveau gouverneur s'engageoit à lever deux cents cinquante hommes & à se pourvoir de vaisseaux, d'armes & de munitions pour soumettre à la couronne de Castille le pays dont on lui donnoit le gouvernement.

Foiblesse de son armement.

Quelque peu considérable que fût le corps que Pizarre s'étoit obligé de lever, il avoit si peu de fonds & si peu de crédit, qu'il put à peine engager la moitié du nombre de soldats qu'il vouloit avoir; de sorte qu'après avoir obtenu ses patentes, il fut obligé de se dérober du port de Séville pour éviter la visite des officiers chargés d'examiner s'il avoit rempli ses engagemens (1). Cependant, avant son départ, il reçut quelques secours d'argent de Cortès qui, étant retourné vers ce tems-là en Espagne, voulut contribuer aux succès d'un ancien compagnon qui entroit dans une carriere de gloire semblable à celle que lui-même venoit de fournir (2).

(1) Herrera, *dec.* 4, *Lib. VII*, *c.* 9.
(2) *Ibid. lib. VII*, *c.* 10.

Liv. VI. 1529. Il débarqua à Nombre de Dios & traversa l'isthme de Panama accompagné de ses trois freres, Ferdinand, Juan & Gonzale. Le premier seul étoit né d'un mariage légitime. Les deux autres étoient bâtards & fils de François d'Alcantara, frere de sa mere. Ils étoient tous les trois à la fleur de l'âge, & leur courage & leurs talens les rendoient propres à le seconder dans tout ce qu'il pourroit entreprendre de difficile & de grand.

A son arrivée à Panama, Pizarre trouva Almagro indigné de la maniere dont il avoit conduit la négociation à la cour d'Espagne.

1530. Il se reconcilie avec Almagro.

Celui-ci renonça d'abord à toute liaison avec un homme dont la perfidie l'avoit exclu du pouvoir & des honneurs auxquels il avoit de si légitimes droits, & travailla même à former une nouvelle société, dans le dessein de traverser l'entreprise de son ancien associé, ou du moins pour partager l'honneur de ses découvertes. Mais Pizarre avoit trop de prudence & d'adresse pour ne pas prévenir une rupture qui pouvoit être si fatale à ses projets : il offrit de lui-même d'abandonner à Almagro la charge d'Adelantade & de joindre ses sollicitations aux siennes pour obtenir de l'empereur ce titre & un gouvernement

indépendant. Il adoucit par degrés cette ame ouverte & franche, capable d'un ressentiment violent, mais non pas implacable. De Luque, satisfait d'avoir réussi dans ses prétentions pour lui-même, seconda de toute son adresse les efforts de Pizarre. On se reconcilia, & la confédération se renouvela aux anciennes conditions, que l'entreprise seroit conduite aux frais communs des trois associés & que les profits seroient partagés entr'eux également (1). Liv. VI. 1530.

En réunissant ainsi leurs talens & leurs efforts, ils ne purent rassembler que trois petits vaisseaux & cent quatre-vingt soldats, dont trente-six cavaliers. Mais les victoires des Espagnols en Amérique leur avoient donné une telle idée de leur supériorité, que Pizarre avec cette petite troupe n'hésita pas d'entreprendre la conquête d'un grand empire. Almagro demeura encore à Panama pour y rassembler un renfort qu'il se chargeoit de conduire. La saison propre à l'embarquement & la navigation de Panama au Pérou étant mieux connues, Pizarre fit le Leurs préparatifs. 1531. Février.

(1) Herrera, *dec.* 4, *lib.* XII, *c.* 9. Zarate, *lib.* I, *c.* 3. Vega 2, *lib.* I, *c.* 24.

Liv. VI. 1531.

voyage en treize jours, quoiqu'il eût été emporté par la force des vents & des courans à cent lieues au nord de Tumbès & obligé de débarquer ses troupes dans la baie de Saint-Mathieu. Il ne perdit point de tems & revint au sud sans s'écarter du rivage, tant pour pouvoir être joint plus aisément par le renfort qu'il attendoit de Panama, que pour s'assurer une retraite sur ses vaisseaux en cas d'accident. Il eut cependant beaucoup à souffrir dans cette route. La côte du Pérou est en différens endroits stérile, mal-saine & peu habitée. Les Espagnols avoient à passer les rivieres près de leur embouchure, où leur volume d'eau rend le passage plus difficile. Pizarre, au lieu de gagner la confiance des habitans, les avoit imprudemment attaqués & forcés d'abandonner leurs habitations. La famine, l'excès de la fatigue, & des maladies de différens genres réduisirent les Espagnols à des extrémités presqu'aussi cruelles que celles qu'ils avoient souffertes dans la premiere expédition. Ce qu'ils éprouvoient répondoit si peu aux descriptions séduisantes que Pizarre leur avoit faites du pays où il les conduisoit, que plusieurs de ses compagnons com-

Il débarque au Pérou.

men-

mencerent à lui faire des reproches, & que Liv. VI. 1531.
ses soldats auroient perdu toute confiance en lui, si, même dans cette partie stérile du Pérou, ils n'eussent trouvé quelques apparences de richesse & de culture qui sembloient justifier les rapports de leur chef. Enfin ils arriverent dans la province de Coaque, & ayant surpris les habitans de la ville principale, ils y trouverent des vases & des ornemens d'or & d'argent évalués à plus de trente mille pezos, & d'autres richesses qui dissiperent leurs doutes & rendirent aux plus mécontens & leur courage & leurs premieres espérances (1). 14 Avril.

Pizarre lui-même fut si transporté de ces riches dépouilles, qu'il considéroit comme les premiers fruits d'une terre abondante en trésors, qu'il dépêcha sur le champ un vaisseau à Panama avec une grosse part du butin pour Almagro, & un autre bâtiment à Nicaragua chargé de sommes considérables pour des personnes en crédit dans la province, dans l'espérance que cet étalage des richesses qu'il avoit acquises en si peu de tems déter- Ses mesures pour obtenir du renfort.

(1) Herrera, decad. 4, Lib. 7, c. 9; Lib. 2, c. 1. Xerès, 182.

Liv. VI. 1531.

mineroit beaucoup d'aventuriers à venir le joindre. En attendant, il continuoit sa marche le long de la côte, & dédaignant d'employer d'autres moyens que la force ouverte, il attaquoit les naturels du pays dans leurs habitations éparses avec une si grande impétuosité, qu'il les forçoit à se soumettre ou à se retirer dans l'intérieur des terres. Cette apparition soudaine d'étrangers qui venoient envahir leur pays, dont la figure & les manieres étoient également extraordinaires à leurs yeux, & à qui rien ne pouvoit résister, fit sur les Péruviens la même impression de terreur qu'avoient éprouvé les autres nations de l'Amérique. Pizarre ne rencontra presqu'aucune résistance jusqu'à l'isle de Puna dans la baie de Guayaquil. Cette isle étoit plus peuplée que les autres pays qu'il avoit traversés, & les habitans en étoient plus courageux & moins civilisés que ceux du continent. Ils se défendirent avec tant de valeur & d'obstination que Pizarre employa six mois à les soumettre. De Puna il s'avança à Tumbès, où les maladies qui s'étoient mises dans sa troupe le forcerent de séjourner pendant trois mois (1).

(1) P. Sancho, *ap.* Ramus III. *p.* 371. N. Herrera, *dec.* 4 *lib. VII, c.* 18, *lib. IX, c.* 1. Zarate, *lib. II, c.* 2, 3. Xerès, *p* 182, *&c.*

Pendant ce tems de repos il commença à recueillir le fruit des soins qu'il avoit pris de répandre la renommée de ses premiers succès. Il lui arriva de Nicaragua deux détachemens, qui n'étoient pas à la vérité de plus de trente hommes chacun ; mais qui lui parurent un renfort d'autant plus considérable, que l'un étoit commandé par Sébastien Benalcasar, & l'autre par Ferdinand Soto, deux des meilleurs officiers qui eussent servi en Amérique. De Tumbès il se porta sur la riviere de Piura, & dans une situation avantageuse près de son embouchure, il établit la premiere colonie Espagnole du Pérou, à laquelle il donna le nom de Saint-Michel.

Liv. VI. 1532.

Il en reçoit & continue sa marche. 16 Mai.

A mesure que Pizarre s'avançoit vers le centre du Pérou, il acquéroit plus de connoissances sur la grandeur, la police & l'état des affaires de cet empire. Il n'auroit pas pu alors, sans ces connoissances préliminaires, conduire heureusement ses opérations, & sans cette circonstance, on ne pourroit pas même aujourd'hui expliquer les progrès que les Espagnols avoient déjà faits, & développer les causes des succès qu'ils eurent dans la suite.

Liv. VI. 1532.

Etat de l'empire du Pérou.

A l'époque de l'invaſion des Eſpagnols, l'empire du Pérou s'étendoit du nord au ſud à plus de quinze cens milles de côtes ſur la mer du ſud. La profondeur de l'eſt à l'oueſt étoit beaucoup moins conſidérable & bornée par les grandes chaînes des Andes qui ſe prolongent d'une de ſes extrémités à l'autre dans toute ſa longueur. Le Pérou, comme le reſte du nouveau monde, étoit originairement partagé en beaucoup de petites nations ou tribus indépendantes, différant les unes des autres par leurs mœurs & par les formes groſſieres d'une police imparfaite; & toutes étoient alors ſi mal civiliſées, que, ſi nous en croyons les traditions des Péruviens, elles n'avoient rien au-deſſus des nations les plus ſauvages de l'Amérique. Dépourvus de toute eſpece de culture & d'induſtrie régulieres, ſans demeures fixes, ne connoiſſant aucune de ces obligations morales qui forment les premiers liens de l'union ſociale, les habitans erroient nuds dans les forêts dont leur pays étoit couvert, plus ſemblables à des animaux ſauvages qu'à des hommes. Après avoir lutté pendant pluſieurs ſiecles contre les maux inſéparables de

cette barbarie, & lorſque rien ne ſembloit annoncer pour eux les approches de la civiliſation, un homme & une femme d'une figure majeſtueuſe & décemment vêtus leur apparurent, dit-on, ſur les bords du lac Titiaca. Ces deux perſonnages s'annoncerent comme enfans du ſoleil. Cette divinité bienfaiſante avoit, dirent-ils, regardé d'un œil de compaſſion les maux de la race humaine & les envoyoit pour l'inſtruire & la réformer. Leurs exhortations, fortifiées par le reſpect qu'inſpiroit la divinité au nom de laquelle ils parloient, déterminerent pluſieurs de ces ſauvages errans à ſe réunir: ils reçurent, comme des ordres du ciel, les inſtructions de ces deux êtres extraordinaires, & les ſuivirent à Cuzco, où ils s'établirent & jeterent les fondemens d'une ville. LIV. VI. 1532.

Manco Capac & Mama Ocollo, (tels étoient les noms de ces prétendus enfans du ſoleil) ayant ainſi raſſemblé pluſieurs tribus errantes, établirent parmi les Péruviens cette union ſociale qui, en multipliant les objets de deſirs & en combinant les efforts de l'eſpece humaine, excite l'induſtrie & amene les progrès de tous les genres. Manco Capac

Liv. VI. 1532. instruisit les hommes dans l'agriculture & dans les autres arts utiles. Mama Ocollo enseigna aux femmes l'art de filer & celui de faire des tissus. Par le travail d'un sexe la subsistance devint moins précaire; celui de l'autre rendit la vie plus douce. Après avoir pourvu aux objets de premiere nécessité pour une société naissante, c'est-à-dire à la nourriture, au vêtement & à l'habitation du peuple grossier qu'il avoit pris sous sa conduite, Manco Capac s'occupa de rendre leur félicité durable en leur donnant une police & des loix. Ses instructions, que nous détaillerons plus au long dans la suite, fixerent les différens rapports des hommes entr'eux & prescrivirent les devoirs qui en résultoient. Par-là un peuple barbare & grossier acquit des mœurs & prit des idées de décence. Les fonctions des personnes chargées de quelqu'administration & revêtues de quelqu'autorité furent réglées avec tant de précision, & la subordination fut si bien établie, qu'il se forma bientôt un état politique, régulier & bien gouverné.

C'est ainsi, selon la tradition des Péruviens, que fut fondé l'empire des *Incas* ou *Seigneurs* du Pérou. Peu considérable à

fon origine, il ne s'étendoit pas au-delà de huit lieues de Cuzco. Mais, dans ces bornes étroites, Manco Capac exerça une autorité abfolue. Ses fucceffeurs, à mefure que leur domination s'étendit, s'arrogerent les mêmes droits. Leur defpotifme étoit auffi abfolu que celui des fouverains de l'Afie. Les Incas étoient refpectés, non-feulement comme des monarques, mais comme des divinités. Leur fang étoit regardé comme facré & ne fut jamais fouillé par aucun mélange, tout mariage étant défendu entre le peuple & la race des Incas. Leur famille, demeurant ainfi féparée du refte de la nation, en étoit diftinguée par l'habillement & par des ornemens qu'il étoit défendu à tout autre qu'à eux de porter. Le monarque ne fe montroit lui-même qu'avec des marques de fa royauté, dont l'ufage étoit réfervé à lui feul, & recevoit de fes fujets des témoignages d'un refpect qui alloit prefque jufqu'à l'adoration. Liv. VI. 1532.

Mais, entre les mains des monarques Péruviens, ce pouvoir fans bornes fut, dit-on, toujours uni à un foin tendre pour le bonheur de leurs fujets. Si l'on en croit les Indiens, ce n'eft pas la paffion des conquêtes qui pouffa les Incas à étendre leur em-

Liv. VI. 1532. pire, mais le desir de répandre les avantages de la civilisation & les connoissances des arts parmi les peuples barbares qu'ils soumettoient. Pendant une succession de douze rois, aucun ne s'écarta, disent-ils, de ce caractere de bienfaisance (1).

Lorsque les Espagnols aborderent pour la premiere fois à la côte du Pérou, en mil cinq cent vingt-six, Huana Capac, le douzieme monarque depuis la fondation de l'empire, étoit sur le trône. On nous le représente comme un prince qui réunissoit les talens militaires aux vertus pacifiques qui distinguoient ses ayeux. Il soumit le royaume de Quito, conquête qui doubla presque le pouvoir & l'étendue de l'Empire. Il voulut résider dans la capitale de cette belle province, &, contre la loi ancienne & fondamentale de la monarchie qui défendoit de souiller le sang royal par aucune alliance étrangere, il épousa la fille du roi de Quito qu'il avoit vaincu. Il en eut un fils nommé Atahualpa, à qui il laissa ce royaume à sa mort, arrivée à Quito vers quinze cent vingt-neuf. Huascar, son frere ainé par sa mere, qui étoit du

(2) Cieca de León, *Cron. c.* 44. Herrera, *decad.* 3, *lib.* X, *c.* 4, *decad.* 5, *Lib. III*, *c.* 17.

sang royal, eut pour son partage le reste de ses états. Quel que fût le respect des Péruviens pour la mémoire d'un monarque qui avoit régné avec autant de gloire qu'aucun de ses prédécesseurs, la disposition d'Huana Capac pour la succession à l'Empire parut si contraire à une maxime aussi ancienne que la monarchie & fondée sur une autorité regardée comme sacrée, qu'elle excita à Cuzco un mécontement général. Huascar, encouragé par les dispositions de ses sujets, voulut que son frere renonçât au royaume de Quito & le reconnût pour son souverain. Mais le premier soin d'Atahualpa avoit été de s'attacher un gros corps de troupes qui avoit accompagné son pere à Quito. C'étoient les meilleurs soldats de l'Empire, & Huana Capac leur devoit toutes ses victoires. Appuyé de ce secours, Atahualpa éluda d'abord la demande de son frere & marcha bientôt après contre lui à la tête d'une armée.

C'est ainsi que l'ambition de deux jeunes princes, dont l'un avoit pour lui l'ancienne loi du Pérou, & l'autre les forces de l'Empire, précipita cet état dans les malheurs d'une guerre civile, dont il avoit été exempt jusques-là sous une suite de princes vertueux.

Liv. VI. 1532.

Dans une telle fituation l'événement n'étoit pas difficile à prévoir : la force des armes l'emporta fur l'autorité des loix. Atahualpa demeura victorieux & abufa cruellement de fa victoire. Convaincu lui-même de la foibleffe de fes droits à la couronne, il entreprit d'éteindre la race royale en faifant périr tous les enfans du foleil defcendus de Manco Capac. Il conferva la vie à fon infortuné rival. Huafcar, fait prifonnier dans la bataille qui avoit décidé du fort de l'Empire, fut épargné par un motif de politique, afin qu'Atahualpa, donnant des ordres au nom de fon frere, pût établir plus aifément fon autorité (1).

Favorable aux progrès des Efpagnols

Lorfque Pizarre débarqua dans la baie de Saint-Mathieu, cette guerre civile étoit dans toute fa violence. Si, dans fa premiere expédition, en quinze cent vingt-fix, il eût attaqué ce pays, il auroit eu en tête les forces d'un grand état réunies fous un monarque habile, courageux, & qu'aucun autre foin n'eût détourné. Mais alors les deux compétiteurs, en apprenant l'arrivée & les violences des Efpagnols, étoient fi occupés d'une

(1) Zarate, *lib.* 1, *c.* 15. Vega 1, *lib.* 9, *c.* 12, 32-40. Herrera, *decad.* 5, *lib.* 1, *c.* 2, *lib.* 3, *c.* 17.

guerre plus intéressante pour chacun d'eux, qu'ils donnerent peu d'attention aux mouvemens d'un ennemi qui leur sembloit trop foible pour les alarmer, & qu'ils croyoient pouvoir arrêter facilement dès qu'ils en auroient le loisir. Liv. VI. 1532.

Pizarre en profite & s'avance

Ce concours de circonstances que Pizarre ne pouvoit prévoir, & dont il ne put être instruit que fort tard par la difficulté de communiquer avec une nation dont il ignoroit la langue, lui laissa la facilité de pousser ses opérations presque sans obstacles & d'arriver jusqu'au centre de l'Empire avant qu'on eût fait un seul effort pour l'arrêter dans sa marche. Les Espagnols en s'avançant apprirent quelque chose de la division qui partageoit le royaume; mais ils n'en furent bien instruits que par des envoyés d'Huascar à Pizarre, à qui ce prince demanda du secours contre Atahualpa, comme contre un rébelle & un usurpateur (1). Pizarre comprit d'abord l'importance de cette ouverture, & prévit si nettement tous les avantages qu'il pouvoit retirer de la guerre civile qui divisoit le royaume, que, sans attendre le renfort qui

(1) Zarate, *lib*, *II c.* 3.

Liv. VI. 1532. lui arrivoit de Panama, il ſe détermina à s'avancer pendant que la diſcorde intérieure mettoit les Péruviens dans l'impoſſibilité de l'attaquer avec toutes leurs forces; eſpérant lui-même qu'en prenant la défenſe de l'un des compétiteurs ſelon les circonſtances, il pourroit plus aiſément les opprimer tous les deux. Quoique la valeur & l'audace fuſſent les qualités diſtinctives des Eſpagnols de ce ſiecle, & que Pizarre poſſédât ces qualités au plus haut degré, nous ne pouvons guere ſuppoſer qu'après s'être avancé juſqu'à ce moment avec beaucoup de lenteur & de précaution, il n'eût pas eu un motif nouveau pour changer ſi ſubitement de réſolution & pour embraſſer un plan ſi hardi & ſi dangereux.

Etat de ſes forces. Comme il étoit obligé de partager ſes troupes & de laiſſer à Saint-Michel une garniſon ſuffiſante pour défendre cette place qui devoit lui ſervir de retraite en cas d'événement, & de port où il pût recevoir les ſecours qu'il attendoit de Panama, il commença ſa marche avec une troupe peu conſidérable & en aſſez mauvais état. Elle conſiſtoit en ſoixante-deux cavaliers (1) & cent

(1) Voyez la Note XXXII.

deux fantaſſins, dont vingt étoient armés d'arquebuſes & trois de mouſquets. Il dirigea ſa route ſur Caxamalca, petite ville à douze journées de diſtance de Saint-Michel, & où Atahualpa étoit campé avec une grande partie de ſes troupes. Il n'avoit fait encore que peu de chemin, lorſqu'un officier dépêché par l'Inca vint à ſa rencontre avec un riche préſent de ce prince qui lui offroit ſon amitié & le faiſoit aſſurer qu'il ſeroit bien reçu à Caxamalca. Pizarre, employant l'artifice déjà mis en uſage par ſes compatriotes en Amérique, ſe donna pour l'ambaſſadeur d'un prince puiſſant, & déclara qu'il s'avançoit avec l'intention d'offrir à Atahualpa ſon ſecours contre les ennemis qui lui diſputoient le trône (1). Liv. VI. 1532.

Les Péruviens, ne pouvant ſe faire aucune idée du véritable objet que les Eſpagnols avoient en vue en entrant dans leur pays, s'épuiſoient en conjectures. Devoient-ils regarder ces étrangers comme des êtres d'une nature ſupérieure qui venoient à eux pour leur faire du bien ou pour punir leurs crimes, ou bien comme des ennemis de leur Opinions des Péruviens ſur les projets des Eſpagnols.

(1) Herrera, *decad.* 5, *lib.* 1, *c.* 3. Xerès, *pag.* 189.

Liv. VI. 1532. repos & de leur liberté ? Les protestations des Espagnols, qui ne cessoient de dire qu'ils étoient venus apporter aux Péruviens la connoissance de la vérité & les conduire dans le chemin du bonheur, donnoient quelque vraisemblance à la premiere opinion ; mais ils étoient rejetés dans la seconde par les violences, la rapacité & la cruauté de ces terribles hôtes. Dans cette incertitude la déclaration que Pizarre fit de ses intentions pacifiques dissipa les craintes de l'Inca & le détermina à recevoir les Espagnols en amis. En conséquence, on les laissa traverser paisiblement un désert sablonneux entre Saint-Michel & Motupé, où le plus petit effort d'un ennemi, joint à la détresse où ils se trouvoient en traversant un si mauvais pays, leur auroit été fatal (1). De Motupé ils s'avancerent vers les montagnes qui environnent la partie basse du Pérou & passerent par un défilé si étroit & si inaccessible, qu'un petit nombre d'hommes auroit pu le défendre contre une armée nombreuse. Mais là encore, par l'imprudente crédulité de l'Inca, ils ne rencontrerent aucun obstacle & prirent tran-

(1) Voyez la NOTE XXXIII.

quillement possession d'un fort construit pour défendre ce passage important. A leur approche Atahualpa leur fit renouveler les assurances de son amitié & leur en donna des gages en leur envoyant des présens, plus riches encore que les premiers. Liv. VI. 1532.

A son entrée dans Caxamalca, Pizarre prit possession d'une grande cour ou place, dont un des côtés étoit formé par une maison que les historiens Espagnols appellent le palais de l'Inca, & l'autre par un temple du soleil; le tout environné d'un fort rempart de terre. Apres avoir établi ses troupes dans ce poste avantageux, il dépêcha Fernand Soto & son frere Ferdinand au camp d'Atahualpa éloigné de la ville d'environ une lieue. Ils étoient chargés de confirmer les assurances que Pizarre avoit déjà données de ses dispositions pacifiques & de demander une entrevue avec l'Inca afin de lui expliquer plus au long les intentions que les Espagnols avoient eues en venant dans son pays. Ils furent reçus avec toutes les attentions de l'hospitalité, que les Péruviens eussent pu employer à l'égard de leurs meilleurs amis, & Atahualpa leur promit qu'il iroit dès le lendemain les visiter dans leur quartier. Le maintien décent du

Liv. V. 1532. monarque, l'ordre qui régnoit à sa cour, le respect avec lequel ses sujets approchoient de sa personne & exécutoient ses ordres, étonnerent les Espagnols qui n'avoient encore rien vu en Amérique au-dessus des petits Caciques de quelques tribus sauvages. Mais leurs regards s'attacherent bien davantage sur les immenses richesses étalées avec profusion dans le camp du monarque. Les ornemens que portoient sur leurs personnes l'Inca & les gens de sa suite, les vases d'or & d'argent dans lesquels le repas qu'on leur donna fut servi, la multitude d'ustensiles de toute espece, faits de ces précieux métaux, furent pour eux un spectacle qui surpassoit toutes les idées d'opulence que pouvoit se former un Européen du seizieme siecle.

Perfidie méditée de Pizarre. A leur retour à Caxamalca, l'imagination encore échauffée du spectacle dont ils avoient été témoins, & leur cupidité s'exaltant de plus en plus, ils firent à leurs compagnons une description si séduisante de ce qu'ils avoient vu, que Pizarre se confirma dans la résolution qu'il avoit déjà prise. Il savoit par les observations qu'il avoit faites sur les mœurs des peuples du nouveau monde, aussi bien que par l'exemple de Cortès, à l'égard de

de Montezuma, de quelle conféquence il pouvoit être pour lui de fe faifir de la perfonne de l'Inca. Pour en venir à bout, il forma un plan qui demandoit autant d'audace que de perfidie. Au mépris du caractere qu'il avoit revêtu, en s'annonçant comme l'ambaffadeur d'un grand monarque qui recherchoit l'alliance de l'Inca, au mépris des affurances répétées d'amitié qu'il lui avoit données & des offres de fervice qu'il lui avoit faites, il réfolut de fe prévaloir de la fimplicité confiante avec laquelle Atahualpa comptoit fur ces proteftations & de s'emparer de la perfonne de ce prince dans l'entrevue à laquelle il l'avoit invité. Il prépara l'exécution de fon plan auffi froidement & avec auffi peu de fcrupule que fi cette trahifon n'eût pas dû faire un jour fa honte & celle de fon pays. Il divifa fa cavalerie en trois petits efcadrons fous le commandement de Ferdinand fon frere, de Soto & de Benalcazar. Il ne fit qu'un corps de fon infanterie; feulement, il garda près de fa perfonne vingt de fes plus déterminés foldats pour le feconder dans la périlleufe entreprife qu'il fe réfervoit. L'artillerie, qui confiftoit en deux pieces de canon de cam-

Liv. VI. 1532.

pagne (1), & les arquebusiers furent placés vis-à-vis du chemin par lequel l'Inca devoit arriver. Tous reçurent ordre de ne pas sortir de leurs postes & de ne faire aucun mouvement qu'on ne leur donnât le signal de l'action.

16 Nov. Visite que lui rend l'Inca.

Dès le grand matin, tout le camp des Péruviens fut en mouvement; mais, comme Atahualpa vouloit paroître avec la plus grande magnificence dans sa premiere entrevue avec ces étrangers, les préparatifs de sa marche furent si longs, que le jour étoit déjà fort avancé lorsqu'elle commença. Même alors, de peur que l'ordre n'en fût troublé, elle se fit avec tant de lenteur que les Espagnols s'impatientant & craignant que quelque soupçon de la part d'Atahualpa ne fût la cause de ce retardement, Pizarre lui dépêcha un de ses officiers avec de nouvelles assurances de ses intentions amicales. Cependant l'Inca s'approchoit. Il étoit précédé de quatre cens hommes habillés uniformément, espece de coureurs qui lui ouvroient le passage. Assis lui-même sur une espece de trône ou de lit, orné de plumes de diverses couleurs, presque couvert de plaques

(1) Xerès, p. 194.

d'or & d'argent & enrichi de pierres pré- cieuses, il étoit porté sur les épaules de ses principaux courtisans. Derriere lui quelques-uns de ses premiers officiers étoient portés de la même maniere. Plusieurs bandes de danseurs & de chanteurs accompagnoient cette marche, & toute la plaine étoit couverte de troupes, au nombre de plus de trente mille hommes.

Liv. VI. 1532.

Dès que l'Inca fut près du quartier des Espagnols, le P. Vincent Valverde, aumônier de l'expédition, s'avança un crucifix dans une main & son bréviaire dans l'autre, & dans un long discours exposa au monarque la doctrine de la création, la chûte du premier homme, l'incarnation, la passion & la résurrection de J. C. le choix que Dieu avoit fait de Saint-Pierre pour être son grand-vicaire sur la terre, le pouvoir de St. Pierre transmis aux papes, & la donation faite au roi de Castille par le pape Alexandre de toutes les régions du nouveau monde. Après avoir exposé toute cette doctrine, il somma Atahualpa d'embrasser la religion chrétienne, de reconnoître l'autorité suprême du pape, & le roi de Castille comme son légitime sou-

Etrange harangue de Valverde.

Liv. VI. 1532.

verain, lui promettant, s'il se soumettoit, que le roi son maître prendroit le Pérou sous sa protection & lui permettroit de continuer d'y régner; mais lui déclarant la guerre & le menaçant de la plus terrible vengeance, s'il refusoit d'obéir & s'il persévéroit dans son impiété.

Réponse de l'Inca.

Cet étrange discours, qui contenoit des mysteres incompréhensibles & des faits inconnus, dont toute l'éloquence humaine ne pouvoit donner en si peu de tems une idée distincte à un Américain, fut si mal rendu par l'interprète, qui entendoit peu l'Espagnol & qui ne pouvoit s'exprimer avec clarté dans la langue de l'Inca, qu'Atahualpa n'en comprit presque rien. Seulement, quelques points de la harangue de Valverde plus faciles à saisir le remplirent d'étonnement & d'indignation. Sa réponse fut pourrant modérée. Il commença par observer qu'il étoit maître de son royaume par le droit de succession, & qu'il ne pouvoit concevoir comment un prêtre étranger prétendoit disposer de ce qui ne lui appartenoit pas; & que, si cette prétendue donation avoit été faite, lui qui étoit le légitime propriétaire refusoit de la confirmer; qu'il n'étoit point du tout disposé

à renoncer à la religion qu'il tenoit de ses ancêtres & à abandonner le culte du soleil, divinité immortelle, que lui & son peuple adoroient, pour adorer le dieu des Espagnols qui étoit sujet a la mort; qu'à l'égard des autres points traités dans le discours du harangueur, il n'en avoit jamais entendu parler, qu'il n'y comprenoit rien & qu'il desiroit de savoir où Valverde avoit appris des choses si extraordinaires. *Dans ce livre*, dit Valverde en lui présentant son bréviaire. L'Inca prit le livre avec empressement, &, après en avoir tourné quelques feuillets, l'approcha de son oreille. Ce que vous me donnez-là ne parle pas & ne me dit rien, reprit-il, en jetant avec dédain le livre à terre. Le moine furieux court à ses compagnons & leur crie: „ aux armes, chrétiens, la parole „ de Dieu est profanée; vengez ce crime „ sur ces chiens d'infideles (1).

Pizarre attaque les Péruviens

Pizarre qui, durant cette longue conférence, avoit eu de la peine à retenir ses soldats impatiens de se jeter sur les richesses qu'ils avoient sous les yeux, donna le signal de l'attaque. A l'instant les instrumens militaires

(1) Voyez la NOTE XXXIV.

LIV. VI. 1532.

des Espagnols se firent entendre; les canons & les mousquets commencerent à tirer; les chevaux s'élancerent; & l'infanterie tomba sur les Péruviens l'épée à la main. Les malheureux Américains, étonnés d'une attaque si soudaine & à laquelle ils s'attendoient si peu, troublés par les terribles effets des armes à feu & par l'irrésistible impétuosité de la cavalerie, prirent la fuite de tous les côtés sans tenter de se défendre. Pizarre à la tête de sa troupe d'élite, pousse droit à l'Inca, &, quoique les grands de sa suite s'empressassent autour de leur monarque & lui fissent un bouclier de leurs corps en se dévouant à l'envi pour le défendre, il arrive bientôt jusqu'à lui, le saisit par le bras, le fait descendre de son trône & l'emmene dans son quartier. La prise du monarque décida la fuite de toutes ses troupes. Les Espagnols les poursuivirent de tous les côtés, & continuerent de massacrer de sang froid & avec une barbarie réfléchie des fuyards qui ne faisoient aucune résistance. Le carnage ne finit qu'avec le jour. Il y eut plus de quatre mille Péruviens égorgés; aucun Espagnol ne périt, & Pizarre seul fut légerement blessé à la main par un de ses propres soldats, qui

Il se rend maître de la personne de l'Inca.

s'étoit saisi avec trop de précipitation de la personne de l'Inca (1). Liv. VI. 1532.

Les richesses amassées dans le pillage du camp surpasserent toutes les idées que les Espagnols s'étoient faites du Pérou, & ils furent si transportés de cet étonnant succès, qu'ils passerent la nuit dans l'ivresse d'une joie insensée, naturelle à de misérables aventuriers qui faisoient en si peu de tems une fortune extraordinaire.

Abattement de l'Inca.

Aux premiers momens de sa captivité, l'Inca pouvoit à peine croire à un événement si inattendu; mais il sentit bientôt toute l'horreur de sa destinée, & son abattement fut proportionné à la hauteur d'où il étoit tombé. Pizarre craignant de perdre tous les avantages qu'il pouvoit tirer de la possession d'un prisonnier de cette importance, s'efforça de le consoler par des démonstrations de douceur & de respect, que démentoient ses actions. En vivant parmi les Espagnols, l'Inca démêla bientôt la passion qui les dominoit, & qu'ils ne prenoient pas la peine de cacher; il crut pouvoir la faire servir à se procurer la liberté. Il offrit aux Espagnols une rançon

(1) Voyez la Note XXXV.

Liv. VI. 1532. Il offre une rançon.

qui les étonna, malgré tout ce qu'ils connoissoient déjà de la richesse de son royaume. La chambre où il étoit gardé avoit vingt-deux pieds de long & seize de large ; il s'engagea à la remplir de vases & d'ustensiles d'or jusqu'à la hauteur où un homme peut atteindre. Pizarre accepta sans hésiter des offres si séduisantes, & l'on tira une ligne sur les murs de la chambre pour marquer la hauteur à laquelle le trésor promis devoit s'élever.

Atahualpa, transporté de joie par l'espoir de recouvrer sa liberté, prit sur le champ des mesures pour remplir son engagement. Il envoya des messagers à Cuzco, à Quito & dans tous les lieux où l'or étoit en plus grande abondance, soit dans les temples, soit dans les palais des Incas, & les chargea de rapporter directement à Caxamalca le prix qu'on mettoit à sa rançon. Quoiqu'il fût prisonnier chez ses ennemis, les Péruviens étoient si accoutumés à respecter tous les ordres de leurs souverains, qu'ils obéirent avec la plus grande promptitude. Calmés par l'espérance de voir leur roi bientôt libre, ils ne voulurent pas mettre sa vie en danger en formant la moindre tentative pour le délivrer ;

&

Liv. VI. 1532.

&, quoique les forces de l'Empire fussent encore entieres, on ne fit plus de préparatifs, on n'assembla plus de troupes pour défendre l'état & venger le souverain (1). Les Espagnols demeurerent tranquilles à Caxamalca. Pizarre envoya dans les provinces éloignées de petits détachemens qui, loin de trouver aucune résistance, furent par-tout reçus avec des témoignages de respect & de soumission (2).

Les Espagnols visitent différentes provinces.

Quelque peu considérables que fussent ces détachemens, & quelque desir qu'eût Pizarre de connoître un peu l'intérieur du pays, il se seroit bien gardé d'affoiblir ainsi son corps de troupes, s'il n'avoit pas reçu dans le même tems la nouvelle qu'Almagro étoit débarqué à Saint-Michel avec un renfort qui alloit presque doubler ses forces (3). L'arrivée de ce secours étoit aussi alarmante pour l'Inca qu'agréable aux Espagnols. Le monarque prisonnier voyoit le pouvoir de ses ennemis s'accroître; &, comme il ne connoissoit ni d'où venoient ces étrangers ni par quels moyens ils étoient conduits au Pérou,

Almagro arrive avec un renfort.

Décemb.

(1) Xerès, 205.
(2) Voyez la NOTE XXXVI.
(3) Xerès, 204. Herrera, *decad.* 5, *lib. III*, *c.* 1, 2.

LIV. VI. 1532. il lui étoit impossible de prévoir jusqu'où pouvoit aller l'inondation qui fondoit sur ses états. Tandis qu'il étoit tourmenté de ces inquiétudes, il apprit que quelques Espagnols marchant vers Cuzco avoient rendu vi-

1533. Huascar est mis à mort.

site à son frere Huascar dans le lieu où étoit le prisonnier, que ce prince leur avoit représenté la justice de sa cause, & que, pour les déterminer à prendre sa défense, il leur avoit promis une quantité d'or beaucoup plus considérable que celle qui avoit été offerte pour la rançon de son frere. Atahualpa vit que sa perte étoit inévitable, si les Espagnols écoutoient ces propositions; & craignant que leur insatiable avidité ne les déterminât en faveur d'Huascar, il résolut de sacrifier la vie de son frere pour sauver sa sienne. En conséquence il donna des ordres qui furent exécutés avec une ponctualité scrupuleuse (1).

Cependant des Indiens chargés d'or arrivoient tous les jours à Caxamalca de toutes les provinces du royaume. La plus grande partie de la quantité convenue étoit amassée, & Atahualpa assuroit les Espagnols que, si

(1) Zarate, *Lib. II, c. 6.* Gomera, *hist. c.* 115 Herrera, *decad.* 5, *Lib. III, c.* 2.

toute sa rançon n'étoit pas encore prête à leur être livrée, c'étoit l'éloignement des lieux d'où il falloit l'apporter qui en étoit la cause. Mais cet amas d'or, mis continuellement sous les yeux des soldats, irritoit tellement leur cupidité, qu'il devenoit impossible de contenir plus long-tems l'impatience qu'ils avoient de s'en mettre en possession. On fit fondre tous les vases & ustensiles, excepté quelques pieces d'un travail curieux qu'on réserva pour le roi d'Espagne. Après avoir mis à part le quint à la couronne & cent mille pezos, destinés aux soldats qui étoient arrivés avec Almagro, il resta un million cinq cent vingt-huit mille cinq cens pezos à partager entre Pizarre & ses compagnons. Le jour de la fête de St. Jacques, patron de l'Espagne, fut choisi pour la répartition de cette somme immense, & dans la maniere dont elle se fit on reconnoît bien ce bizarre mélange de fanatisme & de rapacité, que j'ai eu plus d'une fois déjà l'occasion de faire observer comme un des traits les plus frappans des conquérans du nouveau monde. Assemblés pour se partager les dépouilles d'un peuple innocent, arrachées par la fourbe, la violence & la cruauté, ils commen-

LIV. VI. 1533.

Liv. VI. 1533. cerent par invoquer folemnellement le nom de Dieu (1), & par demander les lumieres du ciel pour faire la diftribution de ces fruits d'iniquité. Chaque cavalier eut pour fa part huit mille pezos, fomme équivalente en ce tems-là à autant de livres fterlings du nôtre, & chaque fantaffin quatre mille. Les parts de Pizarre & de fes officiers furent proportionnées à leurs rangs.

Effets de ce partage. L'hiftoire n'offre aucun autre exemple d'une fortune fi fubite, acquife par le fervice militaire, & jamais un fi grand butin ne fut partagé par un fi petit nombre de foldats. Plufieurs d'entreux, fe voyant récompenfés de leurs travaux au-delà leurs efpérances, furent fi impatiens de fe retirer des dangers & des fatigues de la guerre pour paffer le refte de leurs jours dans leur patrie, qu'ils demanderent leur congé à grands cris & avec importunité. Pizarre, voyant bien qu'il ne pouvoit plus attendre de ceux qui étoient ainfi difpofés, ni courage dans les combats, ni patience dans les travaux; convaincu d'ailleurs que, par-tout où ils iroient, le fpectacle de leur richeffe engageroit d'autres

(1) Herrera, *decad.* 5, *Lib.* III, *c.* 5.

aventuriers plus pauvres & plus hardis à venir se ranger sous ses drapeaux, leur accorda leur demande sans difficulté & permit à plus de soizante d'entr'eux d'accompagner en Espagne son frere Ferdinand, qu'il y envoyoit pour porter à l'empereur la relation de ses victoires & les présens qu'il lui destinoit (1). LIV. VI. 1533.

L'Inca demande inutilement sa liberté.

L'Inca, après le partage de sa rançon entre les Espagnols, les somma d'accomplir la promesse qu'on lui avoit faite de le mettre en liberté; mais rien n'étoit plus éloigné de la pensée de Pizarre. En faisant la guerre dans le nouveau monde, il s'étoit accoutumé, comme tous ses compatriotes, à regarder les Américains comme des êtres d'une espece inférieure, qui ne méritoient pas le nom d'hommes & n'en avoient pas les droits. Dans sa convention avec Atahualpa, il n'avoit eu d'autre objet que d'amuser son prisonnier, afin que l'espoir de recouvrer sa liberté l'engageât à lui prêter son autorité pour recueillir les richesses de son royaume. Après avoir réussi dans ce projet, il ne tint

(1) Herrera, *dec.* 5, *lib.* 3, *cap.* 4. Vega, *p.* 2, *lib.* 1, *c.* 38.

Liv. VI. 1533.

aucun compte de ce qu'il avoit promis; &, tandis que ce prince crédule espéroit de remonter bientôt sur son trône, Pizarre avoit secretement résolu de lui ôter la vie. Plusieurs circonstances semblent l'avoir déterminé à commettre ce forfait, un des plus criminels & des plus atroces dont les Espagnols se soient souillés dans la conquête de l'Amérique.

Défiance mutuelle entre l'inca & les Espagnols.

Pizarre, en imitant la conduite que Cortès avoit tenue avec le souverain du Mexique, manquoit des talens nécessaires pour bien suivre ce plan. Comme il n'avoit ni l'adresse ni la modération qui eussent pu lui faire gagner la confiance de son prisonnier, il n'avoit pas su mettre à profit l'avantage d'être maître de sa personne & de son autorité. Il est vrai qu'Atahualpa montroit plus de discernement que n'en avoit fait voir Montézume, & qu'il paroissoit avoir mieux démêlé le caractere & les vues des Espagnols. Les soupçons & la défiance s'établirent bientôt entre eux & lui. Le soin avec lequel il falloit garder un prisonnier de cette importance augmentoit beaucoup les embarras du service militaire, tandis que l'avantage qu'on en retiroit paroissoit peu considérable. Pizarre

Liv. VI. 1533.

ne vit bientôt plus l'Inca que comme un fardeau dont il desiroit d'être délivré (1).

Almagro & ses compagnons demandent la mort de l'Inca.

Almagro & ses compagnons avoient demandé de partager également avec ceux de Pizarre la rançon de l'Inca, & quoique les nouveaux venus eussent eu, comme nous l'avons vu ci-dessus, une part du butin, & que leur chef eût reçu des présens considérables, ils étoient tous mécontens. Ils craignoient que tant qu'Atahualpa seroit prisonnier, les soldats de Pizarre ne regardassent les trésors qu'on pourroit amasser dans la suite comme le supplément de ce qui manquoit à la rançon de l'Inca, & que, sous ce prétexte, ils ne prétendissent se les approprier en entier. Ils demandoient donc sa mort afin que tous les aventuriers du Pérou fussent désormais sur le même pied & eussent les mêmes droits (2).

Motifs qui portent Pizarre à y consentir.

Pizarre lui-même commençoit à être alarmé des nouvelles qui lui parvenoient des provinces éloignées de l'Empire. Il apprenoit qu'on y assembloit des troupes ; & ces mouvemens pouvoient être l'effet des ordres don-

(1) Herrera, *decad.* 5, *lib.* 3, *cap.* 4.

(2) Zarate, *lib.* 2, *c.* 7. Vega, *p.* 2, *lib.* 1, *cap.* 7. Herrera, *decad.* 5, *lib.* 3, *c.* 4.

Liv. VI. 1533. nés par Atahualpa. Ces craintes & ces soupçons étoient entretenus & augmentés par les artifices de Philippillo, un des Indiens que Pizarre avoit amenés de Tumbès en quinze cent vingt-sept pour lui servir d'interprète. Cette fonction mettant Philippillo à portée de voir familierement & fréquemment le monarque prisonnier, il osa, malgré la bassesse de sa naissance, porter ses vœux jusqu'à une *Coya* ou fille du soleil, l'une des femmes d'Atahualpa, & ne voyant aucune espérance de l'obtenir tant que le monarque vivroit, il conçut le projet d'engager les Espagnols à lui ôter la vie, en leur donnant des alarmes sur les desseins secrets de leur prisonnier & en leur parlant sans cesse des préparatifs qu'il faisoit contre eux.

Tandis qu'Almagro & ses compagnons demandoient ouvertement la mort de l'Inca & que Philippillo travailloit en secret à le perdre, ce malheureux prince contribuoit lui-même imprudemment à hâter sa perte. Durant sa captivité, il avoit conçu un attachement particulier pour Ferdinand Pizarre & Fernand Soto qui, ayant reçu une meilleure éducation que les autres aventuriers, se conduisoient à son égard avec plus de décence

& d'attention. Adouci par le respect que lui montroient ces officiers d'un rang distingué parmi les Espagnols, il se plaisoit dans leur société; mais en présence du gouverneur il étoit timide & contraint. A la crainte se joignit bientôt le mépris pour Pizarre. Parmi les arts de l'Europe celui de lire & d'écrire attiroit sa plus grande admiration. Il recherchoit depuis long-tems si c'étoit un talent acquis ou naturel. Pour éclaircir ses doutes, il pria un des soldats qui le gardoient d'écrire sur l'ongle de son pouce le nom de Dieu. Il montra ensuite cette écriture à différens Espagnols en leur demandant ce qu'elle signifioit; &, à son grand étonnement, tous lui firent sans hésiter la même réponse. Pizarre entrant un jour chez lui, l'Inca lui présenta son pouce. Le gouverneur rougit, & fut forcé d'avouer avec quelque confusion son ignorance. Dès ce moment, Atahualpa le regarda comme un homme de rien, moins instruit que ses soldats; & il n'eut pas l'adresse de cacher les sentimens que cette découverte lui avoit inspirés. Le général fut si vivement blessé de se voir l'objet du mépris d'un barbare, que son ressentiment

LIV. VI. 1533.

Liv. VI. 1533. se joignant à tous les autres motifs, il se détermina à faire périr l'Inca (1).

On fait à l'Inca son procès. Mais, pour donner quelqu'apparence de justice à une action si violente, & pour n'en être pas lui seul responsable à son souverain, Pizarre se détermina à faire juger l'Inca selon toutes les formes observées en Espagne dans les procès criminels. Lui-même & Almagro avec deux conseillers furent ses juges, avec un pouvoir absolu d'absoudre & de condamner. Un procureur-général poursuivit au nom du roi. On donna à l'accusé un conseil pour sa défense, & des greffiers furent chargés de rédiger les actes du procès. On porta à cet étrange tribunal des accusations encore plus étranges. Elles consistoient en divers articles. Atahualpa, quoique bâtard, avoit usurpé le trône & fait mourir son frere, son légitime souverain. Il étoit idolâtre, & il avoit, non-seulement permis, mais même ordonné des sacrifices humains. Il avoit un grand nombre de coucubines. Depuis son emprisonnement, il avoit dissipé & détourné frauduleusement les trésors de l'Empire qui appartenoient aux Espagnols par

(1) Herrera, *decad.* 5, *lib. III, cap.* 4. Vega, *p.* 2, *lib. I, cap.* 38.

droit de conquête, & excité ses sujets à prendre les armes contr'eux. Parmi ces chefs d'accusation, quelques-uns sont si ridicules & si absurdes, qu'on ne sait de quoi s'étonner le plus, ou de l'effronterie, ou de l'iniquité de Pizarre qui en faisoit le fondement d'une procédure criminelle à laquelle il soumettoit le souverain d'un grand empire sur lequel il n'avoit aucune jurisdiction. Sur tous ces articles des témoins furent entendus; mais, comme ils faisoient leur déposition dans leur langue, Philippillo, chargé de les interpréter, pouvoit y donner toutes les tournures qui favorisoient ses perfides intentions. Ces témoignages parurent convaincants à des juges dont l'opinion étoit arrêtée d'avance. Ils prononcerent qu'Atahualpa étoit coupable & le condamnerent à être brûlé vif. Le P. Valverde prostitua ses fonctions sacrées, jusqu'à confirmer cette sentence par l'autorité de son ministere & à en attester la justice par sa signature. Accablé de sa destinée, Atahualpa s'efforça d'obtenir par ses larmes, ses promesses & ses prieres, d'être envoyé en Espagne où un monarque seroit son juge. Mais la pitié étoit un sentiment inconnu au cœur du cruel Pizarre. Il ordonna que l'exé-

Liv. VI. 1533.

Il est condamné.

Liv. VI. 1533. cution fût faite fur le champ ; &, ce qui ajouta à l'amertume des derniers momens du malheureux prince, le même moine qui venoit de ratifier fa fentence fe préfenta à lui pour le confoler, & tenta de le convertir. Le plus fort argument dont fit ufage Valverde pour faire embraffer à l'Inca la religion chrétienne fut la promeffe qu'on adouciroit la rigueur de fon fupplice. La crainte d'une mort cruelle lui arracha la demande du baptême. La cérémonie fut faite, & Atahualpa, au lieu d'être brûlé, fut étranglé au poteau auquel il étoit attaché (1).

Et exécuté.

Plufieurs Efpagnols s'élevent contre cette violence.

Heureufement pour l'honneur de la nation Efpagnole, parmi ces aventuriers abandonnés à tous les excès & fortis de leur patrie pour conquérir & défoler le nouveau monde, il fe trouvoit encore des hommes qui confervoient des fentimens d'honneur & de générofité dignes du nom Caftillan. Quoique Ferdinand Pizarre fût parti pour l'Efpagne avant le procès d'Atahualpa, & que Soto eût été envoyé dans un pofte éloigné de Caxamalca, cette cruelle exécution ne fe fit pas fans oppofition. Plufieurs

(1) Zarate, *lib. II*, c. 7. Xerès, *pag.* 233. Vega, *p.* 2, *lib. I*, c. 36, 37. Gomera, *Hift. c.* 117. Herrera, *decad.* 5, *Lib. III*, c. 4.

officiers, & particulierement quelques-uns de la plus grande réputation & des plus nobles familles, firent des rémontrances, & même des protestations contre ce jugement, comme deshonorant pour leur patrie & contraire à toutes les maximes de l'équité. Ils ajoutoient que c'étoit violer le droit public des nations & usurper sur un souverain indépendant une jurisdiction à laquelle on n'avoit aucun droit. Tous leurs efforts furent vains; le nombre & l'opinion de ceux qui regardoient comme légitime tout ce qu'ils croyoient leur être avantageux l'emporterent. Mais l'histoire se plaît à conserver le souvenir des efforts que fait la vertu, lors même qu'ils sont inutiles; & les écrivains Espagnols, en rapportant ces événemens où la valeur de leurs compatriotes se montre bien plus que leur humanité, ont conservé les noms de ceux qui s'efforcerent ainsi de dérober leur patrie à la honte d'un si grand crime (1).

Dissolution du gouvernement & de toute police intérieure au Pérou.

Après la mort d'Atahualpa, Pizarre investit un des fils de ce prince de la royauté, espérant que ce jeune homme sans expérience deviendroit entre ses mains un instrument passif, & qu'il se serviroit de lui plus aisément

(1) Vega, *p.* 2, *lib. I*, *c.* 37. Xerès I, 235. Herrera, *decad.* 5, *lib. III*, *c.* 5.

Liv. VI. 1525. que d'un monarque accoutumé à commander. Les peuples de Cuzco & des pays adjacents reconnurent comme Inca, Manco-Capac frere d'Huafcar (1). Mais ni l'un ni l'autre de ces fouverains n'eut l'autorité de fes prédéceffeurs. Les convulfions violentes qui avoient agité l'Empire, d'abord dans la guerre civile des deux freres, & enfuite depuis le moment de l'invafion des Efpagnols, avoient non-feulement troublé l'ordre établi dans l'adminiftration intérieure, mais prefque brifé tous les refforts du gouvernement. Lorfque les Péruviens virent leur monarque au pouvoir des étrangers & périffant enfin d'une mort honteufe, le peuple de différentes provinces s'abandonna aux plus grands excès, fe regardant comme affranchi déformais de toute la contrainte des loix & des mœurs (2). Atahualpa avoit fait périr un fi grand nombre de defcendans du foleil & les avoit traités avec tant d'indignité, que leur afcendant fur les peuples étoit fort affoibli, & le refpect qu'on avoit pour cette race fainte fenfiblement diminué. Encouragés par ces circonftances, des hommes ambitieux s'éleve-

(1) Vega, *p.* 2, *lib.* 2, *c.* 7.

(2) Herrera, *décad.* 5, *lib.* *II*, *cap.* 12, *lib.* *III*, *c.* 5.

rent en différentes parties de l'Empire & aspirerent au pouvoir suprême, sans être de la race des Incas. Le général qui commandoit pour Atahualpa dans Quito saisit le frere & les enfans de son maître, les fit mourir dans les supplices ; & rejetant toute liaison avec l'un & l'autre Inca, se forma pour lui-même un royaume séparé (1).

Liv. VI. 1533.

Pizarre s'avance vers Cuzco.

Les Espagnols virent avec plaisir la discorde s'établir parmi les Péruviens & la vigueur du gouvernement se relâcher. Ils considérerent ces désordres comme les avant-coureurs de la dissolution prochaine de l'état. Pizarre n'hésita plus à s'avancer vers Cuzco. Il avoit reçu des renforts si considérables qu'il pouvoit désormais sans danger pénétrer dans l'intérieur du pays. Le partage des trésors de Caxamalca avoit produit les effets qu'il avoit prévus. Dès que son frere Ferdinand & les officiers & soldats à qui il avoit permis de quitter le service en emportant leur part du butin, furent arrivés à Panama & eurent étalé aux yeux de leurs compatriotes étonnés les trésors qu'ils apportoient, la renommée de leurs victoires & de leurs richesses se ré-

(1) Zarate, *lib.* 2, *c.* 8. Vega, *p.* 2, *lib.* 2, *c.* 3, 4.

Liv. VI. 1533. pandit dans tous les établiſſemens Eſpagnols de la côte du ſud, & y produiſit un ſi grand effet, que les gouverneurs de Guatimala, de Panama & de Nicaragua eurent beaucoup de peine à retenir les Eſpagnols de leurs districts, qui vouloient tous abandonner leurs poſſeſſions pour ſe porter en foule à cette ſource inépuiſable de richeſſes qui venoit de s'ouvrir au Pérou (1). Malgré toutes les défenſes il arriva à Pizarre un grand nombre d'aventuriers, de ſorte qu'en ſe mettant en marche pour Cuzco il ſe trouva à la tête de cinq cents hommes, après avoir laiſſé à Saint-Michel une garniſon conſidérable ſous le commandement de Benalcazar. Les Péruviens avoient aſſemblé pluſieurs gros corps de troupes pour s'oppoſer à ſes progrès. On livra pluſieurs combats très-vifs, qui ſe terminoient comme toutes les actions entre les Européens & les Américains: il y avoit un petit nombre d'Eſpagnols tués ou bleſſés, & les Américains étoient mis en fuite à chaque fois avec un grand carnage. A la fin Pizarre entra dans Cuzco & en prit poſſeſſion. Les tréſors

(1) Gomera, *Hiſt. c.* 125. Vega, *pag.* 2, *lib.* 2, *c.* 1. Herrera, *decad.* 5, *lib.* 2, *c.* 5.

trésors qu'on y trouva, reste de ce que les Péruviens avoient détourné ou caché, soit pour sauver leurs temples du pillage qui les auroit profanés, soit en haine de leurs avides vainqueurs, excéderent de beaucoup la rançon d'Atahualpa. Mais, comme les Espagnols étoient déjà familiarisés avec la richesse du pays & que le butin étoit partagé entre un plus grand nombre d'aventuriers, ce partage, malgré la part considérable qui fut distribuée à chacun, n'excita pas le même étonnement que le premier (1). LIV. VI. 1533.

Pendant cette marche à Cuzco, le fils d'Atahualpa, que Pizarre traitoit comme Inca, mourut; &, comme les Espagnols ne lui substituerent personne, les droits de Manco Capac au trône parurent être alors universellement reconnus (2).

Tandis que les troupes de Pizarre étoient ainsi occupées, Benalcazar, gouverneur de Saint-Michel, habile & brave officier, rougissoit de son inaction & brûloit de se signaler parmi les conquérans du nouveau monde. Un corps de troupes fraîches, arrivé fort à propos de Panama & de Nicaragua, le mit en Conquête de Quito par Benalcazar.

(1) Voyez la NOTE XXXVII.

(2) Herrera, *decad.* 5, *lib. V*, *c.* 2.

Liv. VI. 1533. état de satisfaire sa passion pour les entreprises. Après avoir laissé des forces suffisantes pour la sûreté de l'établissement confié à ses soins, il se mit à la tête du reste & partit pour soumettre Quito où, selon le rapport des Péruviens, Atahualpa avoit laissé la plus grande partie de ses trésors. Il y avoit une grande distance de Saint-Michel à cette ville, & la marche étoit pénible dans un pays de montagnes couvertes de bois; il fut souvent & vivement attaqué par les meilleures troupes du Pérou conduites par un chef habile. Sa valeur, sa bonne conduite & sa constance surmonterent tous les obstacles, & il entra victorieux dans Quito. Mais il éprouva une grande mortification. Les habitans connoissant par leurs malheurs mêmes la passion dominante de leurs ennemis & le moyen de la tromper, avoient emporté toutes les richesses qui attiroient les Espagnols & qui leur avoient fait entreprendre cette périlleuse expédition, supporter tant de fatigues & braver tant de dangers (1).

Expédition d'Alvarado. Benalcazar ne fut pas le seul capitaine Es-

(1) Zarate, *lib. II, c.* 9. Vega, *p.* 2, *lib. II, c.* 9. Herrera, *decad.* 5, *lib. IV, c.* 11, 12, *lib. V, c.* 2, 3, *lib. VI, c.* 3.

pagnol qui attaqua le royaume de Quito. La renommée des grandes richeffes qui s'y trouvoient y attira un ennemi plus puiffant. Pierre d'Alvarado qui s'étoit fi fort diftingué dans la conquête du Mexique, ayant obtenu le gouvernement de Guatimala pour récompenfe de fa valeur, s'ennuya bientôt d'une vie uniforme & tranquille, & fentit le befoin de fe rejeter dans l'activité de la vie militaire. La gloire & les richeffes acquifes par les conquérans du Pérou exalterent en lui cette paffion & en déterminerent l'objet. Croyant ou feignant de croire que le royaume de Quito étoit hors des limites du gouvernement de Pizarre, il réfolut de l'envahir. Sa grande réputation lui attira de tous côtés des volontaires. Il s'embarqua avec cinq cents hommes, dont plus de deux cents étoient des gentilshommes fervant à cheval. Il débarqua à Puerto-Viejo, & connoiffant très-imparfaitement le pays, il entreprit fans guide de marcher directement à Quito, en fuivant le cours de la riviere Guayaquil & en traverfant les Andes vers fa fource. Dans cette route, une des moins praticables de l'Amérique, fes troupes furent fi excédées de fatigue en s'ouvrant des chemins au travers des forêts,

LIV. VI. 1533.

LIV. VI. 1533. & des marais dans les terrains bas, & souffrirent tellement de la rigueur du froid sur les hauteurs des montagnes, qu'avant d'arriver à la plaine de Quito, il avoit péri un cinquieme des Espagnols & la moitié des chevaux; le reste étoit découragé & hors d'état de servir (1). Dans cet état ils virent venir à leur rencontre un corps de troupes non pas Americaines, mais Espagnoles, qui parurent disposées à les attaquer. Pizarre, ayant été instruit de l'armement d'Alvarado, avoit envoyé Almagro à la tête d'un détachement pour s'opposer à son invasion. Benalcazar victorieux s'étoit réuni à Almagro. Alvarado, quoique surpris à la vue d'ennemis qu'il n'attendoit pas, alloit les charger courageusement lorsque quelques officiers plus modérés proposerent & firent agréer un accommodement, qui retarda de quelques années le moment fatal où les Espagnols devoient suspendre leurs conquêtes pour tremper leurs mains dans le sang de leurs compatriotes. Alvarado s'engagea à retourner dans son gouvernement à condition qu'Almagro lui paieroit cent mille pezos pour le défrayer de la dépense de son armement. Plusieurs de ses soldats

(1) Voyez la NOTE XXXVIII.

prirent parti dans les troupes d'Almagro, & cette expédition, qui sembloit devoir perdre Pizarre & sa colonie, contribua ainsi à augmenter ses forces (1). 1533.

1534. Honneurs conférés par le roi d'Espagne à Pizarre & à Almagro.

Vers le même tems Ferdinand Pizarre étoit arrivé en Espagne. L'immense quantité d'or & d'argent qu'il apportoit (2) y causa autant d'étonnement qu'elle en avoit excité à Panama & dans les autres colonies Espagnoles. Pizarre fut reçu de l'empereur avec les égards dûs à un homme qui lui apportoit un présent dont la valeur surpassoit toutes les idées que les Espagnols s'étoient formées de la richesse de leurs acquisitions en Amérique, même après avoir été pendant dix ans maîtres du Mexique. Pour récompenser les services de François Pizarre, l'empereur le confirma dans sa qualité de gouverneur, en y joignant de nouveaux pouvoirs & de nouveaux privileges & en étendant les bornes de son gouvernement de soixante-dix lieues au sud le long des côtes, par-delà les limites fixées dans sa premiere patente. Almagro

(1) Zarate, *lib.* 2, *c.* 10-13. Vega, *p.* 2, *lib.* 2, *c*, 1, 2, 9, *&c.* Gomera, *hist.* *c.* 126, *&c.* Remesal, *hist.* *Guatimal*, *lib.* 3, *c.* 6. Herrera, *decad.* 5, *lib.* 6, *cap.* 1, 2, 7, 8.

(2) Voyez la NOTE XXXIX.

Liv. VI. 1534.

obtint aussi les honneurs qu'il avoit si long-tems desirés. On lui donna le titre d'Adelantade ou gouverneur, & sa jurisdiction fut étendue sur deux cents lieues de pays, à commencer des limites méridionales du gouvernement de Pizarre. Ferdinand lui-même ne demeura pas sans récompense. Il fut fait chevalier de l'ordre militaire de St. Jacques, distinction toujours flatteuse pour un gentilhomme Espagnol, & retourna au Pérou accompagné de beaucoup de personnes de plus grande distinction que celles qui avoient jusqu'alors servi en Amérique (1).

Commencement des discussions entre Pizarre & Almagro.

On reçut au Pérou quelques nouvelles de sa négociation avant qu'il y arrivât lui-même. Almagro ne fut pas plutôt instruit qu'il avoit obtenu de l'empereur un gouvernement indépendant, qu'il prétendit que Cuzco, où résidoient les Incas, y étoit compris, & qu'il se prépara à se rendre maître de ce poste important. Jean & Gonzales Pizarre se mirent en devoir de le repousser. Chacun des contendans avoit un parti puissant, & la dispute alloit se décider par le sort des armes, lorsque François Pizarre arriva dans la capitale: il

(1) Zarate, *lib. III*, c 3. Vega, *p.* 2, *lib. II*, *c.* 19. Herrera, *decad.* 5, *lib. VI*, *c.* 13.

n'y avoit jamais eu entre ce guerrier & Almagro de réconciliation ſincere. La perfidie de Pizarre, qui s'étoit fait donner à lui ſeul des honneurs & des avantages qu'il devoit partager avec ſon aſſocié, étoit toujours préſente à l'eſprit de l'un & de l'autre. L'un, ne pouvant ſe diſſimuler ſa mauvaiſe foi, ne ſe flattoit pas que ſon rival la lui pardonnât; l'autre, ſe ſouvenant toujours qu'il avoit été trompé, ne cherchoit que les occaſions de ſe venger. L'avidité & l'ambition les avoit portés tous deux à ſuſpendre leur haine réciproque, & même à agir de concert pour obtenir les richeſſes & la puiſſance; mais ils n'eurent pas plutôt atteint le but de leurs deſirs, que les mêmes paſſions qui avoient formé cette union paſſagere firent éclater les ſentimens de jalouſie & d'antipathie qu'ils cachoient dans leurs cœurs. Chacun d'eux avoit auprès de lui un certain nombre de ſubalternes intéreſſés à les flatter, qui, avec l'art & la méchanceté particuliere à cette eſpece d'hommes, aigriſſoient leurs ſoupçons mutuels & groſſiſſoient à leurs yeux les torts les plus légers. Mais, malgré toutes ces cauſes d'inimitié, ils connoiſſoient ſi bien l'un & l'autre leurs talens reſpectifs, qu'ils craignoient

LIV. VI. 153.

Liv. VI. 1534.

également les conséquences d'une rupture ouverte. L'arrivée de Pizarre à Cuzco & l'adresse mêlée de fermeté qu'il montra dans ses plaintes contre Almagro & ses partisans détournerent alors l'orage. Il se fit une nouvelle réconciliation dont la condition principale fut qu'Almagro tenteroit la conquête du Chili, & que, s'il n'y trouvoit pas un établissement digne de lui, Pizarre, pour l'indemniser, lui céderoit une partie du Pérou. Cette nouvelle convention fut confirmée avec les mêmes solemnités religieuses que la premiere & observée avec aussi peu de fidélité (1).

Réglemens de Pizarre.

Dès que cette affaire importante fut terminée, Pizarre revint dans les provinces voisines de la mer, &, comme il jouissoit alors d'une tranquillité qui n'étoit troublée par aucun ennemi, ni Espagnol, ni Indien, il s'occupa avec l'ardeur & la constance qui distinguent son caractere à établir un gouvernement régulier dans les vastes pays soumis à son autorité. Quoique son éducation le rendît incapable de toute recherche sur les

(1) Zarate, *lib. II*, *c.* 13. Vega, *p.* 2, *lib. II*, *c.* 19. Benzo, *lib. III*, *c.* 6. Herrera, *decad.* 5, *lib.* VII, *cap.* 8.

ses principes de la police intérieure, & que le genre de vie qu'il avoit mené jusques-là parût peu compatible avec l'ordre que demande l'administration, sa sagacité naturelle suppléa aux lumieres & à l'expérience. Il partagea le pays en différens districts, & il établit des magistrats dans chacun. Il fit des réglemens sur l'administration de la justice, la perception des impôts, le travail des mines & le traitement des Indiens. Ses loix furent simples, & n'avoient pour objet que la prospérité publique.

LIV. VI. 1534.

Mais, quoiqu'il proportionnât son plan à l'état de foiblesse où étoit sa colonie naissante, son esprit étendu se portoit vers l'avenir. Il se considéroit lui-même comme le fondateur d'un grand empire & délibéra long-tems avec beaucoup de sollicitude sur le lieu où il placeroit le siege du gouvernement. Cuzco, la résidence des Incas, étoit située dans un coin de l'Empire à plus de quatre cent milles de la mer, & plus éloignée encore de Quito, province dont l'importance lui paroissoit extrême. Le Pérou n'avoit aucun autre établissement qui méritât le nom de ville & qui pût déterminer les Espagnols à y fixer leur séjour. Mais, en parcourant le pays,

Fondation de Lima.

Liv. VI 1534. Pizarre avoit été frappé de la beauté & de la fertilité de la vallée de Rimac, une des plus étendues & des mieux cultivées du Pérou. Ce fut sur les bords d'une petite riviere, du même nom que la vallée qu'elle arrose & qu'elle enrichit, à six milles de Callao, le havre le plus commode de l'océan pacifique, qu'il établit le chef-lieu de son gouvernement.

18 Janv. 1535. Il lui donna le nom de *Ville des rois*, soit parce qu'il en posa la premiere pierre au tems où l'église célebre la fête des trois rois, soit, comme il est plus vraisemblable, en l'honneur de Jeanne & de Charles souverains de Castille. Ce nom se conserve encore en Espagne dans tous les actes publics; mais la ville est plus connue par les étrangers sous celui de *Lima*, mot corrumpu de l'ancien nom de la vallée où elle est située. Par les soins de Pizarre les bâtimens s'éleverent avec tant de promptitude qu'on vit bientôt une ville: un palais magnifique pour le gouverneur, & des maisons solidement construites pour ses principaux officiers annoncerent dès-lors sa future grandeur (1).

Invasion du Chili par Almagro. En conséquence de sa convention avec

(1) Herrera, *decad.* 5, *lib.* IV, *c.* 12, *lib.* VII, *c.* 13. Calancho *Cronica*, *lib.* I, *c.* 37. Barnucuo *Lima funda* II, 294.

Pizarre, Almagro se mit en marche pour le Chili. Comme il possédoit au plus haut degré les qualités qui attirent sur-tout l'admiration du soldat, une libéralité sans bornes & un courage intrépide, cinq cents soixante-dix hommes se rangerent sous ses drapeaux. C'étoit le plus grand corps d'Européens qui eût été assemblé jusqu'alors au Pérou. L'impatience de terminer promptement son expédition, ou l'habitude de supporter tous les travaux & de braver tous les dangers, habitude commune à tous les Espagnols qui avoient servi quelque tems en Amérique, détermina Almagro à traverser les montagnes au lieu de s'avancer par le pays plat, le long de la côte. Le chemin étoit en effet plus court, mais presqu'impraticable. Dans cette route ses troupes souffrirent tous les maux que la nature humaine peut éprouver de la fatigue, de la faim & des rigueurs du climat de ces regions élevées de la zone torride où le froid est presqu'aussi rude que celui qu'on trouve sous le cercle polaire. Il en périt un grand nombre, & ceux qui résisterent & parvinrent jusqu'aux plaines fertiles du Chili, y trouverent de nouveaux obstacles à surmonter. Ils eurent à faire à des hommes

LIV. VI 1535. très-différens des Péruviens, intrépides, endurcis aux travaux, & assez semblables aux nations guerrieres du nord de l'Amérique par leur constitution physique & par leur courage. Quoiqu'étonnés à la premiere apparition des Espagnols, & plus encore à la vue de leur cavalerie & des effets de leurs armes à feu, les naturels revinrent bientôt de leur surprise, non-seulement jusqu'à se défendre avec courage, mais même jusqu'à assaillir leur nouveaux ennemis avec plus de résolution & de vigueur que n'en avoit montré jusques-là aucune nation Américaine. Les Espagnols continuerent cependant à pénétrer dans le pays & y recueillirent de l'or en abondance; mais ils ne penserent plus à former un établissement parmi des peuples si formidables. Malgré toute la valeur & l'habileté de leur chef, le succès de leur expédition étoit encore extrêmement douteux lorsqu'ils furent rappelés au Pérou par une révolution inattendue dont je vais développer les causes (1).

Révolte des Péruviens.

Les colonies Espagnoles de l'Amérique

(1) Zarate, *lib. III*, *c.* 1. Gomera, *hist. c.* 131. Vega, *p.* 2, *lib.* II, *c.* 20. Ovalla, *hist.* de Chile, *lib. V*, *c.* 15, *&c.* Herrera, *decad.* 5, *lib.* VII, *c.* 9, *lib.* X, *c.* 1, *&c.*

avoient envoyé un si grand nombre d'aven- turiers au Pérou, & tous y portoient des espérances si outrées d'une fortune immense & rapide, qu'il n'étoit pas possible de propo- ser à aucun d'eux de s'enrichir par les travaux de l'industrie. Ils eussent vu dans une pa- reille proposition, non-seulement le renver- sement de toutes leurs espérances, mais une véritable insulte. Il falloit cependant trouver quelqu'occupation à des hommes qu'on ne pouvoit pas sans danger laisser dans l'inaction. Pizarre encouragea quelques-uns des officiers les plus distingués qui lui étoient arrivés nouvellement, à tenter des expéditions dans quelques provinces de l'Empire que les Es- pagnols n'avoient pas encore visitées. Il se forma diverses troupes assez considérables, qui, vers le tems du départ d'Almagro pour le Chili, se mirent en marche pour pénétrer dans différentes provinces éloignées de l'in- térieur du pays. L'Inca Manco Capac observant l'imprudence des Espagnols qui dispersoient ainsi leurs troupes & le petit nombre de ceux qui étoient demeurés à Cuzco sous les ordres de Jean & Gonzales Pizarre, crut être arrivé au moment heureux d'assurer ses droits à l'Empire, de venger son pays &

LIV. VI. 1535.

Son origine.

Liv. VI. 1535. d'exterminer ses oppresseurs. Quoique surveillé de très-près par les Espagnols qui lui laissoient habiter le palais de ses ancêtres à Cuzco, il trouva moyen de communiquer son projet aux gens qui devoient l'exécuter. Les moindres desirs des souverains sont des ordres chez un peuple accoutumé à les respecter comme des divinités. Les Espagnols, loin de se disposer à abandonner volontairement le Pérou, comme ils l'avoient fait croire aux habitans, y abordoient en beaucoup plus grand nombre. Les Péruviens ne pouvant plus espérer de se voir délivrés de leurs tyrans que par un effort vigoureux de toute la nation, les préparatifs pour l'exécution de cette entreprise furent faits avec le silence & le secret dont les Américains sont peut-être seuls capables.

1536. Et ses progrès. L'Inca avoit déjà fait quelques tentatives infructueuses pour s'échapper des mains des Espagnols, lorsque Ferdinand Pizarre étant venu à Cuzco, lui accorda la permission d'assister à une grande fête qui devoit se célébrer à quelques lieues de la capitale. Sous le prétexte de cette solemnité les hommes les plus considérables de l'Empire s'étoient rassemblés. Dès que l'Inca les eut

joint, l'étendard de la guerre fut déployé & en peu de tems tous les guerriers de la nation furent en armes, depuis les confins de la province de Quito jusqu'aux frontieres du Chili. Beaucoup d'Espagnols, qui vivoient tranquilles dans les possessions qu'ils avoient obtenues, furent massacrés. Différens détachemens, marchant sans précaution dans une contrée qui paroissoit entierement soumise au joug, furent exterminés. Une armée de deux cents mille hommes, si nous en croyons les historiens Espagnols, attaqua Cuzco. Les trois freres se défendirent avec cent soixante-dix Espagnols seulement. Un autre corps nombreux d'Indiens investit Lima & intercepta toute communication entre cette ville & Cuzco. Des troupes nombreuses de Péruviens répandus dans tout le pays empêchoient même toute relation entre les deux villes, de sorte que les Espagnols, dans l'une & dans l'autre, ignoroient egalement le sort de leurs compatriotes, & supposant les événemens les plus funestes, se croyoient les seuls échappés à la destruction de leur nation au Pérou (1).

LIV. VI.
1535.

(1) Vega, *p.* 2, *lib.* II, *cap.* 28. Zarate, *lib.* III, *c.* 3. Cieca de Leon, *c.* 82, Gomera, *hist. c.* 135. Herrera, *decad. lib.* VIII, *c.* 5.

Liv. VI. 1536.

Siege de Cuzco.

C'eſt contre Cuzco que ſe fit le plus grand effort des Indiens. L'Inca à la tête d'une nombreuſe armée en forma le ſiege, qui fut ſuivi pendant neuf mois avec la plus grande ardeur. Les Péruviens n'y déployerent pas au même degré le courage féroce des guerriers Mexicains; mais ils conduiſirent quelques-unes de leurs opérations avec plus de ſagacité & montrerent plus d'exactitude à acquérir les connoiſſances de l'art militaire. Ils avoient obſervé la diſcipline Eſpagnole, & ils s'efforcerent de l'imiter. Ils tournerent les armes Européennes contre leurs ennemis. Ils armerent un corps nombreux de leurs plus braves guerriers avec les épées, les piques & les boucliers qu'ils avoient pris aux Eſpagnols tués dans les différentes parties du pays. Ils avoient remarqué que les Eſpagnols combattoient ferrés, & tiroient de-là leur plus grande force dans l'action; ils s'exercerent à combattre de la même maniere. Quelques-uns oſerent manier les mouſquets & acquirent aſſez d'adreſſe pour s'en ſervir. Les plus hardis, parmi leſquels étoit Manco Capac lui-même, montoient les chevaux qu'ils avoient pris & s'avançoient hardiment, la lance en arrêt, pour charger les cavaliers

Eſpagnols. C'étoit cependant bien plus par leur nombre que par ces imitations imparfaites & cet uſage mal-adroit des arts & des armes des Européens que les Péruviens fatiguoient les Eſpagnols (1). Manco Capac ſe remit en poſſeſſion d'une moitié de ſa capitale malgré la valeur avec laquelle les Pizarres défendirent Cuzco. Il en fut pourtant chaſſé enſuite; mais les Eſpagnols y perdirent Jean Pizarre, le plus aimé des trois freres, & quelques autres officiers de diſtinction. Excédés par les fatigues d'un ſervice qui ne leur laiſſoit aucun moment de repos, manquant de vivres & déſeſpérant de réſiſter plus long-tems à des ennemis dont le nombre augmentoit tous les jours, les ſoldats de Pizarre avoient réſolu d'abandonner Cuzco dans l'eſpérance de rejoindre ceux de leurs compagnons qui auroient échappé aux Péruviens, ou de s'ouvrir un chemin au travers des ennemis, & de gagner la mer où ils trouveroient quelque moyen de quitter un pays devenu le tombeau de leur nation (2). Pendant qu'ils mettoient leurs dernieres eſpérances dans ces penſées, ſans que leurs

Liv. VI. 1536.

(1) Voyez la Note XL.
(2) Herrera, *dec.* 5, *lib.* VIII, *c.* 4.

Liv. VI. 1536. officiers puffent les diffiper, Almagro fe montra tout à coup aux environs de Cuzco.

Arrivée d'Almagro. La nouvelle de la révolte générale des Péruviens auroit suffi pour engager Almagro à quitter le Chili pour aller au fecours de fes compatriotes ; mais il fut porté à cette réfolution par un motif moins généreux & plus intéreffé. Et motifs de fa conduite. Le même meffager par lequel il apprenoit la fituation des affaires au Pérou, lui apportoit la patente royale qui le créoit gouverneur du Chili & fixoit les limites de fon gouvernement. D'après cette patente, Cuzco lui parut évidemment compris dans l'étendue de fon département, & il eut dès-lors autant d'ardeur pour ôter aux Pizarres la poffeffion de cette capitale que pour empêcher les Péruviens de s'en emparer. Impatient d'exécuter ce double projet, il hazarda de retourner par une nouvelle route au travers des plaines fablonneufes de la côte. Dans cette marche il fouffrit, de la chaleur & de la foif, prefqu'autant qu'il avoit fouffert du froid & de la faim, en traverfant les fommets des Andes.

Ses opérations. 1537. Il arrivoit à Cuzco dans un moment critique. Les Efpagnols & les Péruviens en le voyant approcher éprouverent une égale

inquiétude. Ceux-là, inftruits de fes préten- Liv. VI.
tions, qu'il ne prenoit pas la peine de cacher, 1537.
délibéroient s'ils le traiteroient comme un libérateur ou comme un ennemi. Ceux-ci, connoiffant le fujet de la querelle des deux partis, fe flattoient qu'il y avoit pour eux plus à efpérer qu'à craindre des opérations d'Almagro. Almagro lui-même, mal inftruit des événemens qui s'étoient paffés pendant fon abfence, & voulant connoître avec plus d'exactitude l'état des affaires, avançoit vers la capitale avec beaucoup de lenteur & de circonfpection. Des négociations s'entamerent entre tous les partis. L'Inca s'y conduifit avec beaucoup d'adreffe. Il s'efforça d'abord de gagner l'amitié d'Almagro; mais après plufieurs tentatives fans fuccès, défefpérant de former jamais une union fincere avec les Efpagnols, il les furprit avec un corps nombreux & choifi. La difcipline & la valeur des Efpagnols triompherent. Les Péruviens furent repouffés avec une fi grande perte, qu'une grande partie de leur armée fe difperfa, & qu'Almagro put s'avancer librement jufqu'aux portes de Cuzco.

Il prend poffeffion de Cuzco.

Les Pizarres n'ayant plus à combattre les Péruviens porterent toute leur attention fur

Liv. VI. 1537.

ce nouvel ennemi & prirent des mesures pour lui fermer l'entrée de la capitale. Cependant la prudence empêcha pendant quelque tems les deux partis de tourner leurs armes l'un contre l'autre, tant qu'ils furent environnés d'ennemis communs qui se seroient réjouis de leurs pertes. On proposa différens plans de conciliation. Chacun des chefs s'efforçoit de tromper l'autre ou d'attirer à soi ses soldats. Le caractere ouvert, affable & généreux d'Almagro lui gagnerent plusieurs des partisans des Pizarres, révoltés des manieres dures & impérieuses de ces chefs. Encouragé par cette défection, Almagro s'avança de nuit vers la ville, surprit quelques sentinelles, gagna les autres & environnant la maison qu'habitoient les deux freres, il les força, après une défense opiniâtre de leur part, de se rendre à discrétion (1). Les titres d'Almagro au gouvernement de Cuzco furent universellement reconnus, & la forme du gouvernement fut établie en son nom.

Guerre civile & succès d'Almagro

Il n'y eut que deux ou trois Espagnols

(1) Zarate, *lib.* III, *c.* 4. Vega, *p.* 2, *lib* II, *c.* 29, 31. Gomera, *hist. c.* 134. Herrera, *decad.* 6, *lib.* II, *c.* 1-5.

tués dans ces premieres hostilités de la guerre civile; mais elles furent bientôt suivies de scenes plus meurtrieres. François Pizarre ayant dispersé les Péruviens qui investissoient Lima & reçu d'Hispaniola & de Nicaragua des renforts considérables, envoya cinq cents hommes sous les ordres d'Alonzo d'Alvarado pour délivrer ses freres & la garnison de Cuzco. Ce corps, qu'on pouvoit regarder comme une force considérable dans l'enfance de la puissance Espagnole en Amérique, s'avança jusqu'à une petite distance de la capitale avant de soupçonner qu'il pût avoir à combattre d'autres ennemis que les Indiens. Ce fut un grand étonnement pour eux de voir leurs compatriotes postés sur les bords de la riviere d'Abancay pour les empêcher de la passer. Almagro cependant, plus jaloux de les attirer à son parti que de les vaincre, tenta de séduire leur chef par des promesses & des présens. La fidélité d'Alvarado ne fut point ébranlée; mais il avoit plus de vertu que de talent pour la guerre. Almagro l'amusa par différens mouvemens, tandis qu'un gros détachement de soldats choisis, ayant passé la riviere pendant la nuit, tomba sur son camp, dispersa ses troupes avant qu'il eût

Liv. VI. 1537.

eu le tems de les former, & le fit lui-même prisonnier avec ses principaux officiers (1).

Il n'en profite pas

Par cet avantage, la querelle entre les deux rivaux auroit été décidée sans retour, si Almagro avoit aussi bien connu l'art de profiter de la victoire que celui de vaincre. Rodrigo Orgognès, officier d'un grand talent, qui, ayant servi sous le connétable de Bourbon lorsque les troupes impériales pénétrerent jusqu'à Rome & la saccagerent, étoit accoutumé aux résolutions hardies & décisives, lui conseilla de faire mourir les deux Pizarres qu'il avoit entre les mains, Alvarado & quelques autres qu'il ne pouvoit espérer de gagner, & de marcher sur le champ à Lima avec ses troupes victorieuses avant que le gouverneur eût le tems de faire des préparatifs de défense. Almagro sentoit tous les avantages de ce conseil & ne manquoit pas du courage nécessaire pour le suivre; mais il céda à des sentimens qui ne paroissoient guere convenir à un soldat de fortune, vieilli dans le service, & il fut arrêté par des scrupules qu'on ne devoit pas attendre d'un chef

(1) Zarate, *lib.* III, *c.* 6. Gomera, *hist.* *c.* 13. Vega *p.* 2, *lib.* II, *c.* 33, 34. Herrera, *decad.* 6, *lib.* II, *c.*

de parti qui avoit tiré l'épée dans une guerre civile. Son humanité l'empêcha de répandre le sang de ses adversaires, & la crainte d'être regardé comme rébelle ne lui permit pas d'entrer à main armée dans une province que son souverain avoit donnée à un autre. Il savoit bien que la dispute entre lui & Pizarre ne pouvoit se terminer que par les armes, & il ne prétendoit pas éviter cette maniere de la décider. Mais une délicatesse mal-entendue dans la circonstance où il se trouvoit lui faisoit souhaiter que son rival fût regardé comme l'agresseur, & ce motif lui fit reprendre tranquillement le chemin de Cuzco pour attendre que Pizarre vînt l'y attaquer (1).

Situation fâcheuse de Pizarre.

Celui-ci ignoroit encore tout ce qui s'étoit passé, le retour d'Almagro, la prise de Cuzco, la mort d'un de ses freres, la captivité des deux autres & la défaite d'Alvarado. Toutes ces nouvelles lui furent portées en même-tems. Tant de malheurs à la fois abattirent pour quelques momens ce courage qui avoit déjà résisté aux plus rudes coups de l'adversité; mais la nécessité de pourvoir à sa sûreté, aussi bien que le desir de la vengeance,

(1) Herrera, *dec.* 6, *Lib. II*, c. 10, 11.

Liv. VI. 1537.

Adresse de sa conduite.

l'empêcherent de succomber. Il prit ses mesures avec la sagacité qui lui étoit naturelle. Comme il étoit maître de la côte & qu'il attendoit des renforts considérables d'hommes & de provisions, il étoit aussi important pour lui de gagner du tems & d'éviter une action, que pour Almagro de hâter ses opérations & d'en venir à une action décisive. Il eut recours aux artifices qu'il avoit déjà employés avec succès, & Almagro fut assez foible pour se laisser amuser par l'espérance de terminer leurs différens à l'amiable. En variant sans cesse ses propositions, en cédant du terrain à propos, en accordant quelquefois tout & rétractant ensuite ce qu'il avoit accordé, Pizarre fit traîner la négociation de maniere que, quoique chaque jour fût précieux à Almagro, il s'écoula plusieurs mois sans qu'on eût rien arrêté. Tandis qu'Almagro & ses officiers n'étoient occupés qu'à reconnoître & éviter les pieges que leur tendoit le gouverneur de Lima, Gonzale Pizarre & Alvarado trouverent le moyen de corrompre leurs gardes, & non-seulement ils s'échapperent, mais ils persuaderent à soixante soldats d'Almagro de fuir avec eux

Liv. VI. 1537.

eux (1). La fortune ayant ainſi rendu au gouverneur un de ſes freres, une perfidie de plus ne lui coûta rien pour délivrer l'autre. Il propoſa à Almagro de ſoumettre leurs conteſtations au jugement de leur ſouverain. Juſqu'à ſa déciſion chacun demeureroit en poſſeſſion de ce qu'il occupoit actuellement. Ferdinand Pizarre ſeroit mis en liberté & partiroit ſur le champ pour l'Eſpagne avec les officiers qu'Almagro voudroit envoyer lui-même pour faire valoir ſes droits. Le but de Pizarre dans ces propoſitions étoit manifeſte. Almagro avoit été déjà ſouvent trompé par ſes artifices, & cependant il compta ſur la ſincérité de ſon rival avec une crédulité aveugle & accepta toutes ces conditions (2).

Ses préparatifs pour commencer la guerre.

Auſſitôt que Ferdinand Pizarre fut en liberté, le gouverneur n'étant plus retenu par la crainte du danger de ſon frere ne diſſimula plus. Le traité fut oublié; on ne parla plus de conciliation. Il déclara ouvertement que c'étoit déſormais les armes à la main qu'il falloit décider qui de lui ou d'Almagro de-

(1) Zarate, *lib. III*, *c.* 8. Herrera. *decad.* 6, *lib.* 2, *c.* 14.

(2) Herrera, *dec.* 6, *lib.* III, *cap.* 9. Zarate, *lib.* III, *cap.* 9. Gomera, *hiſt. c.* 140. Vega, *p.* 2, *lib.* II, *c.* 35.

Liv. VI. 1538. meureroit maître du Pérou. Ses préparatifs se firent avec la célérité que demandoit une résolution si hardie. Il eut bientôt sept cents hommes en état de marcher à Cuzço. Il en donna le commandement à ses deux freres en qui il pouvoit se confier pour l'exécution des mesures les plus violentes; car ils étoient animés par l'ambition commune aux trois freres & par le souvenir récent de leur captivité & de leurs souffrances. Après avoir tenté sans succès de traverser les montagnes pour arriver par une route directe à Cuzco, ils marcherent au sud le long de la côte jusqu'à Nasca, & alors tournant à gauche ils passerent les défilés qu'on trouve dans la branche des Andes qui s'étendoit entre eux & la capitale. Almagro, au lieu de suivre le conseil de quelques-uns de ses officiers qui vouloient qu'il défendît ces passages, attendit son ennemi dans la plaine de Cuzco. Deux raisons sembloient l'avoir conduit à prendre cette résolution. Il n'avoit guere que cinq cents hommes, & il craignoit de s'affoiblir encore en envoyant des détachemens dans les montagnes; &, comme sa cavalerie étoit plus nombreuse & mieux disciplinée que celle des Pizarres, il ne pouvoit tirer un grand parti

de cet avantage qu'en combattant dans un pays découvert. LIV. VI. 1538

Les Pizarres s'avancerent ſans rencontrer d'autres obſtacles que ceux qui venoient de la nature des contrées horribles & déſertes qu'il falloit traverſer. Auſſitôt qu'ils furent dans la plaine, les deux partis montrerent une impatience égale de terminer enfin une querelle qui duroit depuis ſi long-tems. Compatriotes, anciennement amis, ſujets du même ſouverain, & marchant chacun ſous l'étendard de l'Eſpagne, ils voyoient les montagnes voiſines couvertes d'Indiens aſſemblés pour jouir du plaiſir de les voir s'égorger les uns les autres, & prêts à attaquer enſuite le parti demeuré vainqueur. Mais tous ces motifs ne pouvoient l'emporter ſur la haine cruelle dont ils étoient animés. Il ne ſe donna de part ni d'autre aucun conſeil de paix; il ne ſe fit pas une propoſition d'accommodement. Malheureuſement pour Almagro, ſon âge avancé ne lui permettoit plus de ſupporter les grands travaux, & dans ce moment critique épuiſé par les fatigues & privé de ſon activité ordinaire, il fut obligé de confier le commandement à Orgognès qui, quoiqu'excellent officier, n'étoit pas auſſi aimé des

Son armée marche à Cuzco.

Liv. VI. 1538. soldats & n'avoit pas autant d'ascendant sur leur esprit que le chef qu'ils étoient accoutumés à suivre & à respecter.

26 Avril. Almagro est défait. Le combat fut terrible & se soutint des deux côtés avec un courage égal. Almagro avoit un plus grand nombre de vieux soldats & plus de cavalerie ; mais ces avantages étoient balancés du côté de Pizarre par le nombre & par deux compagnies de mousquetaires que l'empereur avoit envoyées d'Espagne sur la nouvelle de la révolte des Indiens (1). L'usage des armes à feu n'étoit pas encore très-commun en Amérique parmi des aventuriers qui s'équippoient sans beaucoup de soin & à leurs propres frais (2). Cette petite troupe armée régulierement & bien disciplinée décida de la journée. Par-tout où elle se portoit, un feu bien conduit & bien soutenu renversoit tout ce qu'elle trouvoit devant elle, cavalerie & infanterie. Orgognès, s'efforçant de rallier & de ranimer ses troupes, reçut une blessure dangereuse. La déroute devint générale. La cruauté des vainqueurs souilla la gloire d'une victoire si complette. La fureur qu'inspire ordinaire-

(1) Herrera, *decad.* 6, *Lib.* 3, *c.* 8.
(2) Zarate, *lib.* 3, *c.* 8.

ment la guerre civile portoit les uns à massacrer leurs compatriotes ſans diſtinction & ſans remords ; l'eſprit d'une baſſe vengeance pouſſoit les autres à égorger leurs ennemis particuliers. Liv. VI. 1538.

Orgognès & pluſieurs officiers de diſtinction furent tués de ſang froid. Plus de cent quarante ſoldats périrent ſur le champ de bataille, nombre conſidérable dans une action entre deux petits corps, terminée en fort peu de tems. Almagro, trop foible pour ſe tenir à cheval, voulut qu'on le portât en litiere ſur une hauteur d'où il pouvoit voir le champ de bataille. Il fut témoin des divers mouvemens des deux armées avec la plus grande agitation & la plus vive inquiétude, & vit enfin la défaite totale de ſes troupes avec l'indignation d'un vieux capitaine longtems accoutumé à vaincre. Il tenta de ſe dérober par la fuite ; mais il fut fait priſonnier & gardé avec toute la vigilance poſſible (1). Et pris.

Les Péruviens, au lieu d'exécuter la réſolution qu'ils avoient priſe d'attaquer les Eſpagnols, ſe retirerent tranquillement après la

(1) Zarate, *Lib. III*, c. 11, 12. Vega, *p.* 11, *lib. II*, c. 36, 38. Herrera, *decad.* 6, *lib. III*, c. 10-12, *lib.* 4, c. 1-6.

Liv. VI. 1538. bataille, & il n'y a peut-être pas dans l'histoire du nouveau monde un exemple plus frappant de l'afcendant des Efpagnols fur les Américains que de voir ceux-ci, témoins de la défaite & de la difperfion d'un des partis, n'avoir pas le courage d'attaquer l'autre affoibli & fatigué par fa victoire même, & n'ofer tomber fur leurs oppreffeurs lorfque la fortune leur offroit une occafion fi favorable de les combattre avec avantage (1).

Nouvelles expéditions. Cuzco fut pillé par les vainqueurs qui y trouverent un butin confidérable, formé en partie des reftes des tréfors des Indiens, & en partie des richeffes amaffées par leurs adverfaires au Pérou & au Chili. Mais ces dépouilles & tout ce que leur chef put y ajouter fe trouva fi fort au-deffous de ce qu'ils croyoient être dû à leurs fervices, que Ferdinand Pizarre ne pouvant les fatisfaire, eut recours au même expédient que fon frere avoit employé dans une occafion femblable. Il chercha à occuper ces efprits hautains & remuans, afin d'empêcher leurs plaintes de dégénérer en mutinerie. Il encouragea ceux de fes officiers qu'il jugea les plus actifs, à entreprendre de découvrir & de foumettre

(1) Zarate, *lib.* 3, *p.* 2. Vega, *p.* 2, *Lib.* 2, *c.* 38.

différentes provinces où les Espagnols n'a- Liv. VI. 1538.
voient pas encore pénétré. Tous les chefs qui commanderent quelqu'une de ces expéditions furent suivis par beaucoup de volontaires qui montroient une ardeur & une confiance qu'on ne trouve que dans les aventuriers de ce siecle. Plusieurs des soldats d'Almagro s'enrôlerent aussi, & Pizarre eut la satisfaction d'être délivré des importunités de ses partisans mécontens & de la crainte de ses anciens ennemis. (1).

On fait le procès à Almagro.

Almagro demeura plusieurs mois étroitement gardé & livré à toutes les inquiétudes que lui causoit l'incertitude de sa situation. Son sort étoit fixé par les Pizarres depuis le moment où il étoit tombé entre leurs mains; mais la prudence les forçoit de différer leur vengeance jusqu'à ce que les soldats qui avoient servi sous Almagro & plusieurs de leurs partisans même en qui ils ne pouvoient se confier entierement, fussent éloignés de Cuzco. Dès que cet obstacle ne subsista plus, Almagro fut accusé juridiquement pour crime de trahison, jugé avec les formalités ordinaires & condamné à la mort. Sa sen-

Il est condamné.

(1) Zarate, *lib.* III, *c.* 12. Gomera, *hist. cap.* 141. Herrera, *decad.* 6, *lib.* IV, *cap.* 7.

LIV. VI. 1538. tence le frappa de terreur, & quoiqu'il eût souvent bravé la mort avec la plus grande intrépidité dans les combats, il ne put sans foiblesse la voir s'approcher sous une forme ignominieuse. Il eut recours à des supplications basses & indignes de sa gloire. Il conjura les Pizarres de se souvenir de leur ancienne amitié & des services qu'il avoit rendus à leur famille. Il rappela à François l'humanité dont il avoit usé envers Ferdinand & Gonzales ses prisonniers dont il avoit épargné la vie malgré les remontrances de ses plus fideles amis. Il le pressa enfin d'avoir pitié de son âge & de ses infirmités & de lui laisser les tristes restes d'une vie qui ne pouvoit pas encore être bien longue, pour lui donner le tems d'expier ses péchés & de faire sa paix avec le ciel. Les supplications d'un homme aimé de tous ceux qui avoient servi sous lui, arracherent des larmes de tous les yeux & toucherent les cœurs les plus durs, dit un historien Espagnol; mais les Pizarres demeurerent inflexibles. Dès qu'Almagro vit que son sort étoit inévitable, il reprit la dignité & le courage d'un ancien soldat. Il fut étranglé dans sa prison & ensuite publiquement décapité dans la soixante-quinzieme

Et mis à mort.

zieme année de son âge. Il laissa un fils qu'il avoit eu d'une femme Indienne de Panama, alors prisonnier à Lima, & qu'il nomma néanmoins son successeur dans son gouvernement, en vertu du pouvoir qu'il en avoit de l'empereur (1). LIV. VI. 1538.

La guerre civile du Pérou suspendant toute communication avec l'Espagne, la nouvelle de ces événemens extraordinaires n'y arriva que fort tard. Malheureusement pour le parti victorieux, elle y fut apportée par quelques-uns des officiers d'Almagro qui avoient quitté ce pays à l'époque de cette derniere révolution & qui raconterent les faits avec toutes les circonstances défavorables aux Pizarres; leur ambition, leur mépris pour leurs engagemens les plus solemnels, leur violence & leur cruauté furent peintes avec toute la malignité & l'exagération de l'esprit de parti. Ferdinand Pizarre, qui arriva bientôt après & qui se montra à la cour avec une magnificence extraordinaire, travailla à effacer ces impressions & à se justifier lui-même & ses freres en représentant Almagro comme 1539. Délibérations de la cour d'Espagne sur l'état du Pérou.

(1) Zarate, *lib.* III, *c.* 12. Gomera, *hist. p.* 141. Vega, *p.* 2, *lib.* II, *c.* 39. Herrera, *decad.* 6, *lib.* IV, *c.* 9. *lib.* V, *c.* 1.

LIV. VI. 1539.

l'agreffeur. L'empereur & fes miniftres, fans être en état de décider avec certitude lequel des deux partis étoit le plus coupable, virent clairement les fuites funeftes qu'on devoit attendre de ces diffenfions. Il étoit bien manifefte que, tandis que des gouverneurs chargés de l'adminiftration de deux colonies naiffantes employeroient l'un contre l'autre des forces deftinées à les défendre contre l'ennemi commun, le bien public ne feroit plus rien pour eux, & les Indiens pourroient profiter de leur défunion pour exterminer les vainqueurs & les vaincus. Mais il étoit plus aifé de connoître le mal que de trouver le remede. Les informations qu'on avoit reçues étoient fi incomplettes & fi fufpectes, le lieu de la fcene étoit fi éloigné, qu'il étoit prefqu'impoffible de prefcrire à un adminiftrateur la conduite qu'il devoit fuivre; & qu'avant qu'aucun plan approuvé en Efpagne pût être fuivi au Pérou l'exécution pouvoit en devenir très-funefte par le changement des circonftances & de la fituation des partis.

Vaca de Caftro y eft envoyé avec d'amples pouvoirs.

L'empereur fe vit donc obligé d'envoyer au Pérou un homme revêtu de pouvoirs très-étendus & prefqu'arbitraires, qui, après

avoir observé l'état des affaires par lui-même & recherché sur les lieux la conduite des différens chefs, fût autorisé à établir la forme de gouvernement qu'il jugeroit la plus avantageuse à la métropole & à la colonie. Vaca de Castro fut choisi pour cet important emploi. Il étoit juge de l'audience royale de Valladolid; & ses talens, son intégrité, sa fermeté justifierent le choix de son souverain. Ses instructions, quoique très-amples, ne le lioient pas dans ses opérations. Selon les circonstances, il pouvoit revêtir différens caracteres. S'il trouvoit le gouverneur encore vivant, il ne devoit prendre que la qualité de juge pour conserver l'air d'agir de concert avec lui & ne pas blesser un homme qui avoit si bien mérité de son pays. Mais, si Pizarre étoit mort, il étoit muni de provisions qu'il produiroit, & qui le nommoient son successeur au gouvernement. Cette attention pour Pizarre semble pourtant avoir été l'effet de la crainte de son pouvoir, plutôt qu'un témoignage d'approbation donné à sa conduite; car, au même moment où la cour paroissoit ainsi vouloir le ménager, son frere Ferdinand fut arrêté à Madrid & renfermé

LIV. VI. 1539.

Liv. VI. 1539. dans une prifon où il demeura plus de vingt ans (1).

1540. Pizarre partage le Pérou à fes partifans.

Tandis que Vaca de Caftro fe difpofoit à partir, des événemens importans fe paffoient au Pérou. Le gouverneur fe regardant après la mort d'Almagro comme unique dépofitaire de l'autorité, partagea les terres aux vainqueurs. S'il eût fait ce partage avec quelqu'impartialité, cette contrée étoit affez vafte pour lui fournir de quoi récompenfer fes partifans & gagner fes ennemis. Mais Pizarre fe conduifit avec toute l'injuftice de l'efprit de parti, & non avec l'équité d'un juge qui cherche à diftinguer & à récompenfer le mérite. Il commença par prendre pour lui ou pour fes freres & fes favoris de grands diftricts dans les parties du pays les mieux cultivées & les mieux peuplées. Les autres n'eurent dans leurs lots que les terrains les moins bons & les plus mal fitués. Les foldats d'Almagro, parmi lefquels étoient plufieurs des premiers aventuriers, à la valeur & à la perfévérance defquels Pizarre avoit dû la plus grande partie de fes fuccès, furent totalement exclus de la propriété de

(1) Gomera, *hift. c.* 142. Vega, *p.* II, *lib* II, *c.* 40. Herrera, *decad.* 6, *lib* VIII, *cap.* 10, 11, *lib.* X, *c.* 1.

ces terres qu'ils avoient conquises. Comme la vanité de chacun lui faisoit attacher une valeur exorbitante à ses services, & exagérer ses prétentions à mesure que les conquêtes s'étendoient, tous ceux qui furent trompés dans leurs espérances se recrierent hautement contre l'injustice & la rapacité du gouverneur, tandis que les partisans d'Almagro murmuroient en secret & méditoient leur vengeance (1). LIV. VI. 1540.

Quelque rapides qu'eussent été les progrès des Espagnols dans l'Amérique méridionale depuis l'entrée de Pizarre au Pérou, leur passion pour les conquêtes n'étoit pas encore satisfaite. Les officiers que Ferdinand Pizarre avoit mis à la tête de différens détachemens, avoient pénétré dans plusieurs provinces. Ils souffrirent beaucoup, les uns dans les régions stériles & froides des Andes, les autres dans les bois, les marais & les plaines; mais ils firent des découvertes qui étendirent les connoissances & la domination des Espagnols. Pierre de Valdivia reprit le projet d'Almagro sur le Chili, &, malgré le courage des naturels du pays, il fit de si grands progrès, qu'il fonda la ville de Saint-Jago, le premier établisse- Progrès des Espagnols.

(1) Vega, *p.* II, *lib.* III, *c.* 2. Herrera, *decad.* 6, *lib* VIII, *c.* 5.

Liv. VI. 1540.

ment Espagnol dans cette province (1). Mais, de toutes les expéditions faites vers ce tems-là, celle de Gonzale Pizarre est la plus mémorable. Le gouverneur, ne voulant souffrir dans aucune place importante au Pérou personne que ses freres & lui, avoit ôté à Benalcasar, le même qui avoit conquis Quito, le gouvernement de ce royaume pour en revêtir son frere Gonzale. Il chargea celui-ci de tenter la découverte & la conquête des pays situés à l'est des Andes, que les Indiens disoient être abondans en cannelle & autres épices recherchées. Gonzale, aussi courageux & aussi ambitieux que ses freres, entreprit avec zele cette périlleuse expédition.

Expédition mémorable de Gonzale Pizarre.

Il partit de Quito à la tête de trois cents quarante soldats, dont près de la moitié étoient à cheval, avec quatre mille Indiens pour porter leurs provisions. Dans cette route, qu'il falloit s'ouvrir dans les gorges des montagnes & dans les défilés des Andes, les malheureux Indiens périrent presque tous par l'excès du froid & de la fatigue auxquels ils n'étoient pas accoutumés. Les Espagnols, quoique plus robustes & plus capables de soutenir la différence des climats, souffrirent

Fatigues qu'ils essuient.

(1) Zarate, *lib. III*, c. 13. Ovalle, *lib. II*, c. 1, &c.

infiniment & perdirent quelques hommes. Mais, lorſqu'ils furent deſcendus dans le plat pays, leurs ſouffrances augmenterent. Ils eſſuyerent deux mois entiers de pluies continuelles qui ne leur laiſſoient pas aſſez d'intervalle pour ſécher leurs habits (1). Les plaines immenſes qu'ils traverſoient, entierement dépourvues d'habitans, ou occupées par les peuplades les plus barbares & les moins induſtrieuſes du nouveau monde, leur fourniſſoient fort peu de ſubſiſtance. Ils étoient obligés de ſe faire un chemin dans les marais ou de l'ouvrir dans les bois en coupant les arbres. Des travaux ſi continus & le défaut de nourriture auroient épuiſé la conſtance de toute eſpece de troupes; mais le courage & la perſévérance des Eſpagnols du ſeizieme ſiecle étoient à l'épreuve de tout. Toujours ſéduits par les fauſſes relations qu'on leur faiſoit de la richeſſe des pays qu'ils alloient chercher, ils perſiſterent juſqu'à ce qu'ils euſſent atteint les bords du Coca ou Napo, une des grandes rivieres qui ſe jettent dans le Maragnon. Là, ils conſtruiſirent avec beaucoup de peine une barque qu'ils comptoient devoir leur être d'une

LIV. VI. 1540.

(1) Zarate, *lib. IV*, c. 2.

Liv. VI. 1540. grande utilité pour leur faire passer les rivieres, leur procurer des provisions & reconnoître le pays. Elle fut montée par cinquante soldats sous le commandement de François Orellana, le premier officier de la troupe après Pizarre. Le cours du fleuve les emporta avec une si grande rapidité, qu'ils devancerent bientôt leurs compagnons, qui les suivoient par terre avec beaucoup de lenteur & de difficulté.

Il est abandonné par Orellana. Eloigné de son commandant, Orellana, jeune homme ambitieux, commença à se regarder comme indépendant, &, transporté de la passion dominante dans ce siecle, il forma le projet de se distinguer lui-même par quelque découverte en suivant le cours du Maragnon jusqu'à l'océan & en reconnoissant les vastes pays que ce fleuve arrose. Ce projet étoit aussi hardi que perfide. Orellana fut sans doute coupable en désobéissant à son chef & en abandonnant ses compagnons dans des déserts inconnus où ils n'avoient d'autre espérance de succès dans leur entreprise & de salut pour eux-mêmes, que celle qu'ils fondoient sur cette même barque qu'Orellana leur enlevoit. Mais son crime est en quelque sorte expié par la hardiesse avec

laquelle il se hasarda à suivre une navigation de près de deux mille lieues à travers des nations inconnues, dans un bâtiment fait à la hâte de bois verd & mal construit, sans provisions, sans boussole, sans pilote. Son courage & son ardeur suppléerent à tout ce qui lui manquoit. En s'abandonnant avec audace au cours du Napo, il fut porté au sud jusqu'à la grande riviere du Maragnon. Tournant ensuite à l'est avec le fleuve, il suivit cette direction. Il fit des descentes fréquentes sur les bords, tantôt enlevant de force quelques provisions aux nations sauvages qu'il trouvoit sur sa route, & tantôt les obtenant à l'amiable des peuplades plus civilisées. Après une longue suite de dangers surmontés avec un courage étonnant, & de travaux supportés avec non moins de constance, il entra dans l'océan où de nouveaux périls l'attendoient (1). Il les surmonta de même, & arriva enfin à l'établissement Espagnol de l'Isle de Cubagua d'où il fit voile pour l'Espagne. La vanité naturelle aux voyageurs qui ont vu des pays inconnus aux autres hommes & l'artifice ordinaire aux aventuriers

(1) Voyez la Note XLI.

Liv. VI. 1540. occupés de se faire valoir, concoururent à lui faire mêler dans le récit de son voyage beaucoup de merveilleux à la vérité. Il prétendit avoir découvert des nations si riches, que les toits de leurs temples étoient couverts de plaques d'or, & donna une description détaillée d'une république de femmes guerrieres qui avoient étendu leur domination sur une partie considérable des plaines immenses qu'il avoit visitées. Ces contes extravagans donnerent naissance à l'opinion qu'il y avoit dans cette partie du nouveau monde un pays abondant en or, connu sous le nom de *El-Dorado*, & une république d'Amozones; & tel est le goût des hommes pour le merveilleux, que ce n'est qu'après beaucoup de tems & avec beaucoup de difficulté que la raison & l'observation ont détruit ces fables. Le voyage d'Orellana, dépouillé de toutes ces circonstances romanesques, mérite cependant d'être remarqué, non-seulement comme une des plus belles entreprises de ce siecle si fécond en aventures extraordinaires, mais comme le premier événement qui ait donné une connoissance certaine de l'existence de ces régions immen-

ſes qui s'étendent à l'eſt depuis les Andes jufqu'à l'océan (1). Liv. VI. 1540.

Il n'y a point de termes qui puiſſent exprimer la conſternation de Pizarre, lorſqu'arrivé au confluent du Napo & du Maragnon où il avoit donné ordre à Orellana de l'attendre, il n'y trouva pas la barque. Il ne put croire qu'un homme à qui il avoit confié l'exécution d'un ordre ſi important, eût aſſez de baſſeſſe & d'ingratitude pour l'abandonner dans une pareille ſituation. En ne le trouvant pas au lieu du rendez-vous, il attribua ſon abſence à quelqu'accident. Il s'avança jufqu'à cinquante lieues plus loin en ſuivant les bords du Maragnon, eſpérant à chaque moment de voir la barque revenir chargée des proviſions. Enfin il trouva dans ces deſerts un officier d'Orellana qui y avoit été abandonné pour avoir eu le courage de faire des remontrances à Orellana contre cette perfidie. Pizarre apprit de lui toute l'étendue du crime d'Orellana, & ſes compagnons comprirent toute l'horreur de leur ſituation dans ce moment où ils ſe virent privés de leur

Situation fâcheuſe de Pizarre.

(1) Zarate, *lib. IV*, *c.* 4. Gomera, *hiſt.*, *c.* 86. Vega, *p.* 11, *lib. III*, *c.* 4. Herrera, *decad.* 6, *lib.* IX, *c.* 2-5. Rodriguès *el Maragnon y Amazonas*, *lib. I*, *c.* 3.

Liv. VI. 1541.

unique ressource. Le courage des plus hardis & des plus anciens vétérans fut abattu, & tous demanderent à retourner à l'instant même sur leurs pas. Pizarre affectant d'être tranquille ne combattit pas leurs desirs; mais il se trouvoit alors à quatre cents lieues de Quito, & dans leur retour les Espagnols eurent à vaincre des difficultés plus grandes encore que celles qu'ils avoient trouvées dans leur premiere route, sans être soutenus par les espérances qui les animoient alors. La faim les contraignit de se nourrir de racines & de baies sauvages, de manger leurs chevaux, leur chiens, les reptiles les plus dégoûtans & enfin jusqu'au cuir de leurs selles & de leurs ceinturons. Quatre mille Indiens & deux cents dix Espagnols périrent dans cette expédition malheureuse qui dura près de deux ans; &, comme Orellana en avoit emmené cinquante, il n'en revint que quatre-vingt à Quito, nuds comme des sauvages, & si exténués par la faim & la fatigue qu'ils ressembloient plus à des spectres qu'à des hommes(1).

Mécontentemens au Pérou.

Mais, au lieu de jouir du repos que son

(1) Zarate, *lib.* IV, *c.* 2-5. Vega, *p.* II, *lib.* VIII, *c.* 3, 4, 5, 14. Herrera, *decad.* 6, *lib.* III, *c.* 7, 8, *lib.* IX, *c.* 2-5, *decad.* 7, *lib.* III, *c.* 14. Pizarre, *Varonès illustr.* 349, &c.

état eût demandé, Pizarre de retour à Quito y apprit un événement fatal qui le menaçoit de malheurs plus grands encore que ceux qu'il venoit d'éprouver. Depuis que son frere avoit partagé ses conquêtes entre ses compagnons avec la partialité que nous avons fait remarquer plus haut, les partisans d'Almagro se considérant comme proscrits par le parti dominant, ne conservoient plus aucune espérance d'améliorer leur sort. Un grand nombre d'entr'eux s'étoient retirés à Lima où la maison du jeune Almagro leur étoit toujours ouverte. La petite portion de la fortune du pere, que le gouverneur avoit laissée au fils, étoit employée à les faire subsister. L'attachement que tous ceux qui avoient servi sous Almagro lui avoient montré, s'étoit porté sur son fils qui venoit d'atteindre l'âge de virilité & qui étoit doué de toutes les qualités propres à captiver l'affection des soldats. D'une figure agréable, adroit à tous les exercices du corps, hardi, d'un caractere ouvert & généreux, il sembloit né pour commander; &, comme son pere avoit reconnu en lui-même les inconvéniens du manque d'éducation, il l'avoit fait instruire avec soin: les connoissances qu'il

Liv. VI. 1540.

Les mécontens prennent le jeune Almagro pour leur chef.

Liv. VI. 1541.

avoit acquises augmentoient le respect qu'avoient pour lui des aventuriers la plupart ignorans, sur lesquels il avoit à cet égard une grande supériorité. Les partisans d'Almagro trouverent dans ce jeune homme un centre de réunion dont ils avoient besoin, & le regardant comme leur chef, ils étoient disposés à tout entreprendre pour le servir. Mais leur affection pour Almagro n'étoit pas leur unique motif. Il s'y joignoit le desir de sortir de la fâcheuse situation où ils étoient. Plusieurs d'entr'eux manquant de tout (1) & las de traîner une vie à charge à leur chef ou à ceux de leurs compagnons qui avoient pu dérober quelques débris de leur fortune aux confiscations & aux violences des Pizarres, attendoient avec impatience une occasion d'exercer leur courage & leur activité. Ils commencerent à délibérer sur les moyens de se venger de l'auteur de leurs maux. Leurs complots ne demeurerent pas entierement ignorés, & le gouverneur fut averti de se tenir sur ses gardes contre des hommes qui paroissoient méditer quelqu'action désespérée & qui avoient assez de résolution pour l'exécuter. Mais, soit intrépidité naturelle, ou

Ils conspirent contre la vie de Pizarre.

(1) Voyez la NOTE XLII.

mépris pour des gens que leur pauvreté même lui paroissoit mettre hors d'état de rien entreprendre de considérable, il négligea les les avertissemens de ses amis. Soyez tranquilles, leur disoit-il, sans faire paroître la moindre crainte, je serai en sûreté tant qu'il n'y aura personne au Pérou qui ne sache que je puis en un moment ôter la vie à celui qui oseroit concevoir le projet d'attenter à la mienne. Cette sécurité donna aux partisans d'Almagro tout le tems de laisser mûrir leur projet; & Jean de Herrada, officier de beaucoup de talent qui avoit élevé le jeune Almagro, dirigea leurs mesures avec tout le zele que son attachement pour Almagro lui inspiroit, & avec toute l'autorité que lui donnoit sur les conjurés l'ascendant connu qu'il avoit sur son pupille. Liv. VI. 1533.

Un dimanche, vingt-sixieme jour de juin vers midi, tems de repos dans tous les pays chauds, Herrada & dix-huit des plus déterminés conjurés sortent de la maison d'Almagro, armés de toutes pieces & l'épée nue à la main. Ils s'avancent à grands pas vers le palais du gouverneur, en criant, vive le roi, meure le tyran. Les autres conspirateurs, avertis par un signal, se tiennent en Et l'assassinent.

Liv. VI. 1541.

armes à différens postes pour les soutenir. Pizarre, ordinairement environné d'une suite nombreuse, telle que pouvoit l'avoir le particulier le plus riche du siecle dans lequel il vivoit, n'avoit alors presque personne auprès de lui, parce qu'il venoit de se lever de table & que la plupart de ses domestiques s'étoient retirés dans leurs chambres. Les conjurés passerent les deux premieres cours sans obstacle. Ils étoient déjà au pied de l'escalier, lorsqu'un page donna l'alarme à son maître qui conversoit avec quelques amis dans une grande salle. Le gouverneur, qu'aucun danger n'étonnoit, demanda ses armes & ordonna à François de Chaves de fermer la porte. Mais cet officier, ne conservant pas assez de présence d'esprit pour exécuter un ordre si prudent, courut jusques sur l'escalier & demanda d'un air égaré aux conjurés ce qu'ils vouloient & où ils alloient. Au lieu de répondre, ils lui percent le cœur d'un coup de poignard & se précipitent dans la salle. Quelques-uns de ceux qui y étoient se jeterent par les fenêtres, d'autres tenterent de s'échapper, & un petit nombre se mettant en défense suivirent le gouverneur dans une chambre voisine. Les conjurés, animés par la vue

vue de l'objet de leur haine, les y pourſuivirent. Pizarre, ſans autres armes qu'un bouclier & ſon épée, défendit l'entrée &, aidé de ſon beau-frere, d'Alcantara & de ſa petite troupe d'amis, il ſoutint un combat ſi inégal avec une bravoure digne de ſes anciens exploits & avec la vigueur d'un jeune homme. Courage, compagnons, s'écrioit-il, nous ſommes encore aſſez de braves gens pour faire repentir ces traîtres de leur audace. Mais les conjurés couverts de leur armure ſe défendoient aiſément des coups qu'on leur portoit, tandis que tous les leurs faiſoient couler le ſang. Alcantara tomba mort aux pieds de ſon frère. Ses autres amis étoient preſque tous bleſſés mortellement. Le gouverneur, ſi las qu'il pouvoit à peine manier ſon épée, & ne pouvant plus ſe défendre contre tant d'ennemis, reçut un coup mortel dans la poitrine, tomba & mourut ſur le champ. Auſſitôt les aſſaſſins coururent dans les rues, leurs épées ſanglantes à la main & publiant la mort du tyran. Ils furent joints par environ deux cents de leurs compagnons. Après avoir conduit le jeune Almagro en pompe dans la ville, ils aſſemblerent les magiſtrats & les principaux citoyens qu'ils for-

Liv. VI. 1541.

Almagro eſt reconnu pour ſon ſucceſſeur.

Liv. VI. 1541.

cerent de le reconnoître comme le légitime successeur de son pere dans le gouvernement. Le palais de Pizarre, ainsi que les maisons de plusieurs de ses partisans, furent pillés par les soldats, qui eurent la double satisfaction de se venger de leurs ennemis & de s'enrichir des dépouilles de ceux aux mains desquels étoient tombées toutes les richesses du Pérou (1).

Nouvelles dissensions.

La hardiesse & le succès de cette conspiration, aussi bien que le nom & les qualités populaires d'Almagro attirerent sous ses drapeaux un grand nombre de soldats. Tous ceux qui désespéroient de leur fortune sous le gouvernement de Pizarre, tous ceux qui avoient souffert de ses violences ou de son avidité dans les dernieres années de sa vie, se déclarerent sans hésiter en faveur d'Almagro; ils étoient en grand nombre, & le jeune Almagro se trouva bientôt à la tête de huit cents des plus anciens & des plus braves soldats du Pérou. Comme sa jeunesse & son inexpérience ne lui permettoient pas de les commander en personne, il nomma Herrada général. Mais, avec de si grandes forces

(1) Zarate, *lib. IV*, *c.* 6-8. Gomera, *hist. c.* 144, 145. Vega, *p.* 11, *lib. III*, *c.* 5-7. Herrera, *decad.* 6, *lib. X*, *c.* 4-7. Pizarro, *Var. illust. p.* 183.

assemblées en si peu de tems, il s'en fallut bien que son autorité fût universellement reconnue. Pizarre avoit laissé beaucoup d'amis à qui sa mémoire étoit chere. L'assassinat cruel d'un homme à qui sa patrie avoit de si grandes obligations, remplissoit d'horreur tous ceux qui conservoient quelqu'impartialité. La naissance honteuse d'Almagro & l'incertitude du titre sur lequel il fondoit ses prétentions le faisoient regarder par d'autres comme un usurpateur. Les commandans de plusieurs provinces refuserent de reconnoître son autorité jusqu'à ce qu'elle fût confirmée par l'empereur. Dans d'autres, comme à Cuzco, on leva l'étendard royal, & on fit des préparatifs pour venger la mort du gouverneur.

LIV. VI. 1541.

Ces germes de division ne feroient pas demeurés long-tems sans activité ; mais ils acquirent plus de force aussitôt que l'arrivée de Vaca de Castro fut connue. Après un long & pénible voyage, il fut jeté par le mauvais tems dans un petit havre de la province de Popayan, & s'avançant à petites journées par de très-mauvais chemins, il arriva enfin à Quito. Il apprit en route la nouvelle de la mort de Pizarre & les événe-

Arrivée de Vaca de Castro.

LIV VI. 1541. Il prend le titre de gouverneur.

mens dont elle avoit été suivie. Il produisit sur le champ ses patentes de gouverneur du Pérou, qui lui donnoient les mêmes priviléges & la même autorité dont avoit joui son prédécesseur, & fut reconnu sans difficulté par Benalcasar, Adelantade ou lieutenant-général pour l'empereur dans le Popayan, & par Pedro de Puelles qui, en l'absence de Gonzale Pizarre, avoit le commandement des troupes restées à Quito. Vaca de Castro, en prenant ainsi possession du gouvernement, montra qu'il possédoit les talens nécessaires dans une conjoncture si délicate. Par son crédit & son adresse il eut bientôt assemblé un corps de troupes suffisant, non-seulement pour être lui-même à couvert de toute insulte, mais pour être en état de faire respecter son autorité. Il dépêcha des personnes de confiance dans les divers établissemens du Pérou pour y faire notifier légalement son arrivée & sa commission, & faire reconnoître à ses compatriotes les volontés de l'empereur relativement au gouvernement du pays. Il envoya des émissaires qui encourageoient les officiers Espagnols, mécontens de la conduite d'Almagro, à montrer leur fidélité pour leur souverain, en soutenant l'homme à qui ce prince

avoit confié son autorité. Ces mesures produisirent beaucoup d'effet. Encouragés par l'approche du nouveau gouverneur ou préparés par ses insinuations, les sujets fideles se maintinrent dans leurs principes & les avouerent hautement. Les plus timides laisserent entrevoir leur maniere de penser. Ceux qui étoient encore chancelans & neutres, pressés par la nécessité de prendre un parti, commencerent à pencher vers celui qui leur parut alors le plus sûr, aussi-bien que le plus juste (1). Liv. VI. 1541.

Almagro s'apperçut qu'il baissoit tous les jours dans l'opinion de ses partisans; &, pour arrêter les progrès de cette défection avant l'arrivée de Vaca de Castro, il s'avança vers Cuzco à la tête de ses troupes. Le corps le plus considérable de ses ennemis y étoit assemblé sous les ordres de Pedro Alvarès Holguin. Pendant sa marche, Herrada qui avoit jusques-là guidé sa jeunesse, mourut; & depuis cette époque, ses mesures furent toutes violentes, concertées sans prudence & maladroitement exécutées. Holguin, avec des forces fort inférieures, descendoit vers la Conduite d'Almagro 1542.

(1) Benzon, *lib.* III, *c.* 9. Zarate, *Lib.* IV, *c.* 11. Gomera, *c.* 146, 147. Herrera, *decad.* 6, *lib.* X, *c.* 1, 2, 3, 7, &c.

Liv. VI. 1541. côte au même-tems où Almagro s'avançoit vers Cuzco. Par un stratagême très-simple il trompa un ennemi sans expérience, évita le combat & exécuta une jonction avec Alvarado, officier de distinction qui avoit été le premier à se déclarer contre Almagro comme contre un usurpateur.

Progrès de Vaca de Castro. Vaca de Castro les rejoignit bientôt avec les troupes qu'il avoit amenées de Quito, & faisant placer l'étendard royal devant sa tente, il déclara qu'il vouloit remplir en personne la fonction de général de toutes les troupes. Quoiqu'attaché par la profession qu'il avoit exercée jusqu'alors à une vie pacifique & sédentaire, il montra tout de suite l'activité & le coup-d'œil décisif d'un officier accoutumé à commander. Se voyant maître de forces bien supérieures à celles de son ennemi, Il voulut terminer promptement la guerre par une bataille. Les partisans d'Almagro n'espérant aucun pardon du crime qu'ils avoient commis en massacrant le gouverneur, ne cherchoient pas eux-mêmes à éviter ce genre de décision. Les deux partis se ren-
16 Septembre. contrerent à Chupas, lieu distant d'environ deux cents milles de Cuzco, & combattirent avec toute la violence des guerres civiles &

toute la fureur des haines particulieres, animés encore par le desir de la vengeance & les derniers efforts du désespoir. La victoire, après avoir demeuré long-tems incertaine, se déclara à la fin pour Vaca de Castro. La supériorité du nombre, l'intrépidité du général & les talens militaires de François de Carvajal, officier formé sous *le grand capitaine* dans les guerres d'Italie, & qui jeta dans cette journée les fondemens de sa réputation au Pérou, triompherent de la bravoure des partisans d'Almagro & de celle de leur chef, qui se conduisit avec un courage digne d'une meilleure cause & d'une autre destinée. Le carnage fut grand eu égard au nombre des combattans. Plusieurs des vaincus, & particulierement ceux que l'on pouvoit accuser d'avoir trempé dans l'assassinat de Pizarre, se jeterent au milieu des ennemis pour éviter une mort honteuse. De quatorze cents hommes, qui formoient le nombre des combattans des deux armées, il en demeura cinq cents sur le champ de bataille, & le nombre des blessés fut encore plus considérable (1).

Liv. VI. 1542.

Sa victoire.

(1) Zarate, *lib.* IV, *c.* 12-19. Gomera, *c.* 148. Vega, *p.* 1. *lib.* III, *c.* 11-18. Herrera, *decad.* 7, *lib.* 1, *c.* 1, 2, 3, *lib.* III, *c.* 1, 2.

Liv. VI. 1542.

Les talens que Vaca de Castro avoit déployés dans le conseil & sur le champ de bataille avoient étonné les aventuriers du Pérou; mais sa conduite après la victoire ajouta encore à leur surprise. Dispensateur févere de la justice par caractere, il étoit d'ailleurs persuadé qu'il falloit des exemples d'une rigueur extraordinaire pour arrêter l'esprit de licence répandu parmi des militaires si éloignés du centre de l'autorité. Son premier soin fut de faire faire le procès à ses prisonniers. Quarante furent condamnés à mort comme rébelles & les autres bannis du Pérou. Leur chef, qui s'étoit sauvé de la bataille, ayant été trahi par quelques-uns de ses officiers, fut publiquement décapité à Cuzco; & avec lui furent éteints & le nom d'Almagro & l'esprit de parti qui avoit jusques-là désolé le Pérou (1).

Sa févérité.

Délibérations de l'empereur sur l'administration de ses états d'Amérique.

Pendant que ces scenes violentes se passoient, l'empereur & ses ministres préparoient des loix à l'aide desquelles ils espéroient ramener la tranquillité dans les établissemens Espagnols du nouveau monde & y introduire un meilleur systême de police

(1) Zarate, *lib.* IV, *cap.* 21. Gomera, *cap.* 150. Herrera, *decad.* 7, *lib.* III, *cap.* 12, *lib.* IV, *c.* 1.

intérieure. Les conquêtes vaftes & rapides des Efpagnols n'avoient pas été le fruit des efforts réguliers & fuivis de la nation ; elles étoient l'ouvrage d'aventuriers particuliers. Après les premiers armemens faits pour découvrir l'Amérique, la cour d'Efpagne, fous les regnes agités de Ferdinand & de Charles V, deux princes dont l'un étoit l'homme le plus intriguant & l'autre le plus ambitieux de fon fiecle, avoit été fi fort occupée de projets & de guerres avec prefque toutes les nations de l'Europe, qu'elle n'avoit pas eu le tems de porter fon attention fur des objets éloignés & moins intéreffans. Le foin de pourfuivre les découvertes & de tenter des conquêtes, étoit abandonné à de fimples particuliers : ces hommes, animés par l'amour de la nouveauté, par la paffion pour les voyages, par l'avarice, par l'ambition, par l'efpoir de mériter le ciel, fe jeterent avec tant d'ardeur dans cette nouvelle carriere, qu'en moins d'un fiecle les contrées immenfes que poffede aujourd'hui l'Efpagne dans le nouveau monde furent foumifes à fon empire. Le gouvernement, n'ayant prefque point contribué aux frais des expéditions, ne pouvoit pas s'attendre à en retirer de grands avantages.

Liv. VI. 1542.

La souveraineté des pays conquis & le quint de l'or & de l'argent des mines furent réservés à la couronne; les conquérans s'emparoient de tout le reste comme leur appartenant de droit. Ils regardoient le pillage comme une indemnité des dépenses qu'ils avoient faites pour s'équiper, & les terrains qu'ils partageoient suivant de certaines regles comme des établissemens permanens dûs à leur courage. Dans cette premiere distribution des possessions, l'étendue & la valeur de chacune étoient mal connues: il étoit impossible à l'administration de s'appercevoir de tous les inconvéniens qui pouvoient résulter d'une semblable opération, & on fut forcé de fermer les yeux sur beaucoup d'injustices. Les peuples vaincus furent pillés avec une rapacité destructive, & leur pays distribué à leurs nouveaux maîtres en portions exorbitantes, excédant de beaucoup toutes les récompenses auxquelles pouvoient prétendre les conquérans. Ces hommes ignorans & grossiers, hors d'état de former aucun plan général de police intérieure, uniquement occupés de leur intérêt, & incapables de sacrifier un profit actuel à l'espérance d'un avantage éloigné pour eux-mêmes ou pour

le public, n'avoient d'autre objet que de s'enrichir promptement sans s'embarrasser des conséquences funestes que pouvoient avoir les moyens qu'ils employoient. Mais, lorsque la cour d'Espagne eut enfin reconnu l'importance de ses possessions en Amérique, elle sentit la nécessité de les administrer sur un plan entierement nouveau, & de substituer les institutions d'un gouvernement régulier aux maximes & aux usages établis par des aventuriers qui ne savoient que vaincre. Liv. VI. 1542.

Un mal sur-tout demandoit le plus prompt remede. Les conquérans du Mexique & du Pérou avoient suivi le fatal exemple que leur avoient donné leurs compatriotes dans les isles; ils s'étoient livrés à la recherche de l'or & de l'argent des mines avec la même imprudence & la même ardeur. La même conduite avoit eu les mêmes suites. Les naturels, employés à ce travail par des maîtres qui leur imposoient des tâches bien au-dessus de leurs forces, périssoient avec tant de rapidité, que l'Espagne devoit craindre de ne régner bientôt que sur un vaste desert, au lieu de posséder un pays peuplé & susceptible d'amélioration.

L'empereur & ses ministres étoient per-

Liv. VI. 1542. ſuadés de ces triſtes vérités, & s'étoient occupés de prévenir la deſtruction des Indiens qui alloit leur faire perdre tous les avantages qu'ils attendoient de leurs nouvelles poſſeſſions. Cette crainte avoit fait porter de tems en tems les différentes loix dont j'ai fait mention, & par leſquelles on vouloit aſſurer à ce peuple un traitement plus humain & plus équitable. Mais la diſtance où étoit l'Amérique du centre du gouvernement, la foibleſſe de l'autorité dans les nouvelles colonies, l'avarice & l'audace des ſoldats qui ne connoiſſoient aucun frein, avoient empêché juſques-là les meilleures loix d'avoir aucun effet ſenſible. Le mal croiſſoit; les affaires de l'Europe laiſſoient en ce moment à l'empereur quelque loiſir pour tourner ſon attention ſur l'Amérique; non content de délibérer ſur cette importante matiere avec ſes miniſtres & les membres de ſon conſeil, il conſulta diverſes perſonnes qui avoient réſidé long-tems dans le nouveau monde, pour s'aider du réſultat de leur expérience & de leurs réflexions. Heureuſement pour les Américains, Barthelemi de Las Caſas ſe trouvoit à Madrid chargé des affaires du chapitre de Chiapa, maiſon de ſon ordre. L'empereur

Perſonnes dont il prend conſeil.

le fit appeler (1). Quoique depuis le mau- Liv. VI. 1542.
vais succès de ses efforts pour le soulagement des Indiens, il se fût tenu renfermé dans le cloître & ne se fût occupé que des devoirs de la vie monastique, son zele pour ces malheureux, les premiers objets de sa compassion, loin de s'être amorti, n'avoit fait que s'accroître par la connoissance plus suivie qu'il avoit acquise de leurs calamités. Il saisit vivement cette occasion de rappeler ses anciennes maximes sur le traitement des Indiens, avec l'éloquence persuasive d'un homme dont l'ame étoit profondément affectée par les scenes qui avoient frappé tant de fois ses yeux. Il fit un tableau pathétique de la destruction de l'espece humaine dans le nouveau monde, en homme sur lequel les scenes dont il avoit été témoin avoient fait la plus forte impression : il peignit des plus vives couleurs la race des Indiens presqu'entierement éteinte en moins de cinquante ans dans les isles, & cette dévastation s'étendant sur le continent avec la même rapidité ; il attribua ces calamités aux exactions, à la cruauté de ses compatriotes & à l'esclavage des Américains. Il soutint que leur

(1) Remesal, *Hist.* de Chiapa, *p.* 146.

Liv. VI. 1542.

liberté seule pouvoit arrêter la dépopulation. Il ne se contenta pas des discours qu'il prononça sur ce sujet & de la force de l'éloquence qu'il y déployoit. Il composa à cette occasion son célebre traité de la destruction de l'Amérique (1), dans lequel il rapporte, avec les circonstances les plus horribles, & vraisemblablement avec quelqu'exagération, la dévastation de tous les pays conquis par les Espagnols.

Ses soins pour réformer les abus.

L'empereur fut profondément affecté du récit de tant de barbaries; mais ses vues s'étendoient au-delà de celles de Las-Casas. Il conçut que, pour donner à ses possessions du nouveau monde toute la valeur dont elles étoient susceptibles, il ne suffisoit pas de délivrer les Indiens de l'oppression sous laquelle ils gémissoient, mais qu'il falloit sur-tout y borner le pouvoir & les usurpations de ses propres sujets. Les conquérans de l'Amérique qui avoient rendu de si grands services à leur pays, étoient pour la plupart de basse naissance & d'un ordre de citoyens qui ne paroissoient mériter aucune distinction aux yeux du monarque. Les richesses prodigieuses que quelques-uns d'eux avoient rapportées dans

(1). Remesal, *p.* 192, 199.

leur patrie, excitoient la jalousie dans un siecle moins accoutumé que le nôtre à voir des hommes d'une condition inférieure, s'élever au-dessus de leur état & le disputer en faste à l'ancienne noblesse. Les possessions que les chefs de ces aventuriers s'étoient appropriées, étoient d'une étendue immense (1); &, si le pays pouvoit jamais recevoir des améliorations proportionnées à la fertilité du sol, les propriétaires ne pouvoient manquer de devenir trop riches & trop puissans pour de simples sujets. Il paroissoit à Charles également nécessaire de corriger l'un de ces abus & de prévenir l'autre, & les réglemens qu'on devoit faire pour cela devoient être soutenus par une forme d'administration plus vigoureuse que celle qui jusqu'alors avoit eu lieu en Amérique.

C'est dans ces vues qu'on forma un corps de loix contenant plusieurs dispositions salutaires sur la constitution & les pouvoirs du conseil souverain des Indes, sur l'étendue de la jurisdiction & l'autorité des audiences royales; sur l'administration de la justice & sur toutes les parties du gouvernement ecclésiastique & civil. Ces loix furent généra- Nouveaux réglemens

(1) Voyez la NOTE XLIII.

LIV. VI. 1542. lement approuvées; mais on y joignit des réglemens qui exciterent une alarme universelle & causerent les plus violentes agitations, tels que les suivans.

Les *répartimientos* ou concessions de terres étant excessifs, les audiences royales furent autorisées à les reduire à une étendue modérée. A la mort de chaque aventurier ou planteur, les terres & les Indiens qui lui auroient été accordés ne passeroient plus à sa veuve ou à ses enfans, mais retourneroient à la couronne. Les Indiens seroient désormais exemptés de service personnel & ne seroient obligés, ni de porter les bagages des voyageurs, ni de travailler aux mines, ni de plonger pour la pêche des perles. Le tribut dû par eux à leurs seigneurs seroit fixé, & ils devoient être payés pour tous les ouvrages qu'ils feroient volontairement. Toute personne qui auroit été ou étoit actuellement dans quelqu'emploi public, tout ecclésiastique, tous les hôpitaux & monasteres seroient privés des terres & des Indiens dont ils étoient en possession, & les terres étoient réunies à la couronne. Enfin, tout habitant du Pérou, impliqué au criminel dans la querelle de Pizarre & d'Almagro, seroit dépouillé

aussi de ses terres & de ses Indiens qu'on confisqueroit au profit du roi.

Liv. VI. 1542.

Remontrances de ses ministres contre ces réglemens.

Tous les ministres Espagnols, jusqu'alors chargés des affaires de l'Amérique & les mieux instruits de l'état du pays, firent des remontrances contre ces réglemens, funestes, selon eux, aux colonies naissantes. Ils représenterent que le nombre des Espagnols qui avoient jusqu'à cette époque passé dans le nouveau monde étoit si petit, qu'on ne pouvoit rien espérer de leurs efforts pour l'amélioration des vastes régions sur lesquelles ils étoient dispersés, sans le secours des Indiens; que le succès de toute espece de plan de ce genre dépendoit nécessairement du service des naturels, & que l'indolence de ces peuples & leur aversion pour le travail ne pouvoient être surmontées par l'appât du gain & des récompenses; qu'à l'instant où les maîtres n'auroient plus le droit d'imposer une tâche & d'exiger qu'elle fût faite, tout travail cesseroit, & que toutes les sources de richesses qui avoient commencé à couler d'Amérique en Espagne, se fermeroient pour jamais. Mais Charles, attaché dans tous les tems à ses opinions, & frappé fortement alors des désordres qui régnoient en Amérique,

Liv. VI. 1542. voulut risquer l'application d'un remede même dangereux, & persista dans la résolution de publier ses nouvelles loix. Pour en presser l'exécution avec plus de vigueur, il destina François Tello de Sandoval à passer au Mexique en qualité de visiteur ou surintendant de ce pays, où il seroit chargé de se concerter avec le vice-roi Antoine de Mendoza. Blasco Nugnès Vela fut nommé gouverneur du Pérou avec le titre de vice-roi; & pour fortifier son administration, on établit une audience royale à Lima où quatre jurisconsultes estimés devoient exercer les fonctions de premiers juges (1).

Vice-roi envoyé au Pérou.

1543.

1544. Effets de ces réglemens dans la nouvelle Espagne.

Le surintendant & le vice-roi partirent en même-tems; mais les loix qu'ils devoient faire exécuter en Amérique, y étoient connues avant leur arrivée. L'entrée de Sandoval à Mexico fut regardée comme le prélude d'une ruine générale. La liberté entiere rendue aux Indiens intéressoit tous les Espagnols établis en Amérique, & il n'y en avoit aucun qui, sous quelque prétexte, ne pût être compris dans les nouveaux reglemens & en souffrir. Mais la colonie de la nouvelle

(1) Zarate, *lib. III, c.* 24. Gomera, *c.* 151. Vega, *p.* 2, *lib. III, c.* 20.

Eſpagne s'étoit depuis ſi long-tems accoutumée à reſpecter les loix & l'autorité ſous l'adminiſtration prudente & ferme de Mendoza, que, quelqu'averſion qu'on y eût pour les loix nouvelles, & quelques mauvais effets qu'on en craignît, il ne ſe fit aucune tentative pour en empêcher la publication ni aucun acte de violence contraire à la ſoumiſſion due au ſouverain. Les magiſtrats & les principaux habitans ſe contenterent d'expoſer au vice-roi & au ſurintendant dans de reſpectueuſes remontrances les conſéquences funeſtes des nouveaux réglemens. Heureuſement pour eux, une longue réſidence en Amérique avoit donné à Mendoza une profonde connoiſſance de l'état du pays, de ſes intérêts & de ſes reſſources; & Sandoval, quoique nouvellement appelé à l'adminiſtration, montra une modération rare parmi ceux qui ſe trouvent pour la premiere fois revêtus du pouvoir. Il s'engagerent l'un & l'autre à ſuſpendre l'exécution des diſpoſitions qui bleſſoient le plus les Mexicains, & non-ſeulement ils conſentirent à ce que les habitans de la nouvelle Eſpagne envoyaſſent une députation à ce ſujet; mais ils appuyerent eux-mêmes le vœu de la colonie. Charles,

Liv. VI. 1544. ébranlé par l'opinion de ces hommes que leurs talens & leur intrégité rendoient si capables de juger avec discernement des objets qui étoient sous leurs yeux, se relâcha assez de la rigueur de ses loix pour rendre à la colonie sa premiere tranquillité (1).

Et au Pérou. Au Pérou, les affaires prirent une tournure plus fâcheuse & l'orage ne fut pas si promptement dissipé. Les conquérans de ce royaume, nés dans les dernieres classes des citoyens, plus éloignés de la métropole & enivrés par les immenses richesses qu'ils avoient acquises en si peu de tems, s'abandonnoient dans toutes leurs opérations, à des désordres & à des excès dont on n'avoit point vu d'exemple parmi les autres conquérans du nouveau monde. Au milieu du renversement général de l'ordre & des loix, occasionné par deux guerres civiles, chaque particulier étoit devenu son maître & son propre juge, & n'étoit plus guidé que par son intérêt & ses passions. L'esprit d'insubordination alla jusqu'à la révolte. Des hommes gâtés par une si longue anarchie ne pou-

(1) Fernandès, *hist. lib.* I. *c.* 3, 4, 5. Vega, *p.* 2. *lib* III, *c.* 21, 22. Herrera, *decad.* 7, *lib.* V, *c.* 7, *lib.* VII, *c.* 14, 15. Torquemad. *Mond. ind. lib.* V, *c.* 13.

voient voir fans répugnance & fans crainte Liv. VI.
l'introduction d'un gouvernement régulier, 1544.
le pouvoir d'un vice-roi & l'autorité d'une cour de judicature. Mais ils éprouvoient encore une plus grande indignation à la feule idée de fe foumettre à des loix qui les dépouilloient en un moment du fruit de tant d'années de travaux, de fervices & de fouffrances. Dès que les nouveaux réglemens furent connus dans les divers établiffemens, les habitans s'affemblerent, les femmes en larmes & les hommes fe récriant contre l'injuftice & l'ingratitude d'un fouverain qui les privoit de leurs biens fans les avoir entendus. " Eft-ce là, " difoient-ils, „ la récompenfe due à des citoyens qui, fans le fecours de l'état, à leurs propres frais & par leur valeur, ont foumis à la couronne de Caftille des territoires fi riches & fi étendus? Eft-ce là le prix de tant de maux que nous avons foufferts, de tant de dangers que nous avons courus pour fervir la patrie? Quel eft parmi nous celui qui ait affez bien mérité de fon pays, ou dont la conduite ait été affez irréprochable pour qu'on ne puiffe pas le condamner en vertu de quelqu'une des claufes de ces nouvelles loix, conçues en termes fi

LIV. VI. 1544. vagues & si généraux ? Ne paroissent-elles pas rédigées pour servir d'autant de piéges auxquels il est impossible d'échapper ? Tous les Espagnols de quelque considération au Pérou ont eu part à l'autorité, & tous sans exception ont été forcés d'entrer dans les querelles des différens chefs des partis. Faut-il dépouiller les premiers parce qu'ils ont rempli un devoir, & punir les autres de s'être trouvés dans des circonstances qu'ils n'ont pas pu éviter ? Les conquérans d'un grand empire, au lieu des récompenses & des distinctions qu'ils avoient si bien méritées, seroient donc privés de la consolation de pourvoir à la subsistance de leurs femmes & de leurs enfans & forcés de les laisser dans la dépendance des secours qu'ils pourroient arracher à une cour ingrate (1). „ Nous ne sommes plus en état, continuoient-ils, d'aller découvrir de nouvelles régions pour y former des établissemens plus solides ; notre santé affoiblie par l'âge & nos corps couverts de blessures ne sont plus propres à une vie si fatigante & si active ; mais il nous reste encore assez de force pour défendre la justice

(1) Herrera, *dec.* 7, *Lib.* VII, *c.* 14, 15.

de nos droits & pour ne pas nous laiſſer dépouiller honteuſement (1)."

Liv. VI. 1544.

Révolte prévenue par la modération de Vaca de Caſtro.

De pareils diſcours, proférés avec toute la véhémence de la paſſion, & appuyés de l'approbation de tous ceux qui les entendoient, enflammerent tellement les eſprits, que tout ſe diſpoſoit aux plus grandes violences. Les mécontens commencerent à tenir conſeil en différens endroits pour concerter les moyens de s'oppoſer à l'entrée du vice-roi & des magiſtrats, & pour prévenir non-ſeulement l'exécution, mais même la promulgation des nouvelles loix. Vaca de Caſtro avoit détourné l'orage dans le moment, en les flattant de l'eſpérance qu'auſſitôt que le vice-roi & les juges ſeroient arrivés, ils ſe prêteroient eux-mêmes à apporter quelque modification à des réglemens qui avoient été dreſſés ſans faire aſſez d'attention à l'état du pays. Il paroiſſoit néceſſaire d'avoir quelqu'égard aux repréſentations des colonies & de leur accorder quelque choſe pour calmer la fermentation & les ramener à l'obéiſſance en leur inſpirant quelque confiance en leurs ſupérieurs. Mais, ſans un profond diſcernement,

Mécontentement augmenté par la conduite du vice-roi.

(1) Gomera, *c.* 152. Herrera, *dec.* 7, *lib.* VI, *c.* 10, 11. Vega, *p.* 2, *lib.* III, *c.* 20, 22; *lib.* IV, *c.* 3, 4.

ſans des manieres conciliantes & une grande ſoupleſſe de caractere, un vice-roi ne pouvoit ſuivre un pareil plan, & malheureuſement Nugnès Vela n'avoit aucune des qualités qui ſont néceſſaires aux hommes qui gouvernent, excepté l'intégrité & le courage; encore la premiere dégénéroit-elle ſouvent en dureté, & la ſeconde en obſtination; de ſorte que, dans les circonſtances où il étoit placé, elles étoient en lui plutôt des vices que des vertus. Du moment qu'il debarqua à Tumbès, il ſe regarda comme ſimple exécuteur des ordres qu'il apportoit, ſans ſe croire autoriſé à en tempérer la rigueur; &, ſans faire aucune attention à ce qu'il entendoit dire & à ce qu'il voyoit lui-même de l'état du pays, il s'attacha avec une opiniâtre inflexibilité à la lettre des loix qu'il venoit de promulguer.

Dans toutes les villes où il paſſa il rendit la liberté à tous les Indiens, priva tous ceux qui rempliſſoient quelqu'emploi de leurs terres & de leurs travailleurs; & voulant donner lui-même l'exemple, il ne permit pas qu'un ſeul Indien fût employé à porter ſon bagage dans ſa route vers Lima. L'étonnement & la conſternation le précéderent; mais

mais il craignit ſi peu d'accroître l'un & l'autre, qu'à ſon entrée dans la capitale il déclara hautement qu'il venoit pour obéir aux ordres de ſon ſouverain & non pour les altérer & les affoiblir. Cette dureté fut accompagnée de tout ce qui pouvoit la rendre plus intolérable ; beaucoup de hauteur dans la conduite, de l'arrogance, un ton tranchant dans toutes les diſcuſſions, & cette inſolence du pouvoir ſi choquante pour des hommes qui n'étoient pas même accoutumés à accorder à l'autorité civile le reſpect qui lui eſt dû. Toute tentative qui avoit pour objet de ſuſpendre ou de mitiger les nouvelles loix fut regardée par le vice-roi comme ſuggérée par l'eſprit de mécontentement & de rébellion. Il fit arrêter pluſieurs perſonnes conſidérables, & d'autres furent miſes à mort ſans forme de procès. Vaca de Caſtro lui-même, ſans égard pour le rang qu'il venoit d'occuper & pour le ſervice qu'il venoit de rendre en prévenant une révolte générale dans la colonie, fut chargé de chaînes & jeté en priſon comme un criminel (1).

LIV. VI. 1544.

(1) Zarate, *lib.* IV, *c.* 23, 24, 25. Gomera, *c.* 153, 155. Vega, *p.* 2, *lib.* IV., *c.* 4, 5. Fernandès, *lib.* I, *c.* 6, 10.

Liv. VI. 1544.

Les mécontens choisissent Gonzale Pizarre pour chef.

Mais, quelque générale que fût l'indignation qu'avoient inspiré de tels procédés, il est probable que l'autorité auroit eu encore assez de force pour contenir les mécontens & les empêcher d'éclater, s'ils n'eussent pas trouvé un chef capable par son crédit & son rang de réunir & de diriger leurs efforts. Depuis que les loix nouvelles avoient été connues au Pérou tous les Espagnols avoient jeté les yeux sur Gonzale Pizarre comme sur le seul homme capable de détourner les malheurs qui menaçoient la colonie. Il recevoit de tous côtés des lettres & des députations par lesquelles on le pressoit de se déclarer le protecteur des Colons, qui le soutiendroient au péril de leur vie & de leur fortune. Gonzale, avec moins de talens que ses freres, avoit autant d'ambition & de courage. L'ingratitude de la cour envers sa famille étoit sans cesse présente à son esprit. Ferdinand étoit prisonnier d'état en Europe. Les enfans de François étoient confiés à la garde du nouveau vice-roi & retenus à bord de sa flotte. Lui-même se trouvoit réduit à la condition de simple citoyen dans un pays que les Pizarres avoient découvert & conquis pour la monarchie. Ces pensées le poussoient

à la vengeance & l'excitoient à défendre les droits de sa famille, dont il se regardoit comme le dépositaire & l'héritier. Mais, comme un Espagnol se dépouille difficilement de ce respect pour son souverain qui lui est comme naturel, la seule idée de prendre les armes contre les troupes royales le pénétroit d'horreur. Il hésita long-tems, & il restoit encore irrésolu, lorsque les violences du vice-roi, le vœu général de ses compatriotes & la certitude de se voir bientôt lui-même victime de la sévérité des loix nouvelles, le déterminerent à quitter Chuquisaca de la Plata, lieu où il faisoit sa résidence, pour se rendre à Cuzco. Tous les habitans vinrent au-devant de lui & le reçurent avec des transports de joie comme le libérateur de la colonie. Dans la premiere chaleur de leur zele ils le nommerent procureur-général des affaires de la nation au Pérou, pour solliciter la révocation des derniers réglemens. Ils le chargerent de présenter leurs remontrances à l'audience royale de Lima, &, sous le prétexte de quelque danger de la part des Indiens, l'autoriserent à s'y rendre en armes. En vertu de cette nomination Pizarre s'empara du trésor royal, nomma des officiers, leva des soldats,

Liv. VI. 1544.

faisit une grande quantité d'artillerie que Vaca de Castro avoit mise en dépôt à Guamanga, & s'avança vers Lima comme contre une ville ennemie. Les mécontens, réunis dès-lors sous un chef d'un nom si distingué, attirerent bientôt à eux beaucoup de gens de marque, & une partie considérable des troupes levées par le vice-roi contre Pizarre déserta en corps & vint se réunir à l'armée de celui-ci (1).

Différends entre le vice-roi & les juges de l'audience

Avant que Pizarre eût atteint Lima, il s'y étoit fait une révolution qui disposoit les choses en sa faveur; de sorte que son succès paroissoit assuré. Autant la violence de l'administration du vice-roi étoit redoutable aux Espagnols du Pérou, autant sa hauteur insupportable étoit odieuse à ses associés, les juges de l'audience royale. Il y avoit eu entr'eux quelques symptômes de froideur pendant leur voyage d'Espagne au Pérou (2); mais, aussitôt qu'ils commencerent à excercer leurs fonctions respectives, les deux partis s'aigrirent tellement par leurs fréquens dé-

(1) Zarate, *lib.* V, *c.* 1. Gomera, *c.* 156, 157. Vega, *p.* 2, *Lib.* IV, *c.* 4, 12. Fernandès, *lib.* I, *c.* 12-17. Herrera, *decad.* 7, *lib.* VII, *c.* 18 &c., *lib.* VIII, *c.* 1-5.

(2) Gomera, *c.* 171.

bats fur les limites de leur jurifdiction, & la contrariété de leurs opinions fut telle, que bientôt l'éloignement fe changea en haine ouverte. Les juges traverfoient le vice-roi dans toutes fes mefures, mettoient en liberté les prifonniers qu'il avoit fait arrêter, prenoient la défenfe des mécontens & applaudiffoient à leurs remontrances. Dans une circonftance où les deux parties de l'administration auroient dû être unies pour repouffer l'ennemi qui les menaçoit, elles fe difputoient l'une l'autre l'autorité. Les magiftrats l'emporterent à la fin. Le vice-roi, univerfellement haï, abandonné de fes propres gardes, fut faifi dans fon palais & conduit à une ifle déferte fur la côte pour y être gardé jufqu'à ce qu'on pût l'envoyer en Efpagne.

Le vice-roi eft emprifonné.

Après cette démarche hardie, les juges s'emparant de l'autorité fuprême donnerent une déclaration qui fufpendoit l'exécution des loix dont on fe plaignoit, & envoyerent un meffage à Pizarre pour le requérir de licencier fes troupes & de fe rendre à Lima avec quinze ou vingt perfonnes de fa fuite feulement, ajoutant qu'ils avoient déjà accordé tout ce que les mécontens pouvoient

Deffeins de Pizarre.

Liv. VI. 1544.

desirer. Ces magistrats ne pouvoient guere se flatter qu'un homme qui avoit autant d'audace & d'ambition que Pizarre cédât si facilement à une pareille demande. Ils ne vouloient que jeter un voile de décence sur leur complaisance pour lui. Mais Cepeda, leur président, esprit remuant & ambitieux, entretenoit vraisemblablement une correspondance secrete avec Pizarre & nourrissoit le projet, que depuis il exécuta, de se dévouer entiérement à lui. L'emprisonnement du vice-roi, l'usurpation de l'autorité par les juges, enfin la confusion générale & l'anarchie, suites naturelles d'événemens si singuliers & si inattendus, ouvroient une vaste carriere à Pizarre. Il se voyoit à portée de s'emparer du pouvoir suprême, & ne manquoit pas de courage pour se saisir de l'objet que la fortune lui présentoit. Carvajal, son conseiller & son guide, voyoit depuis longtéms ce but comme le seul auquel Pizarre devoit tendre. Au lieu de la qualité subordonnée de lieutenant pour le roi dans les établissemens Espagnols du Pérou, Pizarre demanda ouvertement celle de gouverneur & de capitaine général, & requit le conseil ou l'audience de Lima de lui donner une com-

mission avec ce titre. Une pareille requête étoit un ordre de la part d'un homme qui se trouvoit à la tête de douze cents hommes aux portes de Lima où il n'y avoit ni chef ni armée qui pussent s'opposer à lui. Mais le conseil, soit pour ne pas se dessaisir du pouvoir, soit pour sauver les apparences, hésita, ou parut hésiter. Carvajal, impatient & impétueux dans toutes ses opérations, entre de nuit dans la ville, saisit plusieurs officiers de distinction ennemis de Pizarre & les fait pendre sans forme de procès. Le lendemain l'audience expédia au nom de l'empereur une commission qui nommoit Pizarre gouverneur du Pérou avec une autorité absolue tant civile que militaire, & le même jour le nouveau gouverneur fit son entrée en pompe dans la ville & prit possession de sa nouvelle dignité (1). *Il s'empare de l'autorité.*

28 Octob.

Mais, au milieu du trouble & des désordres qu'entraînoit la dissolution du gouvernement, les esprits ayant secoué le joug des loix & de l'autorité & s'abandonnant sans frein à tous leurs caprices, on vit les événe- *Le vice-roi recouvre sa liberté.*

(1) Zarate, *lib. V*, *c.* 8-10. Vega, *p.* 2, *lib. IV*, *c* 13, 19. Gomera, *c* 159-163. Fernandès, *lib. I*, *c.* 18, 25. Herrera, *decad.* 7, *lib. VIII*, *c.* 10-20.

Liv. VI. 1544. mens les plus extraordinaires & les moins attendus se succéder avec rapidité. A peine Pizarre commençoit-il à exercer l'autorité dont il s'étoit fait revêtir qu'il vit s'élever contre lui un ennemi formidable. Le vice-roi avoit été envoyé par le Conseil à bord d'un vaisseau, sous la garde de Jean Alvarès, lui-même membre du conseil, pour être conduit en Espagne. Dès que le vaisseau fut hors du port, Alvarès, soit remords, soit crainte, se jeta aux pieds de son prisonnier, lui déclara que de ce moment il étoit libre, & que lui-même & tous ceux qui etoient dans le vaisseau étoient prêts à lui obéir comme au représentant légitime de leur souverain. Nugnès de Vela leur ordonna de le mener à Tumbès. En débarquant il éleva l'étendard royal & reprit ses fonctions de vice-roi. Plusieurs personnes de distinction, que l'esprit de sédition qui régnoit à Cuzco & à Lima n'avoit pas encore gagnées, annoncerent tout de suite la ferme résolution de le soutenir (1). La violence du gouvernement de Pizarre qui veilloit sur les démarches

(1) Zarate, *lib. V*, *c.* 9. Gomera, *c.* 165. Fernandès, *lib. I*, *c.* 23. Herrera, *decad.* 7, *lib. VIII c.* 15.

ches de chaque particulier, avec la défiance naturelle à un usurpateur, & qui punissoit avec rigueur la moindre apparence de mécontentement, augmenta bientôt le nombre des partisans de Nugnès, près duquel plusieurs des colons les plus distingués se virent forcés de chercher un asyle. Tandis que les forces du vice-roi grossissoient ainsi à Tumbès, jusqu'à former un corps qu'on pouvoit regarder comme une armée en Amérique, Diego Centeno, officier actif & entreprenant, poussé à bout par l'oppression & les cruautés du lieutenant de Pizarre dans la province de Los-Charcas, trama une conspiration contre lui, le fit périr & se déclara pour le vice-roi (1).

Liv. VI. 1544.

1545. Pizarre marche contre lui.

Pizarre, quoiqu'alarmé des mouvemens qui s'élevoient aux deux extrémités de l'empire, ne se déconcerta point. Il se disposa à soutenir l'autorité dont il s'étoit emparé, avec le courage & la capacité d'un homme accoutumé à commander, & marcha directement contre le vice-roi, le plus redoutable de ses ennemis & le plus voisin. Comme il étoit maître du trésor public du Pérou, & que le

(1) Zarate, *lib. V*, *c.* 18. Gomera, *c.* 169. Herrera, *décad.* 7, *lib.* IX, *c.* 27.

Liv. VI. 1545.

plus grand nombre des Espagnols attachés au service militaire étoient depuis long-tems dévoués à sa famille, ses troupes étoient si nombreuses que le vice-roi, incapable de lui résister, se retira sur Quito. Pizarre le suivit, & dans cette longue marche, au travers de pays montagneux & déserts, les deux armées eurent à souffrir des fatigues qu'aucunes troupes Européennes n'auroient pu soutenir (1). A peine le vice-roi avoit-il atteint Quito, que l'avant-garde de Pizarre parut après lui conduite par Carvajal qui, quoiqu'âgé de près de quatre-vingts ans, montroit toute l'activité & toute la vigueur d'un jeune soldat. Nugnès de Vela abandonna une ville hors d'état de défense, & marcha vers le Popayan avec une célérité qui donnoit à sa retraite l'air d'une fuite. Pizarre continua quelque tems de le poursuivre; mais, désespérant de l'atteindre, il revint à Quito d'où il envoya Carvajal contre Centeno, qui avoit assemblé de grandes forces dans les provinces méridionales de l'empire, tandis que lui-même demeura à Quito pour faire tête au vice-roi (2).

(1) Voyez la NOTE XLIV.

(2) Zarate, *lib. V*, *c.* 15, 16, 24. Gomera, *c.* 167.

Nugnès, par ſon activité & avec le ſecours de Benalcazar, eut bientôt aſſemblé quatre cents hommes dans le Popayan. Il conſervoit au milieu de ſes déſaſtres la même élévation d'eſprit & le même ſentiment de ſa dignité. Il rejeta avec dédain l'avis de quelques-uns de ſes partiſans qui le preſſoient de faire à Pizarre des ouvertures d'accommodement, & déclara que l'épée ſeule pouvoit décider une querelle avec des rébelles. Dans cette réſolution il ſe mit en marche pour Quito. Pizarre, ſe confiant à la ſupériorité du nombre & encore plus à la diſcipline & à la valeur de ſes troupes, s'avança à ſa rencontre. Le combat fut ſanglant, les deux partis ſe diſputant la poſſeſſion d'un grand empire, & la deſtinée des chefs ainſi que la fortune des ſoldats dépendant de cette journée. Mais les vétérans de Pizarre combattant plus réguliérement & avec plus d'ordre ébranlerent bientôt leurs ennemis. Le vice-roi déploya à la fois les talens d'un capitaine & le courage d'un ſoldat & tint long-tems la victoire en ſuſpens. Enfin il tomba percé de coups & la déroute de ſes troupes devint générale.

LIV. VI. 1545. Défaite du vice roi.

1546.

18 Janvier

Il eſt tué.

Vega, *p.* 2, *lib.* *IV*, *c.* 25, 28. Fernandès, *lib* I, *c.* 34. Herrera, *decad.* 7 *lib.* *VIII*, *cap.* 6, 20-27.

Liv. VI. 1546.

On les pourſuivit vivement. La tête de Nugnès fut coupée & placée au lieu des exécutions à Quito. Pizarre entra dans cette ville en triomphe. Les troupes aſſemblées par Centeno furent bientôt diſperſées par Carvajal, & leur chef fut obligé de s'enfuir aux montagnes où il demeura pluſieurs mois caché dans une caverne. Des frontieres du Popayan à celles du Chili tout ſe ſoumit à Pizarre. Sa flotte, ſous le commandement de Pedro de Hinojoſa, le rendit maître abſolu de la mer du ſud & de Panama. Il mit garniſon à Nombre de Dios ſur la côte oppoſée de l'iſthme par où ſe faiſoit la communication ordinaire de l'Eſpagne avec le Pérou (1).

On conſeille à Pizarre de ſe ſaiſir de la ſouveraineté du Pérou.

Après une victoire ſi déciſive Pizarre & ſes troupes paſſerent quelques-tems à Quito, &, dans les premiers tranſports de leur joie, ils ſe livrerent à tous les excès qu'on pouvoit attendre d'une troupe d'aventuriers enivrés d'une proſpérité ſi étonnante. Mais, au milieu de cette diſſipation, le chef & ſes amis étoient obligés de tourner quelquefois

(1) Zarate, *lib.* V, *c.* 31, 32. Gomera, *c.* 170. Vega, *p.* 2, *lib.* IV, *c.* 33, 34. Fernandès, *lib.* I, *c.* 51-54. Herrera, *decad.* 7, *lib.* X, *c.* 12-19, 22, *decad.* 8, *lib.* I, *c.* 1-3. Benzo, *lib.* III, *c.* 12.

leurs réflexions sur des objets sérieux & de délibérer avec inquiétude sur le parti qu'ils avoient à prendre. Carvajal, aussi hardi & aussi décidé au conseil que sur le champ de bataille, disoit depuis long-tems à Pizarre que, dans la carriere où il étoit entré, il ne devoit pas penser à modérer sa course, qu'il falloit prétendre à tout ou n'entreprendre rien : c'étoit la maxime qu'il avoit sans cesse recommandée à Pizarre depuis le moment où celui-ci avoit pris la qualité de gouverneur du Pérou. Après la victoire remportée à Quito il fit de nouvelles instances, & fut encore plus pressant & plus décidé. Vous avez usurpé l'autorité suprême (écrit-il à Pizarre à cette occasion) au mépris de la commission donnée à un autre par l'empereur ; vous avez marché en armes contre les drapeaux de votre souverain ; vous avez attaqué son représentant ; vous l'avez défait en bataille rangée, & vous lui avez fait couper la tête : ne croyez pas que jamais un monarque pardonne de pareilles insultes, ni qu'aucune réconciliation entre vous & lui puisse jamais être sincere. Ne laissez plus dépendre votre destinée de la faveur incertaine d'un roi. Emparez-vous de la souveraineté d'un pays

LIV. VI. 1546.

Liv. VI. 1546. sur lequel votre famille a des droits, à titre de découverte & de conquête. Vous pouvez vous attacher tous les Espagnols du Perou, qu'il vous est facile de ménager par des concessions de terres & d'Indiens, par l'institution d'un ordre de noblesse & par la création de quelques titres d'honneur semblables à ceux qu'on recherche en Europe avec tant d'empressement. En établissant des ordres de chevalerie avec des privileges & des distinctions, comme en Espagne, vous donnerez à ceux qui vous serviront une récompense conforme aux idées des militaires. Ne vous contentez pas de gagner ainsi vos compatriotes; tâchez de vous concilier les Indiens en épousant la Coya, ou fille du soleil, qui a les droits les plus prochains à la couronne des Incas; vous engagerez les anciens habitans du Pérou, par le respect qu'ils conservent pour le sang de leurs monarques, à s'unir avec les Espagnols qui y sont établis pour soutenir votre autorité. Appuyé des uns & des autres, vous pourrez défier le pouvoir de l'Espagne & repousser aisément le peu de forces qu'elle peut envoyer dans un pays si éloigné d'elle. Le jurisconsulte Cepeda, en qui Pizarre avoit alors beaucoup de confiance,

seconda fortement les exhortations de Car- Liv. VI.
vajal, & employa toute son érudition à prou- 1546.
ver à Pizarre que tous les fondateurs des grandes monarchies avoient été élevés à ce rang, non par l'ancienneté de leur famille, ou par la validité de leurs titres, mais par leur valeur & leur mérite personnel (1).

Pizarre se détermine à négocier avec la cour d'Espagne.

Pizarre les écouta attentivement l'un & l'autre & ne put cacher la satisfaction avec laquelle il voyoit l'objet qu'on offroit à son ambition. Mais, heureusement pour le repos du genre humain, peu d'hommes sont doués de cette force d'esprit & de cette étendue de talens nécessaires pour former & exécuter les grands desseins, qui ne peuvent être poursuivis sans le renversement de l'ordre établi dans les sociétés & la violation des maximes qu'on y regarde comme sacrées. La médiocrité des talens de Pizarre resserra son ambition dans des limites plus étroites. Au lieu d'aspirer à l'indépendance, il se borna à obtenir de la cour d'Espagne d'être confirmé dans l'autorité dont il jouissoit. Pour cette négociation il envoya en Europe un officier de distinction, chargé de présenter sa conduite

(1) Vega, p. 2, *lib.* IV, *c.* 40. Fernandès, *lib.* 1, *c.* 34, *lib.* II, *c.* 13, 49. Herrera, *decad.* 8, *lib.* II, *c.* 10.

Liv. VI. 1546.

& l'état du pays fous un point de vue capable de déterminer l'empereur & fes miniftres à lui laiffer, foit de bon gré, foit par politique, la place qu'il occupoit.

Délibérations du miniftere Efpagnol.

Tandis que Pizarre délibéroit fur le parti qu'il avoit à prendre, les miniftres Efpagnols étoient occupés de leur côté à rechercher les moyens de rétablir au Pérou l'autorité de l'empereur. Ils ignoroient encore les outrages qu'elle avoit reçus; mais ils étoient inftruits de la révolte contre le vice-roi, de fon emprifonnement & de l'ufurpation de Pizarre. Une révolution fi alarmante demandoit tous les talens & toute l'autorité de Charles; mais il fe trouvoit alors occupé tout entier en Allemagne contre la fameufe ligue de Smalkalde. Dans cette fituation, une des plus critiques de fon regne, il laiffa à fon fils Philippe & aux miniftres qu'il lui avoit donnés pour l'aider dans le gouvernement de l'Efpagne le foin de calmer les défordres du Pérou. Au premier coup-d'œil, la conduite de Pizarre & de fes partifans parut fi contraire aux devoirs de fujets envers leur fouverain, que le plus grand nombre des miniftres vouloit qu'on les déclarât fur le champ rébelles, & qu'on s'occupât de les

punir avec la plus grande rigueur. Mais, quand la premiere chaleur de leur zele & de leur indignation fut amortie, ils trouverent eux-mêmes dans l'exécution des obſtacles ſans nombre. Les vieilles bandes d'infanterie, la gloire & la force des armées Eſpagnoles, étoient alors employées en Allemagne. L'Eſpagne, épuiſée d'hommes & d'argent par une longue ſuite de guerres où l'avoit jeté l'ambition inquiete de deux monarques, ne pouvoit faire aucun armement aſſez puiſſant pour ſoumettre les rébelles. Il n'étoit pas poſſible de porter à une ſi grande diſtance un aſſez gros corps de troupes. Tant que Pizarre demeureroit maître de la mer du ſud, la route au Pérou par Nombre de Dios étoit impraticable, & le chemin à Quito par terre au travers de la nouvelle Grenade & du Popayan, pays immenſes, mal-ſains, déſerts, ou habités par des nations ſauvages & ennemies, offroit des dangers & des difficultés inſurmontables. Enfin le paſſage à la mer du ſud par le détroit de Magellan étoit ſi long, ſi incertain & ſi peu connu dans ce ſiecle, qu'on ne pouvoit compter ſur cette navigation pour porter des troupes au Pérou. Les miniſtres ſe virent donc obligés d'aban-

Liv. VI. 1546.

donner le syſtême que leur zele leur avoit d'abord ſuggéré, & d'eſſayer de faire par des moyens plus doux ce qu'ils ne pouvoient exécuter par la force. Le ſoin que Pizarre prenoit de préſenter ſa conduite aux yeux de l'empereur ſous un jour favorable prouvoit que, malgré les crimes dont il s'étoit rendu coupable, il conſervoit encore quelques ſentimens de reſpect pour ſon autorité. En profitant de cette circonſtance & en lui accordant aſſez pour lui montrer dans le gouvernement quelque modération & quelqu'indulgence, on pouvoit encore le rappeler à ſon devoir, ou bien les ſentimens de fidélité naturels aux Eſpagnols pouvoient ſe réveiller parmi ſes partiſans & les déterminer à abandonner un uſurpateur.

Gaſca eſt envoyé au Pérou en qualité de préſident de l'audience de Lima.

Le ſuccès de cette négociation auſſi importante que délicate dépendoit entiérement de l'habileté & de l'adreſſe du négociateur. Après avoir peſé attentivement le mérite de différens ſujets, le choix des miniſtres tomba unanimement ſur Pierre de la Gaſca, eccléſiaſtique qui n'avoit d'autre titre que celui de conſeiller de l'inquiſition. Mais, quoique ſans emploi public, il avoit été chargé en quelques occaſions d'affaires importantes

dans lesquelles il avoit réussi & déployé un caractere insinuant & doux, joint à beaucoup de fermeté, une probité au-dessus de tout soupçon, une grande circonspection dans ses plans avec beaucoup de vigueur dans leur exécution, qualités rarement unies. L'empereur, à qui Gasca n'étoit pas inconnu, approuva hautement ce choix & lui en donna l'assurance dans une lettre pleine d'expressions de bienveillance & de bonté, qui font autant d'honneur au souverain qui les employoit qu'au sujet à qui elles étoient adressées. Gasca, nonobstant son âge avancé, la foiblesse de sa constitution, la crainte des fatigues dans un long voyage & du séjour d'un climat mal-sain, naturelle à un homme qui n'étoit jamais sorti de son pays (1), n'hésita pas un moment à se prêter aux volontés de son souverain. Il fit voir que ce motif seul l'animoit; il refusa un évêché qu'on lui offroit pour donner à son caractere plus de dignité. Le seul titre qu'il voulut accepter fut celui de président de l'audience de Lima, & il déclara qu'il ne vouloit recevoir aucun salaire attaché à cet emploi. Tout ce qu'il demanda fut que sa famille fût

LIV. VI. 1546.

Sa modération.

(1) Fernandès, *lib.* II, *c.* 17.

LIV. VI. 1546.

entretenue par le roi; &, comme il alloit exercer en Amérique un miniſtere de paix & qu'il n'emportoit avec lui que ſa ſoutane & ſon bréviaire ſans autre ſuite que quelques domeſtiques, ſon expédition ne pouvoit être à charge aux finances du royaume (1).

Pouvoirs dont il eſt revêtu.

Mais, en montrant tant de déſintéreſſement & de modération relativement à ſa perſonne, les demandes qu'il forma lorſqu'il fut queſtion de déterminer l'étendue de ſon autorité, furent d'un ton bien différent. Comme il alloit dans un pays éloigné du chef-lieu du gouvernement & où il lui feroit impoſſible de recevoir de nouvelles inſtructions dans les circonſtances délicates, & que tout le ſuccès de ſa négociation dépendoit de la confiance que pourroient placer dans l'étendue de ſes pouvoirs les gens avec qui il auroit à traiter, il exigea qu'on le revêtît d'une autorité ſans bornes & que ſa juriſdiction s'étendît à toutes les perſonnes & à tous les cas; il voulut être autoriſé à punir, à récompenſer, à pardonner ſelon les circonſtances, à employer la force des armes pour

(1) Zarate, *Lib.* IV, *c.* 6. Gomera, *c.* 174. Fernandès, *lib.* II, *c.* 14, 16. Vega, *p.* 2, *lib.* V, *c.* 1. Herrera, *dec.* 8, *lib.* I, *c.* 4, *&c.*

réduire les mécontens & les rébelles, à lever des troupes & à tirer des fecours de tous les établiffemens Efpagnols de l'Amérique. Des pouvoirs fi illimités, quoique manifeftement utiles au fuccès de fa miffion, parurent aux miniftres Efpagnols trop confidérables pour être confiés à un fimple fujet. Ils les regardoient comme des prérogatives inféparables de la royauté & refufoient de les confier à Gafca. Mais les vues de l'empereur étoient plus étendues que celles de fes miniftres. Par la nature de fa place Gafca devoit être dépofitaire d'un pouvoir arbitraire fur beaucoup d'objets, & tous fes efforts pouvoient devenir inutiles s'il étoit circonfcrit fur les autres. Charles n'héfita pas à lui confier toute l'autorité qu'il demandoit. Gafca, content de cette preuve récente de la confiance de fon maître, fans argent & fans troupes, hâta fon départ pour aller appaifer une révolte capable d'effrayer tout autre que lui (1).

Liv. VI. 1546.

26 Mai.

En arrivant à Nombre de Dios il y trouva Hernand Mexia, officier de marque, pofté avec un corps confidérable pour s'oppofer au débarquement de toutes troupes ennemies.

Son arrivée à Panama.

(1) Fernandès, *lib.* II, *c.* 16-18.

Liv. VI. 1546.

Mais Gafca fe montroit fi pacifique; fa fuite étoit fi peu nombreufe & fon titre fi modefte, qu'il n'effraya perfonne & qu'il fut reçu avec beaucoup de refpect. De Nombre de Dios il s'avança à Panama, & fut reçu de même par Hinojofa à qui Pizarre avoit confié le gouvernement de cette ville & d'une flotte ftationnée dans le port. Il tint en ces deux endroits le même langage, déclarant qu'il étoit envoyé par fon fouverain comme un meffager de paix & non comme un miniftre de vengeance; qu'il venoit redreffer tous les griefs, révoquer les loix qui les avoient alarmés, pardonner les fautes paffées & rétablir l'ordre & la juftice au Pérou. Sa douceur, la fimplicité de fes manieres, la fainteté de fon état & un air de candeur aimable lui gagnerent la confiance. Le refpect dû à une perfonne revêtue d'une autorité légale & agiffant en vertu d'une commiffion du fouverain commença à renaître parmi des hommes qui depuis quelque-tems ne connoiffoient qu'une autorité ufurpée. Hinojofa, Mexia & plufiers autres officiers de diftinction, à chacun defquels Gafca s'étoit adreffé féparément, furent gagnés & n'at-

tendirent qu'un prétexte pour se déclarer hautement en sa faveur (1).

Liv. VI. 1546.

Procédés violens de Pizarre.

Pizarre le leur fournit bientôt par ses procédés violens. Dès qu'il apprit l'arrivée de Gasca à Panama, quoiqu'il fût en même-tems informé de la nature de sa mission & qu'il sût que le président offroit un pardon général à tous les Espagnols établis au Pérou & promettoit la révocation des loix qui avoient causé le mécontentement; au lieu de recevoir avec reconnoissance la grace qu'on lui offroit, il fut outré de n'être pas conservé dans sa place de gouverneur, & il prit sur le champ la résolution de s'opposer à l'entrée de Gasca au Pérou & de l'empêcher d'y exercer aucune jurisdiction. Cette résolution désespérée fut suivie d'une autre non moins extravagante. Il envoya en Espagne de nouveaux députés pour justifier sa conduite & demander pour lui, au nom de toutes les communautés du Pérou, le gouvernement pendant sa vie comme le seul moyen d'y rétablir & d'y conserver la tranquillité. Les députés chargés de cette étrange commission firent connoître les intentions de

(1) Fernandès, *lib.* II, *c.* 21, *&c.* Zarate, *lib.* IV, *c.* 6, 7. Gomera, *c.* 175. Vega, *p.* 2, *lib.* V, *c.* 3.

LIV. VI. 1546.

Pizarre au président & lui signifierent en son nom qu'il eût à quitter Panama & à retourner en Espagne. Ils porterent aussi à Hinojosa des instructions secretes par lesquelles Pizarre l'autorisoit à offrir à Gasca un présent de cinquante mille pezos, s'il vouloit faire de bonne grace ce qu'on demandoit de lui, & le pressoit, au cas que le président résistât, de s'en défaire par le fer ou par le poison (1).

Gasca gagne la flotte.

Diverses circonstances poussoient Pizarre à ces mesures violentes. Accoutumé à l'autorité suprême, il ne pouvoit soutenir la pensée de redevenir simple particulier. Connoissant toute la grandeur de ses fautes, il soupçonnoit que l'empereur vouloit le tromper & ne lui pardonneroit jamais les outrages qu'il en avoit reçus. Ses confidens les plus intimes, aussi coupables que lui, avoient les mêmes craintes. L'approche de Gasca qui n'avoit point de troupes ne les effrayoit pas. Il y avoit alors plus de six mille Espagnols au Pérou (2). En se mettant à leur tête il se croyoit assuré de s'élever jusqu'à l'indé-

(1) Zarate, *lib.* IV, *c.* 8. Fernandès, *lib.* II, *c.* 33, 34. Herrera, *decad.* 8, *lib.* II, *c.* 9, 10.

(2) Herrera, *decad.* 8, *Lib.* III, *c.* 1.

l'indépendance si la cour d'Espagne lui refusoit ce qu'il demandoit. Mais il s'appercevoit que ceux en qui il se fioit le plus étoient déjà tentés de l'abandonner. Hinojosa, épouvanté de la pensée téméraire de s'opposer aux ordres de son souverain & incapable d'être l'instrument des crimes auxquels Pizarre l'excitoit dans son instruction secrete, reconnut publiquement le président comme son supérieur. Les officiers qui servoient sous ses ordres l'imiterent. L'exemple fut si puissant qu'il entraîna même les députés envoyés du Pérou, & qu'au moment où Pizarre attendoit la nouvelle du départ de Gasca pour l'Espagne ou de sa mort, il apprit que le président étoit maître de la flotte de Panama & des troupes qui y étoient postées. Liv. VI. 1546.

Furieux à la nouvelle d'événemens si inattendus, il se prépara ouvertement à la guerre; & pour justifier cette démarche, il chargea l'audience royale de Lima de faire le procès à Gasca pour les crimes dont il s'étoit, disoit-il, rendu coupable en s'emparant de ses vaisseaux, en séduisant ses officiers & en empêchant ses députés de se rendre en Espagne. Cepeda, qui n'étoit lui-même juge qu'en vertu d'une commission de l'empereur, Pizarre se détermine à la guerre 1547.

Liv. VI. 1547.

ne se fit point de scrupule de prostituer la dignité de ses fonctions. Il trouva Gasca coupable de haute trahison & le condamna à la mort (1). Ces formes, toutes ridicules qu'elles étoient en une pareille circonstance, imposerent aux aventuriers ignorans qui remplissoient le Pérou, en donnant à Pizarre l'air de marcher contre un traitre, condamné comme tel par un tribunal légal. Il vit arriver sous ses drapeaux des soldats de toutes les parties de l'empire & se trouva bientôt à la tête de mille hommes formant le corps le mieux équipé qu'on eût encore vu au Pérou.

Préparatifs de Gasca.

Gasca de son côté, voyant la nécessité d'employer la force pour exécuter sa commission, mettoit tous ses soins à se former un corps de troupes en en faisant venir de Nicaragua, de Carthagene & des autres établissemens Espagnols du continent. Il y réussit si bien qu'il fut bientôt en état de détacher de sa flotte une escadre montée d'un nombre considérable de soldats pour la côte du Pérou. Leur apparition porta l'alarme par-tout; &, sans tenter aucune descente,

Avril.

(1) Fernandès, *lib.* II, *c.* 55. Vega, *p.* 2, *lib. V*, *c.* 7. Herrera, *dec.* 8, *lib. III*, *cap.* 6.

ils rendirent un service plus grand à Gasca en mettant à terre en différens endroits des personnes qui répandirent des copies de l'acte d'amnistie générale & de la révocation des derniers édits & qui firent connoître les intentions pacifiques & le caractere doux du président. L'effet de ces instructions fut étonnant. Tous ceux qui étoient mécontens de l'administration violente de Pizarre, ou qui conservoient quelques sentimens de fidélité pour leur souverain, commencerent à méditer leur défection. Quelques-uns abandonnerent ouvertement une cause qu'ils trouverent alors injuste. Centeno, laissant la caverne où il étoit demeuré caché, assembla environ cinquante de ses partisans, & avec cette troupe foible & mal armée s'avança hardiment vers Cuzco. Une attaque de nuit, où il déploya autant de valeur que de talent, le rendit maître de la capitale, quoique défendue par une garnison de cinq cents hommes, dont la plupart se rangerent sous ses drapeaux, de sorte qu'il se vit à la tête d'un corps nombreux (1).

Liv. VI. 1547.

Insurrection de Centeno.

Pizarre, quoiqu'étonné à la vue de deux

Pizarre marche contre lui.

(1) Zarate, *lib.* VI, *c.* 13-16. Gomera. *c.* 180, 181. Fernandès, *lib.* II, *c.* 28, 64, *&c.*

Liv. VI. 1547. ennemis qui s'avançoient, l'un par mer, l'autre par terre, dans un moment où il se croyoit maître de tout le Pérou, avoit trop de courage, étoit trop accoutumé aux vicissitudes de la fortune pour se laisser abattre. Comme l'attaque de Centeno le menaçoit de plus près, il se mit en mouvement pour s'opposer à lui. Après avoir pourvu de chevaux tous ses soldats, il marcha avec une extrême rapidité. Mais, chaque jour au matin, il voyoit ses troupes diminuées par la désertion qui se faisoit pendant la nuit ; &, quoique devenu soupçonneux à l'excès & punissant sans rémission ceux qu'il soupçonnoit, il ne

20 Octob. put arrêter les progrès du mal. Avant qu'il fût à la vue de l'ennemi, à Huarina près du lac Titiaca, il n'avoit plus que quatre cents soldats. A la vérité, il pouvoit les regarder comme des hommes d'un attachement éprouvé & compter entiérement sur eux. C'étoient les plus audacieux & les plus déterminés de ses partisans qui, sentant comme lui-même toute la grandeur de leur crime, désespéroient d'en obtenir le pardon & ne pouvoient échapper à la punition que par le succès de leur audace. Avec eux il n'hésita pas à attaquer Centeno, quoique plus fort

du double que lui. Les royalistes ne chercherent pas à éviter le combat, qui fut le plus obstiné & le plus sanglant qu'on eût encore livré au Pérou. A la fin la valeur intrépide de Pizarre & la supériorité des talens militaires de Carvajal l'emporterent sur le nombre; la victoire fut complette, le butin immense (1) & le traitement des vaincus atroce. Ce succès signalé rétablit la réputation de Pizarre qui, regardé désormais comme invincible, vit son armée augmenter de jour en jour (2).

LIV. VI. 1547.

Gasca arrive dans le Pérou.

Cependant d'autres événemens en d'autres parties du Pérou balançoient avantageusement pour Gasca la victoire éclatante de Pizarre à Huarina. Celui-ci avoit à peine quitté Lima que les citoyens, las de son gouvernement tyrannique, avoient arboré l'étendard du roi. Aldana, avec un détachement de soldats de la flotte, avoit pris possession de la ville. Vers ce même-tems (3) le président avoit débarqué à Tumbès avec cinq cents hommes. Encouragés par sa présence, tous

(1) Voyez la NOTE XLV.

(2) Zarate, *lib.* VII, *c.* 2, 3. Gomera, *c.* 181. Vega, *p.* 2, *lib.* V, *c.* 18, *&c.* Fernandès, *lib.* II, *c.* 79. Herrera, *decad.* 8, *lib.* IV, *cap.* 1, 2.

(3) Zarate, *lib.* VI, *c.* 17.

Liv. VI. 1547.

les voiſins de la mer s'étoient déclarés pour le roi. Cuzco & les provinces adjacentes étoient au pouvoir de Pizarre. Tout le reſte de l'empire, depuis Quito, en allant vers le ſud, reconnoiſſoit l'autorité de Gaſca. Le préſident, voyant ſon armée ſe renforcer rapidement, s'avança dans l'intérieur du pays. Sa conduite étoit toujours douce & modeſte. Il témoignoit en toute occaſion un deſir ardent de terminer la querelle ſans effuſion de ſang. Plus occupé de ramener les rébelles que de les punir, il ne reprochoit à perſonne ſes fautes paſſées & recevoit ceux qui ſe repentoient comme un pere accueille des enfans qui rentrent dans leur devoir. Mais le deſir ſincere qu'il montroit de la paix ne l'empêchoit pas de faire avec activité ſes préparatifs de guerre. Il indiqua pour rendez-vous général de ſes troupes la fertile vallée de Xauxa ſur la route de Cuzco (1). Il s'arrêta quelques mois en cet endroit, non-ſeulement pour tenter de nouveau un accommodement avec Pizarre, mais pour exercer ſes nouveaux ſoldats & les accoutumer à la diſcipline avant de les conduire contre un corps victorieux de vétérans. Pi-

Il s'avance vers Cuzco,

(1) Zarate, *lib.* VII. *c.* 1. Fernandès, *lib.* II, *c.* 77, 82

zarre, enivré du succès qui avoit jusques-là accompagné ses armes, & fier d'avoir encore près de mille soldats sous ses ordres, refusa d'entendre à aucune proposition, quoique Cepeda avec plusieurs de ses officiers & Carvajal lui-même (1) fussent d'avis d'accepter les offres du président, c'est-à-dire une amnistie générale & la révocation des loix dont on se plaignoit (2). Gasca, ayant tout fait pour éviter de tremper ses mains dans le sang de ses concitoyens, se mit en marche pour Cuzco à la tête de seize cents hommes.

Liv. VI. 1547. 29 Décembre.

Pizarre, se tenant assuré de la victoire, laissa les royalistes passer sans obstacle toutes les rivieres qui coulent entre Guamanga & Cuzco, & s'avancer jusqu'à quatre lieues de cette capitale, se flattant que leur défaite dans une pareille situation qui leur rendoit la retraite impossible termineroit la guerre en un coup. Il s'avança alors à la rencontre de l'ennemi ; Carvajal choisit le terrain & disposa les troupes avec le discernement & les profondes connoissances militaires qui distinguoient toutes ses opérations. Les deux

Les deux partis se préparent au combat. 1548. 9 Avril.

(1) Voyez la NOTE XLVI.

(2) Zarate, *lib. VII*, *c. 6.* Vega, *p. 2*, *lib. V*, *c. 27.*

Liv. VI 1548.

armées s'avançant lentement l'une contre l'autre présentoient chacune un spectacle singulier. Dans celle de Pizarre, composée d'hommes enrichis des dépouilles du pays le plus opulent de l'Amérique, tous les officiers & jusqu'aux simples soldats étoient habillés d'étoffes de soie ou de brocards, & couverts de broderie d'or & d'argent. Leurs chevaux, leurs armes, leurs drapeaux étoient ornés avec toute la magnificence militaire (1).

L'armée de Gasca n'étoit pas si brillante, mais présentoit un coup-d'œil non moins singulier. Lui-même, accompagné de l'archevêque de Lima, des évêques de Quito & de Cuzco & d'un grand nombre d'ecclésiastiques, parcouroit les rangs, répandant des benédictions & encourageant ses soldats à remplir courageusement leur devoir.

Pizarre abandonné de ses troupes.

L'action étoit près de commencer, lorsqu'on vit Cepeda donner des éperons à son cheval & galoper vers le président auquel il se rendit. Garcilasso de la Vega & d'autres officiers considérables suivent son exemple. Leur défection frappe tout le reste d'étonnement. La confiance mutuelle sans laquelle il

(1) Zarate, *lib. VI*, *c.* 2.

il ne peut y avoir dans une armée ni union ni force se perd tout à coup. La défiance & la consternation se répandent de rang en rang; quelques-uns se dérobent en silence, d'autres jettent bas leurs armes, le plus grand nombre passe du côté des royalistes. Pizarre, Carvajal & quelques autres chefs employent en vain l'autorité, les menaces & les prières. En moins d'une demi-heure un corps capable de décider du sort de l'empire du Pérou est entiérement dispersé. Pizarre, se voyant perdu sans ressource, demande à quelques officiers qui lui demeurent attachés, que nous reste-t-il? rien, répond l'un d'eux, que de nous jeter au milieu de nos ennemis & de mourir en Romains. Abattu par un revers si inattendu, Pizarre n'eut pas le courage de suivre ce conseil; &, avec une lâcheté qui démentoit son ancienne réputation, il se rendit à un des officiers de Gasca. Carvajal cherchant à s'échapper fut atteint & pris.

LIV. VI. 1548.

Pris.

Et mis à mort.

Gasca heureux d'une victoire qui n'avoit pas fait couler de sang ne la souilla pas par la cruauté. Pizarre, Carvajal & un petit nombre des rébelles les plus connus pour tels & les plus distingués furent punis de mort. Pizarre eut la tête tranchée le lende-

LIV. VI. 1548. main. Il se soumit à son sort avec une sorte de dignité & parut expier ses crimes par son repentir. La mort de Carvajal fut conforme à sa vie. Lorsqu'on lui fit son procès il n'entreprit point de se défendre. En entendant la sentence qui le condamnoit à être pendu il répondit avec un air d'indifférence, *on ne meurt qu'une fois.* Entre son jugement & son exécution il ne montra aucun remords du passé ni aucune inquiétude sur l'avenir. Il plaisanta ceux qui lui rendoient visite avec la même gaieté grossiere & la même vivacité qu'il avoit toujours montrée. Cepeda, plus criminel que l'un & l'autre, auroit eu la même destinée; mais on lui laissa la vie pour avoir abandonné ses associés dans un moment si critique & si décisif. Il fut envoyé prisonnier en Espagne & mourut dans sa prison (1).

Dans les détails que les historiens contemporains nous donnent des guerres civiles du Pérou pendant dix années de suite, on remarque plusieurs circonstances si frappantes & qui indiquent des mœurs si singulieres qu'elles méritent de fixer notre attention.

(1) Zarate, *lib.* VII, *c.* 6, 7, 8. Gomera, *c.* 185, 186. Vega, *p.* 2, *lib. V*, *c.* 39, *&c.* Fernandès, *lib. II*, *c.* 86; *&c.* Herrera, *decad.* 8, *lib. IV*, *c.* 14, &c.

Liv. VI 1548.

Quoique les conquérans du Pérou fussent des hommes des dernieres classes de la société & que la plus grande partie de ceux qui se joignirent dans la suite aux premiers fussent des aventuriers sans fortune, cependant dans tous les corps de troupes conduits par les différens chefs qui se disputoient l'autorité il ne se trouvoit pas un seul homme qui servît pour une paie. Tout aventurier au Pérou se regardoit lui-même comme conquérant, ayant droit par ses services à un établissement dans ce pays conquis par sa valeur. Dans les contestations entre les chefs chacun se déterminoit selon son propre jugement ou ses affections, regardoit son général comme son compagnon de fortune, & se seroit cru dégradé en recevant une solde de lui. La plupart de leurs chefs devoient leur élévation à leur valeur & à leurs talens & non à leur naissance; & chacun de leurs compagnons de guerre espéroit de s'ouvrir une route à la richesse & au pouvoir par les mêmes moyens (1).

Point de troupes payées dans les guerres civiles du Pérou.

Mais ces troupes, servant ainsi sans aucune paie réguliere, ne se levoient qu'avec des frais immenses. Parmi des hommes accou-

Entretien des troupes extrêmement dispendieux.

(1) Vega, *p.* 2, *lib.* IV, *c.* 38, 41.

Liv. VI. 1548.

tumés à partager les dépouilles d'un si riche pays, la soif des richesses devenoit tous les jours plus ardente, à proportion même de l'espérance du succès. Tous étant entraînés par le même but & dominés par la même passion, il n'y avoit qu'un moyen de gagner des hommes & de se les attacher fortement. Les officiers connus par des talens, outre la promesse de grands établissemens, recevoient encore du chef auquel ils se donnoient des sommes considérables. Il en coûta cinq cents mille pezos à Gonzale Pizarre pour lever mille hommes (1). Gasca en dépensa neuf cents mille pour former le corps qu'il conduisoit contre les rébelles (2). Les concessions de terres & d'Indiens qu'on accordoit aux vainqueurs comme une récompense après la victoire étoient encore plus exorbitantes. Cepeda, pour l'adresse & la perfidie qu'il avoit montrées à persuader à la cour de l'audience royale de donner sa sanction à l'usurpation de Pizarre, obtint une concession qui lui valoit cent cinquante mille pezos de revenu annuel (3). Hinojosa, qui se détacha

Récompenses excessives aux particuliers.

(1) Fernandès, *lib.* II, *c.* 54.

(2) Zarate, *lib.* VII, *c.* 10. Herrera, *decad.* 8, *lib.* V, *c.* 7.

(3) Gomera, *c.* 164.

un des premiers de Pizarre & livra à son ennemi la flotte qui décida du destin du Pérou, obtint en terres un revenu de deux cents mille pezos (1). Tandis qu'on traitoit les principaux officiers avec cette magnificence, on récompensoit les simples soldats en proportion. Liv. VI. 1548.

Profusion & luxe des militaires Espagnols.

Des changemens de fortune si rapides produisoient les effets qu'on devoit en attendre, donnoient naissance à de nouveaux besoins & à de nouveaux desirs. Des vétérans accoutumés aux plus grandes fatigues acquéroient tout à coup le goût de la profusion, de la dissipation, & s'abandonnoient à tous les excès de la licence militaire. La plus basse crapule occupoit les uns; les autres se livroient au luxe le plus dispendieux (2). Le dernier soldat au Pérou se seroit cru dégradé en marchant à pied; &, malgré le prix exorbitant des chevaux en Amérique à cette époque, chacun vouloit en avoir un avant de se mettre en campagne. Mais, quoique devenus alors moins capables qu'auparavant de supporter les fatigues du service, ils af-

(1) Vega, *p.* 2, *lib.* VI, *c.* 3.

(2) Herrera, *decad.* 5, *lib.* II, *c.* 3; *decad.* 8, *lib.* VIII, *c.* 19.

Liv. VI. 1548. frontoient le danger & la mort avec la même intrépidité ; &, animés par l'espérance de nouvelles récompenses, ils ne manquoient jamais en un jour de bataille de déployer toute leur ancienne valeur.

Férocité de leurs guerres civiles.

Avec leur courage ils conserverent toute leur premiere férocité. En aucun pays la guerre civile n'a été faite avec plus de fureur que parmi les Espagnols du Pérou. L'avarice se joignit aux passions qui rendent les querelles atroces entre des concitoyens, & donnoit à leur inimitié plus de violence & de durée. La mort d'un ennemi entraînant la confiscation de ses biens, on ne faisoit point de quartier dans les combats. Après la victoire tout homme riche étoit exposé aux accusations, ou aux derniers attentats de la vengeance. Sur les plus légers soupçons Pizarre condamna à mort plusieurs des plus riches habitans du Pérou. Carvajal en fit mourir un plus grand nombre, sans chercher même de prétexte pour justifier sa cruauté. Il périt presqu'autant d'hommes par la main du bourreau que dans les batailles (1), & presque tous furent condamnés sans forme de procès.

(1) Voyez la NOTE XLVII.

La violence avec laquelle les partis opposés se traitoient n'étoit pas même accompagnée, comme il est assez ordinaire, de fidélité & d'attachement à celui auquel on s'étoit donné. Les sentimens d'honneur auxquels les militaires tiennent le plus fortement & la droiture qui domine dans le caractere Espagnol autant que dans celui d'aucune autre nation, semblent avoir été entiérement oubliés. On trahissoit sans honte & sans remords. A peine y eut-il pendant ces discussions un seul Espagnol au Pérou qui n'abandonnât le parti qu'il avoit embrassé d'abord & les associés avec lesquels il avoit été uni, & qui ne violât tous ses engagemens. Le vice-roi Nugnès Vela fut perdu par la trahison de Cepeda & des autres juges de l'audience royale dont ils étoient obligés par le devoir de leur place de soutenir l'autorité. Les instigateurs & les complices de la révolte de Gonzale Pizarre furent les premiers à l'abandonner & à se soumettre à ses ennemis. Sa flotte fut livrée à Gasca par l'homme qu'il avoit choisi entre tous ses officiers pour lui confier cet important commandement. Dans la journée qui décida de son sort, des vétérans, à la vue de l'ennemi, jeterent

Liv. VI. 1548.

Leur mauvaise foi à observer les traités.

Liv. VI. 1548.

leurs armes sans rendre de combat & abandonnerent un chef qui les avoit si souvent conduits à la victoire. L'histoire présente rarement des exemples d'un mépris si général & si peu dissimulé des principes de la morale & des obligations qui lient l'homme à l'homme, & qui constituent l'union sociale. On ne trouve ces mœurs que dans des hommes qui habitent des pays très-éloignés du centre de l'autorité, où l'on ne sent plus que foiblement la contrainte des loix & de l'ordre, où l'espoir du gain n'a point de bornes, où des richesses immenses peuvent faire oublier les crimes par lesquels on les a acquises : ce n'est que dans des circonstances semblables qu'il est possible de trouver autant d'avidité, de perfidie & de corruption qu'on en voit dans les conquérans du Pérou.

Gasca cherche des occupations pour ses soldats.

A la mort de Pizarre tous les mécontens mirent bas les armes, & la tranquillité parut entiérement rétablie ; mais deux objets intéressans demandoient encore l'attention du président. L'un étoit de trouver sur le champ à cette multitude turbulente d'aventuriers audacieux qui remplissoient le pays, une occupation qui les empêchât d'exciter de nouveaux troubles, l'autre d'accorder des

récompenses convenables à ceux à la valeur & à la fidélité desquels il devoit ses succès. Il remplit en grande partie le premier de ces objets en envoyant Pedro de Valdivia au Chili pour en continuer la conquête & en chargeant Diege Centeno de la découverte des vastes régions que traverse la riviere de la Plata. La réputation de ces chefs & l'esperance d'améliorer leur sort dans des pays nouveaux, attira sous leurs drapeaux la soldatesque la plus indigente & la plus emportée & bannit presqu'entiérement de la colonie cet esprit de mutinerie que Gasca redoutoit.

Liv. VI. 1548.

La seconde opération étoit plus difficile & plus délicate. Les *répartimientos* ou distributions de terres & d'Indiens qui restoient à faire en conséquence de la mort ou de la fuite des rébelles ou des confiscations prononcées contr'eux passoient deux millions de pezos en revenu annuel. Gasca, devenu maître de disposer de cette immense propriété, conserva le même désintéressement qu'il avoit montré jusques-là, & n'en voulut pas réserver la moindre portion pour lui-même. Mais il y avoit un grand nombre de solliciteurs, & la vanité ou l'avarice de chacun lui faisant exagérer ses services & les récompenses qu'il

Il partage les terres aux Espagnols qui l'ont aidé dans sa conquête.

Liv. VI. 1548. attendoit, les prétentions de tous étoient si exorbitantes qu'il devenoit impossible de les satisfaire. Gasca écouta tout le monde avec la plus grande attention; &, pour avoir le loisir de peser scrupuleusement les droits de chacun, il se retira avec l'archevêque de Lima & un seul secrétaire dans un village situé à douze lieues de Cuzco. Là il employa plusieurs jours à faire le partage des terres & des Indiens à tous les prétendans, selon l'importance des services que chacun avoit rendus & de ceux qu'il pouvoit rendre encore dans la suite. Malgré l'impartialité qui l'avoit guidé, il prévoyoit les cris & la rage qui ne manqueroient pas d'éclater à la publication de son décret, & pour s'y dérober il partit pour Lima, laissant l'acte de partage scellé avec ordre de ne l'ouvrir que quelques jours après son départ.

24 Août. Mécontentement causé par cette distribution. L'indignation fut aussi grande que l'avoit prévu Gasca. La vanité, l'avarice, la jalousie, l'envie, la honte, le désespoir & toutes les passions qui agitent les hommes avec le plus de violence, lorsque leur honneur & leur intérêt sont compromis, tout concourut à en augmenter la violence. Elle éclata avec fureur. Gasca fut l'objet de la calomnie,

des menaces & des malédictions. On l'accusa d'ingratitude, de partialité & d'injustice. Parmi des soldats toujours prêts à en venir aux armes ces discours séditieux auroient été bientôt suivis de violences. Ils commençoient à chercher quelque chef mécontent qui se mît à leur tête pour demander le redressement de leur griefs. Mais quelques actes de vigueur du gouvernement faits à propos arrêterent cet esprit de mutinerie & la guerre civile fut éloignée pour quelque tems (1).

Liv. VI. 1548.

Gasca cependant, considérant que le feu étoit plutôt couvert qu'éteint, travailla avec la plus grande assiduité à adoucir les mécontens en donnant des gratifications considérables aux uns, en promettant aux autres des *repartimientos* lorsqu'il y en auroit de vacans, en les caressant & les flattant tous; mais, afin d'établir la tranquillité publique sur des fondemens plus solides que les dispositions passageres qu'il leur inspiroit, il travailla à fortifier l'autorité de ses successeurs dans l'emploi qu'il occupoit, en rétablissant

1549. Il rétablit l'ordre.

(1) Zarate, *lib.* VII, *c.* 9. Gomera, *cap.* 187. Vega, *p.* 2, *c.* 1, *&c.* Fernandès, *p.* 2, *lib.* I, *c.* 1, *&c.* Herrera, *decad.* 8, *lib.* IV, *c.* 17, *&c.*

Liv. VI. 1549. une adminiſtration réguliere dans toutes les parties de l'empire. Il introduiſit l'ordre & la ſimplicité dans la perception des revenus du roi. Il fit des réglemens ſur le traitement des Indiens pour les mettre à l'abri de l'oppreſſion & les faire inſtruire dans les principes de la religion ſans priver les Eſpa-

1550. gnols du bénéfice qu'on pouvoit retirer de leurs travaux. Après avoir ainſi rempli ſa miſſion, Gaſca, deſirant de retourner à ſa vie privée, commit le gouvernement du Pérou à l'audience royale & fit voile pour l'Eſpagne. Comme durant l'anarchie & les troubles des quatre dernieres années il n'avoit été fait aucune remiſe au tréſor du roi, il emportoit avec lui treize cents mille pezos épargnés ſur le revenu public par ſon économie & le bon ordre de ſon adminiſtration, après avoir payé toutes les dépenſes de la guerre.

Et part pour l'Eſpagne.

Comment il y eſt reçu.

Il fut reçu dans ſa patrie avec l'admiration univerſelle que méritoient ſes talens & des vertus auſſi pures que celles dont il venoit de donner des preuves. Sans armée, ſans flotte, ſans argent, avec un train ſi modeſte qu'il n'en coûta à l'état que trois mille ducats pour l'équiper (1), il étoit parti d'Eu-

(1) Fernandès, *lib.* II, *c.* 18.

rope pour calmer une révolte terrible. Par sa sagesse & son habileté il suppléa aux moyens qui lui manquoient, & créa, pour ainsi dire, les instrumens propres à exécuter son entreprise. Il acquit une force maritime assez grande pour le rendre maître de la mer. Il leva un corps de troupes capable de se mesurer avec les vétérans qui avoient conquis le Pérou. Il triompha de leur chef, dont la victoire avoit jusques-là suivi les pas. Il établit le pouvoir des loix & l'autorité du souverain légitime. Mais les éloges dûs à ses talens sont encore au-dessous de ceux que méritent ses vertus. Après avoir résidé dans un pays où l'appât des richesses avoit jusqu'alors séduit tous ceux qui y avoient été revêtus de quelqu'autorité, il quitta ce poste délicat sans qu'on eût pu même soupçonner son intrégité. Il avoit partagé à ses compatriotes des possessions dont l'étendue & le revenu étoient si immenses, qu'on n'avoit encore rien vu de pareil à la disposition d'un simple particulier; & il demeuroit dans sa premiere pauvreté: en même-tems qu'il rapportoit au trésor royal des sommes immenses, il fut obligé de demander à son souverain qu'on payât quelques dettes qu'il avoit

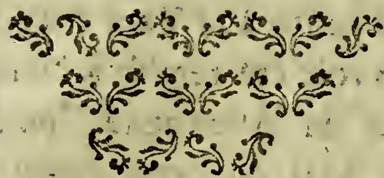
Liv. VI. 1550. contractées pendant son expédition (1). Tant de mérite & de désintéressement ne furent pas méconnus de Charles. Il donna à Gasca les témoignages de l'estime la plus distinguée. Il le fit évêque de Palencia, & cet homme rare passa le reste de sa vie dans la retraite, respecté de ses compatriotes, honoré par son souverain, aimé de tout le monde.

Malgré les sages réglemens de Gasca, la tranquillité du Pérou ne fut pas de longue durée. Dans un pays où l'autorité avoit été méconnue pendant un si long intervalle d'anarchie & de désordre, où il y avoit tant de chefs trompés dans leur espérance & disposés à faire éclater leur mécontentement, & tant de soldats mutins prêts à les suivre, il n'étoit pas difficile de rallumer la sédition. Le pays fut encore troublé par plusieurs révoltes. Mais, comme ces orages ne furent que passagers, & élevés plutôt par l'ambition & l'inquiétude de quelques particuliers que par des motifs généraux & pour ainsi dire nationaux, les détails en feroient étrangers à l'objet de cette histoire. Ces mouvemens, comme tout ce qui est violent dans

(1) Manuscrit entre les mains de l'Auteur.

se corps naturel ou politique, ne furent pas de longue durée; &, en emportant les humeurs vicieuses qui les avoient causés, ils contribuèrent à la fin à fortifier la société qu'ils avoient menacé de détruire. Dans le cours de ces querelles, plusieurs des premiers conquérans du Pérou & des aventuriers sans frein que la renommée de leurs succès avoient attirés dans le pays, périrent par les mains des uns des autres. Chaque parti, triomphant alternativement, dépeuploit le pays en mettant à mort ou bannissant ses adversaires. Il ne resta à la fin au Pérou que les hommes les moins entreprenans & les plus disposés à se renfermer dans le cercle d'une industrie paisible, & l'autorité royale s'y trouva par degrés aussi solidement établie que dans aucune autre colonie Espagnole. Liv. VI. 1550.

Fin du sixieme Livre.



NOTES

ET ECLAIRCISSEMENS.

Note Premiere, pag. 2.

La connoiſſance de tout ce qui s'eſt paſſé à la conquête de la nouvelle Eſpagne nous vient de ſources plus authentiques & plus originales que celles qui nous ont tranſmis les autres événemens de l'hiſtoire de l'Amérique; & parmi ces monumens, il n'y en a pas de plus précieux & de plus anciens que les lettres adreſſées par Cortès à l'empereur Charles-Quint. Comme Cortès ſe rendit bientôt indépendant de Velaſquès, il étoit obligé d'envoyer à la cour de Madrid un détail de ſes opérations qui pût lui mériter l'approbation de ſon ſouverain.

Sa premiere dépêche n'a jamais été rendue publique. Elle fut écrite à la Vera cruz le 16 juillet 1519, & doit avoir été remiſe à l'empereur pendant ſon ſéjour en Allemagne, puiſqu'il quitta l'Eſpagne le 22 Mai de cette année, pour aller recevoir la couronne impériale. J'ai fait en Eſpagne & en Allemagne toutes les recherches poſſibles pour trouver une copie de cette lettre, mais inutilement.

tilement. Cette perte ne peut cependant pas être d'une grande conféquence, parce que la lettre écrite immédiatement après l'arrivée de Cortès dans la nouvelle Efpagne ne devoit contenir rien d'effentiel. Mais, en cherchant la lettre de Cortès, on a trouvé dans la bibliotheque impériale de Vienne la copie d'une lettre écrite à l'empereur par la colonie de Vera-cruz. J'en ai donné le pré. cis à la fin des notes du quatrieme volume. La feconde dépêche, datée du 30 octobre 1520, fut publiée à Séville en 1522; la troifieme & la quatrieme parurent peu de tems après qu'on les eut reçues. En 1532 on en imprima en Allemagne une traduction latine. Ramufio leur donna une plus grande publicité en les inférant dans fon précieux recueil. Ces lettres contiennent une hiftoire exacte & précife de l'expédition de Cortès, avec plufieurs particularités intéreffantes touchant les mœurs & les coutumes des Mexicains. Cet ouvrage fait honneur à Cortès. Le ftyle en eft fimple & clair; mais, comme il avoit le plus grand intérêt à préfenter fes opérations fous le jour le plus favorable, il eft à croire qu'il a exagéré fes victoires, diminué fes pertes & pallié les actes de rigueur & de violence auxquels il a pu fe porter.

L'ouvrage qui fuit celui de Cortès eft la *Cronica de la Nueva Efpagna, por Francifco Lopez de Gomera*, publié en 1554. Le mérite hiftorique de Gomera eft très-diftingué; fa maniere de narrer eft claire, facile, toujours agréable & fouvent

même élégante; mais il eſt quelquefois inexact & crédule. Sa qualité de chapelain particulier de Cortès après ſon retour de la nouvelle Eſpagne, & par l'ordre de qui il compoſa ſans doute cet ouvrage, le fait ſoupçonner d'avoir cherché à augmenter le mérite de ſon héros, & à cacher ou du moins à voiler les actions qui auroient pu nuire à ſa gloire. Herrera l'accuſe de ce défaut dans une occaſion, *Decad.* 2, *lib. III*, *c.* 2, & ce n'eſt pas la ſeule où ſa prévention paroît manifeſtement. Cependant il a écrit avec tant de liberté ſur pluſieurs meſures priſes par la cour d'Eſpagne, que les copies de ſon hiſtoire des Indes & de ſa chronique furent retirées par un décret du conſeil des Indes; on les regarda même long-tems en Eſpagne comme des livres prohibés, & ce n'eſt que depuis peu qu'on a accordé la permiſſion de les publier. *Pinelo*, *biblioth. p.* 589.

La Chronique de Gomera engagea Bernal Diaz del Caſtillo à compoſer ſon *hiſtoria Verdadera de la conquiſta de la Nueva Eſpagna.* Compagnon de Cortès dans toutes ſes batailles, il l'avoit été de toutes les expéditions de la nouvelle Eſpagne, & s'étoit trouvé dans toutes les occaſions périlleuſes. Lorſqu'il vit que ni lui-même ni la plupart de ſes compagnons n'avoient été cités par Gomera, mais que l'honneur de leurs exploits étoit attribué à Cortès ſeul, ce brave vétéran prit avec indignation la plume & compoſa ſon *hiſtoire véri-*

dique. Elle contient un récit minutieux & prolixe de toutes les opérations de Cortès; dans un ſtyle auſſi dur & auſſi bas qu'on peut l'attendre d'un ſoldat non lettré. Mais, comme il parle de faits dont il a été le témoin & ſouvent un des principaux acteurs, ſa narration porte tous les caracteres de la vérité; elle eſt d'ailleurs ecrite avec tant de naïveté, avec des détails ſi intéreſſans, avec une vanité ſi amuſante, mais ſi pardonnable dans un vieux ſoldat, qui (comme il s'en vante lui-même) s'eſt trouvé à cent dix-neuf batailles, que ſon livre eſt un des plus curieux qu'on puiſſe lire dans quelque langue que ce ſoit.

Pet. Martyr ab Angleria a fait le récit de l'expédition de Cortès, dans un traité *de Inſulis nuper inventis*, qu'il a joint à ſes Decades *de rebus Oceanicis & novo orbe*; mais il n'y parle que de ce qui arriva immédiatement après ſon premier débarquement. Cet ouvrage, qui eſt court & ſuperficiel, paroît contenir les relations données par Cortès même dans ſes premieres lettres, embellies de pluſieurs particularités communiquées à l'auteur par les officiers chargés des dépêches de Cortès.

Mais le livre où les hiſtoriens modernes ont puiſé le plus de faits touchant la conquête de la nouvelle Eſpagne, c'eſt l'*hiſtoria de la conquiſta de Mexico, por D. Antonio de Solis*, publié pour la premiere fois en 1684. Je ne connois point d'auteur que ſa gloire littéraire ait plus élevé au-deſ-

fus de fon mérite réel. Solis eft regardé par fes compatriotes comme un des écrivains les plus purs dans la langue Caftillanne ; &, s'il eft permis à un étranger de hafarder fon opinion fur une matiere dont les Efpagnols feuls doivent être juges, j'ofe dire qu'il a droit de prétendre à ce titre. Mais, quoique fon langage foit correct, fa diction n'eft rien moins que claire. Ses phrafes trop foignées ont fouvent de la roideur & quelquefois de l'enflure; les figures dont il fe fert font communes ou impropres & fes réflexions fuperficielles. On pourroit cependant lui pardonner aifément ces défauts, fi d'ailleurs il ne lui manquoit pas toutes les grandes qualités néceffaires à un hiftorien. Dépourvu de cette patience induftrieufe qui conduit à la connoiffance du vrai, & de l'impartialité qui pefe tout avec une attention réfléchie, il n'a cherché qu'à établir fon fyftême favori en faifant de Cortès un héros parfait, exempt de tout défaut & doué de toutes les vertus; ce qui l'a rendu moins attentif à découvrir la vérité qu'à rapporter tout ce qui pouvoit contribuer à embellir fon fujet. Toutes fes difcuffions critiques font captieufes & fondées fur des faits controuvés. Quoiqu'il cite quelquefois les dépêches de Cortès, il paroît ne les avoir pas confultées, & quoiqu'il critique fouvent Gomera, il n'en préfere pas moins fon autorité, la plus fufpecte de toutes, à celle des autres hiftoriens contemporains.

Mais de tous les auteurs Efpagnols Herrera eft celui qui nous a donné le récit le plus exact & le plus circonftancié de la conquête du Mexique & des autres événemens d'Amérique. Le foin & l'attention avec lefquels il a confulté non feulement les livres, mais les papiers originaux & les actes publics qui pouvoient jeter quelque lumiere fur l'objet de fes recherches, furtout l'impartialité & la candeur qu'il à mis dans fes jugemens, rendent fes décades fort précieufes. On pourroit même à jufte titre le placer parmi les meilleurs hiftoriens de fa nation fans l'ordre chronologique trop fcrupuleux qu'il a voulu obferver dans les événemens du nouveau monde; ce qui rend fon ouvrage fi diffus, fi obfcur & fi découfu que ce n'eft qu'au moyen d'un travail pénible qu'on raffemble les diverfes circonftances d'un fait. Au refte, il indique les fources où il a puifé pour compofer fon recueil. *Decad.* 6, *lib.* III, *c.* 19.

Note II, *pag.* 5.

Cortès fe propofoit de fuivre Ovando lorfqu'il partit pour fon gouvernement en 1502; mais il fut retenu par un accident. Comme il cherchoit pendant une nuit fort obfcure à entrer par la fenêtre dans la chambre à coucher d'une dame avec qui il avoit une intrigue, un vieux mur fur lequel il étoit monté s'écroula, & Cortès fut fi grièvement bleffé qu'il lui fut impoffible de faire le

voyage. *Gomera Cronica de la Nueva Eſpagna*, *c.* 1.

NOTE III, *pag.* 8.

Cortès avoit deux mille pezos entre les mains d'André Duero & en avoit emprunté quatre mille. Ces deux ſommes réunies font environ vingt-trois mille ſept cents cinquante livres tournois; mais la cherté des denrées en Amérique y rendoit cette ſomme fort modique. *Herrera, Decad.* 2, *lib. III, c.* 2, *B. Diaz, c.* 20.

NOTE IV, *pag.* 14.

Les noms de ces braves officiers dont il ſera ſouvent parlé dans cette hiſtoire, ſont Juan Velaſquès de Leon, Alonſo Hernandès Portocarrero, Franciſco de Montejo, Chriſtoval de Olid, Juan d'Eſcalante, Franciſco de Morla, Pedro de Alvarada, Franciſco de Salceda, Juan de Eſcobar, Ginès de Nortez. Cortès commandoit en perſonne le vaiſſeau amiral, Franciſco de Orozeo, officier formé dans les guerres d'Italie, avoit le commandement de l'Artillerie. Le premier pilote étoit d'une habileté éprouvée & ſe nommoit Alaminos.

NOTE V, *pag.* 17.

Les Eſpagnols ne perdirent dans ces différens combats que deux hommes; mais il y en eut un grand nombre de bleſſés. Quoiqu'il ne fût pas

néceſſaire de recourir à une cauſe ſurnaturelle pour rendre compte de leurs victoires éclatantes & des pertes peu conſidérables qu'ils faiſoient, les Eſpagnols n'ont pas manqué d'attribuer ces ſuccès à Saint-Jacques, leur patron, qui combattoit, diſent-ils, à la tête de leurs troupes, & dont le courage décidoit du deſtin des batailles. Gomera eſt le premier qui ait parlé de cette apparition. On ne peut que s'amuſer de l'embarras de B. Diaz del Caſtillo, flottant entre la crédulité qui lui fait ajouter foi à cette hiſtoire, & ſa véracité naturelle qui ne lui permet pas de l'affirmer. J'avoue, dit-il, que nous devons tous nos exploits & toutes nos victoires à notre Seigneur J.C. & qu'à cette bataille le nombre des Indiens étoit ſi ſupérieur à celui des Eſpagnols que ſi chacun d'eux eût ſeulement jeté une poignée de terre, ils nous auroient tous enterrés, ſi la miſéricorde de Dieu ne nous eût pas protégés. Il ſe peut que la perſonne que Gomera dit être apparue ſur un cheval gris pommelé ait été monſeigneur l'apôtre St. Jacques ou monſeigneur St. Pierre, & qu'il ne m'ait pas été permis de le voir parce que j'étois un trop grand pécheur. Je me ſouviens d'avoir vu François de Morla monté ſur un pareil cheval; mais un miſérable mortel comme moi ne méritoit pas ſans doute de voir un de ces ſaints apôtres. Il ſe peut que Dieu ait voulu que les choſes ſe ſoient

paſſées comme Gomera le dit ; mais, avant d'avoir lu ſa chronique, je n'avois jamais entendu dire par les conquérans de l'Inde que rien de pareil fût arrivé, *c.* 34.

NOTE VI, *pag.* 25.

Pluſieurs hiſtoriens Eſpagnols rapportent ce fait comme s'ils vouloient faire croire que les Indiens, chargés de ces préſens, les avoient apportés de la capitale dans un auſſi court eſpace de tems que les couriers en avoient mis à faire leur voyage. Cela n'eſt pas croyable, & Gomera rapporte une circonſtance qui prouve qu'il ne s'eſt rien paſſé d'extraordinaire dans cette occaſion. Ce riche préſent qui avoit été préparé pour Grijalva lorſqu'il débarqua au même endroit quelques mois auparavant, ſe trouvoit tout prêt, lorſque Montezume envoya des ordres pour le donner. *Gomera Cron. c.* 27, *pag.* 28.

Suivant B. Diaz del Caſtillo, le plat d'argent qui repréſentoit la lune, valoit ſeul plus de vingt-mille pezos, ce qui fait environ cent douze mille cinq cents livres tournois.

NOTE VII, *pag.* 33.

Ce commerce particulier étoit directement contraire aux inſtructions de Velaſquès, qui portoient que tout le produit d'un commerce quelconque ſeroit verſé dans la caiſſe commune. Mais

Mais il paroît que les ſoldats avoient chacun une pacottile de bagatelles propres à un petit trafic avec les Indiens, & que Cortès, pour gagner leur amitié, encourageoit cet échange clandeſtin. *B. Diaz*, *c.* 41.

Note VIII, *pag.* 51.

Gomera a publié un catalogue des différens articles qui compoſoient ce préſent *Cron. c.* 49. P. Martyr ab Angleria, qui les vit après qu'ils furent arrivés en Eſpagne, & qui paroît les avoir examinés avec une grande attention, en donne une deſcription détaillée qui eſt très-curieuſe, parce qu'elle donne quelques idées des progrès que les Mexicains avoient faits dans les différens arts de luxe. *De Inſulis nuper inventis*, *Lib. p.* 354, *&c.*

Note IX, *pag.* 60.

Il n'y a rien de plus douteux dans l'hiſtoire de la conquête de l'Amérique que le détail de ces armées innombrables que les Eſpagnols ont eu à combattre. Comme la guerre qu'ils ſoutinrent contre les Tlaſcalans fut une des plus difficiles, quoique de peu de durée, le récit des forces de ce peuple mérite de fixer notre attention. Nous devons à trois auteurs les ſeules informations authentiques que nous en ayons ; Cortès, dans ſa ſeconde lettre à l'empereur, datée

de Segura de la Frontera, le 30 octobre 1520; dit que les troupes Tlascalanes se montoient dans la premiere bataille à six mille hommes, dans la seconde à cent mille, & dans la troisieme à cent cinquante mille: *Relat. ap. Ramus. tom. III, p.* 228. Bernal Diaz del Castillo, qui fut témoin oculaire & qui se trouva engagé dans toutes les actions de cette guerre, assure que leur nombre se montoit, à la premiere bataille à trois mille, *p.* 43; à la seconde à six mille, *ibid;* à la troisieme à cinquante mille, *p.* 45. Gomera, qui fut le chapelain de Cortès après son retour en Espagne, & qui publia sa chronique en 1552, suit le calcul de Cortès, excepté pour la seconde bataille, où il prétend qu'il y avoit quatre-vingt mille Tlascalans, *p.* 49. C'étoit sans doute l'intérêt de Cortès de présenter sous un jour favorable & ses dangers & ses exploits; car il n'y avoit que des services extraordinaires qui pussent faire oublier l'irrégularité de sa conduite en s'arrogeant un pouvoir indépendant. Bernal Diaz, quoique fort porté à faire valoir ses prouesses & celles de ses compagnons, n'avoit pas le même intérêt à les exagérer, & il est probable que le récit qu'il fait du nombre des Indiens approche plus de la vérité. On ne peut assembler une armée de 150 mille hommes sans de grands préparatifs, & sans des provisions pour leur subsistance, dont les soins auroient exigé plus de prévoyance qu'on n'en peut supposer aux *Amé-*

ricains. La culture ne semble pas avoir été assez considérable à Tlascala pour fournir des vivres à une si grande armée. Quoique cette province fût beaucoup mieux cultivée que les autres parties de la nouvelle Espagne, car on l'appeloit *le pays au pain*, les Espagnols furent obligés, pendant leur marche, à ne subsister que de *Tunas*, espece de fruit qui croît sans culture dans les champs. *Herrera*, *dec.* 2, *Lib. VI*, *c.* 5, *p.* 182.

NOTE X, *pag.* 66.

On dit que ces malheureuses victimes étoient des personnes de considération. Il n'est pas probable qu'on ait employé cinquante personnes pour servir d'espions. On avoit pris & renvoyé tant de prisonniers, & les Tlascalans avoient fait passer tant de messagers dans les quartiers des Espagnols, qu'il n'y avoit aucune raison de hasarder la vie d'un si grand nombre de personnes considérables pour prendre des informations sur la situation & l'état de leur camp. La maniere barbare avec laquelle Cortès a traité un peuple qui ignoroit les loix de la guerre établies parmi les nations policées, a paru si révoltante aux historiens Espagnols postérieurs, qu'ils ont diminué le nombre de ceux qu'il a si cruellement punis. Herrera dit qu'il fit couper les mains à sept & les pouces à quelques autres, *Decad.* 2, *lib. II*, *c.* 8. Solis prétend qu'on coupa les mains à quatorze ou

quinze & les pouces au reſte, *Lib. II*, *c.* 20. Mais Cortès lui-même, *Relat. p.* 228, *B.* & Gomera d'après lui, *c.* 48, affirment que les cinquante eurent les mains coupées.

NOTE XI, *pag.* 70.

Les chevaux étoient ce qui cauſoit le plus grand étonnement à tous les peuples de la nouvelle Eſpagne. Ils crurent d'abord que le cheval & le cavalier ne faiſoient qu'un ſeul monſtre d'une forme horrible, ſemblable aux centaures, & comme ils croyoient que les chevaux prenoient la même nourriture que les hommes, ils leur portoient à manger de la viande & du pain. Lorſqu'ils s'apperçurent de leur erreur, ils s'imaginerent que ces animaux dévoroient les hommes pendant la bataille, & que, quand ils henniſſoient, c'étoit pour demander leur proie. L'intérêt des Eſpagnols n'étoit pas de les détromper ſur ce ſujet. *Herrera*, *decad.* 2, *Lib. VI*, *c.* 11.

NOTE XII, *pag.* 77.

Suivant Barth. de Las Caſas, il n'y avoit aucune raiſon de faire ce maſſacre, & ce ne fut qu'un acte de pure cruauté, commis principalement pour frapper de terreur les peuples de la nouvelle Eſpagne. *Relac. de la Deſtruye*, *p.* 17, *&c.* Mais le zele de las Caſas le porte ſouvent à exagérer. D'un autre côté, *Bern. Diaz*, *c.* 83, dit que les

premiers miſſionnaires, envoyés par l'empereur dans la nouvelle Eſpagne, firent une recherche exacte de ce fait, & qu'après avoir interrogé les prêtres & les chefs de Cholula, ils trouverent qu'il y avoit réellement eu une conſpiration contre les Eſpagnols, & que le récit envoyé par Cortès étoit exactement vrai. Cortès étoit ſans doute intéreſſé alors à gagner l'eſprit de Montezume; il n'eſt donc pas croyable qu'il eût voulu faire une démarche ſi propre à l'aliéner des Eſpagnols s'il ne l'avoit pas jugée néceſſaire à ſa propre conſervation. Mais il eſt vrai auſſi que les Eſpagnols qui ſervoient en Amérique avoient un tel mépris pour les naturels du pays, & les croyoient ſi peu dignes du droit commun à tous les hommes, que Cortès a pu regarder les Cholulans comme coupables ſur la preuve la moins certaine. La ſévérité du châtiment étoit d'ailleurs exceſſive & atroce.

NOTE XIII, *pag.* 78.

Cette deſcription eſt priſe littéralement de Bernal Diaz del Caſtillo, trop peu inſtruit dans l'art d'écrire pour avoir pu embellir ſon récit. Il rapporte dans un ſtyle ſimple & groſſier ce que lui-même & ſes compagnons penſerent à cette occaſion: „ qu'on ne s'étonne pas, dit-il, ſi j'écris de cette maniere ce qui s'eſt paſſé alors, car il faut penſer que c'eſt une choſe que de rapporter,

& une autre d'avoir vu des chofes qui n'ont jamais été vues ni entendues, ni dites par les hommes, *c. 86, p. 64, B.*"

NOTE XIV, *pag.* 95.

B. Diaz del Caftillo nous donne une idée des fatigues & des fouffrances qu'ils éprouverent à cette occafion & dans plufieurs autres. Pendant neuf mois qu'ils refterent à Mexico, tous, fans aucune diftinction entre les officiers & les foldats, dormirent tout armés avec leurs cotes de maille & leurs gorgerettes. Ils étoient couchés par terre fur des nattes ou de la paille, & tous étoient obligés de fe tenir prêts comme s'ils avoient été de garde. ,, Ce qui me devint fi familier, ajoute-t-il, qu'aujourd'hui même quoique fort avancé en âge, je dors toujours avec mes habits & jamais dans un lit. Lorfque je vifite mon *encomienda* je fais porter, par égard pour mon rang, un lit avec mes bagages ; mais je n'en fais jamais ufage, parce que je dors tout habillé, & que je me promene fouvent la nuit en plein air pour voir les étoiles fuivant mon ancienne habitude ". *c.* 108.

NOTE XV, *pag.* 99.

Cortès lui-même, dans fa feconde lettre à l'empereur, n'explique point les motifs qui le porterent à condamner Qualpopoca aux flammes, à faire mettre Montezume aux fers, *Ramus III,* 236.

B. Diaz passe sous silence les raisons de ce premier fait, & la seule cause qu'il donne du dernier, c'est qu'on vouloit prévenir tout obstacle à l'exécution de la sentence prononcée contre Qualpopoca; *c.* 95, *p.* 75. Mais, puisque Montézume étoit le prisonnier de Cortès & entiérement en son pouvoir, il ne pouvoit rien craindre de lui, & l'insulte faite à ce monarque ne pouvoit servir qu'à l'irriter sans nécessité. Gomera suppose que Cortès n'avoit point d'autre objet que d'occuper Montézume de ses propres malheurs, afin qu'il donnât moins d'attention à ce qui arrivoit à Qualpopoca, *Cr.* 89. Herrera est du même sentiment; *Decad.* 2, *lib. VIII*, *c.* 9. Mais ce moyen de faire supporter une offense à un homme en lui faisant de nouveaux outrages semble fort étrange. Solis croit que Cortès ne vouloit qu'intimider Montézume, afin qu'il ne fît aucun effort pour faire délivrer les victimes; mais ce monarque étoit si soumis, & il avoit si lâchement remis les prisonniers à Cortès, qu'il n'y avoit rien à craindre de sa part. Si l'on n'adopte pas la maniere dont j'ai cherché à expliquer la conduite de Cortès à cette occasion, je crois qu'on doit la regarder comme un de ces actes de pure barbarie & d'oppression qu'on ne trouve que trop fréquens dans l'histoire de la conquête de l'Amérique.

NOTE XVI, *pag.* 105.

Solis, *Lib. IV*, *c.* 3, prétend que ce fut Montézume lui-même qui fit la propofition de rendre hommage au roi d'Efpagne, afin d'engager les Efpagnols à quitter fes états. Il dépeint fa conduite en cette occafion comme fondée fur la plus profonde politique, & fuivie avec tant d'adreffe que Cortès lui-même y fut trompé; mais on ne trouve rien dans les hiftoriens contemporains, tels que Cortès, Diaz & Gomera, qui puiffe juftifier cette affertion. Jamais Montézume n'a montré en d'autres occafions cet art & cette politique. La douleur dont il fut pénétré en fe foumettant à cet acte d'humiliation étoit naturelle, fi l'on fuppofe qu'il a été involontaire. Mais, fuivant Solis; elle auroit été contradictoire & incompatible avec fon projet de tromper les Efpagnols.

NOTE XVII, *pag.* 109.

Les Efpagnols, malgré leur induftrie & leur pouvoir, ne purent point trouver d'or dans plufieurs provinces. Dans d'autres ils ne fe procurerent que quelques bagatelles de peu de valeur. Montézume affura Cortès que le préfent qu'il offroit au roi de Caftille, après lui avoir rendu hommage, comprenoit toutes les richeffes amaffées par fon pere, & qu'il avoit déjà donné aux Efpagnols le refte de fon or & de fes bijoux. *B.*

Diaz, *c*. 104. Gomera dit que tout l'argent qu'on recueillit montoit à cinq cents marcs, *Cron. c*. 93; ce qui s'accorde avec le récit de Cortès, que le quint de l'argent pour le roi fut de cent marcs, *Relat*. 239, *B*. De ſorte que la ſomme totale de l'argent ne monta qu'à quatre mille onces, à raiſon de huit onces par marc; ce qui fait voir que la proportion de l'argent avec l'or à été fort petite.

NOTE XVIII, *pag*. 110.

Solis, *Lib. IV*, *c*. 1, met en queſtion la vérité de ce fait, par la ſeule raiſon qu'il étoit incompatible avec la prudence qui diſtinguoit le caractere de Cortès. Mais il auroit dû ſe rappeler l'impétuoſité de ſon zele à Tlaſcala qui n'avoit pas moins été imprudente. Il dit que la preuve eſt fondée ſur le témoignage de B. Diaz del Caſtillo, de Gomera & de Herrera. Tous s'accordent en effet à rapporter cette démarche inconſidérée de Cortès, & ils ont eu raiſon de le faire, puiſque Cortès lui-même parle de cette action dans ſa ſeconde lettre à l'empereur, & paroît même s'en glorifier. *Cortès*, *relat. Ramuſ. III*, *c*. 140. Ce qui eſt une des preuves ſans nombre que Solis a conſulté avec peu de ſoin les lettres de Cortès à Charles-Quint, qui cependant ſont les ſources les plus authentiques où l'on doive puiſer des lumieres ſur ſes opérations.

NOTE XIX, *pag.* 116.

Herrera & Solis croient que Velasquès fut encouragé à former cet armement contre Cortès, par les rapports qu'il reçut d'Espagne touchant la réception des agens envoyés par la colonie de la Vera-cruz, & par la chaleur avec laquelle Fonseca, évêque de Burgos, avoit épousé ses intérêts & condamné les procédés de Cortès. *Herrera, decad.* 2, *lib. IX*, *c.* 18. *De Solis*, *lib. IV*, *c.* 5. Mais l'ordre chronologique des événemens réfute cette supposition. Portocarrero & Montejo mirent à la voile de la Vera-cruz le 26 juillet 1519. *Herrera*, *decad.* 2, *lib. V*, *c.* 4. Ils débarquerent à San-Lucar en octobre, suivant Herrera, *ibid.* Mais P. Martyr, qui se trouvoit à la cour dans ce tems-là & qui communiquoit tous les événemens de quelqu'importance à ses correspondans jour par jour, leur marqua le premier décembre l'arrivée de ces agens, & en parle comme d'un fait nouvellement arrivé. *Epist.* 650. Tous les historiens s'accordent à dire que les agens de Cortès eurent leur premiere audience de l'empereur à Tordesillas, lorsqu'il se rendit dans cette ville pour y voir sa mere, en allant à Saint-Jacques de Compostelle. *Herrera*, *decad.* 2, *lib. V*, *c.* 4. *De Solis*, *lib. IV*, *p.* 5. Mais l'empereur partit de Valladolid pour aller à Tordesillas le 11 mars 1520, & P. Martyr dit avoir vu alors les *présens*

faits à Charles-Quint, *Epift.* 1665. L'armement commandé par Narvaès partit de Cuba en avril 1520. Il eft donc clair que Velafquès n'a pu recevoir aucune nouvelle de ce qui s'étoit paffé à cette entrevue à Tordefillas, antérieure à fes préparatifs de guerre contre Cortès. Ses vrais motifs paroiffent avoir été ceux dont j'ai parlé. La patente qui le nomme *Adelantado* de la nouvelle Efpagne, avec des pouvoirs auffi étendus, eft datée du 13 novembre 1519. *Herrera*, *decad.* 2, *lib. III*, *c.* 2. Il a pu la recevoir vers le commencement de janvier. Gomera remarque que du moment qu'il eut reçu fa patente, il commença à équiper une flotte & à lever des troupes. *Cron. c.* 96.

NOTE XX, *pag.* 119.

Solis prétend que, comme Narvaès n'avoit point d'interprètes, il ne pouvoit avoir aucune communication avec les peuples des provinces, ni converfer avec eux que par le moyen des fignes, & qu'il lui étoit également impoffible d'avoir quelque commerce avec Montézume, *lib. IV*, *c.* 7. Mais c'eft d'après l'autorité de Cortès même que je rapporte toutes les particularités de la correfpondance de Narvaès avec Montézume & avec fes fujets dans les provinces maritimes. *Relat. Ramus III*, 244, *A. C.* Cortès affure qu'il y avoit une efpece de correfpondance établie entre

Narvaès & les Mexicains; mais il n'explique point de quelle maniere elle se faisoit. Bernal Diaz supplée à ce défaut en disant que les trois déserteurs qui avoient joint Nervaés lui servoient d'interprètes, étant assez instruits de la langue du pays, *c.* 110. Il rapporte avec son exactitude ordinaire leurs noms & leurs caracteres, & parle, *chap.* 122, de la maniere dont ils furent punis de leur perfidie. Il y avoit alors un an que les Espagnols demeuroient parmi les Mexicains; il n'étoit donc pas surprenant que quelques-uns d'entr'eux eussent appris à parler la langue du pays, comme il y a lieu de le croire. *Herrera*, *decad. lib. X*, *c.* 1. B. Diaz qui en fut le témoin & Herrera le plus exact & le plus instruit des autres Espagnols, s'accordent avec le récit que donne Cortès de la correspondance secrete avec Montézume, *decad.* 2, *lib. IX*, *c.* 18-19. Solis semble regarder comme un déshonneur pour Cortès, son héros, que Montézume ait voulu s'engager dans une correspondance avec Narvaès. Il prétend que ce monarque avoit pris une telle amitié pour les Espagnols qu'il ne desiroit point de les voir partir. Cette affection paroît peu croyable, quand on pense à la maniere indigne dont il avoit été traité, & Solis même est obligé d'avouer qu'on doit la regarder comme un des miracles que Dieu a opérés pour faliciter la conquête du nouveau monde, *lib. IV*, *c.* 7. Ce qu'il y a de vrai, c'est

que, malgré la crainte que Montézume avoit des Efpagnols, il n'étoit pas moins impatient de recouvrer fa liberté.

NOTE XXI, *pag.* 140.

J'ai pris ces mots de l'hiftoire anonyme de l'établiffement des Européens en Amérique, publiée par Dodfley, en 2 vol. in-8°, ouvrage d'un mérite fi reconnu que je ne crois pas qu'aucun écrivain de ce fiecle doive rougir de s'en avouer l'auteur.

NOTE XXII, *pag.* 148.

Les hiftoriens contemporains ne s'accordent point fur le nombre des hommes que les Efpanols perdirent en cette occafion. Cortès, dans fa feconde lettre à l'empereur, dit qu'il n'y eut que cent cinquante hommes de tués, *Relat. ap. Ramus III, p.* 249, *A.* Mais fon intérêt exigeoit alors qu'il laiffât ignorer à la cour d'Efpagne toute la perte qu'il avoit faite. Solis, toujours attentif à diminuer les échecs qu'effuyoient fes compatriotes, évalue cette perte à deux cents hommes, *lib. IV, c.* 19. B. Diaz affure qu'ils perdirent huit cents foixante-dix hommes, & que quatre cents quarante feulement s'échapperent de Mexico, *c.* 128, *p.* 108, *B.* Palafox, évêque de los Angelès, qui paroît avoir porté un œil attentif fur les événemens arrivés à fes com-

patriotes dans la nouvelle Eſpagne, confirme le récit que B. Diaz fait de la grandeur de leur perte. *Virtudes del Indio*, *p.* 22. Gomera évalue cette perte à quatre cents cinquante hommes, *Cron. c.* 109. Quelques mois après, Cortès, ayant reçu pluſieurs renforts, fit la revue de ſes troupes & trouva qu'elles montoient ſeulement à cinq cents quatre-vingt-dix hommes. *Relat. apud. Ramus III*, *p.* 255, *E.* Comme Narvaès avoit amené huit cents quatre-vingt hommes dans la nouvelle Eſpagne, & qu'alors environ quatre cents ſoldats de Cortès vivoient encore, il eſt évident que ſa perte à la retraite de Mexico doit avoir été beaucoup plus conſidérable qu'il ne le dit. B. Diaz, toujours porté à relever les dangers & les fatigues auxquels ſes compagnons & lui avoient été expoſés; peut avoir exagéré le nombre des morts, mais je crois qu'on ne peut pas l'eſtimer à moins de ſix cents hommes.

NOTE XXIII, *pag.* 177.

On voit quelques reſtes de ce grand ouvrage, & l'on montre encore aux étrangers l'endroit où l'on conſtruiſit & lança à l'eau les brigantins. Torquemada les a vus. *Monarq. Indiana*, *vol.* 1. *pag.* 531.

NOTE XXIV, *pag.* 188.

Le poſte d'Alvarado, ſur la chauſſée de Tabuca,

étoit le plus voifin de la ville. Cortès dit qu'ils pouvoient obferver diftinctement delà tout ce qui fe paffoit lorfque leurs compagnons furent facrifiés. *Relat. ap. Ramus III, p.* 273, *E.* B. Diaz, qui étoit de la divifion d'Alvarado, rapporte ce qu'il a vu de fes yeux, *c.* 152, *p.* 148, *B.* 149, *A.* Il décrit avec fon ingénuité ordinaire l'impreffion que lui fit ce fpectacle, & fa franchife eft celle d'un homme dont le courage étoit trop connu pour être fufpect. „ Avant que j'euffe vu, dit-il, la poitrine de mes compagnons ouverte, leurs cœurs palpitans offerts à une affreufe idole, & leur chair dévorée par nos cruels ennemis, j'étois accoutumé à marcher au combat; non-feulement fans crainte, mais avec une grande intrépidité; mais depuis ce moment-là je ne m'approchai jamais des Mexicains pour les combattre fans une fecrete horreur ; je frémiffois en penfant à la mort cruelle que mes amis avoient fubie." Il a foin d'ajouter que cette crainte ceffoit auffitôt que le combat étoit engagé, & fa valeur reconnue en toute occafion ne peut laiffer aucun doute fur fon récit. *B. Diaz, c.* 156; *p.* 157, *A.*

NOTE XXV, *pag.* 196.

Une circonftance de ce fiege mérite de fixer notre attention. Le récit que les hiftoriens Efpagnols font des armées nombreufes employées à l'attaque & à la défenfe de Mexico, paroît incroya-

ble. Suivant Cortès même, il a eu à la fois à ſon ſervice 150 mille auxiliaires Indiens. *Relat. ap. Ramus III, p.* 275, *E.* Gomera dit qu'il y en avoit plus de 200 mille, *Cron. c.* 136. Herrera, auteur d'une plus grande autorité, aſſure auſſi qu'ils étoient au nombre d'environ 200 mille, *decad.* 3, *lib. I, c.* 19. Aucun des hiſtoriens contemporains ne marque poſitivement le nombre des perſonnes qui ſe trouverent au ſiege de Mexico; mais Cortès parle ſouvent de Mexicains qui y furent tués ou qui périrent faute de nourriture; &, ſi l'on peut ajouter foi à ces rapports, il eſt à croire que plus de deux cents mille Indiens ſe trouvoient renfermés dans la ville. Mais la quantité extraordinaire de vivres néceſſaires pour la ſubſiſtance d'une ſi grande multitude, aſſemblée pendant trois mois dans une place, & les ſoins que les Mexicains auroient dû prendre pour les raſſembler, font douter qu'on pût y parvenir dans un pays où l'agriculture étoit encore ſi imparfaite, où il n'y avoit aucun animal domeſtique, & dont le peuple n'étoit pas capable du degré de prévoyance & d'ordre qu'auroit exigé un plan ſi compliqué. Les Eſpagnols, malgré leurs ſoins & leur attention, furent très-mal nourris, & ſe trouvoient ſouvent réduits à la plus affreuſe extrémité faute de vivres. *B. Diaz, p.* 142. *Cortès, relat.* 271, D. Cortès parle une fois en paſſant de la ſubſiſtance de ſon armée, & après avoir avoué qu'il ſe trouvoit

trouvoit souvent dans le plus grand besoin, ajoute qu'il recevoit des secours des naturels, qui lui apportoient du poisson & des fruits auxquels il donne le nom de *cerises du pays*, *ibid.* B. Diaz dit qu'ils avoient des gâteaux de maïs & des *cerasas de la tierra*, & que, quand la saison en étoit passée, ils avoient d'autres fruits qu'il appela *tunas*; mais leur meilleur aliment étoit une racine dont les Indiens se nourrissent & qu'il nomme *quilites*, *p.* 142. Les Indiens auxiliaires avoient un moyen de plus pour se nourrir que les Espagnols; ils mangeoient les Mexicains qu'ils tuoient dans le combat, *Cortès relat.* 176, *C.* B. Diaz confirme ce récit, & ajoute que, lorsque les Indiens retournerent de Mexico chez eux, ils emporterent une grande quantité de chair des Mexicains salée ou sechée, comme un présent fort précieux pour leurs parens, qui auroient le plaisir de se nourrir dans leurs festins du corps de leurs ennemis, *p.* 157. Solis, qui paroît craindre qu'on n'impute à ses compatriotes d'avoir agi de concert avec les auxiliaires qui se nourrissoient de chair humaine, est très-attentif à prouver qu'ils chercherent à engager leurs alliés à ne point manger les corps des Mexicains, *lib. V*, *c.* 24; mais il ne peut s'appuyer sur l'autorité d'aucun historien original. Diaz & Cortès lui-même ne paroissent pas avoir eu un pareil scrupule, & en plusieurs occasions Cortès parle sans en témoigner

d'horreur, de ces repas Indiens, qui leur étoient devenus très-familiers. Mais, malgré ce fupplément de nourriture pour les Indiens, il ne paroît encore guere poffible qu'ils aient pu fournir des vivres pour des armées auffi confidérables que celles dont parlent les hiftoriens Efpagnols. Peut-être que le meilleur moyen de réfoudre cette difficulté, c'eft d'adopter le fentiment de B. Diaz del Caftillo, le plus naïf de tous les *hiftoriadores primitivos*. „ Lorfque Gomera, dit-il, rapporte en quelques endroits que nous avons eu tant de milliers d'Indiens pour alliés, & d'un autre côté, qu'il y avoit tant de milliers de maifons dans telle ou telle ville, on ne doit avoir aucun égard à fon énumération, parce que fon autorité ne peut être d'aucun poids à cet égard, le nombre des hommes ou des maifons n'étant pas la cinquieme partie de ce qu'il dit. Si l'on additionnoit les différens nombres qu'il cite, ce pays contiendroit plus de millions d'hommes qu'il n'y en a dans la Caftille," *c.* 129. Mais, quoiqu'on puiffe rabattre beaucoup des calculs que les Efpagnols ont donnés des forces Mexicaines, elles doivent cependant avoir été fort confidérables; car il n'y avoit qu'une très-grande fupériorité du nombre qui pût les engager à faire tête à un corps de neuf cents Efpagnols, commandé par un général auffi habile que Cortès.

NOTE XXVI, *pag.* 215.

En parlant des procédés cruels & tyranniques des conquérans de la nouvelle Efpagne, je n'ai pas pris pour guide Barth. de Las Cafas, parce que le récit qu'il en fait, *relat. de la deftruye*, *p.* 18, *&c.* eft manifeftement exagéré. C'eft fur le témoignage de Cortès même & de Gomera qui écrivit fous fes yeux, que j'ai fondé le récit de la punition infligée aux Panucans, qu'ils rapportent fans y ajouter aucun fentiment d'improbation. B. Diaz, contre fa coutume, n'en parle qu'en termes généraux, *c.* 162. Herrera, attentif à pallier les actions barbares de fes compatriotes, dit bien que foixante Caciques & quatre cents perfonnes de diftinction furent condamnés aux flammes; mais il prétend qu'il n'y en eut que trente de brûlés, & qu'on pardonna aux autres, *dec.* 3, *lib. V*, *c.* 7. Mais cela eft contraire au témoignage de Gomera, qu'il paroît avoir confulté, puifqu'on retrouve plufieurs de fes expreffions dans ce même paffage. Les hiftoriens Efpagnols les plus authentiques parlent de la punition de Guatimofin. Torquemada a extrait d'une hiftoire de Tezeuco, écrite en langue Mexicaine, un récit de ce fait, plus favorable à Guatimofin que ceux des écrivains Efpagnols, *Mon. Indiana* I. 575. Suivant ce récit, Cortès n'avoit aucune preuve pofitive pour juftifier un pareil acte de cruauté. B. Diaz affure que Guatimofin & fes

malheureux compagnons attesterent leur innocence en rendant le dernier soupir, & que plusieurs soldats condamnerent l'action de Cortès comme également injuste & inutile, *p.* 200, B, 201, *A.*

NOTE XXVII, *pag.* 219.

Cette expédition avoit pour motif de punir Christoval Olid, un de ses officiers, qui s'étoit révolté contre lui, & qui cherchoit à se former une jurisdiction indépendante. Cette révolte parut si dangereuse à Cortès, & il craignoit tellement l'expérience & la popularité d'Olid, qu'il marcha lui-même à la tête des troupes destinées pour l'appaiser. Suivant Gomera, il fit plus de mille lieues au travers d'un pays couvert d'épaisses forêts, de montagnes escarpées, de rivieres profondes, peu habité & cultivé seulement en quelques endroits. Il n'y a que les aventures des autres conquérans du nouveau monde qui puissent égaler ce qu'il souffrit par la famine, par les hostilités des naturels du pays, par les rigueurs du climat & par des fatigues de toute espece. Cortès employa plus de deux ans à cette terrible expédition qui ne fut marquée par aucun événement d'éclat, mais pendant laquelle il donna de plus grandes preuves de son courage, de la force de son esprit, de sa persévérance & de sa patience que dans aucun autre

période de ſa vie, *Herrera, decad.* 3, *lib.* VI, VII, VIII, IX. *Gomera Cron. c.* 163-177. *B. Diaz*, 174-190. Si l'on écrivoit la vie de Cortès, le récit de cette expédition, en occuperoit une place conſidérable. Mais, dans une hiſtoire générale de l'Amérique, il ſuffiſoit d'en faire mention parce qu'elle ne produiſit point de grands événemens.

Note XXVIII, *pag.* 221.

Suivant Herrera, le tréſor que Cortês apporta avec lui, conſiſtoit en quinze cents marcs d'argenterie travaillée, deux cents mille pezos d'or fin, & dix mille d'un moindre alloi, pluſieurs diamans de grand prix, un entr'autres valant quarante mille pezos, & pluſieurs ornemens & bijoux de prix, *decad.* 4, *lib.* III, *p.* 8, *lib.* IV, *c.* 1. Il s'engagea enſuite à donner en mariage à ſa fille cent mille pezos. *Gomera Cron. c.* 237. Il laiſſa à ſes fils une fortune très-conſidérable Nous avons cependant déjà remarqué que la ſomme qui fut partagée entre les conquérans à la premiere réduction de Mexico étoit fort petite. Il y a donc lieu de croire que les accuſations des ennemis de Cortès n'étoient pas tout à fait deſtituées de fondement. Ils le chargent de s'être approprié injuſtement une portion exorbitante des dépouilles des Mexicains; d'avoir caché les tréſors de Montézume & de Guatimoſin: d'avoir diſtrait le quint du roi, & d'avoir privé ſes com-

pagnons de ce qui leur étoit dû : *Herrera*, *decad.* 3, *lib.* VIII, *c.* 15 ; *decad.* 4, *lib.* III, *cap.* 8. Quelques-uns même des conquérans eurent de pareils soupçons, *B. Diaz*, *c.* 157.

NOTE XXIX, *pag.* 228.

En traçant les progrès des armes Espagnoles dans la nouvelle Espagne, nous avons suivi Cortès lui-même comme le guide le plus sûr. Ses lettres à l'empereur contiennent un récit exact de ses opérations : mais le vainqueur ignorant du Pérou n'étoit pas en état d'écrire lui-même ses propres exploits. Cependant nous avons puisé les faits dans des auteurs contemporains & respectables.

C'est François Xerès, secrétaire de Pizarre, qui nous a donné la premiere relation de ses exploits au Pérou. C'est un récit simple & naïf, qui ne va que jusqu'à la mort d'Atahualpa en 1533 ; car l'auteur retourna en Espagne en 1534, & fit imprimer, immédiatement après son arrivée, sa courte histoire de la conquête du Pérou, qu'il dédia à l'empereur.

Don Pedro Sancho, officier qui servit sous Pizarre, écrivit un récit de son expédition, qui fut traduit en Italien par Rumasio & inséré dans son précieux recueil, mais qui ne fut jamais publié dans sa langue originale. Sancho retourna en Espagne dans le même tems que Xerès. On peut ajouter

la plus grande foi à tout ce que ces deux auteurs ont dit des opérations de Pizarre; mais ces Efpagnols étoient reftés fi peu de tems au Pérou, lorfqu'ils quitterent ce pays, & ils avoient eu fi peu de communication avec les habitans, qu'ils n'avoient qu'une connoiffance fort bornée des mœurs & des ufages de ce peuple.

L'hiftorien contemporain qui vient enfuite, eft Pierre Cieza de Leon, qui publia fa chronique du Pérou, à Seville en 1553. S'il avoit fini tout ce qu'il fe propofoit par la divifion générale de fon ouvrage, ç'auroit été l'hiftoire la plus complette qui eût été publiée de quelque partie du nouveau monde que ce fût. il étoit très en état de l'exécuter, ayant fervi pendant dix-fept ans en Amérique, & ayant parcouru lui-même la plupart des provinces dont il avoit à parler. Sa chronique contient une defcription du Pérou & de la plupart des provinces adjacentes, avec un détail hiftorique des mœurs & des ufages des naturels des pays, écrite avec fi peu d'art & avec tant d'apparence de vérité, qu'on ne peut s'empêcher de regretter la perte des autres parties de fon ouvrage.

Cette perte eft amplement réparée par Don Auguftin Zarate, qui en 1555 publia fon *Hiftoria del defcubrimiento y conquefta de la provincia del Peru.* Zarate, homme de condition, avoit reçu une bonne éducation & avoit été employé

au Pérou en qualité de contrôleur général du revenu public. Son histoire, tant par le sujet que par la maniere dont elle est écrite, est un livre fort estimable; & comme il a été à portée d'être bien informé, & qu'il paroît avoir observé avec attention les mœurs & les actions des Péruviens, son témoignage mérite le plus grand crédit.

En 1571, Don Diego Fernandès publia son histoire du Pérou, dont le seul objet est de rapporter les divisions & les guerres civiles des Espagnols dans cet empire. Comme il a été employé dans les affaires publiques au Pérou, & qu'il avoit une connoissance exacte du pays & des principaux acteurs des faits dont il parle; que d'ailleurs il possédoit un jugement sain & une grande impartialité, il peut être mis au rang des historiens les plus distingués par l'exactitude de leurs recherches & par leur discernement à juger des événemens qu'ils rapportent.

Garcilasso de la Vega, Inca, est celui qu'on peut regarder comme le dernier historien contemporain de la conquête du Pérou; car, quoique la premiere partie de son ouvrage, intitulé *Commentarios Reales del Origen de los Incas reies del Perü*, ne fût publiée qu'en 1609, soixante-seize ans après la mort d'Atahualpa, le dernier empereur; cependant, comme il étoit né au Pérou, d'un officier de distinction & d'une *Coya* ou femme de la famille royale, ce qui l'autorisoit

à

à prendre le titre d'*Inca*; comme d'ailleurs il parloit fort bien la langue des Incas & qu'il étoit inftruit des traditions de fes compatriotes, fon autorité eft fort eftimée & fouvent même préférée à celle de tous les autres hiftoriens. Cependant, on ne peut regarder fon ouvrage que comme un commentaire des écrivains Efpagnols qui ont traité de l'hiftoire du Pérou, compofé de citations prifes des auteurs dont j'ai parlé. C'eft l'idée qu'il en donne lui-même, *lib.* I, *c.* 10. Ce n'eft pas feulement dans le récit des faits qu'il les fuit fervilement; mais il ne paroît pas mieux inftruit qu'eux en expliquant les inftitutions & les cérémonies de fes ancêtres. L'explication qu'il donne des Quipos, eft à peu près la même que celle d'Acofta. Il ne cite aucun exemple de la poéfie des Péruviens, fi ce n'eft le mauvais morceau qu'il a pris de Blas Valera, un des premiers Miffionnaires, dont les mémoires n'ont jamais été publiés, *lib.* II, *c.* 15. Au refte, ce feroit en vain qu'on chercheroit dans les commentaires de l'Inca le moindre ordre & le jugement néceffaire pour diftinguer ce qui n'eft que fabuleux d'avec ce qui eft probable ou vrai. Malgré tous ces défauts fon ouvrage peut être utile. On y trouve quelques traditions qui lui ont été communiquées par fes compatriotes. La connoiffance qu'il avoit de la langue Péruvienne l'a mis à même de corriger quelques erreurs des écrivains Efpagnols,

& il y a inféré des faits curieux qu'il a pris dans les ouvrages de quelques auteurs, dont les ouvrages n'ont jamais été publiés & qui se sont perdus.

NOTE XXX, *pag.* 235.

On pourra se former une idée des peines qu'ils eurent à souffrir & de l'insalubrité des pays qu'ils parcoururent par la mortalité extraordinaire qui régna parmi eux. Pizarre conduisit avec lui cent douze hommes & Almagro soixante-dix; il en mourut cent trente en moins de neuf mois, & peu par l'épée; presque tous périrent de maladie; *Xerès*, *pag.* 180.

NOTE XXXI, *pag.* 239.

Cette isle, dit Herrera, est si désagréable par l'intempérie de son climat, ses bois impénétrables, ses montagnes escarpées & la multitude des insectes & des reptiles, que, lorsqu'on en parle, on se sert ordinairement de l'épithete d'*infernale*. On y voit rarement le soleil & il y pleut presque toute l'année. *Decad.* 3, *lib. X*, *c.* 3. Dampierre, qui toucha à cette isle en 1685, n'en rend pas un compte plus favorable, *vol.* 1, *pag.* 172. Pendant sa croisiere sur cette côte, il visita la plupart des endroits où Pizarre descendit, & la description qu'il en fait jette un grand jour sur les récits des premiers historiens Espagnols.

NOTE XXXII, *pag.* 260.

Les chevaux étoient alors fort multipliés dans les possessions Espagnoles sur le continent. Lorsque Cortès commença son expédition en 1518, il ne put se procurer que seize chevaux, quoique son armement fût plus considérable que celui de Pizarre & composé de personnes d'un rang supérieur à ceux qui conquirent le Pérou.

NOTE XXXIII, *pag*, 262.

En 1740, Don Antoine Ulloa & Don George Juan allerent de Guayaquil à Motupé par la même route que Pizarre avoit suivie. On peut se former une idée de la difficulté de leur marche par le récit qu'ils ont fait de leur voyage. Les plaines sablonneuses entre Saint-Michel de Piura & Motupé s'étendent à quatre vingt-dix milles, sans qu'on trouve ni eau, ni arbre, ni plante, ni verdure sur cette horrible étendue de sable brûlant. *Voyage, tome* 1, *p.* 399, *&c.*

NOTE XXXIV, *pag.* 269.

C'est avec justice que tous les historiens ont censuré le discours extravagant & déplacé de Valverde. Mais, quoiqu'il paroisse avoir été un moine fort ignorant, fort superstitieux & fort différent du bon Olmedo, qui accompagna Cortès, on ne peut cependant lui imputer entiérement son

absurde apostrophe à Atahualpa. Son harangue est sans doute une traduction ou une paraphrase du formulaire concerté par le junto des ecclésiastiques & des jurisconsultes Espagnols en 1509 pour démontrer le droit de leur roi à la souveraineté du nouveau monde, & pour servir d'instruction aux officiers employés en Amérique, sur la maniere dont ils devoient prendre possession d'un nouveau pays. *Voyez vol.* I, NOTE XXIII. Les sentimens contenus dans la harangue de Valverde ne peuvent être attribués à l'imbécile fanatisme d'un seul homme, mais à celle du siecle où il a vécu. On trouve dans Gomera & dans Benzoni un fait qui, s'il est vrai, suffit pour rendre Valverde non-seulement un objet de mépris, mais même d'horreur. Ils disent que, pendant toute l'action, ce moine ne cessa d'exciter les soldats au carnage, en leur conseillant de frapper l'ennemi, non du tranchant de leurs épées, mais de la pointe, *Gomera Cron. c.* 113; *Benzoni, hist. nov. orbis, lib.* III, *c.* 3. Cette conduite est bien différente de celle des prêtres catholiques romains dans les autres parties de l'Amérique, où ils ont employé tout leur crédit pour protéger les Indiens, & pour modérer la férocité de leurs compatriotes.

NOTE XXXV, *pag.* 271.

Il y a deux sentimens différens touchant la

conduite d'Atahualpa. Les historiens Espagnols, pour justifier les violences de leurs compatriotes, prétendent que les démonstrations d'amitié de l'Inca n'étoient que simulées, & qu'en accordant une entrevue à Pizarre à Caxamalca, son intention étoit de se défaire tout d'un coup de lui & de ses compagnons; que c'est pour cette raison qu'il s'avança avec une suite si nombreuse qui avoit des armes cachées pour exécuter ce projet. Voilà du moins le sentiment de Xerès & de Zarate, lequel a été adopté par Herrera. Mais, si l'Inca avoit voulu détruire les Espagnols, il n'est pas croyable qu'il les eût laissé passer librement par le désert de Motupé, & qu'il eût négligé de défendre les passages des montagnes où il auroit pu les attaquer avec tant d'avantage. Si les Péruviens en marchant vers Caxamalca avoient eu intention de tomber sur les Espagnols, il est surprenant qu'un corps de troupes aussi considérable, armé pour le combat, n'ait pas cherché à faire la moindre résistance, mais se soit laissé lâchement tuer par un ennemi qu'ils s'étoient préparés à attaquer. La maniere dont Atahualpa se rendit à l'entrevue avoit l'air d'une procession paisible & non pas d'une entreprise militaire. Lui-même & les personnes de sa suite, vêtus de leurs habits de cérémonie, étoient précédés par des coureurs sans armes. Quoique les peuples sauvages soient souvent faux & rusés, cependant,

s'il faut imputer le plan d'une fourberie & d'une trahiſon, ou à un monarque qui n'avoit pas lieu d'être alarmé de la viſite d'étrangers qui demandoient à être admis en ſa préſence comme amis, ou à un aventurier auſſi hardi & auſſi peu ſcrupuleux que l'étoit Pizarre, on ne peut guere balancer ſur le choix du coupable. Malgré les ſoins des hiſtoriens Eſpagnols pour pallier les procédés de Pizarre, il eſt facile de s'appercevoir que c'étoit ſon intention comme ſon intérêt de ſe ſaiſir de l'Inca, & qu'il avoit pris pour cet effet des meſures avant qu'il eût pu avoir le moindre ſoupçon des deſſeins de ce monarque.

Garcilaſſo de la Vega, très-ſoigneux de juſtifier les Péruviens ſes compatriotes, du crime d'avoir voulu maſſacrer Pizarre & ſes compagnons, ne craint pas moins d'accuſer les Eſpagnols d'en avoir mal agi avec l'Inca; ce qui lui fait adopter un autre ſentiment. Il dit qu'un homme d'une taille majeſtueuſe, avec une longue barbe & des habits qui deſcendoient juſqu'à terre, ayant apparu à Viracocha, huitieme Inca, & lui ayant déclaré qu'il étoit fils du ſoleil, ce monarque bâtit un temple en ſon honneur, & y plaça une image auſſi reſſemblante qu'il fût poſſible à la forme ſinguliere ſous laquelle il ſe montra à ſes yeux. C'eſt dans ce temple qu'on lui rend des honneurs divins ſous le nom de Viracocha, *P.* 1, *lib.* IV, *c.* 21, *lib.* V, *c.* 22.

Lorſque les Eſpagnols parurent pour la premiere fois au Pérou, la longueur de leur barbe & les habits qu'ils portoient leur donnoient tant de reſſemblance avec l'image de Viracocha aux yeux des Péruviens, qu'ils les regarderent comme des enfans du ſoleil deſcendus du ciel ſur la terre. Tous conclurent que l'empire du Pérou touchoit au terme fatal, & que le trône alloit être occupé par de nouveaux maîtres. Atahualpa lui-même, regardant les Eſpagnols comme des envoyés du ciel, fut ſi éloigné de chercher à leur réſiſter qu'il réſolut de ſe ſoumettre aveuglément à leurs ordres. C'eſt à ces ſentimens qu'on doit attribuer les démonſtrations d'amitié & de reſpect de l'Inca, ainſi que la réception amicale qu'il fit à Soto & à Ferdinand Pizarre dans ſon camp, & la ſoumiſſion reſpectueuſe avec laquelle il ſe diſpoſa à viſiter le général Eſpagnol dans ſon quartier; mais, par l'ignorance groſſiere de l'interprète Philippillo, la déclaration des Eſpagnols & la réponſe de l'Inca furent ſi mal expliquées, que la difficulté de s'entendre mutuellement fut cauſe de la cataſtrophe de Caxamalca.

Il paroît ſingulier qu'on ne trouve aucune trace de cette vénération ſuperſtitieuſe des Péruviens pour les Eſpagnols, ni dans Xerès, ni dans Sancho, ni dans Zarate, hiſtoriens antérieurs à l'entrevue de Caxamalca; cependant les deux premiers ſervoient alors ſous Pizarre, & le dernier ſe

rendit au Pérou peu de tems après la conquête. Si l'Inca lui-même ou ses envoyés avoient adressé aux Espagnols les discours que la Vega leur prête, ils doivent avoir été étonnés d'une pareille soumission, & ils se seroient sans doute servis d'eux pour exécuter leurs desseins avec plus de facilité. Quoique le récit de la Vega lui-même sur la correspondance de l'Inca avec les Espagnols avant la rencontre de Caxamalca, soit fondé sur la supposition que ce monarque les regardoit comme des Viracochas ou des êtres divins, *P.* 2, *lib.* I, *c.* 17, *&c.* cependant son inattention & son inexactitude ordinaires lui font dire dans un autre endroit que les Péruviens n'avoient remarqué la ressemblance des Espagnols avec le dieu Viracocha qu'après les malheurs qui suivirent le massacre de Caxamalca, & que ce ne fut qu'alors qu'ils commencerent à les appeler Viracochas, *P.* 1, *lib.* V, *c.* 21; ce qui se trouve confirmé par Herrera, *decad.* 5, *lib.* II, *c.* 12. Si l'on en croit les historiens Espagnols, leurs compatriotes étoient regardés dans plusieurs parties de l'Amérique comme des êtres descendus du ciel. Mais, dans ce cas, comme dans plusieurs autres qui peuvent avoir lieu dans un commerce entre des nations dont les progrès dans la civilisation sont très-inégaux, les idées de ceux qui s'expriment sont très-différentes des idées de ceux qui écoutent; car tel est l'idiôme des

langues Indiennes, ou telle eſt plutôt la ſimplicité de ceux qui les parlent, que, lorſqu'ils voient une choſe qui leur étoit inconnue juſqu'alors & dont ils ignorent l'origine, ils diſent qu'elle eſt venue du ciel. *Nugnès*, *Ramuſ.* III, 327, *C.*

Le récit que j'ai fait des ſentimens & des procédés des Péruviens paroît plus naturel & plus plauſible que les deux autres, & ſe trouve plus conforme aux faits rapportés par les hiſtoriens contemporains.

Suivant Xerès, *p.* 200, deux mille Péruviens furent tués. Sancho fait monter le nombre de ceux qui périrent à ſix ou ſept mille, *Ram.* III, 274, *D.* La Vega dit qu'il y en eut cinq mille de maſſacrés, *P.* 2, *lib* I. *c.* 25. Le nombre moyen que j'ai pris entre les deux extrêmes, paroît être plus approchant du la vérité.

Note XXXVI, *pag.* 273.

Il n'y a point de preuve plus frappante de ce fait, que le voyage de trois Eſpagnols de Caxamalca à Cuzco, dont la diſtance eſt de ſix cents milles. Pendant toute cette longue route ils furent traités avec tous les honneurs que les Péruviens rendoient à leurs ſouverains & même à leurs divinités. Sous prétexte de raſſembler ce qui manquoit encore à la rançon de l'Inca, ils demanderent les plaques d'or dont étoient ornés les murs du temple du ſoleil à Cuzco; &, quoique les

prêtres ne vouluſſent pas donner ces ornemens ſacrés & que le peuple refuſât de violer la demeure de leur dieu, les trois Eſpagnols dépouillèrent de leurs propres mains le temple de la plus grande partie de ſes richeſſes, & le reſpect des Péruviens pour eux étoit ſi grand, que, quoiqu'ils regardaſſent ce ſacrilége avec étonnement, ils ne tenterent pas de l'empêcher. *Zarate*, *lib.* II, *c.* 6. *Sancho*, *ap. Ramuſ.* III, 375, *D.*

NOTE XXXVII, *pag.* 289.

Herrera dit qu'après avoir pris le quint du roi, le butin fait à Cuzco fut partagé entre quatre cents quatre-vingt perſonnes, dont chacune reçut quatre mille pezos, ce qui fait un million neuf cents vingt mille pezos; *decad.* 5, *lib.* VI, *c.* 3. Mais, comme la part du général & des autres officiers étoit beaucoup plus forte que celle des ſoldats, la ſomme totale doit avoir été infiniment plus grande que celle que j'ai énoncée. *Gomera*, *c.* 123, & *Zarate*, *lib.* II, *c.* 8, ſe contentent de dire en termes généraux, que le butin de Cuzco doit avoir été d'une valeur beaucoup plus conſidérable que la rançon d'Atahualpa.

NOTE XXXVIII, *pag.* 292.

Aucune expédition dans le nouveau monde ne fut conduite avec un courage plus conſtant ni accompagnée de travaux auſſi pénibles que celle

d'Alvarado. La plupart de ceux qui s'y trouverent étoient, ainſi que leur chef, des vétérans qui avoient ſervi ſous Cortès & qui s'étoient endurcis à toutes les fatigues de la guerre en Amérique. Ceux des lecteurs qui ne peuvent conſulter les peintures frappantes que Zarate & Herrera ont faites de leurs ſouffrances, pourront ſe former quelqu'idée de la nature de leur marche depuis les côtes de la mer juſqu'à Quito, en liſant le recit que Don Antoine Ulloa a donné du voyage qu'il a fait en 1736, à peu près par la même route; *Voyage*, *tome* I, *p.* 178, *&c.* ou celui de M. Bouguer, qui ſe rendit de Puerto Viejo à Quito par le même chemin qu'avoit pris Alvarado. Il compare ſon propre voyage avec celui du capitaine Eſpagnol, & donne par cette comparaiſon une idée frappante de la hardieſſe & de la patience d'Alvarado, en forçant ſa route à travers tant d'obſtacles, *Voyage du Pérou*, *p.* 28, *&c.*

NOTE XXXIX. *pag.* 293.

Suivant Herrera, il y eut pour le compte du roi la valeur de cent cinquante cinq mille trois cents pezos en or & cinq mille quatre cents marcs de huit onces chacun d'argent, outre la vaiſſelle & les ornemens dont quelques uns étoient d'or & les autres d'argent; & pour le compte des particuliers, la valeur de quatre cents quatre-vingt-dix-neuf mille pezos d'or, & cinquante-quatre

mille marcs d'argent, *decad* 5, *lib.* VI, *c.* 13.

NOTE XL, *pag.* 305.

Les Péruviens avoient recours à d'autres rufes de guerre que celles dont fe fervoient les Efpagnols. Comme la cavalerie étoit le principal objet de leur terreur, ils cherchoient à la rendre incapable d'agir en lançant une longue courroie avec une pierre attachée à chaque bout, laquelle en s'entortillant autour du cavalier & du cheval les mettoient hors d'état d'agir. Herrera leur attribue cette invention, *decad.* 5, *lib.* VIII, *c.* 4. Mais j'ai déjà obfervé dans le quatrieme livre que cette arme eft commune à plufieurs peuples fauvages qui habitent l'extrémité de l'Amérique méridionale; & il eft plus probable que les Péruviens, ayant obfervé la dextérité avec laquelle ils s'en fervoient à la chaffe, l'ont adoptée eux-mêmes en cette occafion. Les Efpagnols s'en trouvoient fort incommodés; *Herrera, ibid.* Il y a un autre exemple de l'induftrie des Péruviens qui mérite d'être rapporté. En détournant une riviere de fon lit, ils inonderent une vallée où fe trouvoit pofté un corps d'Efpagnols, & cela avec tant de célérité, qu'ils ne s'échapperent qu'avec la plus grande difficulté. *Herrera, decad.* 5, *lib.* VIII, *c.* 5.

Note XLI, *pag*. 329.

Le récit du voyage d'Orellana par Herrera paroît le plus détaillé & le plus exact. Il est probable qu'il l'a pris du journal d'Orellana même; mais les dates ne sont pas marquées distinctement. Il commença à descendre le Coca ou Napo dans les premiers jours de février 1541, & il arriva à l'embouchure de cette riviere le 26 d'août, ayant employé prés de sept mois à faire ce voyage. En 1743 M. de la Condamine se rendit en moins de quatre mois de Cuenca à Para, établissement Portugais à l'embouchure de la riviere, quoique cette navigation soit beaucoup plus longue que celle d'Orellana; *Voyage*, *p*. 179. Il est vrai que les deux voyageurs étoient bien différemment pourvus pour leur voyage. Cette entreprise périlleuse, à laquelle l'ambition a engagé Orellana, & l'amour des sciences M. de la Condamine, fut faite en 1769, par madame Godin des Odanais pour aller rejoindre son mari. Il n'y a point d'histoire plus singuliere ni plus touchante que celle des fatigues qu'elle souffrit, des dangers auxquels elle fut exposée & des malheurs qu'elle essuya; dans cette route, sa conduite nous offre une vive peinture de la force qui distingue l'homme, unie à la sensibilité & la tendresse qui sont particulieres au sexe, *Lettre de M. Godin à M. de la Condamine*.

NOTE XLII, *pag.* 334.

Herrera a fait une peinture frappante de leur indigence. Douze gentilshommes, qui avoient été officiers de diſtinction ſous Almagro, logeoient dans la même maiſon, n'ayant entr'eux qu'un ſeul manteau, qu'ils portoient tour à tour quand ils devoient paroître en public tandis que les autres étoient obligés de reſter chez eux. La crainte de déplaire à Pizarre ne permettoit pas à leurs anciens amis & compagnons, ni de les voir, ni d'entretenir aucun commerce avec eux. Il eſt facile de concevoir quel devoit être l'état & l'indignation de ces hommes accoutumés au pouvoir & à l'opulence, lorſqu'ils ſe virent pauvres & mépriſés, ſans avoir même une retraite, tandis que ceux dont le mérite & les ſervices ne pouvoient être comparés aux leurs, vivoient avec opulence dans des édifices magnifiques; *decad.* 6, *lib.* VIII, *c.* 6.

NOTE XLIII, *pag.* 351.

Herrera, le plus exact des hiſtoriens Eſpagnols, dit que Gonzale Pizarre poſſédoit des terres dans le voiſinage de Chuquеſaca de la Plata, qui lui rapportoient annuellement un revenu plus conſidérable que celui de l'archevêché de Tolede, le plus riche ſiége épiſcopal de l'Europe; *decad.* 7, *lib.* VI, *c.* 3.

NOTE XLIV, *pag.* 370.

Tous les hiſtoriens Eſpagnols décrivent ſa marche & les embarras des deux partis avec beaucoup d'exactitude. Zarate remarque qu'à peine trouvera-t-on rien de comporable dans l'hiſtoire, tant pour la longueur de la retraite, que pour l'ardeur de la pourſuite. Suivant ſon calcul, Pizarre pourſuivit le vice-roi près de mille lieues; *lib.* V, *c.* 16-26.

NOTE XLV, *pag.* 389.

Suivant Fernandès, le plus inſtruit des hiſtoriens de ce tems, le butin ſe monta à un million quatre cents mille pezos, *lib.* II, *c.* 79.

NOTE XLVI, *pag.* 391.

Depuis le commencement, Carvajal avoit cherché à porter Pizarre à un accommodement avec Gaſca. Comme il trouvoit que Pizarre n'étoit pas capable de ſoutenir la démarche hardie qu'il lui avoit d'abord inſpirée, il lui conſeilla de ſe ſoumettre à tems à ſon ſouverain, comme le parti le plus ſûr. Lorſque Pizarre reçut pour la premiere fois les offres du préſident, „ par Notre-Dame, dit Carvajal avec le ton de bouffonnerie qui lui étoit ordinaire, „ le prêtre donne des lettres de „ grace, & il les donne bonnes & à bon marché; „ il faut non-ſeulement les accepter, mais même

„ les porter comme des reliques autour de notre „ col ”, *Fernandès, lib.* II, *c.* 63.

NOTE XLVII, *pag.* 398.

Pendant la révolte de Gonzale Pizarre, fept cents hommes furent tués en combattant, & trois cents quatre-vingt furent pendus ou décapités; *Herrera, decad.* 8, *lib.* IV, *c.* 4. Plus de trois cents furent taillés en pieces par Carvajal; *Fernandès, lib.* II, *c.* 91. Zarate fait monter le nombre de ceux qui furent exécutés à cinq cents; *lib.* VII, *c.* 1.

Fin du troifieme Volume.



